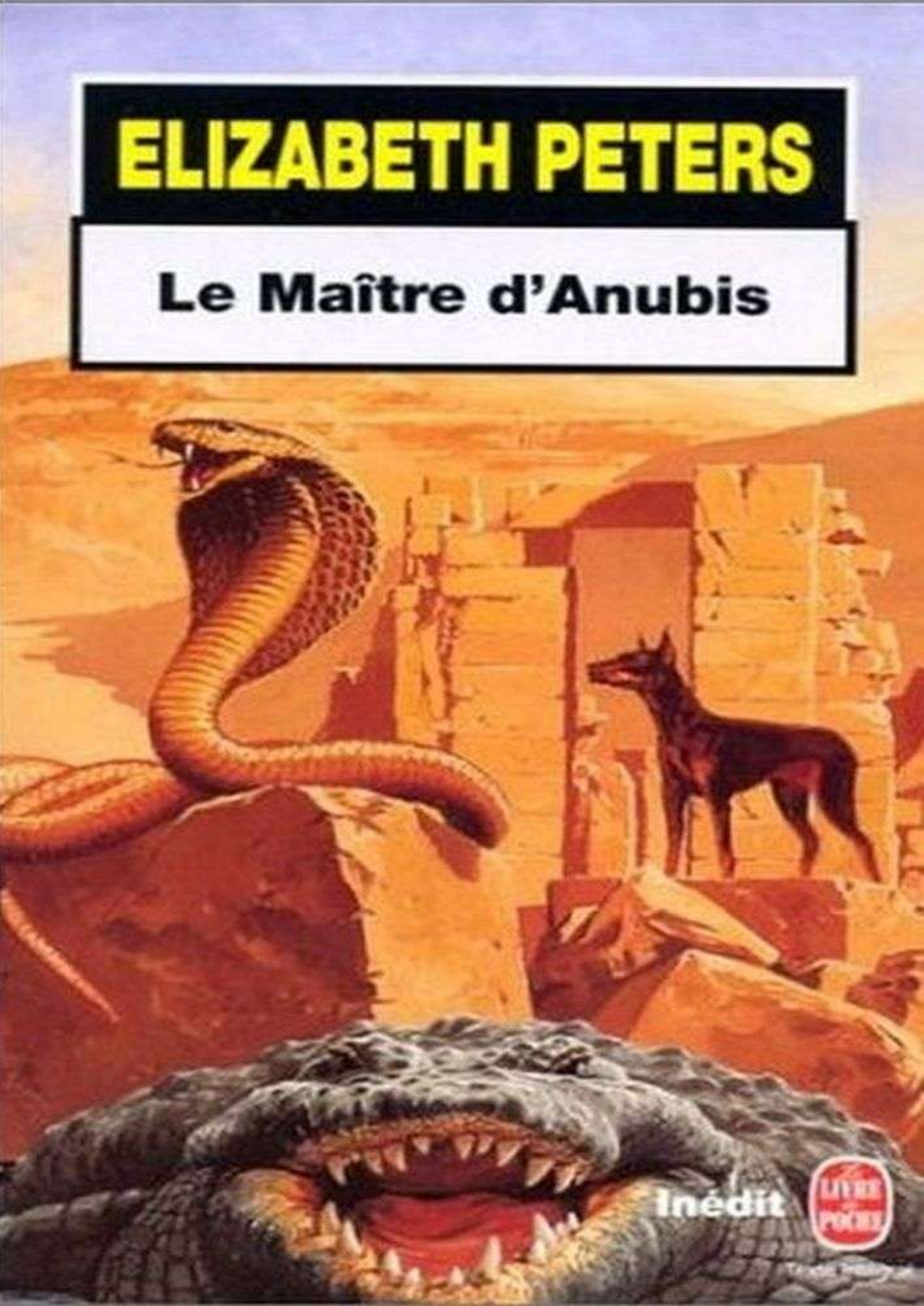
ELIZABETH PETERS

Le Maître d'Anubis



Inédit

ELIZABETH PETERS

Le Maître d'Anubis

(The Snake, the Crocodile and the Dog)

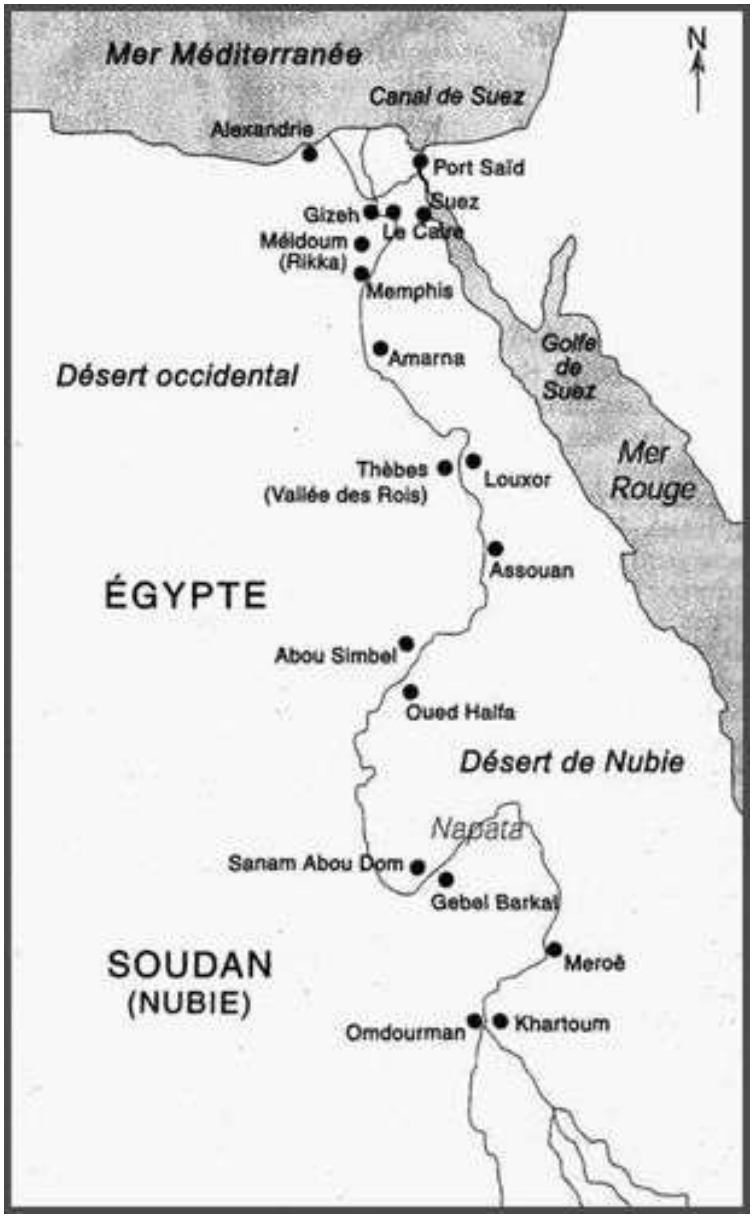
Traduction par Maryse Leynaud

LE LIVRE DE POCHE

Note de l'éditrice

Quelques explications concernant les termes en arabe et égyptien ancien pourraient s'avérer nécessaires au lecteur ignorant ces langues. Comme pour d'autres idiomes sémitiques, les orthographes de l'arabe et de l'égyptien ancien n'indiquent pas les voyelles. C'est pourquoi la graphie française de certains mots peut subir des variations tout à fait légitimes. Par exemple, le terme désignant les petites figurines destinées à servir les morts dans l'autre monde se compose de cinq signes : ch, oua, b, t et i (ou y). Certains de ces signes ressemblent à des voyelles, mais n'en sont pas, croyez-en l'éditrice. Vous n'avez pas tellement envie d'aborder le sujet des semi-voyelles et des consonnes faibles, n'est-ce pas ? Ce mot peut se transcrire en français sous la forme « oushebti » ou « chaouabti ». Les noms propres arabes sont sujets aux mêmes variations. La mode change en ce domaine, les graphies en usage lors des premiers séjours de Mrs Emerson en Égypte ont parfois été remplacées par d'autres, plus modernes (par exemple Louxor et Louqsor). Comme la plupart d'entre nous, Mrs Emerson s'accroche obstinément aux habitudes de sa jeunesse. Dans certains cas, elle modernise son orthographe, dans d'autres non. Puisqu'elle ne s'en inquiète pas, l'éditrice ne voit pas pourquoi le lecteur s'en préoccuperait, et considère qu'une stérile cohérence en la matière risquerait dans une certaine mesure d'altérer l'éblouissante spontanéité de la prose de Mrs Emerson (l'éditrice souhaite aussi préciser qu'elle n'a rien de commun avec la personne décrite au chapitre premier. Elle n'a absolument rien contre la poésie).

Les citations figurant en tête de chaque chapitre sont tirées de *The Collected Works of Amelia Peabody Emerson,* Oxford University Press, 8e édition, 1990.



L’Égypte et le Soudan (1898)

Chapitre 1

Pour s'épanouir, l'état matrimonial requiert certaines concessions au tempérament des conjoints.

En toute franchise, je crois pouvoir affirmer que ni le danger ni les corvées ne m'ont jamais rebutée. Des deux, je préfère de loin le danger. En tant qu'unique rejeton célibataire d'un père veuf et extrêmement distrait, j'avais en charge l'administration du ménage – ce qui, comme toute femme le sait, est de tous les métiers le plus difficile, méprisé, et mal payé (c'est-à-dire pas payé du tout) qui soit. Grâce à la distraction paternelle susmentionnée, je pus échapper à l'ennui en me lançant dans des études rien moins que féminines, comme l'histoire et les langues, car Père ne s'inquiétait jamais de ce que je faisais tant que ses repas étaient servis à l'heure, qu'il disposait de vêtements propres et repassés, et que personne ne venait le déranger sous aucun prétexte.

Du moins je croyais ne pas m'ennuyer. À la vérité, je n'avais rien à quoi comparer cette vie, et aucun espoir d'en mener une meilleure. En cette fin du dix-neuvième siècle, l'idée du mariage ne me séduisait guère, car ç'aurait été passer d'une confortable servitude à un esclavage absolu – du moins je le croyais (et je suis toujours de cet avis en ce qui concerne la majorité des femmes). Mon cas devait être l'exception qui confirme la règle, et si j'avais pu savoir les délices inimaginables et inimaginées qui m'attendaient, mon joug m'aurait été intolérable. Ce joug ne fut brisé que lorsque la mort de mon cher papa me laissa en possession d'une modeste fortune et que je pus partir visiter les sites historiques que je ne connaissais que par des livres et

photographies. Sur l'antique sol égyptien, je découvris enfin ce qui m'avait toujours manqué : l'aventure, l'enthousiasme, le danger, un travail requérant toute l'étendue de mes considérables facultés intellectuelles, et la présence à mes côtés de cet homme remarquable, qui était fait pour moi comme je l'étais moi-même pour lui. Folles poursuites ! Évasions échevelées ! Sublimes extases !

*

* *

Certaine personne des sphères éditoriales m'informa que je m'y prenais mal. Elle prétendait qu'un écrivain qui désire captiver l'attention de ses lecteurs se doit de commencer par une scène de violence et/ou de passion.

— Heu, j'ai parlé de sublimes extases, objectai-je.

La jeune personne me lança un sourire amical.

— C'est de la poésie, si je ne m'abuse. Mrs Emerson, nous ne tolérons pas la poésie. Elle ralentit le récit et embrouille le Lecteur Moyen (cet individu douteux que dans les sphères éditoriales on évoque toujours avec un mélange de condescendance et de vénération superstitieuse, d'où mes majuscules).

« Il faut du sang, poursuivit-elle, de plus en plus enflammée, du sang et encore du sang ! Ce ne devrait pas être trop difficile pour vous, Mrs Emerson, j'ai cru comprendre que vous aviez rencontré quantité d'assassins.

Ce n'était pas la première fois que j'envisageais d'adapter mes notes en vue d'une éventuelle publication. Mais je n'étais encore jamais allée jusqu'à en discuter avec un éditeur, comme on appelle ces individus. Je me vis contrainte de lui expliquer que si ses opinions étaient caractéristiques de l'industrie du livre actuelle, alors ladite industrie devrait se passer d'Amelia P. Emerson. Comme je méprise les viles recettes du roman à sensations, typiques de la production littéraire moderne ! Le noble art de la littérature est tombé bien bas ces dernières années ! Les narrations rationnelles et pondérées ne plaisent plus. On préfère kidnapper l'attention du lecteur par des

méthodes qui font appel aux instincts les plus bas et les plus dépravés de l'humanité.

La professionnelle de l'édition s'éloigna en secouant la tête et en marmonnant qu'il lui fallait du meurtre. Je regrettais de la décevoir, car elle était charmante – pour une Américaine. J'ose croire que cette réserve ne me vaudra pas d'être taxée de chauvinisme ; les Américains ont beaucoup de qualités admirables, mais le bon goût littéraire est rare chez eux. Si j'envisage à nouveau de publier, je m'adresserai à un éditeur bri-tan-nique.

*

* *

Sans doute aurais-je pu faire remarquer à cette naïve jeune personne qu'il est des choses pires que le meurtre. J'ai appris à encaisser (pour ainsi dire) les cadavres sans sourciller, mais j'ai vécu quelques-uns de mes pires moments l'hiver dernier : à quatre pattes dans un tas d'innommables immondices, je me dirigeais vers l'endroit où j'espérais et craignais tout à la fois de retrouver l'être qui m'est plus cher que la vie. Il avait disparu près d'une semaine auparavant. Je ne pouvais croire qu'une prison quelle qu'elle soit pût retenir si longtemps un homme de sa force et de son intelligence, sauf si… Certaines hypothèses m'étaient trop douloureuses pour que je les envisage ; mon angoisse morale surpassait la douleur physique de mes genoux meurtris et mes mains écorchées, la peur des ennemis autour de nous en perdait toute importance. Déjà, l'orbe plein du jour sombrait vers l'ouest. L'ombre grise des broussailles s'étirait sur l'herbe et venait toucher les murs de la cahute vers laquelle nous nous dirigions. C'était une petite construction basse, aux murs de briques de boue sales, qui semblait bouder, accroupie dans son carré de terre jonchée de détritus. Un maître sadique aurait pu y garder son chien…

J'avalai ma salive avec difficulté et me tournai vers Abdullah, mon fidèle *raïs*[1] qui me suivait de près. Il me conseilla la

[1] Raïs : contremaître. *(N.d.T.)*

prudence d'un mouvement de tête et mit un doigt sur ses lèvres. D'un geste, il fit passer le message : nous devions gagner le toit. Il m'aida à monter et me rejoignit.

Un parapet branlant nous dissimulait aux regards. Abdullah émit un soupir haletant. C'était un vieil homme, l'angoisse et l'effort l'avaient miné. Je n'avais pas de compassion à lui offrir, et de toute façon il n'en eût pas voulu. Il se mit presque aussitôt à ramper vers le centre du toit, où se trouvait une petite ouverture carrée d'à peine plus d'un pied de côté, protégée par une grille de métal rouillé aux barres épaisses et serrées. La grille reposait sur une sorte de saillie un peu plus bas que l'ouverture.

Les longues journées d'angoisse touchaient-elles à leur fin ? Se trouvait-il à l'intérieur ? Les ultimes secondes qu'il me fallut pour atteindre l'ouverture semblèrent s'étirer interminablement. Mais le pire restait à venir.

Une fente, au-dessus de la porte, constituait l'unique autre source de lumière de cet antre immonde. Dans la pénombre du coin opposé, j'aperçus une forme immobile. Je connaissais cette forme, je l'aurais reconnue dans la nuit la plus noire, bien que je ne pusse distinguer ses traits. Ma conscience fut submergée. Alors, un rayon du soleil mourant vint frapper l'étroite ouverture et tomba sur la forme. C'était lui ! Mes prières avaient été exaucées ! Mais… Ciel ! Serions-nous arrivés trop tard ? Il gisait, roide et immobile, sur la litière crasseuse. Les traits jaunes et rigides auraient pu être ceux d'un masque mortuaire en cire. Mes yeux s'écarquillèrent, à l'affût d'un signe de vie, d'un souffle… et n'en trouvèrent aucun.

Mais le pire restait à venir.

Oui, en effet, si je devais employer les méthodes suggérées par cette jeune personne, je pourrais…

Mais je me refuse à insulter l'intelligence de mon (pour l'instant) hypothétique lecteur en les employant. Je reprends mon récit bien ordonné.

*

* *

Je disais donc, « Folles poursuites ! Évasions échevelées ! Sublimes extases ! » Évidemment Keats, dans son poème, décrivait une situation bien différente. Néanmoins, j'ai été souvent poursuivie (parfois follement) et j'ai plusieurs fois détruit l'ordonnance de ma chevelure en m'évadant. La dernière partie est également appropriée, bien que personnellement j'eusse choisi d'autres termes.

Les poursuites, les évasions et le sentiment sus-évoqué naquirent en Égypte, où je rencontrai pour la première fois la civilisation ancienne qui devait orienter ma vie professionnelle, ainsi que l'homme remarquable qui devait la partager. L'égyptologie et Radcliffe Emerson ! Inséparables dans mon cœur comme aux yeux du monde savant. On pourrait dire – en fait, je l'ai souvent dit – qu'Emerson EST l'égyptologie, le plus grand savant de notre ère ou des autres. À l'époque où se situe mon récit, nous nous tenions au seuil du vingtième siècle, et je ne doutais pas une seconde qu'Emerson le dominerait comme il avait dominé le dix-neuvième. Quand j'aurai ajouté que les attributs physiques de mon mari comprennent des yeux bleu saphir, des boucles noires comme une aile de corbeau, et une silhouette dotée de toute la force et la grâce masculines, je pense que le lecteur sensible aura compris pourquoi notre union devait s'avérer si satisfaisante.

Emerson n'aime pas son prénom, pour des raisons que je n'ai jamais totalement comprises. Je n'ai guère cherché à les percer car je préfère moi-même utiliser l'appellation qui marque camaraderie et égalité, tout en me rappelant de chers souvenirs de l'époque où nous fîmes connaissance. Emerson n'aime pas non plus les titres, opinion découlant de ses vues radicales sur la société, car il juge les hommes (et les femmes, est-il besoin de le préciser !) d'après leurs capacités et non d'après leur position dans le monde. Contrairement à la plupart des archéologues, il refuse de répondre aux titres serviles employés par les fellahs envers les étrangers ; ses ouvriers égyptiens admiratifs lui ont conféré le nom de « Maître des Imprécations » et je dois dire que ce titre lui va comme un gant.

Mon union avec cet être admirable a débouché sur une vie parfaitement en accord avec mes goûts. Emerson m'accepta

comme véritable partenaire dans notre travail comme dans notre vie conjugale. Nous consacrions les saisons hivernales à la fouille de divers sites en Égypte. Je dois dire que j'étais la seule femme travaillant dans ce domaine – triste indice de la condition opprimée des femmes au dix-neuvième siècle de notre ère – et que je n'aurais pu le faire sans la coopération pleine et entière de mon remarquable époux. Pour Emerson, ma participation allait de soi (comme j'étais moi-même de cet avis, mon attitude l'influençait certainement).

Pour des raisons que je n'ai jamais pu m'expliquer, nos fouilles étaient souvent interrompues par des activités de nature délictueuse. Assassins, momies animées, génies du crime nous compliquaient la vie ; nous semblions attirer les pilleurs de tombes et les individus à tendances homicides. Tout bien pesé, ce fut une existence délicieuse, qu'une seule petite ombre troublait. Cette ombre était notre fils, Walter Peabody Emerson, connu de ses amis comme de ses ennemis sous le sobriquet de Ramsès.

Tous les petits garçons sont des sauvages, c'est un fait reconnu. Ramsès, qui devait son surnom à un pharaon aussi obstiné et arrogant que lui, possédait toutes les tares de son âge et son sexe : une incroyable attirance pour tout objet puant, sale et mort, une superbe indifférence à sa propre survie, et un mépris total pour les règles du comportement civilisé. Certaines de ses caractéristiques personnelles le rendaient encore plus difficile. Il était doué d'une intelligence supérieure (ce qui n'est guère étonnant), mais qui se manifestait de façon plutôt déconcertante. Il parlait arabe avec une affreuse facilité (comment faisait-il pour apprendre de telles expressions, je ne sais, il ne les avait certainement jamais entendues dans ma bouche) ; sa maîtrise de l'égyptien hiéroglyphique valait celle de bien des savants adultes, et il faisait montre d'une capacité presque surnaturelle à communiquer avec les animaux (humains mis à part). Il… Mais décrire les excentricités de Ramsès est une trop lourde tâche que même mon talent littéraire ne saurait mener à bien.

Au cours de l'année précédant le présent récit, Ramsès avait montré des signes d'amélioration. Il ne se jetait plus vers le

danger tête baissée, et son épouvantable éloquence s'était quelque peu atténuée. Une ressemblance certaine avec son beau géniteur commençait à se dégager, bien que par ses colorations il évoquât plus un antique Égyptien qu'un petit garçon anglais (je ne puis expliquer ce fait davantage que nos constantes rencontres avec des criminels. Il est des questions qui dépassent notre entendement limité, et il faut sans doute s'en féliciter).

Un événement récent a eu sur notre fils un effet profond quoique indéfinissable. Notre dernière et peut-être plus extraordinaire aventure avait eu lieu l'hiver précédent. Un appel au secours d'un vieil ami d'Emerson nous avait conduits dans les étendues désertiques à l'ouest de la Nubie, jusqu'à une oasis reculée où subsistaient encore des vestiges moribonds de la civilisation méroïtique. Nous subîmes les catastrophes habituelles : soif atroce après la mort de notre dernier chameau, tentative d'enlèvement, attaques brutales. Rien que de très ordinaire, et quand nous atteignîmes notre destination, nous apprîmes que ceux que nous venions sauver n'étaient plus. Toutefois, le malheureux couple laissait un enfant, une petite fille que nous pûmes, avec l'aide de son preux chevalier de frère adoptif, arracher au sort affreux qui la menaçait. Son père défunt l'avait appelée Nefret, nom très approprié puisqu'en ancien égyptien ce mot signifie « beauté ». En la voyant pour la première fois, Ramsès resta tout bête – état dans lequel je ne pensais jamais le voir mais qui depuis ne s'est pas modifié.

Devant cette situation, je ne pouvais chasser de sombres pressentiments. Ramsès avait dix ans, Nefret treize ; mais leur différence d'âge n'aurait plus d'importance quand ils seraient parvenus à l'âge adulte, et je connaissais trop bien mon fils pour attribuer ses sentiments à une crise de romantisme juvénile. Ses émotions étaient intenses, son caractère (à dire le moins) déterminé. Quand il avait une idée en tête, elle y était fixée au ciment. Il avait été élevé parmi les Egyptiens, qui mûrissent plus tôt, physiquement et émotionnellement, que les froids Britanniques ; certains de ses amis avaient engendré des enfants dès le début de leur adolescence. Ajoutez à cela les circonstances dramatiques dans lesquelles il avait vu la fillette pour la première fois…

Nous ne savions même pas que de tels êtres pussent exister avant de pénétrer dans la chambre dénudée, éclairée d'une lampe, où elle nous attendait. La voir là, dans toute sa radieuse jeunesse, ses cheveux d'un roux dorés tombant en cascade sur ses minces vêtements blancs ; contempler son sourire courageux bravant les dangers qui l'entouraient… Bref, j'en fus moi-même profondément émue.

Nous ramenâmes la fillette en Angleterre avec nous et l'accueillîmes dans notre foyer. C'était l'idée d'Emerson. Je dois reconnaître que nous n'avions guère le choix ; son grand-père, seul parent survivant, était un homme si débauché qu'il n'aurait su éduquer convenablement un chat, encore moins une innocente jeune-fille. Comment Emerson avait-il réussi à convaincre Lord Blacktower de renoncer à sa petite fille, je préférais n'en rien savoir. Je doute que « convaincre » fût le terme approprié. Blacktower était mourant (en fait, il acheva le processus quelques mois plus tard), sans quoi même la considérable puissance oratoire d'Emerson aurait pu s'avérer insuffisante. Nefret s'accrocha à nous – au figuré, car elle n'était guère démonstrative –, seuls repères familiers dans un monde qui lui était aussi étranger qu'un groupe de Martiens (si tant est qu'ils existent) le serait pour moi. Tout ce qu'elle savait du monde moderne, elle l'avait appris de nous et des livres de son père, et dans ce monde elle n'était plus la grande prêtresse d'Isis, incarnation de la déesse, mais quelque chose de bien moins noble – pas même une femme, ce qui était déjà bien peu, Dieu sait ! mais une petite fille, légèrement plus qu'un animal domestique, et considérablement moins que tout mâle quel que soit son âge. Nul besoin donc pour Emerson de souligner (ce qu'il fit pourtant avec force précisions ennuyeuses) que nous étions particulièrement bien armés pour prendre soin d'une jeune personne élevée dans des circonstances aussi extraordinaires.

Emerson est un homme remarquable, mais c'est un homme. Inutile d'en dire plus, je crois. Ayant pris sa décision et m'ayant persuadée de l'accepter, il ne voulut point entendre parler de prémonitions. Emerson ne reconnaît jamais avoir la moindre

prémonition, et il s'emporte dès que je mentionne les miennes. Dans le cas présent, j'en eu beaucoup.

La nécessité d'expliquer où Nefret avait passé ses treize premières années suscita de grandes inquiétudes. Chez moi en tout cas. Emerson tenta d'ignorer le problème, comme de coutume.

— Pourquoi fournir des explications ? Si quelqu'un a le culot de poser la question, dites-lui d'aller au diable.

Heureusement, Emerson est plus sensé qu'il n'y paraît la plupart du temps, et avant même que nous quittions l'Égypte il dut admettre qu'il nous fallait concocter quelque histoire. Notre retour du désert en compagnie d'une fillette d'origine indubitablement britannique aurait intrigué les plus obtus ; sa véritable identité devait être révélée pour lui permettre de prétendre à sa position légitime comme héritière de la fortune de son grand-père. Son histoire possédait tous les ingrédients dont raffolent les journalistes – beauté juvénile, mystère, aristocratie, et grosses sommes d'argent – et, comme je le fis remarquer à Emerson, il était rare que nos propres activités n'éveillent pas la curiosité des chacals de la presse, comme il aime à les désigner.

Je préfère, chaque fois que possible, dire la vérité. Non seulement parce que la franchise nous est imposée par le code moral supérieur de notre société, mais aussi parce qu'il est bien plus facile de s'en tenir aux faits que de demeurer cohérent dans le mensonge. Dans ce cas, dire la vérité n'était pas envisageable. En quittant l'Oasis Perdue (ou Cité de la Montagne Sacrée, comme l'appelaient ses habitants) nous avions juré de taire non seulement sa position géographique, mais son existence même. Les membres de cette civilisation moribonde étaient peu nombreux et ne connaissaient pas l'usage des armes à feu, ils auraient constitué une proie facile pour les aventuriers et chasseurs de trésors, sans parler des archéologues sans scrupules. Et il ne fallait pas oublier la réputation de Nefret, considération moins impérieuse mais non négligeable pour autant. S'il apparaissait qu'elle avait été élevée parmi des prétendus primitifs, où elle avait été grande prêtresse d'une déesse païenne, les hypothèses grossières et les plaisanteries

malséantes que de telles notions inspirent aux ignorants lui auraient rendu la vie insupportable. Non. Les faits réels ne pouvaient être dévoilés. Il fallait inventer un mensonge plausible, et quand je dois m'écarter de mes critères habituels de franchise, je suis aussi capable que n'importe qui d'inventer un bon mensonge.

Heureusement, certains événements historiques vinrent nous fournir une explication raisonnable. La rébellion soulevée par le Madhi au Soudan, qui avait commencé en 1881 et bouleversait ce malheureux pays depuis plus de dix ans, se terminait. Les troupes égyptiennes (menées par des officiers britanniques, bien sûr) avaient reconquis l'essentiel des territoires perdus, et des personnes portées disparues resurgissaient miraculeusement. L'évasion de Saltin Pacha, anciennement Saltin Bey, était peut-être l'exemple le plus stupéfiant de ces survies quasi miraculeuses, mais il y en eut d'autres, notamment celle du Père Ohrwalder et de deux des nonnes de sa mission, qui avaient subi sept ans d'esclavage et de torture avant de parvenir à s'enfuir.

C'est ce dernier cas qui me donna l'idée d'inventer une famille de généreux missionnaires comme parents adoptifs pour Nefret, dont les deux véritables parents (expliquai-je) avaient succombé, malades et épuisés, peu après leur arrivée. Protégés par leurs fidèles convertis, ces bons religieux avaient échappé aux ravages des derviches mais n'avaient pas osé quitter la sécurité de leur humble village isolé tant que le pays connaissait de tels désordres.

Emerson observa que selon son expérience, les fidèles convertis étaient généralement les premiers à précipiter leurs chefs spirituels dans la marmite, mais j'estimais avoir concocté la plus convaincante des histoires, et à en juger d'après le résultat, la presse fut du même avis. Je m'en étais tenue à la vérité autant que possible – règle essentielle quand on échafaude un mensonge –, le récit de notre voyage dans le désert ne nécessitait aucune falsification. Égarés dans l'immense désolation, abandonnés par nos serviteurs, nos chameaux morts ou agonisants… C'était une histoire dramatique, et je crois que la presse fut si excitée qu'elle en omit

de regarder de plus près certains détails cruciaux. Pour faire bonne mesure, j'ajoutai une tempête de sable et une attaque de Bédouins nomades.

Nous réussîmes à éviter celui que je craignais plus que tout autre, le fougueux Kevin O'Connell, journaliste vedette du *Daily Yell*. Il avait gagné le Soudan au moment où nous en partions, car la campagne militaire progressait rapidement et la reconquête de Khartoum n'était plus qu'une question de jours. J'aimais bien Kevin (Emerson, non) mais lorsque ses instincts de journaliste étaient en éveil, ma confiance en lui se réduisait.

Tout était donc en ordre. La principale difficulté restait Nefret elle-même.

Je serais la première à reconnaître que je ne suis pas une femme maternelle. J'oserai néanmoins faire remarquer que la Sainte Vierge elle-même aurait vu ses instincts maternels affaiblis par la fréquentation suivie de mon fils. Dix années de Ramsès m'avaient convaincue que mon incapacité à avoir d'autres enfants n'était pas, comme je l'avais d'abord considérée, une cruelle déception, mais plutôt une sage disposition de l'omnisciente Providence. Un Ramsès suffisait. Deux ou plus m'auraient achevée.

(Je crois savoir que d'impertinentes rumeurs ont circulé, concernant le fait que Ramsès soit fils unique. Je dirai seulement que de sa naissance découlèrent certaines complications, sur lesquelles je ne m'étendrai pas car elles ne regardent que moi.)

Et voilà que je me retrouvais avec un autre enfant sur les bras, non pas un nourrisson malléable mais une jeune fille, presque une femme, et dont, par-dessus le marché, l'histoire était encore plus inhabituelle que celle de mon fils à la catastrophique précocité. Qu'allais-je bien pouvoir en faire ? Comment pourrais-je lui enseigner les délicatesses sociales, combler les immenses brèches de son éducation, en bref lui inculquer les connaissances indispensables pour qu'elle pût trouver le bonheur dans sa nouvelle vie ?

La plupart des femmes, je pense, l'auraient envoyée à l'école. Mais je sais reconnaître mon devoir quand on me le met sous le nez. Ç'aurait été une cruauté des plus raffinées que de confiner

Nefret à l'exigu monde féminin d'une pension. J'étais mieux armée qu'aucun professeur pour prendre soin d'elle, car je comprenais le monde d'où elle venait et partageais son mépris pour les absurdes obligations que le monde dit civilisé impose aux personnes du sexe. Et puis… j'aimais bien cette enfant.

Si je n'étais pas d'une foncière honnêteté, je dirais que je l'aimais tout court. Sans aucun doute, c'est ce que j'aurais dû ressentir. Elle possédait les qualités que toute mère rêve de trouver chez sa fille – douceur de caractère, intelligence, et, bien sûr, extraordinaire beauté. Cette qualité, que beaucoup dans notre société placeraient au premier rang, n'avait pas autant de valeur à mes yeux, mais je l'appréciais. Elle avait le genre de physique dont j'ai toujours rêvé, tout à fait différent du mien. J'ai les cheveux noirs et rêches. Les siens coulent comme un torrent d'or. Sa peau est d'une blancheur crémeuse, ses yeux couleur bleuet. Les miens… non. Sa mince petite silhouette ne développera probablement jamais les protubérances dont je suis pourvue. Emerson avait beau répéter que ces particularités lui plaisaient, je remarquais son regard appréciateur quand il suivait des yeux l'élégante silhouette de Nefret.

Nous avions regagné l'Angleterre en avril et nous étions installés à Amarna House, notre résidence du Kent, comme d'habitude. Pas tout à fait comme d'habitude, cependant. Normalement nous nous serions attelés immédiatement à nos rapports annuels de fouille, car Emerson se faisait un devoir de les publier dès que possible. Cette année nous avions moins à consigner que d'habitude, car notre expédition dans le désert avait occupé l'essentiel de notre saison hivernale. Lors de notre retour en Nubie pourtant, nous avions passé quelques semaines très fructueuses dans les champs de pyramides de Napata. Je dois ajouter que Nefret nous fut d'une aide précieuse dans notre travail, et fit preuve d'une remarquable aptitude pour l'archéologie.

Je ne pouvais aider Emerson comme j'en avais coutume. Je suis sûre qu'il est inutile d'expliquer pourquoi. Cette situation alourdit encore la charge de mon mari, mais pour une fois il ne se plaignit pas, écartant mes excuses avec une bonne humeur suspecte.

— Ce n'est pas grave, Peabody, les besoins de la petite avant tout. Si je peux vous aider, dites-le-moi.

Cette surprenante affabilité, et l'emploi de mon nom de jeune fille – qu'Emerson utilise quand il se sent particulièrement affectueux ou veut me persuader de faire quelque chose que je n'ai pas envie de faire –, m'inspira les pires soupçons.

— Il n'y a rien que vous puissiez faire, rétorquai-je. Que savent les hommes des questions féminines ?

— Humpf, fit-il avant de battre précipitamment en retraite dans la bibliothèque.

Je confesse que je pris plaisir à constituer pour la petite une garde-robe convenable. Quand nous arrivâmes à Londres elle ne possédait quasiment pas la moindre harde, en dehors des vêtements bigarrés en usage chez les Nubiennes, et de quelques mauvais articles de confection que j'avais achetés pour elle au Caire. Un certain intérêt pour la mode, à mon sens, n'est pas incompatible avec des capacités intellectuelles égalant ou surpassant celles de n'importe quel homme, si bien que je me vautrai (l'expression, est-il besoin de préciser, est d'Emerson) dans les chemises de nuits à volants et les jupons bordés de dentelle, les vous-savez-quoi à froufrous et les chemisiers à jabot, les gants, chapeaux et mouchoirs de poche, costumes de bain et culottes de cyclisme, peignoirs et bottines à boutons, et des sarraus de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avec rubans assortis.

Je me laissais aller à quelques achats pour moi-même, car les hivers égyptiens ont toujours un effet déplorable sur ma garde-robe. Les modèles en vogue cette année étaient moins ridicules que par le passé, les tournures avaient disparu, les manches ballons s'étaient dégonflées, reprenant une dimension raisonnable, et les jupes tombaient souplement au lieu de se retrousser sur des couches de jupons. Ils étaient particulièrement adaptés aux personnes qui n'ont pas besoin d'« additions artificielles » pour aider à souligner certaines parties de leur anatomie.

Du moins, je pensais que la mode était moins ridicule jusqu'à ce que j'entende les commentaires de Nefret sur la question. La seule idée d'un costume de bain lui parut du plus haut comique.

— À quoi bon mettre des vêtements si c'est pour les mouiller ? s'enquit-elle (avec quelque raison, je dois dire). Est-ce que les femmes mettent des costumes de toilette pour prendre un bain ?

Quant à ses réflexions concernant les sous-vêtements… Heureusement, elle ne les formula pas devant la vendeuse, ni devant Emerson ou Ramsès. (Du moins je l'espère, ces choses-là embarrassent tant Emerson… et en ce qui concerne Ramsès, lui, rien ne l'embarrasse.)

Elle trouva sa place dans notre foyer plus facilement que je n'aurais cru, car tous nos domestiques se sont plus ou moins habitués à nos visiteurs excentriques (ou ils s'habituent ou ils nous quittent, généralement de leur propre initiative). Gargery, notre majordome, succomba instantanément à son charme, il la suivait avec autant d'adoration que Ramsès, et ne se lassait jamais d'entendre le récit (revu et corrigé) des aventures qui nous avaient permis de la retrouver. Je suis au regret de dire que Gargery est un grand romantique (je n'ai rien contre le romantisme, mais chez un majordome, cela présente des inconvénients). Ses poings se serrait, ses yeux lançaient des éclairs et il déclarait (oubliant sa diction dans son enthousiasme) :

— Oh, comme j'aurais voulu êt' avec vous, M'ame ! J'aurais rossé ces mauvais serviteurs, j'aurais massacré ces brutes d'Bédouins ! J'aurais…

— Je suis sûre que vous nous auriez été d'un grand secours, Gargery. Une autre fois, peut-être.

(Je ne pouvais savoir, lorsque cette malheureuse remarque passa mes lèvres, qu'elle était de nature prophétique !)

Le seul membre du foyer qui restât imperméable au charme de Nefret fut Rose, notre fidèle femme de chambre. Dans son cas, c'était de la jalousie pure et simple. Elle avait aidé à élever Ramsès et éprouvait pour lui une affection totalement injustifiée, affection jusque-là partagée. Mais désormais, les bouquets de Ramsès et ses intéressants spécimens scientifiques (mauvaises herbes, os et souris momifiées) étaient offerts à une autre. Rose en souffrait, je le voyais bien. Je trouvais chez elle

un grand réconfort quand l'adoration combinée des mâles de la maisonnée passait les limites de ma patience.

La chatte Bastet n'offrait aucune consolation, malgré son sexe. Elle s'était montrée assez peu précoce dans la découverte des charmes du sexe opposé, mais elle avait comblé son retard avec tant d'ardeur que la maison débordait de sa progéniture. Sa dernière portée était née en avril, juste avant notre arrivée, et Nefret passa quelques-uns de ses plus heureux moments à jouer avec les chatons. En tant que Grande Prêtresse d'Isis, elle avait entre autres responsabilités celle de s'occuper des chats sacrés, ce qui expliquait peut-être non seulement son amour de la gent féline, mais aussi son talent presque surnaturel pour communiquer avec ses représentants. Pour s'entendre avec un chat, il faut le traiter en égal, ou mieux, comme le supérieur qu'il a conscience d'être.

Les seules personnes informées de la véritable histoire de Nefret étaient Walter, le frère cadet d'Emerson, et sa femme Evelyn, ma grande amie. Il eût été impossible de leur cacher la vérité même si nous n'avions pas éprouvé une totale confiance en leur discrétion, et de plus je comptais sur les conseils d'Evelyn en matière de soins et d'éducation à prodiguer à une jeune fille. Mère de six enfants, dont trois filles, elle possédait une expérience considérable en ce domaine, et elle avait un cœur d'or.

Je me rappelle très bien une belle journée de juin. Nous autres adultes avions pris place sur la terrasse d'Amarna House, et regardions les enfants jouer sur la pelouse. L'immense talent de Constable aurait peut-être su rendre l'idyllique beauté du paysage – ciel bleu et nuages blancs moutonneux, herbe émeraude et arbres majestueux – mais il aurait fallu le talent d'un autre genre de peintre pour saisir les enfants rieurs qui ornaient la scène comme des fleurs animées. Le soleil changeait leur chevelure ébouriffée en or brillant et caressait leurs membres roses et potelés, éclatants de santé. La jeune Amelia, baptisée en mon honneur, surveillait d'un œil maternel les pas trébuchants de sa petite sœur âgée d'un an. Raddie, l'aîné des enfants d'Evelyn, dont les traits reproduisaient en plus jeune la douce physionomie de son père, tentait de contrôler

l'exubérance des jumeaux qui jouaient au ballon. Cette image d'enfants innocents auxquels étaient accordés santé, fortune et tendre amour, est de celles que je chérirai longtemps.

Pourtant il me semble que seuls mes yeux étaient fixés sur les charmantes silhouettes de mes neveux et nièces, même leur mère, son petit dernier endormi sur son cœur, regardait ailleurs.

Nefret s'était installée à l'écart, assise en tailleur sous l'un des grands chênes. Ses pieds nus dépassaient sous sa robe – l'une des tenues nubiennes dont je la vêtais, faute de mieux, pendant notre séjour à Napata. Sur un fond vert-perroquet s'étalaient de grandes taches de couleur, rouge écarlate, jaune moutarde, bleu turquoise. Elle se servait du bout de la tresse rouge doré qui tombait sur son épaule pour taquiner un chaton sur ses genoux. Ramsès, son ombre inévitable, se tenait accroupi tout près. De temps en temps, Nefret relevait la tête, souriante, pour regarder les petits jouer, mais le regard sombre et fixe de Ramsès ne quittait jamais son visage.

Walter posa sa tasse et saisit le carnet qu'il refusait d'abandonner même pour cette réunion amicale. En le feuilletant, il remarqua :

— Je crois que j'ai compris comment s'est développé la fonction de la forme infinitive, j'aimerais bien demander à Nefret…

— Laissez cette enfant tranquille !

C'était Evelyn qui venait d'interrompre son mari, d'un ton si dur que je me tournai pour la regarder, stupéfaite. Evelyn ne parlait jamais durement à personne, encore moins à son mari, pour qui elle éprouvait une adoration dénuée (de mon point de vue) de tout sens critique.

Walter lui jeta un coup d'œil surpris et blessé.

— Mais ma chère, je voulais juste…

— Nous savons ce que vous voulez, coupa Emerson en riant, vous voulez être le premier à déchiffrer le méroïtique ancien, et devenir célèbre. Rencontrer un utilisateur vivant d'une langue supposée morte suffirait à déboussoler n'importe quel savant.

— C'est une pierre de Rosette vivante, murmura Walter, la langue a dû changer du tout au tout en mille ans, mais pour un chercheur entraîné elle peut fournir des indices…

— Ce n'est pas une pierre, coupa Evelyn, c'est une jeune fille.

Seconde interruption. Du jamais vu ! Emerson dévisageait Evelyn, surpris et quelque peu admiratif, il l'avait toujours trouvée d'une douceur déplorable. Walter avala sa salive, puis reprit gentiment :

— Vous avez raison, ma chère Evelyn, je ne voudrais pour rien au monde faire…

— Alors allez-vous-en, ordonna sa femme, allez dans la bibliothèque, tous les deux, plongez-vous dans les langues mortes et les livres poussiéreux, c'est tout ce qui vous intéresse, vous les hommes !

— Venez, Walter, fit Emerson en se levant, nous sommes en disgrâce et ferions mieux de nous épargner la peine de nous défendre. Une femme convaincue malgré elle…

Je lui jetai un petit pain. Il le rattrapa au vol, grimaça un sourire et partit, un Walter réticent sur les talons.

— Je vous demande pardon, Amelia, fit Evelyn, si j'ai mis Radcliffe de mauvaise humeur…

— Sottises ! vos critiques étaient bien plus douces que celles auxquelles je l'ai habitué. Quant à sa mauvaise humeur, l'avez-vous déjà vu si content de lui, si gonflé de suffisance, si insupportablement conciliant ?

— La plupart des femmes ne se plaindraient pas de ce genre de choses, remarqua Evelyn avec un sourire.

— Ce n'est pas l'Emerson que je connais. Enfin, Evelyn, il n'a pas dit la moindre grossièreté, pas même un simple « crénom » depuis que nous sommes rentrés d'Égypte.

Evelyn éclata de rire. Je poursuivis, saisie d'une indignation croissante :

— En vérité, il refuse tout bonnement d'admettre que nous avons un sérieux problème sur les bras !

— Ou plutôt, sous le chêne.

Le sourire d'Evelyn s'effaça, elle contemplait la silhouette gracieuse de la fillette. Le chaton était parti à l'aventure et elle se tenait parfaitement immobile, les mains dans son giron, le

regard fixé sur la pelouse. Les rayons du soleil traversaient le feuillage et allumaient des étincelles dans ses cheveux, la diffusion de la lumière l'encerclait d'une ombre dorée.

— Elle est aussi belle et lointaine qu'une petite déesse, murmura Evelyn, en écho à mes propres pensées, que peut-il advenir d'une telle enfant ?

— Elle est intelligente et pleine de bonne volonté, elle s'adaptera, et elle paraît heureuse. Elle ne se plaint pas.

— Avec ce qu'elle a subi, elle a dû apprendre le stoïcisme. Et puis, elle n'a guère de raisons de se plaindre, pour l'instant. Vous la tenez – et je pense que vous avez raison – à l'abri du monde extérieur. Tous, nous l'acceptons et l'aimons telle qu'elle est. Mais tôt ou tard, il faudra bien qu'elle prenne dans le monde la place que sa naissance lui assigne, et ce monde est d'une impitoyable intolérance pour tout ce qui est différent.

— Croyez-vous que je n'en aie pas conscience ? Pour certains, je suis moi-même une excentrique, ajoutai-je en riant. Je ne fais pas attention à eux, bien sûr, mais… bon, je dois dire que je me demande si je suis le meilleur mentor possible pour Nefret.

— Elle ne pourrait mieux faire que de suivre votre exemple, fit Evelyn avec chaleur, et vous savez que vous pouvez compter sur moi, je ferai tout mon possible pour vous aider.

— Je suppose que tout ira bien, dis-je, mon optimisme naturel reprenant le dessus. Après tout, j'ai survécu à dix ans de Ramsès, avec votre aide, et celle de Walter… vous vous êtes peut-être montrée un peu dure envers lui, ma chère, le déchiffrage de langues anciennes inconnues n'est pas seulement son métier, c'est aussi sa plus grande passion. Après vous, bien entendu, et les enfants…

— Je me demande…

Evelyn avait l'air d'une Madone de Raphaël, avec ses cheveux dorés, son visage doux, et le bébé niché au creux de ses bras, mais il y avait dans sa voix une nuance que je n'y avais jamais entendue.

— C'est étrange, comme le temps nous change, continua-t-elle, la nuit dernière, j'ai rêvé d'Amarna.

C'était la dernière chose à laquelle je m'attendais de sa part, et l'effet sur moi fut des plus bizarres. Une image se déroula

devant mes yeux, si vivace qu'elle occultait la réalité, une scène de désert au sable brûlant, aux collines sévères, aussi dénué de vie qu'un paysage lunaire. Je sentais presque l'air chaud et sec sur ma peau, il me semblait entendre à nouveaux les affreux gémissements de l'apparition qui avait menacé notre vie et notre raison…

Avec effort, je chassai cette image séductrice. Inconsciente de ma distraction, Evelyn continuait de parler :

— Vous vous souvenez de son visage, ce jour-là, le jour où il s'est déclaré ? Pâle, séduisant comme un jeune dieu, il tenait mes mains dans les siennes, en disant que j'étais la plus adorable et la plus courageuse des femmes. À ce moment-là, aucun papyrus en lambeaux, aucune pierre de Rosette n'aurait pu me remplacer dans son cœur. Mis à part le danger, le doute et l'inconfort, c'était une époque merveilleuse ! Je me surprends même à penser avec affection à ce misérable dans son ridicule déguisement de momie.

Je poussai un profond soupir. Evelyn me regarda, surprise.

— Vous aussi, Amelia ? Que pourriez-vous bien regretter ? Vous avez tout gagné, sans rien perdre. Il est pratiquement impossible d'ouvrir un journal sans y trouver le récit de quelque nouvelle escapade – pardon, aventure – de votre cru.

— Oh, les aventures ! fis-je avec un geste de mépris. Elles n'ont rien que de très normal ! Emerson les attire.

— Emerson ? sourit Evelyn.

— Réfléchissez, Evelyn, c'est à Emerson que Lord Blacktower s'est adressé pour retrouver son fils disparu. C'est Emerson qui a démasqué le coupable dans l'affaire de la momie du British Museum. À qui aurait pu s'adresser Lady Baskerville, pour reprendre les travaux de son mari, sinon à Emerson, le savant le plus en vue de son temps ?

— Je n'avais jamais considéré les choses sous cet angle, avoua Evelyn, vous marquez un point, Amelia. Mais vous ne faites que renforcer mon argument. Votre vie est si pleine des sensations et aventures qui manquent à la mienne…

— C'est vrai, mais ce n'est pas la même chose. Oserai-je l'avouer ? Je crois que oui. Comme vous, je rêve souvent à ces

jours lointains, lorsque j'étais tout pour Emerson, le seul, le suprême objet de sa dévotion.

— Ma chère Amelia…

Je soupirai à nouveau.

— Il ne m'appelle presque jamais Amelia. Il prononçait ce nom avec un tel mépris ! Maintenant, c'est Peabody, ma chère Peabody, ma Peabody adorée…

— Il vous appelait Peabody, à Amarna.

— Oui, mais d'un ton différent ! Ce qui était un défi est devenu une marque d'affection satisfaite, paresseuse. Il était si impérial, à l'époque, si romantique…

— Romantique, répéta Evelyn d'un ton de doute.

— Vous chérissez certains souvenirs, Evelyn, et moi aussi. Je me souviens si bien de la courbe de ses belles lèvres quand il me disait : « Vous n'êtes pas idiote, Peabody, pour une femme. » Le flamboiement de ses yeux bleus ce fameux matin, quand il s'est réveillé de son attaque de fièvre et m'a vue à son chevet, il a grogné : « Considérez-vous comme remerciée de m'avoir sauvé la vie. Maintenant, allez-vous-en. » (Je cherchai mon mouchoir.) Excusez-moi, Evelyn, je n'avais pas l'intention de me laisser aller.

Elle me tapotait une main, dans un silence plein de compassion. De ma main restée libre, je me tamponnais les yeux avec mon mouchoir. Le moment d'émotion s'éloignait, un hurlement de Willie et un autre, en réponse, de son frère jumeau annoncèrent une de ces empoignades qui caractérisaient leur tendresse mutuelle. Raddie se précipita pour interrompre le combat et recula en chancelant, tenant son nez d'une main. Evelyn et moi soupirâmes en même temps.

— Ne vous méprenez pas, je ne regrette rien, fit doucement Evelyn, je n'échangerais pas une boucle des cheveux de Willie contre un retour à cette vie. J'aime profondément mes enfants. Seulement… seulement, ma chère Amelia, ils deviennent nombreux !

— Oui, fis-je, lugubre.

Ramsès s'était rapproché de Nefret. Ils évoquaient irrésistiblement une déesse et son grand prêtre. J'en fus découragée.

Ils seraient auprès de moi, jour et nuit, été comme hiver, en Égypte ou en Angleterre, pour des années.

Chapitre 2

On peut se résoudre de bon cœur au martyre, mais un jour de sursis n'est pas à dédaigner.

Je crois au pouvoir de la prière. En tant que chrétienne, je me dois d'y croire. En tant que rationaliste et chrétienne (les deux ne sont pas nécessairement incompatibles, quoi qu'en dise Emerson), je ne crois pas que le Tout-Puissant s'intéresse directement à mes petites affaires. Il lui faut s'occuper de bien trop d'autres personnes, dont la plupart ont bien plus que moi besoin de Son aide.

Pourtant je pouvais presque croire, par un certain après-midi quelques mois après la conversation que je viens de relater, qu'un Être Bienveillant était intervenu pour exaucer la prière que je n'avais osé formuler, même dans mes pensées les plus secrètes.

Je m'appuyais, comme tant de fois auparavant, au bastingage du steamer, yeux écarquillés pour apercevoir enfin la côte égyptienne. Comme tant de fois auparavant, Emerson était à mes côtés, aussi impatient que moi d'entamer une nouvelle saison de fouilles. Mais pour la première fois depuis… oh ! tant d'années, nous étions seuls.

Seuls ! L'équipage ou les autres passagers ne comptaient pas. Nous étions SEULS ! Pas de Ramsès pour escalader le bastingage au risque de se rompre le cou, ou inciter l'équipage à la mutinerie, ou fabriquer de la dynamite dans sa cabine. Il n'était pas sur le bateau ; il était en Angleterre, et nous… non. Je n'aurais jamais cru que cela arriverait. Je n'aurais jamais osé espérer un tel bonheur, encore moins prier pour qu'il advienne.

Les voies de la Providence sont véritablement impénétrables, car Nefret, dont j'avais cru qu'elle restreindrait encore notre liberté, était la cause de cet heureux événement.

*

* *

Pendant les quelques jours qui suivirent le départ des Emerson juniors, j'observais Nefret de près et parvins à la conclusion que mes pressentiments de ce bel après-midi de juin n'étaient que rêveries mélancoliques. Evelyn était d'étrange humeur ce jour-là, et son pessimisme avait dû m'affecter. Nefret semblait très bien s'adapter. Elle avait appris à se servir d'un couteau et d'une fourchette, d'un passe-lacet et d'une brosse à dents. Elle avait même appris qu'il n'est pas convenable de converser avec les domestiques pendant le dîner (ce qui lui donnait de l'avance sur Emerson, qui ne voulait, ou ne pouvait, se conformer à cette règle générale du comportement en société). Chaussée de bottines à boutons, vêtue d'une élégante robe blanche, les cheveux noués d'un ruban, elle ressemblait à n'importe quelle jolie petite écolière anglaise. Elle détestait les chaussures, mais les portait quand même, et à ma demande avait relégué ses robes nubiennes bariolées. Jamais elle ne se plaignait ni ne s'élevait contre mes suggestions. J'en conclus qu'il était temps de passer à l'étape suivante, temps d'introduire Nefret dans le monde. L'introduction, bien sûr, devait être douce et progressive. Quelle compagnie pourrait être plus bénéfique ou plus douce que celle de fillettes de son âge ? me disais-je.

À présent, je suis la première à reconnaître que ce raisonnement était risiblement faux. Pour ma défense, je dirai pourtant que je n'avais jamais beaucoup fréquenté de petites filles. Je demandai conseil à une amie, Miss Helen McIntosh, directrice d'une toute proche école pour jeunes filles.

Helen était écossaise, joviale, énergique du haut de ses cheveux grisonnants jusqu'à ses confortables tenues de tweed. En acceptant mon invitation à prendre le thé, elle ne cacha pas sa curiosité envers ma nouvelle pensionnaire.

Je me donnai du mal pour m'assurer que Nefret ferait bonne impression, lui rappelant de veiller à ne rien laisser échapper qui pourrait jeter le doute sur l'histoire que nous avions concoctée. J'en avais peut-être trop fait. Nefret se conduisit en modèle de bienséance tout au long de la visite, yeux baissés, mains croisées, ne parlant que lorsqu'on lui adressait la parole. La robe que je lui avais demandé de mettre convenait parfaitement à son âge – en batiste blanche, avec de la dentelle aux poignets et une large ceinture. J'avais relevé ses nattes et les avais fixées par deux gros nœuds blancs.

Après que je lui eus permis de se retirer, Helen se tourna vers moi, sourcils levés :

— Ma chère Amelia, qu'avez-vous fait ?

— Seulement ce que m'ordonnaient la charité chrétienne et la morale, répondis-je, hérissée, que trouvez-vous à lui reprocher ? Elle est intelligente et ne demande qu'à faire plaisir…

— Ma chère, ce ne sont pas les rubans et les dentelles qui donneront le change. Vous pourriez l'habiller de haillons, elle serait toujours aussi exotique qu'un oiseau de paradis.

Je ne pouvais lui donner tort. Je m'enfermai dans un silence boudeur (je l'admets), tandis qu'Helen sirotait son thé. Peu à peu, les rides de son front s'estompèrent, et elle finit par dire, d'un ton pensif :

— Au moins, on ne peut mettre en doute la pureté de son sang.

— Helen !

— La question se pose, pour les enfants d'hommes cantonnés au fin fond de l'empire. Une mère décédée, comme par hasard, des enfants aux yeux noirs liquides et aux joues ensoleillées… Ne me regardez pas ainsi, Amelia, ce ne sont pas mes préjugés que j'expose, mais ceux de la société, et comme je vous disais, en ce qui concerne Nefret… il faut lui trouver un autre nom, vous comprenez ? Pourquoi pas Natalie ? C'est peu courant, mais tout à fait anglais.

Les réflexions d'Helen faisaient naître en moi un étrange sentiment de gêne, mais une fois son intérêt éveillé, elle s'attaquait au problème avec tant d'enthousiasme qu'il était difficile de la contredire. Je ne suis pas d'une nature humble,

mais dans le cas présent je ne me sentais guère sûre de moi. Helen était une experte en matière de jeunes filles, et après lui avoir demandé son avis je ne m'estimais pas en position de discuter ses conseils.

Cela aurait dû m'apprendre à ne jamais douter de mon propre jugement. Depuis ce jour-là je ne l'ai fait qu'une fois, et le résultat faillit en être encore plus catastrophique.

Les premières rencontres de Nefret avec les « demoiselles » soigneusement choisies par Helen semblaient se passer de façon satisfaisante. Je les jugeais toutes remarquablement stupides et après la première rencontre, au cours de laquelle l'une d'elles répondit au salut poli d'Emerson par une crise de fou rire tandis qu'une autre lui déclarait qu'il était bien plus séduisant que leurs professeurs, il prit l'habitude de se barricader dans la bibliothèque et de refuser d'en sortir tant que les demoiselles étaient dans la maison. Il reconnut cependant qu'il était probablement bénéfique pour Nefret de se mêler à ses contemporaines. Elle ne semblait pas ennuyée de ces visites. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle s'amuse réellement les premières fois. La vie sociale demande une longue pratique.

Enfin Helen décréta que le moment était venu pour Nefret de rendre ces visites, et elle lui adressa une invitation en bonne et due forme pour venir prendre le thé avec elle et les « demoiselles » choisies, à l'école. Je n'étais pas invitée. En fait, elle refusa catégoriquement de me laisser venir, ajoutant avec sa brusquerie coutumière qu'elle voulait que Nefret se sente à l'aise et se comporte avec naturel. L'idée que ma présence pût empêcher Nefret de se sentir à l'aise était ridicule, évidemment, mais je n'osai pas – pas encore ! – contredire une si éminente autorité en matière de demoiselles. Je ressentis toutes les affres d'une mère inquiète en regardant partir Nefret, mais j'avais la certitude que son apparence ne laissait rien à désirer, du haut de son joli chapeau orné de roses jusqu'aux semelles de ses petits souliers. William, le cocher, qui faisait partie de ses admirateurs, avait frotté les chevaux jusqu'à ce que leurs robes étincellent, et les boutons de sa veste flamboyaient littéralement au soleil.

Elle revint plus tôt que je ne m'y attendais. J'étais dans la bibliothèque, tentant de rattraper un énorme retard de courrier, quand Ramsès entra.

— Qu'y a-t-il, Ramsès, demandais-je avec humeur, ne vois-tu pas que je suis occupée ?

— Nefret est rentrée.

— Déjà ?

Je posai mon stylo et me tournai vers lui. Mains derrière le dos, pieds écartés, il croisa mon regard d'un œil fixe. Ses boucles sombres étaient en bataille (comme toujours), sa chemise était maculée de poussière et de produits chimiques (comme toujours), ses traits, le nez et le menton surtout, étaient encore trop grands pour son visage mince, mais s'il continuait d'évoluer dans le bon sens, ces traits pourraient un jour ne pas sembler déplaisants, en particulier son menton qui présentait, sous forme embryonnaire, la fossette que je trouvais si charmante à l'emplacement correspondant chez son géniteur.

— J'espère qu'elle s'est amusée, fis-je.

— Non.

Son œil n'était pas fixe, mais accusateur.

— C'est ce qu'elle t'a dit ?

— ELLE ne le dira pas, répondit mon fils qui n'avait pas totalement renoncé à son habitude d'évoquer Nefret en majuscules, pour ELLE, se plaindre serait une forme de lâcheté, et une marque de déloyauté envers vous, pour qui elle ressent, ce qui est parfaitement naturel de mon point de vue…

— Ramsès, je t'ai souvent demandé de t'abstenir d'employer cette expression.

— Je vous demande pardon, Mère, à l'avenir je ferai en sorte de me plier à vos souhaits. Nefret est dans sa chambre, elle a fermé la porte, je crois bien – je ne puis en être certain, car elle est passée devant moi à toute vitesse et le visage détourné – qu'elle pleurait.

J'écartai ma chaise du bureau, mais m'interrompis.

— Penses-tu que je devrais aller la voir ?

La question m'étonna autant qu'elle étonna Ramsès. Je n'avais pas l'intention de lui demander conseil. Je ne l'avais

jamais fait auparavant. Ses yeux, d'un brun si foncé qu'ils en paraissaient noirs, s'ouvrirent tout grand :

— Vous me demandez mon avis, Mère ?

— On dirait… Encore que je ne sache vraiment pas pourquoi.

— Si nous n'étions dans une situation d'urgence, je ne manquerais pas de vous exprimer par le menu combien j'apprécie votre confiance, elle me touche et m'enchante plus que je ne saurais le dire.

— J'espère bien, Ramsès. Alors ? Sois concis, je te prie.

La concision, chez Ramsès, nécessite un rude combat. Sa victoire en cette occasion prouvait la profondeur de son affection pour Nefret.

— Je crois que vous devriez y aller, Mère, sur-le-champ.

Ce que je fis.

Je me sentais étrangement mal à l'aise, plantée devant la porte de la chambre de Nefret. J'avais déjà eu affaire à des demoiselles en pleurs, et m'étais montrée efficace. J'avais l'obscure sensation que les méthodes employées dans ces autres situations ne marcheraient pas si bien cette fois-ci. Je me trouvais, pourrait-on dire, *in loco parentis,* et ce rôle ne m'était guère agréable. Que ferais-je si elle se jetait toute sanglotante contre moi ?

Carrant les épaules, je frappai à la porte. (J'estime que les enfants ont le même droit à l'intimité que les grandes personnes.) Lorsqu'elle répondit, je fus soulagée de constater que sa voix était parfaitement normale, et en entrant, de la trouver tranquillement assise, un livre sur les genoux. Je ne vis point trace de larmes sur ses joues lisses. Puis je remarquai qu'elle tenait son livre à l'envers, et aperçus le pauvre chiffon au pied du lit, vestige de ce qui avait été son plus beau chapeau, une combinaison de paille fine et de rubans en satin, au large bord orné de fleurs en soie rose. Il n'avait pu être ainsi saccagé par accident. Elle avait dû le piétiner.

Elle avait oublié le chapeau. Quand je reportai les yeux sur elle, ses lèvres s'étaient serrées et son corps raidi, comme dans l'attente d'une réprimande ou d'un coup.

— Le rose n'est pas votre couleur, fis-je, je n'aurais jamais dû vous persuader de porter cet objet ridicule.

Je crus un instant qu'elle allait fondre en larmes ; ses lèvres tremblèrent, puis s'incurvèrent en un sourire.

— J'ai sauté dessus, avoua-t-elle.

— C'est bien ce que je me disais.

— Je suis désolée, je sais qu'il a coûté très cher.

— Vous avez beaucoup d'argent. Vous pouvez sauter sur autant de chapeaux que vous voulez. (Je m'assis au bout de la banquette.) Cependant, il y a probablement des façons plus efficaces de régler le problème qui vous tracasse. Que s'est-il passé ? A-t-on été grossier envers vous ?

— Grossier ? (Elle étudia la question avec un détachement affreusement adulte.) Je ne sais pas ce que cela veut dire, est-ce grossier de dire des choses qui donnent à l'autre l'impression d'être petite, laide et idiote ?

— Très. Mais comment pouvez-vous croire de telles sottises ? Vous avez un miroir, vous devez savoir que vous éclipsez ces vilaines petites créatures vicieuses, comme la lune ternit les étoiles. Mon Dieu, je crois bien que j'ai failli perdre mon calme. C'est si rare. Qu'ont-elles dit ?

Elle m'examina avec sérieux.

— Me promettez-vous de ne pas vous précipiter à l'école pour les frapper avec votre ombrelle ?

Il me fallut un moment pour voir que la lueur dans ses yeux bleus était rieuse. Elle ne plaisantait presque jamais, du moins pas avec moi.

— Bon, très bien, fis-je en souriant, elles sont jalouses, les vilaines petites grenouilles.

— Peut-être. (Ses lèvres délicates s'incurvèrent.) Il y avait là-bas un jeune homme, Tante Amelia.

— Dieu du ciel ! Si j'avais su…

— Miss McIntosh non plus ne savait pas qu'il viendrait. Il cherchait une école pour sa sœur, dont il est le tuteur, et souhaitait rencontrer certaines des demoiselles pour s'assurer qu'elles feraient des compagnes convenables. Il doit être très riche, car Miss McIntosh s'est montrée très aimable. Il est aussi très beau. Une des filles le désire, elle s'appelle Winnifred. (Elle vit mon expression et son sourire s'évanouit.) J'ai dû dire quelque chose de mal.

— Heu… ce n'est pas mal, mais ce n'est pas ainsi que Winnifred l'aurait exprimé…

— Vous voyez bien ! (Elle tendit les mains d'un geste gracieux, et aussi quelque peu exotique.) Je ne peux pas ouvrir la bouche sans commettre ce genre d'erreur. Je n'ai pas lu les mêmes livres qu'elles, ou écouté la même musique. Je ne sais pas jouer du piano, ou chanter comme elles, parler des langues étrangères…

— Elles non plus, coupai-je avec une grimace méprisante, quelques mots de français et d'allemand…

— Elles en savent assez pour dire des choses que je ne comprends pas, et ensuite elles se regardent en riant. Elles ont toujours agi ainsi, mais aujourd'hui, quand Sir Henry s'est assis à côté de moi et m'a regardée moi, et non Winnifred, chaque mot cachait une insulte. Elles ne parlaient que de choses que j'ignore, et elles me posaient des questions – avec une douceur ! – dont je ne connaissais pas les réponses. Winnifred m'a demandé de chanter. Je lui avais déjà dit que je ne savais pas.

— Qu'avez-vous fait ?

L'expression de Nefret était particulièrement hiératique.

— J'ai chanté. L'invocation à Isis.

— L'inv… (Je m'interrompis pour avaler ma salive.) Ce que vous chantiez au temple de la Montagne Sacrée ? Avez-vous aussi… dansé, comme là-bas ?

— Bien sûr, cela fait partie du rituel. Sir Henry a dit que j'étais délicieuse, mais je ne crois pas que Miss McIntosh m'invitera de nouveau pour le thé.

Je ne pus me retenir. Je ris tant que j'en pleurai.

— Ne vous inquiétez pas, fis-je en m'essuyant les yeux, vous n'aurez pas à retourner là-bas. Je vais dire deux mots à Helen ! Pourquoi l'ai-je écoutée…

— Si, j'y retournerai, dit-elle d'une voix douce. Pas tout de suite, mais quand je saurai ce que je dois savoir, quand j'aurai lu leurs livres, et appris leurs langues étrangères stupides, quand je saurai me piquer les doigts avec une aiguille.

Elle se pencha vers moi et posa sa main sur la mienne – geste rare et lourd de sens pour une fillette aussi peu démonstrative.

— Tante Amelia, je me disais, c'est mon monde et je dois apprendre à y vivre. Ce ne sera pas trop douloureux, il y a des choses que j'ai envie d'apprendre. Je dois aller à l'école. Oh, pas dans un endroit comme celui-là, non, ils ne pourraient m'instruire assez vite et je ne suis pas assez courageuse pour affronter ces filles tous les jours. Vous dites que j'ai beaucoup d'argent. Assez pour payer des professeurs à domicile ?

— Oui, bien sûr. J'étais sur le point de proposer quelque chose de ce genre, mais je pensais que vous aviez besoin de temps pour vous reposer et vous habituer à…

— C'est vrai, mais j'ai eu assez de temps. Ces semaines avec vous, et le professeur, et mon frère Ramsès, et mes amis, Gargery et la chatte Bastet, c'était comme le paradis des chrétiens dont me parlait mon père. Mais je ne peux pas rester cachée pour toujours dans mon jardin secret. Je crois que vous envisagiez de m'emmener avec vous en Égypte cet hiver.

« Envisagiez… » Pendant un moment je ne pus parler. Je maîtrisai l'émotion méprisable et indigne qui me gonflait la gorge, et forçai les mots à sortir de ma bouche.

— En effet, vous semblez vous intéresser à l'archéologie…

— C'est vrai, et un jour peut-être j'étudierai ce sujet. Mais d'abord je dois apprendre d'autres choses. Pensez-vous que Mrs Evelyn et Mr Walter accepteraient que je séjourne chez eux cet hiver ? Si j'ai tant d'argent, je pourrais les payer.

Avec le tact qui me caractérise, j'expliquai que les amis ne sauraient offrir ni accepter de paiement pour leurs actes de bonté, mais en tout autre point le plan était exactement celui que j'aurai proposé si je l'avais osé. J'aurais pu engager des tuteurs et des professeurs qui auraient gavé Nefret d'informations comme une oie destinée à faire du foie gras, mais elle n'aurait pu apprendre d'eux ce qu'elle avait besoin d'acquérir – la grâce et les attitudes d'une demoiselle bien élevée. Aucun modèle n'aurait pu surpasser Evelyn, ni guider Nefret avec plus de bienveillance. Walter pourrait étancher la soif de savoir de la petite tout en satisfaisant la sienne. Bref, c'était la solution idéale. Je ne l'avais pas proposée parce que je ne voulais pas être accusée, même par ma propre conscience, de négliger mon devoir. De plus, je n'avais pas pensé un instant

que les parties concernées pourraient trouver cette idée acceptable.

Mais elle venait de Nefret elle-même, dont la détermination tranquille semblait inébranlable. Emerson fit de son mieux pour l'en dissuader, surtout après que Ramsès, à la stupéfaction de tous sauf moi-même, eut annoncé que lui aussi resterait en Angleterre cet hiver.

— Je ne sais pourquoi vous persistez à discuter avec lui, dis-je à Emerson qui fulminait en arpentant la bibliothèque, comme toujours lorsqu'il est perturbé, vous savez bien que quand Ramsès prend une décision, il n'en démord jamais. De plus, cette solution comporte des points positifs.

Emerson cessa ses allées et venues et me foudroya du regard.

— Je n'en vois aucun.

— Nous avons souvent discuté de l'étroitesse du savoir de Ramsès. Par certains côtés, il est aussi ignorant que Nefret. Oh, je vous accorde que pour ce qui est de momifier les souris ou concocter des explosifs, personne ne lui arrive à la cheville, mais ce sont des talents à l'utilité limitée. Et quant aux convenances sociales…

Emerson émit une sorte de grognement. Toute évocation des convenances sociales a cet effet sur lui.

— Et puis je vous ai raconté, poursuivis-je, comment les autres filles se moquaient de Nefret.

Le teint superbe de mon mari rougit sous l'effet d'une colère frustrée. À cette occasion, il n'avait pu appliquer sa méthode favorite pour redresser les torts : on ne peut boxer le menton d'une demoiselle ni rosser une respectable maîtresse d'école d'âge mûr. Il avait quelque chose de tragique, debout, poings serrés et épaules carrées, comme un grand taureau sous les banderilles des picadors. Tragique mais majestueux, car comme j'ai déjà eu l'occasion de le signaler, son admirable musculature et ses nobles traits sont toujours magnifiques. Je me levai et allai poser une main sur son bras.

— Serait-ce si terrible, Emerson, rien que vous et moi, comme autrefois ? Ma compagnie vous est-elle si désagréable ?

Les muscles de son bras se détendirent.

— Ne dites pas de bêtises, Peabody, marmonna-t-il.

Puis, comme je l'espérais, il me prit dans ses bras.

Tout fut donc arrangé. Il va sans dire qu'Evelyn et Walter acceptèrent notre proposition avec enthousiasme. Je fis en hâte les préparatifs nécessaires à notre départ, avant qu'Emerson change d'avis.

Il fut un peu morose, avant et après notre départ, et je dois avouer que j'éprouvai un sentiment inattendu de perte en faisant signe à ceux qui restaient sur le quai, comme le steamer se mettait en route. Je n'avais pas remarqué combien Ramsès avait grandi, il semblait solide et fiable, debout, près de Nefret évidemment, Evelyn était de l'autre côté de la fillette, l'entourant de son bras ; Walter tenait la main de sa femme et agitait vigoureusement son mouchoir. Ils formaient un ravissant tableau de famille.

Comme nous partions tôt dans la saison, nous avions résolu de faire tout le voyage de Londres à Port-Saïd en bateau, plutôt que de gagner en train Marseille ou Brindisi, puis prendre le steamer, alternative plus rapide mais moins agréable. J'espérais que le voyage en mer rasséréneraît Emerson et le mettrait dans la disposition d'esprit appropriée. La lune fit de son mieux pour m'aider, étirant ses ridules de lumière argentée sur l'eau quand nous arpentions le pont main dans la main, ou se glissant par le hublot de notre cabine pour nous inspirer les plus tendres démonstrations d'affection conjugale. Et je dois dire qu'il était bien agréable de se laisser aller auxdites démonstrations sans avoir à se demander si nous avions pensé à enfermer Ramsès dans sa propre cabine.

Emerson ne réagit pas aussi rapidement que j'espérais, il était sujet de temps en temps à des crises de préoccupation ténébreuse, mais j'avais la certitude que son humeur morose s'allégerait dès que nous poserions le pied sur le sol égyptien. Il ne restait que quelques heures à patienter ; déjà je croyais entrevoir les contours flous de la côte, et j'approchai ma main de celle, forte et brune, posée tout près sur le bastingage.

— Nous y sommes presque, dis-je joyeusement.

— Humpf, fit Emerson, sourcils froncés, sans me prendre la main.

— Quelle mouche vous pique ? demandai-je, boudez-vous encore à cause de Ramsès ?

— Je ne boude jamais, grogna Emerson, quel mot ! Le tact n'est vraiment pas votre fort, Peabody, mais je dois admettre que je m'attendais à ce que vous fassiez preuve de l'empathie compréhensive que vous prétendez éprouver pour moi et mes pensées. À la vérité, j'ai un étrange pressentiment…

— Oh, Emerson, c'est magnifique ! m'exclamai-je, incapable de contenir ma joie, je savais bien qu'un jour, vous aussi…

— Le mot était mal choisi, coupa Emerson, furibond, vos pressentiments, Amelia, ne sont que le fruit de votre imagination débordante. Ma… heu… gêne a des causes rationnelles.

— Comme tous les pressentiments d'un désastre imminent, y compris les miens. J'espère que vous ne me croyez pas superstitieuse. Moi ? Pas du tout, les prémonitions et pressentiments résultent d'indices que l'esprit éveillé ne remarque pas, mais qui sont enregistrés et interprétés par cette portion du cerveau qui ne dort jamais et…

— Amelia.

Je frémis en discernant dans les yeux bleus d'Emerson cette lueur saphir annonciatrice d'une explosion. La fossette (qu'il préfère appeler fente) sur son admirable menton s'agitait d'un tremblement révélateur.

— Amelia ! Voulez-vous connaître mon opinion ou préférez-vous exprimer la vôtre ?

En temps ordinaire, j'aurais été ravie d'une de ces discussions animées qui égaient si souvent le cours de nos relations, mais je ne voulais pas gâcher le bonheur de cet instant.

— Je vous demande pardon, mon cher Emerson, veuillez exprimer vos pressentiments sans réserve.

— Humpf, fit-il.

Il resta silencieux un moment, éprouvant ma bonne volonté ou rassemblant ses pensées, et je m'occupai en l'examinant avec l'admiration que sa vue m'inspire toujours. Le vent écartait ses boucles sombres de son front intelligent (car il avait, comme d'habitude, refusé de mettre un chapeau) et collait le lin de sa chemise sur sa forte poitrine (car il avait refusé de mettre son

manteau avant le moment de débarquer). Son profil (car il s'était détourné de moi pour contempler les eaux bleues) auraient pu servir de modèle à Praxitèle ou Michel-Ange : l'arc audacieusement ciselé du nez, les lignes fermes du menton et de la mâchoire, la courbe forte mais sensible des lèvres… Les lèvres s'ouvrirent (enfin !). Il parla.

— Nous avons fait escale à Gibraltar et à Malte.

— Oui, Emerson, en effet.

En me mordant les lèvres, je parvins à ne rien ajouter.

— À ces deux endroits nous attendaient des lettres et des journaux d'Angleterre.

— Je sais, Emerson, le courrier est acheminé par train, il va plus vite que nous… (Un pressentiment personnel fit trembler ma voix.) Poursuivez, je vous prie.

Emerson se retourna lentement, un bras appuyé au bastingage.

— Avez-vous lu les journaux, Peabody ?

— Quelques-uns.

— Avez-vous lu le *Daily Yell ?*

Je ne mens qu'en cas de nécessité absolue.

— Il y avait le *Yell ?*

— Voilà une question intéressante, Peabody. (Sa voix s'était changée en ce ronronnement grondant annonciateur d'explosions.) Je pensais que vous en connaîtriez la réponse, car moi, je ne l'ai sue que ce matin, en remarquant par le plus grand des hasards qu'un des autres passagers lisait ce méprisable torchon. Quand je lui ai demandé où il l'avait trouvé – il était daté du dix-sept, trois jours après notre départ de Londres – il m'a informé que plusieurs exemplaires avaient été déposés à bord à Malte.

— Vraiment ?

— Vous en avez oublié un, Peabody, qu'avez-vous fait des autres ? Vous les avez jetés par-dessus bord ?

Les commissures de ses lèvres tremblaient, non de fureur mais d'amusement. J'étais un peu déçue – car les colères d'Emerson sont toujours revigorantes – mais je ne pus m'empêcher de répondre sur le même ton.

— Certainement pas, ç'aurait été une destruction volontaire du bien d'autrui. Ils sont sous notre matelas.

— Ah ! J'aurais peut-être pu entendre le craquement du papier si je n'avais pas été distrait par autre chose.

— J'ai fait de mon mieux pour vous distraire.

Emerson éclata de rire.

— Vous avez réussi, ma chère, comme toujours. Je ne sais pas pourquoi vous teniez tant à m'empêcher de lire cet article. Cette fois-ci, je ne peux vous accuser d'avoir bavardé à tort et à travers avec ce vaurien de journaliste. Il n'est revenu en Angleterre que dix jours avant notre départ, et dès que j'ai appris son arrivée prochaine, j'ai fait en sorte que vous ne puissiez le voir.

— Ah vraiment ?

— Kevin O'Connell – Emerson prononçait ce nom comme un juron –, Kevin O'Connell est un misérable sans scrupules, votre affection pour lui est tout à fait incompréhensible. Il vous soutire des informations, Amelia, vous le savez bien. Combien de fois nous a-t-il créé des difficultés par le passé ?

— Aussi souvent qu'il a noblement volé à notre secours, répliquai-je, il ne nous causera jamais volontairement le moindre tort.

— Bon… je reconnais que l'article était moins dommageable que je le craignais.

Ç'aurait été bien pis si je n'avais pas averti Kevin. Emerson ne fait pas confiance au téléphone. Il a refusé d'en installer un à Amarna House. Cependant, nous avions passé deux jours à Londres avant de partir et je m'étais débrouillée pour utiliser celui de l'hôtel. J'étais moi aussi informée du retour imminent de Kevin, et mes pressentiments sont tout aussi fondés que ceux d'Emerson.

— Je présume qu'il a trouvé ces informations au Soudan, remarqua-t-il, il est le seul à en parler, il n'y avait rien ni dans le *Times* ni dans le *Mirror*.

— Leurs correspondants ne s'intéressaient qu'à la situation militaire, je pense, alors que Kevin…

— … nous suit d'un œil de propriétaire, continua Emerson, par tous les diables ! Il ne fallait pas espérer qu'O'Connell oublierait d'interroger les officiers de Sanam Abou Dom à notre

sujet, mais on aurait pu croire que les militaires ne se laisseraient pas aller aux commérages et aux rumeurs sans fondement.

— Ils savaient que nous étions partis à la recherche de Reginald Forthright, qui avait monté son expédition dans le but affiché de retrouver son oncle et sa tante disparus, lui rappelai-je, nous ne pouvions guère cacher cela, même si Reggie lui-même ne l'avait pas raconté à tous les officiers du cantonnement. Et quand nous sommes rentrés avec Nefret, impossible d'éviter la curiosité et les bavardages. Mais l'histoire que nous avions fabriquée était bien plus vraisemblable que la vérité. Tous ceux qui connaissaient le pauvre Mr Forth et sa quête de l'Oasis Perdue le considéraient comme un fou ou un rêveur.

— O'Connell n'en parle pas, reconnut Emerson de mauvaise grâce.

Il n'en parlait pas parce que je l'avais menacé de bien des choses déplaisantes s'il le faisait.

— Le nom de Nefret n'est pas le seul à apparaître dans son article, dis-je. Comme je le lui ai suggéré… Comme je l'attendais de quelqu'un aussi capable, il a choisi comme thème de son article les survies miraculeuses, et l'histoire de Nefret n'est qu'une des anecdotes ; ceux qui lisent cet article ne peuvent imaginer qu'elle a été élevée non par de bons missionnaires américains, mais par les survivants païens d'une civilisation disparue. Même sans mentionner l'Oasis Perdue, l'idée qu'elle ait été élevée par des sauvages tout nus – c'est ainsi que nos compatriotes éclairés considèrent les membres de toute autre culture que la leur – l'aurait condamnée aux moqueries et aux allusions grossières de la bonne société.

— C'est cela qui vous importe, n'est-ce pas ? Faire en sorte que la bonne société accepte Nefret ?

— Elle n'a déjà eu que trop de problèmes avec les esprits étroits.

Les nuages qui assombrissaient le noble front d'Emerson s'éloignèrent.

— Votre souci pour cette enfant vous honore, ma chère, pour moi, ce n'est qu'un ramassis de sottises, mais l'impertinente

opinion du vulgaire a certainement plus d'importance pour une jeune fille que pour MOI. De toute façon, nous ne pouvons dévoiler ses origines sans trahir le secret que nous avons juré de garder. Tout bien pesé, je suis content que les enfants soient en sécurité en Angleterre.

— Moi aussi, fis-je en toute sincérité.

*
* *

La première personne que j'aperçus quand le steamer accosta à Port-Saïd fut Abdullah, notre fidèle *raïs,* coiffé de son turban d'une blancheur neigeuse, qui dépassait d'au moins six pouces les têtes de tous ceux qui l'entouraient.

« Crénom ! » laissai-je échapper. J'avais espéré bénéficier encore quelques heures de l'attention entière d'Emerson. Heureusement il ne m'entendit pas ; portant la main à sa bouche, il émit un hululement qui fit sursauter les passagers voisins, et amena un large sourire sur le visage d'Abdullah. Il était notre *raïs* depuis des années ; son âge et sa dignité lui interdisaient d'exprimer sa joie par de violentes manifestations physiques, mais ses parents plus jeunes, eux, ne s'en privèrent pas. Leurs turbans dansaient au rythme de leurs bonds de joie, et leurs cris de bienvenue emplissaient l'air.

— C'est magnifique qu'Abdullah ait fait tout ce chemin pour venir à notre rencontre, dit Emerson, rayonnant.

— Et Selim, ajoutai-je en découvrant d'autres visages familiers, et Ali, et Daoud, Feisal, et…

— Ils nous seront très utiles pour aider à charger notre équipement dans le train, je me demande bien pourquoi je ne leur ai pas demandé de venir nous attendre ici. Mais c'est tout Abdullah, de devancer nos moindres désirs.

Le voyage en train entre Port-Saïd et Le Caire prend moins de six heures. Il y avait largement assez de place dans notre compartiment pour Abdullah et Feisal, son fils aîné, car les autres Européens refusèrent de le partager avec « un tas d'indigènes puants » comme les désigna un imbécile pompeux.

Je l'entendis s'indigner auprès du contrôleur, ce qui ne le mena nulle part ; le contrôleur connaissait Emerson.

Nous pûmes donc nous asseoir et nous lancer dans d'agréables commérages. Abdullah fut navré d'apprendre que Ramsès n'était pas du voyage. En tout cas, il feignit de l'être, mais il me sembla déceler une certaine lueur dans ses yeux noirs. Ses sentiments me paraissaient clairs. N'éprouvais-je pas les mêmes ? Son adoration pour Emerson combinait le respect d'un assistant et la forte amitié d'un frère, il ne nous avait pas accompagnés l'année précédente et voilà que s'offrait à lui la perspective de toute une saison d'attention sans partage de son idole. Il se serait débarrassé de MOI si cela avait été possible, me dis-je sans acrimonie. J'éprouvais les mêmes sentiments à son égard. Sans parler de Daoud, Ali et Feisal.

Nous nous séparâmes au Caire, mais seulement pour un temps ; d'ici peu nous rendrions visite aux hommes dans leur village d'Aziyeh, pour recruter une équipe en vue des fouilles de l'hiver. Emerson était de si belle humeur qu'il se soumit de bonne grâce à l'étreinte de tous les hommes présents, et pendant un moment il disparut presque dans un nuage de manches et de robes flottantes. Les autres voyageurs européens nous dévisageaient avec impertinence.

Bien entendu, nous avions réservé au *Shepheard*. Notre vieil ami Mr Baehler en était maintenant propriétaire, si bien que nous n'eûmes aucune difficulté à cet égard, bien que, la popularité du *Shepheard* s'accroissant d'année en année, les appartements y fussent difficiles à obtenir. Cette année-là, tout le monde fêtait la victoire au Soudan. Le 2 septembre, Kitchener et ses troupes avaient pris possession d'Omdourman et de Khartoum, mettant fin à la rébellion et lavant le drapeau britannique du déshonneur qui le souillait depuis que le brave Gordon avait été vaincu par les hordes sauvages du Madhi. (Je suggère au lecteur mal informé sur ces événements de se référer à n'importe quel livre d'histoire.)

La bonne humeur d'Emerson se désintégra dès que nous franchîmes le seuil de l'hôtel. Le *Shepheard* est toujours bondé durant l'hiver et cette année la foule était encore plus compacte que de coutume. Les jeunes officiers au teint halé, revenant tout

juste du champ de bataille, exhibaient leurs pansements et leurs galons dorés devant les dames qui se pressaient autour d'eux. L'un des visages, orné d'une impressionnante moustache militaire, me parut familier, mais avant que je pusse approcher cet officier entouré d'une nuée de civils, Emerson me prit le bras et m'entraîna. Il ne parla pas avant que nous ayons rejoint nos appartements – toujours les mêmes, avec vue sur les jardins Ezbekieh.

— Cet endroit est de plus en plus couru, grommela-t-il, laissant son chapeau tomber par terre et envoyant son manteau le rejoindre. C'est la dernière fois, Amelia, et je parle sérieusement : l'année prochaine nous accepterons l'hospitalité du sheikh Mohammed.

— Comme vous voudrez, mon ami, répondis-je comme tous les ans, prendrons-nous le thé en bas ou dois-je demander au *safragi* de nous l'apporter ici ?

— Au diable le thé, je n'en veux pas, fit Emerson.

Nous prîmes le thé sur le petit balcon surplombant les jardins. Malgré mon impatience de rejoindre la foule au rez-de-chaussée – où se trouvaient sans nul doute de nombreux amis et connaissances – pour me mettre au courant des dernières nouvelles, je jugeais peu sage de convaincre Emerson de remettre son manteau et son chapeau. J'avais eu assez de mal à lui faire garder ce dernier objet sur la tête le temps d'entrer dans l'hôtel.

Le serviteur, vêtu de blanc, survenait et repartait en glissant sans bruit, pieds nus. Au-dessous de nous les jardins étincelaient de roses et d'hibiscus ; voitures à cheval et piétons allaient et venaient sur la large avenue, panorama sans fin de la vie égyptienne, comme je l'avais désignée un jour. Un bel attelage vint se ranger devant l'escalier de l'hôtel, et un personnage très digne, en grand uniforme, en descendit.

— Ohé, hurla Emerson*, Salâm alaïkoum, habib*[2] !

— Emerson ! me récriai-je, c'est le général Kitchener.

— Ah bon ? Ce n'est pas à lui que je m'adressais.

---

[2] Salâm alaïkoum, habib : La paix soit avec vous, mon ami. *(N.d.T.)*

Il agita vigoureusement la main. À ma grande contrariété, un individu pittoresque mais extrêmement mal habillé, transportant un plateau de souvenirs de pacotille, lui répondit. Dans la foule de vendeurs de fleurs, fruits, colifichets et souvenirs, plusieurs autres personnes tout aussi pittoresques, attirées par le geste, regardèrent en l'air et se joignirent au hurlement général de bienvenue.

— Il est revenu, le Maître des Imprécations est revenu ! *Allah yimessîkoum bil-kheir, Effendi*[3] *! Marhaba*[4]*, Ô Sitt Hakim !*

— Humpf, fis-je, quelque peu flattée d'être incluse dans ce salut – car Sitt Hakim (la femme médecin) est le sobriquet affectueux que me donnent les Égyptiens –, asseyez-vous, Emerson, et cessez de crier. Tout le monde nous regarde.

— C'était bien le but, rétorqua Emerson, je veux parler avec le vieil Ahmet, tout à l'heure, il est toujours au courant de tout.

Il se laissa convaincre de se rasseoir. Quand le soleil baissa, l'horizon fut envahi de la lueur diffuse du jour mourant, et l'expression d'Emerson se fit pensive.

— Vous souvenez-vous, Peabody, du jour où Ramsès s'est tenu avec nous sur ce même balcon pour la toute première fois ? Nous avons regardé ensemble le soleil se coucher sur Le Caire…

— Et nous le regarderons ensemble à nouveau, pas de doute, coupai-je, Emerson, oubliez Ramsès. Dites-moi ce que je meurs d'envie de savoir. Je connais votre habitude de me cacher vos plans secrets jusqu'à la dernière seconde, vous aimez bien me faire des surprises, mais je crois que le moment est venu. Où allons-nous fouiller cet hiver ?

— C'est une décision difficile, répondit-il en tendant sa tasse pour que je la re-remplisse, Sakkarah me tente, il y reste tant à faire, et je suis d'avis qu'un grand cimetière de la dix-huitième dynastie se trouve quelque part aux alentours de Memphis.

— C'est une déduction logique, remarquai-je, d'autant que Lepsieus indique avoir vu ces tombes en 1843.

---

[3] Allah yimessîkoum bil-kheir, Effendi : Puisse Allah vous accorder une bonne soirée, monsieur. *(N.d.T.)*

[4] Marhaba : Bienvenue. *(N.d.T.)*

— Peabody, si vous continuez d'anticiper mes plus brillantes déductions, je demande le divorce, menaça aimablement Emerson, les tombes de Lepsieus ont été perdues, ce serait un beau coup de les retrouver, et peut-être d'autres par-dessus le marché. Mais Thèbes a aussi ses attraits, la plupart des momies royales de l'empire ont été trouvées, mais… Au fait, vous ai-je dis que je connaissais depuis quinze ans la seconde cache à momies, dans la tombe d'Amenhotep II ?

— Oui mon cher, vous l'avez dit environ quinze fois depuis que Loret a découvert la tombe en mars dernier. Pourquoi n'avez-vous pas ouvert la tombe vous-même, vous auriez reçu tous les honneurs…

— Au diable les honneurs ! Vous connaissez mes opinions, Peabody, une fois qu'une tombe ou un site est découvert, les pilleurs accourent. Comme la plupart des archéologues, cet imbécile incompétent de Loret ne sait pas superviser ses hommes comme il faut. Ils ont sorti des objets de valeur de cette tombe sous son nez. Certains sont déjà apparus sur le marché. Tant que le Département des Antiquités ne sera pas convenablement organisé…

— Oui, mon cher, je connais vos opinions, coupai-je d'un ton apaisant (car Emerson était capable de pérorer sur ce sujet pendant des heures). Donc, vous envisagez la Vallée des Rois ? Si les momies royales ont été découvertes…

— Les momies oui, mais pas les tombes. Celles de Hatshepsout, Amenhotep I^er^ et Thoutmès III, pour n'en citer que quelques-unes, restent introuvables. Et je n'ai jamais été certain que la tombe que nous avons trouvée est bien celle de Toutankhamon.

— Elle n'aurait pu appartenir à personne d'autre, objectai-je, pourtant, je suis de votre avis, il reste des tombes à découvrir. Notre vieil ami Cyrus Vandergelt sera de nouveau là-bas cette année, n'est-ce pas ? Il vous a souvent demandé de travailler avec lui.

— Pas avec lui : pour lui, rectifia Emerson avec une grimace méprisante, je n'ai rien contre les Américains, même les Américains riches, même les Américains riches qui font de

l'archéologie en dilettantes, mais je ne travaille pour personne. Vous avez trop de satanés vieux amis, Peabody.

Ma fameuse intuition me trahit en cette occasion. Nul frisson d'horreur prémonitoire ne me parcourut.

— J'espère que nous ne nourrissez aucun soupçon concernant les intentions de Mr Vandergelt ?

— Vous me demandez si je suis jaloux ? Ma chère, j'ai abjuré cette indigne émotion voici bien longtemps. Vous m'avez persuadé, comme j'espère vous avoir persuadée, que je n'aurai jamais la moindre raison de douter de vous. Les vieux ménages comme nous, Peabody, ont depuis longtemps franchi les cataractes des passions juvéniles et atteint le lac serein de l'affection conjugale.

— Humpf.

— En fait, je me dis depuis quelque temps que nous devrions établir un plan non pour cette année, mais pour l'avenir. L'archéologie est en pleine mutation. Petrie continue de rebondir comme une balle de caoutchouc, en s'attaquant tous les ans à un site différent…

— Nous en avons fait autant.

— Oui, mais à mon avis cette méthode est de plus en plus inefficace. Regardez les rapports de fouille de Petrie, ils ne sont… (Emerson faillit étouffer en reconnaissant quelques qualités à son principal rival, mais se domina), ils ne sont… heu, pas mauvais. Pas mauvais du tout. Toutefois en une seule saison il ne peut qu'effleurer le site, et une fois que les monuments sont mis à jour, ils sont condamnés.

— Je suis d'accord, que proposez-vous ?

— Puis-je fumer ? (Sans attendre la réponse il sortit sa pipe et sa blague à tabac.) Ce que je propose, c'est que nous nous concentrions sur un unique site, pas pour une seule saison, mais jusqu'à ce que nous ayons trouvé tout ce qu'il y a à trouver et l'ayons enregistré méticuleusement. Nous aurons besoin de plus de main-d'œuvre, bien sûr, d'experts dans les techniques de plus en plus complexes de l'excavation. Photographes, dessinateurs, un épigraphiste pour copier et collationner les textes, un anatomiste pour étudier les ossements, des étudiants qui superviseront les ouvriers tout en apprenant les procédés de

fouille. Nous pourrions même envisager de construire une maison permanente où nous reviendrions tous les ans. (Il laissa échapper un gros nuage de fumée.) Ainsi, nous ne serions pas obligés de descendre dans ce satané hôtel.

Pendant un moment, je ne trouvai rien à dire. Cette proposition était tellement inattendue et ses ramifications si complexes, que je dus faire un effort pour les saisir. J'inspirai profondément.

— C'est tellement inattendu, que je ne sais que dire.

J'étais parfaitement préparée aux sarcasmes que mon éloquence risquait de provoquer chez Emerson, mais il ne mordit pas à l'hameçon.

— Inattendu, peut-être, mais pas désagréable j'espère. Vous ne vous plaignez jamais, ma chère, mais le travail que vous affrontez chaque année aurait eu raison de la plupart des femmes. Il est temps de vous donner de l'aide… de la compagnie… quelqu'un pour vous assister.

— Je présume que vous pensez à une femme ? Une secrétaire me serait certainement utile…

— Allons, Peabody, je ne m'attendais pas à une telle étroitesse d'esprit de votre part. Il nous serait certainement utile d'avoir quelqu'un pour tenir les registres à jour, mais pourquoi une femme ? Et pourquoi pas des femmes étudiantes, excavatrices et scientifiques ?

— Pourquoi pas, en effet.

Il avait touché la corde sensible. La promotion de mon sexe sous-estimé avait toujours été de la plus grande importance pour moi. Après tout, me dis-je, je n'avais pas espéré plus d'un an de bonheur en solitaires. Je n'avais même pas espéré cela. Goûtons l'instant présent et oublions l'avenir déprimant.

— Emerson, je l'ai déjà dit et le dirai encore, vous êtes le plus remarquable des hommes.

— Et comme vous l'avez également déjà dit, vous n'auriez pu vous contenter de moins, sourit-il.

— Avez-vous quelqu'un en vue ?

— Nefret et Ramsès, bien sûr.

— Bien sûr.

— Nefret a fait preuve à la fois d'intérêt et d'aptitudes, poursuivit Emerson, j'espère aussi convaincre Evelyn et Walter de nous accompagner, quand nous aurons établi une base permanente. Il y a une jeune femme du nom de Murray à l'Université, une élève de Griffith, elle semble très prometteuse… Voilà une des choses que je compte faire cette année, Peabody : étudier des candidatures.

— Alors, dis-je en me levant, je suggère que nous commencions par descendre dîner.

— Pourquoi diable ? Ali fait de la bien meilleure cuisine au bazar !

— Mais nous sommes sûrs de trouver certains de nos confrères dans la salle à manger du *Shepheard*. Nous pourrions leur demander conseil touchant les étudiants les plus prometteurs.

Emerson me dévisagea d'un air suspicieux.

— Vous trouvez toujours de bonnes excuses pour me contraindre à faire ce que je déteste. Comment savez-vous qu'il y aura des égyptologues ici ce soir ? Vous les avez invités, n'est-ce pas ? Allez au diable, Peabody…

— J'ai trouvé des messages laissés par des amis, comme d'habitude. Allez, il se fait tard et vous devez vous laver, vous changer…

— Je suppose que je n'ai pas le choix, grommela-t-il.

Il commença de se dévêtir en traversant la pièce, jetant faux col, chemise et cravate dans la direction approximative du canapé. Ils tombèrent par terre. Je m'apprêtais à récriminer quand Emerson s'immobilisa brusquement et m'intima à grands gestes d'en faire autant. Tête levée, oreilles presque visiblement tendues, il écouta un instant puis, avec la célérité féline qu'il sait adopter quand il le juge nécessaire, il bondit sur la porte et l'ouvrit brutalement. Le couloir était sombre, mais je discernai une forme recroquevillée tapie ou tombée devant la porte. Emerson s'en saisit d'une poigne vigoureuse et la traîna à l'intérieur.

Chapitre 3

L'instinct d'une femme, selon moi, surpasse la logique.

— Pour l'amour du ciel, Emerson, c'est Mr Neville, lâchez-le tout de suite ! m'écriai-je.

Emerson étudia sa prise, qu'il tenait par le col.

— C'est bien lui, fit-il avec une certaine surprise dans la voix, que diable faisiez-vous par terre, Neville ?

Le malheureux jeune homme inséra un doigt entre sa cravate et son cou pour réduire la pression sur ce dernier avant de parler :

— Heu, la lampe à gaz du couloir a dû mourir ; il faisait très noir, et je n'étais pas sûr d'avoir trouvé la bonne porte. En essayant de regarder le numéro de plus près, j'ai fait tomber mes lunettes.

Il s'interrompit, pris d'un accès de toux.

— N'en dites pas plus, fis-je, Emerson, allez chercher les lunettes de Mr Neville, j'espère que vous n'avez pas marché dessus.

Il s'avéra que si. Neville examina le désastre d'un air dépité.

— Heureusement, j'en ai une autre paire. Mais je ne les ai pas sur moi, alors peut-être aurez-vous la bonté de guider mes pas ce soir, Mrs Emerson.

— Certainement, et bien entendu, nous nous chargerons de remplacer vos lunettes. Franchement, Emerson, vous devriez perdre cette habitude de sauter sur les gens.

Neville appartenait à la nouvelle génération d'archéologues, et avait déjà fait preuve d'un remarquable talent en philologie. En apparence, c'était l'un des individus les moins marquants

que je connaisse, car sa barbe et ses cheveux avaient la même couleur beigeâtre que sa peau, et ses yeux étaient d'une teinte gris-brun indéfinissable. Pourtant, il était d'un caractère doux et conciliant, et il avait un joli sourire.

— C'est ma faute, Mrs Emerson, d'après ce qu'on m'a dit, vous et le professeur avez de bonnes raisons de vous méfier des gens qui rôdent devant votre porte.

— C'est vrai, approuva Emerson, mais cette fois, je vous dois des excuses. Vous n'avez pas de mal, j'espère ?

Il entreprit de brosser Neville avec tant de bonne volonté que la tête du jeune homme en tressautait.

— Arrêtez, Emerson, et allez vous changer. Il faut nous excuser, Mr Neville, nous sommes en retard. Ce manuscrit sur la table pourrait vous intéresser, c'est dans l'espoir de vous consulter sur certains passages que je vous ai demandé de bien vouloir venir un peu plus tôt.

Lorsque je refermai la porte de la chambre, Emerson était déjà dans la salle de bain, s'aspergeant à grand bruit. J'en conclus qu'il souhaitait éviter un sermon – ou des questions embarrassantes. Emerson est enclin aux actes précipités, mais il agit rarement sans raisons (si inadéquates que puissent paraître ces raisons à des personnes d'une intelligence moins vive). Avait-il des motifs de crainte qu'il avait jugé préférable de me cacher ?

Il ne me fournit aucune occasion de creuser la question ce soir-là. Il s'habilla avec une célérité et une absence de bougonneries notables, tandis que je procédais à ma toilette. Je dus le rappeler du salon, où il s'employait à distraire notre hôte, pour qu'il m'aide à boutonner ma robe. Les distractions qui se produisent souvent durant ce processus n'eurent pas lieu.

Je portais une robe rouge cramoisie. Elle était à la dernière mode et il m'avait fallu harceler la couturière pour qu'elle la finisse à temps. Emerson me jeta un rapide coup d'œil et remarqua :

— Vous êtes très jolie, ma chère, j'ai toujours aimé cette robe.

Quand nous revînmes dans le salon, Mr Neville examinait d'un œil myope le manuscrit que je lui avais indiqué.

— Fascinant, s'exclama-t-il, est-ce le « Conte du prince maudit » transcrit par Mr Walter Emerson ? Cette version semble bien plus précise que celle de Maspero.

— Comparer les connaissances de Maspero à celles de mon frère, en matière de hiératique, c'est une insulte en soi, fit sèchement Emerson. Pour Walter, ce texte est un jeu d'enfant ; il ne l'a transcrit en hiéroglyphes que pour faire plaisir à Mrs Emerson, qui a l'idée saugrenue de traduire ce conte, alors que son hiératique…

— Les comparaisons sont aussi inutiles que blessantes, coupai-je, je n'ai jamais eu la prétention d'être une experte en hiératique.

Pour les ignorants, je me dois d'expliquer que le hiératique est la version cursive, abrégée, de l'écriture hiéroglyphique. Elle est souvent si abrégée qu'il est pratiquement impossible d'y trouver la moindre ressemblance avec la forme originale. Walter faisait autorité dans ce domaine, comme dans d'autres formes d'égyptien ancien. Pas moi. Emerson non plus.

— C'est une histoire fascinante, approuva Neville, quels passages…

— Ce soir, nous n'avons pas le temps, coupa Emerson, s'il faut y aller, allons-y. Appuyez-vous sur moi, Neville, je ne vous laisserai pas tomber. Amelia, prenez mon autre bras, ce satané *safragi* a laissé la lampe s'éteindre, je vois à peine où je mets les pieds.

À l'autre bout du couloir, les lampes brillaient d'une vive lumière, et nous pûmes avancer plus rapidement. Un frisson de fierté me parcourut quand nous descendîmes l'escalier, car tous les yeux, et en particulier ceux des dames, se fixèrent sur la stature de mon mari. Inconscient de ces regards, car dans ce domaine c'est un homme modeste, il nous conduisit jusqu'à la salle à manger, où nous attendaient nos amis.

Une telle réunion, le soir de notre retour en Égypte, était devenue une agréable tradition. En m'asseyant, je constatai avec tristesse que certains des visages amis manquaient… partis pour toujours, hélas, jusqu'à ce jour glorieux où nous nous retrouverions dans un monde meilleur. Je savais que le Révérend Sayce pleurait la perte de son ami Mr Wilbour, décédé

l'année précédente. Leurs *dahabiehs,* l'*Istar* et la *Sept Hathors,* voguant sur le Nil, étaient devenues une vision familière. Maintenant, l'*Istar* naviguerait seule, jusqu'au moment de franchir le couchant et de rejoindre la *Sept Hathors* qui glissait à présent sur le fleuve de l'éternité.

Le visage pincé du Révérend montra qu'il appréciait à sa juste valeur cette poétique vision. (Encore de la poésie ! Prenez garde, ô Lecteur Moyen !)

— Cependant, Mrs Emerson, nous nous consolons de la perte de nos amis, non seulement en nous rappelant qu'ils nous ont simplement précédés, mais aussi en voyant apparaître de nouveaux travailleurs dans les champs de la connaissance.

En effet, plusieurs visages m'étaient inconnus : un jeune homme du nom de Davies, que Mr Newberry – le botaniste qui avait travaillé à Hawara avec Petrie – nous présenta comme un peintre de scènes égyptiennes plein de promesses, un Américain à la mâchoire carrée, glabre, nommé Reisner, membre de la Commission Internationale du Catalogue au Musée du Caire, et un certain Herr Bursch, ancien élève d'Ebers à Berlin. Emerson les considéra, une lueur prédatrice dans les yeux, les étudiant en tant que membres potentiels de notre future équipe.

Un autre inconnu se trouvait là. Il était plus âgé et d'apparence frappante, avec des boucles dorées et des yeux gris brillants bordés de sombre, qu'une femme aurait pu lui envier. Pourtant ses traits étaient nettement masculins, et sa mâchoire d'un carré presque trop rigide. Bien qu'il me fût totalement étranger, Emerson le connaissait et le gratifia d'un bref salut :

— Ainsi, vous revoilà. Je vous présente ma femme.

Je suis habituée aux mauvaises manières d'Emerson. Je tendis la main à ce monsieur, qui la serra d'une poigne ferme mais douce.

— C'est un plaisir auquel j'aspire depuis longtemps, Mrs Emerson. Votre mari a omis de me nommer. Je m'appelle Vincey – Leopold Vincey, pour vous servir.

— Vous auriez eu ce plaisir plus tôt si vous l'aviez voulu, grogna Emerson, m'indiquant d'un geste la chaise que tenait un serveur, où étiez-vous depuis ce scandale en Anatolie ? Vous vous cachiez ?

Nos autres amis sont eux aussi habitués aux mauvaises manières d'Emerson. Mais de toute évidence, cette référence (qui n'avait pas de sens pour moi) passait même les bornes de son manque de tact coutumier. Un soupir choqué parcourut la table. Mr Vincey se contenta de sourire, mais ses yeux gris parurent tristes.

Mr Neville s'empressa de changer de sujet.

— Je viens d'avoir le privilège d'admirer la dernière transcription du hiératique de Mr Walter Emerson ; il a adapté « Le Prince maudit » en hiéroglyphes pour Mrs Emerson.

— Ce sera donc votre prochaine traduction ? s'enquit Newberry, vous êtes en train de devenir une experte dans le domaine du conte merveilleux égyptien, Mrs Emerson. La… heu… licence poétique que vous prenez par rapport aux textes originaux est très… heu… très…

— De cette façon, je les rends plus accessibles au grand public. Ces histoires sont réellement pleines d'intérêt et les parallèles avec les mythes et légendes européens sont véritablement frappants. Vous connaissez l'histoire, bien sûr, Mr Vincey ?

Mon effort pour compenser les mauvaises manières d'Emerson fut compris et apprécié. Mr Vincey m'adressa un regard reconnaissant et répondit :

— J'avoue avoir oublié les détails. Me ferez-vous le plaisir de me les rappeler ?

— Je serai donc Shéhérazade, pour votre distraction à tous, badinai-je, il était une fois un roi qui n'avait pas de fils…

— Nous connaissons tous cette histoire, interrompit Emerson, je préférerais que Mr Reisner nous parle de ses recherches à Harvard.

— Plus tard, Emerson. Donc, le roi pria les dieux et ils exaucèrent son…

Il serait absurde de reproduire les interruptions dont Emerson brisa le cours d'un récit que j'avais espéré rendre avec fluidité. Mais je vais narrer ce conte car, comme le découvrira le lecteur, il devait avoir une influence inattendue et sinistre sur le cours des événements.

Quand le jeune prince naquit, les sept Hathors vinrent décider de son sort. Il mourra par le crocodile, le serpent ou le chien, décrétèrent-elles.

Naturellement, le roi fut très triste en les entendant. Il ordonna que l'on construise une maison de pierre et que l'on y enferme le jeune prince, avec tout ce qu'il pourrait désirer. Mais quand le prince grandit, il monta un jour sur le toit et vit un homme qui marchait sur la route avec un chien à ses côtés, et il demanda qu'on lui donne un chien. Son père, dont le plus cher désir était de le satisfaire, lui fit offrir un chiot.

Quand le prince fut grand, il demanda à être libéré, en disant : « Si tel est mon destin, alors il se réalisera, quoi que je fasse. » Tristement, le roi donna son accord, et le garçon se mit en route, accompagné de son chien. Enfin il parvint au royaume de Naharin. Le roi n'avait qu'un enfant, une fille, qu'il avait placée dans une tour dont la fenêtre se trouvait à quatre-vingts pieds du sol. Il déclarait à tous les princes qui voulaient l'épouser qu'il la donnerait au premier qui atteindrait la fenêtre.

Déguisé en charretier, le prince d'Égypte se joignit aux jeunes gens qui passaient leurs journées à sauter sous la fenêtre de la princesse, et la princesse le vit. Quand enfin il atteignit la fenêtre, elle l'étreignit et l'embrassa. Mais quand le roi de Naharin apprit qu'un simple charretier avait gagné sa fille, il essaya d'abord de faire chasser le garçon, puis de le tuer. Mais la princesse le serra dans ses bras et déclara : « Je ne vivrai pas une heure de plus que lui ! »

Ainsi les amants furent mariés, et après quelque temps, le prince raconta à son épouse le triple sort qui lui avait été jeté. « Fais abattre le chien qui t'accompagne », dit-elle. Mais il répondit : « Je ne permettrai pas que l'on tue cet animal que j'ai élevé moi-même. » Alors elle veilla sur lui jour et nuit. Et une nuit, tandis qu'il dormait, elle emplit des coupes de bière et de vin, et attendit. Et le serpent sortit de son trou pour mordre le prince, mais il but le vin, s'enivra et roula sur le dos. La princesse prit sa hache et le tailla en pièces.

— Et voilà, c'est fini, s'époumona Emerson, maintenant, Mr Reisner, j'ai cru comprendre que vous…

— Ce n'est pas fini, interrompis-je, encore plus fort. Il y a ensuite un passage un peu confus où, semble-t-il, le chien fidèle se retourne contre son maître qui, en fuyant, tombe dans la gueule d'un crocodile. Mais le manuscrit s'arrête là.

— C'est sans doute cette fin mystérieuse qui vous intrigue, remarqua Mr Newberry. Est-ce le crocodile ou le chien qui causa la mort du prince ?

— Je crois qu'il échappa à ces dangers comme la première fois, répondis-je, les anciens Égyptiens aimaient les histoires qui finissent bien, et la brave princesse dut jouer un rôle dans le dénouement.

— Voilà la véritable raison de votre intérêt pour cette histoire, intervint Howard Carter, venu tout exprès de Louxor pour se joindre à notre petite fête, c'est la princesse, l'héroïne !

— Et pourquoi pas ? fis-je en lui rendant son sourire, les anciens Égyptiens font partie des rares peuples, anciens ou modernes, qui accordaient aux femmes ce qui leur est dû. Pas aussi souvent qu'elles le méritaient, bien sûr…

À ce moment, Emerson demanda la parole. Ayant obtenu gain de cause jusque-là, je cédai. Il exposa le plan dont nous avions discuté un peu plus tôt.

— Cela coûtera très cher pour de maigres résultats, prédit le Révérend Sayce, le public veut des statues monumentales et des joyaux, pas des débris de poterie.

— Mais nous ne devrions pas nous soucier de cela, intervint Howard. (Il était parmi les plus jeunes du groupe et n'avait rien perdu de son bel enthousiasme.) C'est une idée magnifique, professeur, exactement ce qu'il faut faire ! Loin de moi l'idée de critiquer Mr Loret, mais vous savez comment il s'y est pris pour localiser la tombe, l'année dernière ? Par sondages ! Des puits, creusés au hasard…

— Je sais ce que veut dire le mot sondage, grogna Emerson, repoussant son assiette à soupe, c'est une technique désastreuse. Toute la zone de la Vallée doit être creusée systématiquement jusqu'au rocher. (Il se recula tandis que le serveur enlevait son assiette et déposait devant lui son poisson.) Mais nous avons peu d'espoir d'y parvenir, tant que le

Département des Antiquités gardera le contrôle de la Vallée et n'attribuera de concessions qu'à ses favoris.

— Et Meïdoum ? suggéra le Révérend Sayce, la pyramide n'a jamais été totalement dégagée, et il y a certainement des mastabas dans les cimetières qui l'entourent.

— Ou Amarna, proposa Mr Newberry, vous y avez travaillé il y a quelques années, je crois.

Un frisson d'émotion m'envahit. Les pyramides sont ma grande passion, comme le dit gentiment Emerson, mais le nom d'Amarna a toujours été particulièrement cher à mon cœur, car c'est là qu'Emerson et moi-même nous rencontrâmes et apprîmes à nous connaître. Je jetai un regard à mon mari. Il considérait Mr Newberry d'un air entendu, et à la lueur dans son œil je sus qu'il allait dire quelque chose de provocant.

— Oui, en effet, acquiesça-t-il, et c'est un site que j'envisage sérieusement. Il est de première importance, car il fournit des indices sur l'une des périodes les plus confuses de l'histoire égyptienne. Les vestiges archéologiques ont été dilapidés depuis notre départ, personne n'a levé le petit doigt…

— Emerson, vous exagérez, coupai-je, Mr Newberry y est allé, et Mr Petrie…

— Une année. Typique de Petrie.

Emerson abandonna son poisson et se laissa aller contre le dossier de sa chaise, prêt à s'amuser en faisant enrager ses amis.

— Vous aussi, Sayce, vous êtes allé y faire un tour, je crois.

J'ai le regret de dire que le Révérend Sayce était l'une des victimes favorites d'Emerson. C'était un petit homme maigre et pincé, considéré par beaucoup comme un excellent érudit, bien qu'il n'eût pas reçu de formation proprement dite et n'eût jamais rien publié. Ce dernier fait aurait déjà suffit à provoquer le mépris d'Emerson, mais les convictions religieuses du Révérend l'irritaient encore davantage, lui qui en était totalement dépourvu.

— J'y étais avec Mr Daressy, en 91, répondit le Révérend d'un ton prudent.

— Quand il a retrouvé les restes d'Akhenaton ?

Les lèvres d'Emerson s'étirèrent, son expression était de celles que l'on peut voir à un chien juste avant qu'il vous plante ses crocs dans la main.

— J'ai lu les rapports de cette incroyable découverte, reprit-il, j'étais surpris qu'on n'y accorde pas plus d'importance. Avez-vous vu de vos yeux la momie ? Daressy ne parle que de lambeaux de bandelettes.

— Il y avait un corps, ou ce qu'il en restait, affirma Mr Sayce, méfiant, car il avait déjà vu ce sourire sur le visage d'Emerson.

— Bien entendu, vous l'avez examinée.

— Elle était dans un état épouvantable, dit Sayce, rougissant. Brûlée, démembrée…

— Ce devait être bien déplaisant, compatit Emerson d'un air grave, qu'en est-il advenu ?

— Elle doit être au musée, je suppose.

— Non, j'ai consulté le *Journal d'entrées,* elle n'y figure pas.

— J'espère, professeur, que vous n'êtes pas en train d'insinuer que ma vue ou ma mémoire me jouent des tours. J'ai vu cette momie !

— Je n'en doute pas. Je l'avais vue moi-même, sept ans plus tôt.

Emerson me regarda. Il s'amusait tant que je n'eus pas le cœur de lui faire des reproches. Quelques taquineries amicales ne feraient pas grand-mal au Révérend.

— Nous ne nous sommes pas donné la peine de chercher cette satanée carcasse, quand on nous l'a volée, pas vrai, Peabody ? Les villageois avaient dû l'abandonner près de la tombe royale après l'avoir déchiquetée en cherchant des amulettes. Ce n'était pas une grande perte, ce n'était qu'une momie ordinaire, un pauvre roturier.

Newberry tentait de dissimuler son sourire. Nous n'avions pas mentionné cette momie égarée dans notre rapport, puisqu'elle n'avait rien à voir avec l'histoire du site, mais beaucoup de nos amis étaient au courant de notre étrange trouvaille. Carter, doué de moins de tact, s'écria :

— Seigneur ! je l'avais oubliée, cette momie péripatéticienne. Professeur, pensez-vous que ce soit celle-ci que Daressy a trouvée ?

— J'en suis certain, répondit tranquillement Emerson, aucun des imbéciles qui l'ont examinée – excusez-moi, Sayce, je ne vous compte point parmi eux, bien sûr – n'a eu le bon sens de s'apercevoir qu'elle n'était pas de la bonne période. Quelqu'un a dû le faire remarquer à Daressy plus tard, et il s'en est tout bonnement débarrassé sans rien dire.

— Je suis toujours d'avis… commença le Révérend, furieux.

— Bon, bon. (Emerson écarta l'avis de Sayce d'un revers de main.) Amarna a ses attraits, en effet. La tombe royale n'a jamais été correctement étudiée, et il y a certainement d'autres tombes dans cet oued isolé.

Il avala une bouché de poisson. Mr Vincey, qui jusque-là écoutait dans un silence modeste, prit la parole.

— Moi aussi, j'ai entendu des rumeurs à propos d'autres tombes, mais c'est courant en Égypte. Avez-vous des preuves ?

Sa voix était douce et sa question, de toute évidence, sensée. Je ne compris pas pourquoi Emerson le regardait si durement.

— Je ne m'intéresse pas aux rumeurs, Mr Vincey, vous devriez le savoir. Je connaissais la tombe royale au moins dix ans avant sa découverte officielle.

Personne n'exprima le moindre doute touchant cette déclaration, ce qui donne une idée de la réputation d'Emerson. Mais Newberry s'écria, avec un enthousiasme rare chez lui :

— Vous auriez pu avoir la courtoisie d'en informer vos amis, Petrie et moi avons passé des heures à chercher ce satané emplacement, pendant l'hiver 91, et je me suis mis dans le pétrin quand j'ai écrit à l'*Academy* en accusant Grebaut de s'attribuer à tort le mérite de la découverte.

— Cela vaut la peine, quand la cause est juste, répondit Emerson, dont on pourrait dire qu'il avait passé l'essentiel de sa vie dans le pétrin jusqu'au cou, Grebaut est le plus incompétent, stupide, grossier, imbécile de tous les individus qui se prétendent archéologues. Si l'on excepte Wallis Budge, évidemment. Je n'annonce pas mes découvertes tant que je ne suis pas en mesure de les exploiter moi-même. Les déprédations causées par les indigènes suffisent, les archéologues font encore plus de dégâts. Dieu sait quels objets intéressants ont pu être balancés par Daressy et Sayce quand…

Sayce se mit à éructer, et Mr Reisner s'empressa de poser une question.

— Donc, vous ne retournerez pas au Soudan ? Cette région me fascine, il y a tant à faire là-bas.

— Je suis tenté, reconnut Emerson, mais la culture méroïtique n'est pas de mon domaine. Crénom ! Je ne peux pas être partout !

J'avais espéré éviter de parler du Soudan, car je savais bien ce qui allait suivre. Les archéologues ne sont pas plus imperméables aux spéculations oiseuses que les autres humains. Un raidissement d'intérêt gagna les convives, mais avant que quiconque pût formuler une question, notre attention fut détournée par l'arrivée d'un petit homme trapu qui cingla vers notre table d'une démarche auguste de vice-roi. Ce que, professionnellement parlant, il était.

— Mr Maspero ! m'exclamai-je, quelle bonne surprise, je ne savais pas que vous étiez au Caire.

— Je ne fais que passer, chère madame, je ne puis rester. Mais quand j'ai su que vous arriviez, je n'ai pu résister à l'envie de vous souhaiter la bienvenue dans le théâtre de vos si nombreux triomphes.

Il me gratifia d'une de ses délicieuses œillades à la française et poursuivit :

— Vous détenez le secret de la jeunesse éternelle, chère madame, ma parole, vous êtes encore plus jeune et plus ravissante que lors de notre première rencontre dans les salles du musée. Je ne prévoyais guère l'importance de ce jour ! Messieurs, vous vous dites peut-être que je ressemble peu au dieu de l'amour, mais ce jour-là j'eus l'honneur de jouer les Cupidon, car c'est moi qui ai présenté madame à celui qui devait gagner son cœur et sa main.

D'un geste grandiloquent de sa dextre, il désigna Emerson, qui répondit aux sourires amusés des autres convives par un regard foudroyant. Il ne ménageait pas Maspero quand celui-ci dirigeait le Département des Antiquités, mais ses successeurs l'insupportaient encore plus. Il grommela de mauvaise grâce :

— Vous feriez mieux de reprendre votre poste, Maspero. Ce fichu département se désagrège depuis votre départ. Grebaut était lamentable, et Morgan…

— Oui, bien, nous parlerons de tout ceci une autre fois, dit Maspero, qui savait par (pénible) expérience qu'il fallait à tout prix interrompre Emerson quand il se mettait à parler du Département des Antiquités, je dois me presser, j'ai un autre rendez-vous. Alors, chère madame, dites-moi vite ce que tout Le Caire brûle de savoir : que devient l'intéressante jeune personne qui vous doit tant ? De toutes vos glorieuses aventures, celle-ci est certainement la plus magnifique !

— Elle se porte comme un charme, répondis-je, c'est très gentil à vous de vous en inquiéter, monsieur.

— Non, non, vous ne vous en tirerez pas par des politesses conventionnelles, vous êtes trop modeste, madame, je ne le permettrai pas. Nous voulons tout savoir. Comment vous avez eu vent de son infortune, par quelles brillantes méthodes de déduction vous l'avez localisée, les dangers que vous avez affrontés au cours de ce périlleux voyage ?

L'expression d'Emerson s'était tellement pétrifiée qu'on aurait cru son visage taillé dans le granit. Les autres se penchèrent en avant, lèvres entrouvertes et yeux brillants. Ils pourraient se repaître de cette histoire pendant tout l'hiver, car personne ne l'avait entendue de la bouche des principaux intéressés.

J'avais toujours redouté le moment de la raconter à nos collègues. Contrairement au grand public, ils avaient les connaissances nécessaires pour repérer les défauts de notre petit mensonge. Pourtant, je savais qu'il faudrait en passer par là et je m'y étais préparée avec ma minutie habituelle.

— Vous me faites trop d'honneur, monsieur, je ne soupçonnais même pas l'existence de Miss Forth. Vous le savez peut-être, nous étions partis au secours de son cousin, perdu dans le désert en cherchant son oncle et sa tante. Comme tant d'autres voyageurs imprudents, ils avaient disparu quand les partisans du Madhi avaient renversé le gouvernement soudanais. (Je m'interrompis pour boire une gorgée de vin et

choisir mes mots.) Depuis que la région était pacifiée, le bruit courait que certaines de ces personnes avaient survécu.

— Mr Forthright s'est lancé dans le désert sur une simple rumeur ? s'étonna Maspero en secouant la tête. Quelle folie !

— C'est la Divine Providence qui l'a inspiré, intervint Sayce avec respect, et c'est elle qui vous a guidés pour secourir cette innocente enfant.

J'aurais volontiers gratifié le bon vieillard d'un coup de pied, car une remarque de ce genre ne pouvait que fracasser le mutisme d'Emerson, qui déteste plus que tout qu'on attribue à Dieu le mérite de ses propres exploits. Malheureusement, je ne pouvais donner de coups de pied à Emerson lui-même, qui se trouvait à l'autre bout de la table.

— La Divine Providence lui a soufflé d'aller se perdre dans le désert, fit mon mari, nous, nous avons eu le bon sens de…

Ne pouvant lui administrer de coup de pied pour le faire taire, je dus trouver autre chose. Je renversai mon verre. La lourde nappe damassée en absorba la plus grande part, mais quelques gouttes vinrent éclabousser ma robe toute neuve.

— Qu'est-ce qui vous a guidés ? demanda Carter, haletant.

— Ce n'était pas la Divine Providence, c'était de la chance pure et simple, dis-je en fronçant les sourcils en direction d'Emerson, nous avons eu les aventures habituelles, vous connaissez ce genre de choses, messieurs : les tempêtes de sable, la soif, les attaques des Bédouins… Rien d'extraordinaire. Nous avons rencontré des réfugiés qui nous ont parlé des missionnaires. Ils appartenaient à une sorte de secte protestante bizarre, comme les Frères de la Nouvelle Jérusalem – vous vous en souvenez, Révérend – et nous avons fini par atteindre le village où ils avaient miraculeusement survécu à quatorze ans de guerre et de malheur. Mr et Mrs Forth avaient succombé, mais leur enfant était en vie. Nous avons eu la chance de pouvoir lui rendre sa place dans le monde.

Le serveur m'avait apporté un autre verre de vin. J'en bus une bonne rasade, considérant que je l'avais bien mérité.

— Ainsi, vous n'avez trouvé aucune trace du pauvre Mr Forthright, fit Newberry en secouant tristement la tête,

quelle pitié. J'ai bien peur que ses os ne blanchissent au soleil dans quelque endroit reculé.

Je l'espérais bien. Le jeune misérable avait fait de son mieux pour nous assassiner.

— Mais n'était-il pas question d'une carte ? s'enquit Mr Vincey.

Mon verre faillit se renverser à nouveau. Je réussis à le retenir. C'est Maspero qui vint à mon secours. Il éclata de rire :

— La fameuse carte de Willie Forth ! Nous en avons tous entendu parler, n'est-ce pas ?

— Même moi, renchérit Carter en souriant, alors que je ne connaissais pas ce monsieur. Mais il est une manière de légende en Égypte.

— Un de ces insensés comme on en trouve toujours en marge de l'archéologie, fit Newberry d'un ton réprobateur. Et ses rêves l'ont mené, non à la cité d'or qu'il espérait, mais à un pauvre village de huttes misérables, et à une mort prématurée.

Maspero prit congé. Jusqu'à la fin de la soirée, la discussion se cantonna en des considérations purement archéologiques.

Quand nous retournâmes dans nos appartements, Emerson arracha son faux col rigide.

— Grâce au ciel, c'est fini ! Je ne recommencerai plus jamais, Amelia. Ce costume est aussi archaïque qu'une armure et presque aussi inconfortable.

Le vin avait laissé des traces visibles sur ma jupe. Je susurrai :

— Vous n'aurez pas à porter votre tenue de soirée au bal costumé, mon ami, je pensais à quelque chose dans le genre élisabéthain. Ces collants moulants souligneraient la beauté de vos membres inférieurs.

Emerson avait retiré son manteau. Un instant je crus qu'il allait me le jeter à la figure. Les yeux flamboyants, il émit un rugissement étouffé.

— Je refuse d'aller à un bal masqué, Amelia, je préférerai aller me pendre.

— C'est dans quatre jours. Nous trouverons sans doute quelque chose au bazar. Aidez-moi à me dégrafer, Emerson, ces taches partiront peut-être si je les frotte tout de suite.

Mais je ne pus m'occuper des taches ce soir-là. Quand la robe fut enfin dégrafée, j'avais autre chose en tête.

Un peu plus tard, alors qu'une agréable torpeur envahissait mon corps fatigué, je repensai avec une excusable complaisance aux événements de la soirée. Au cours des mois à venir, l'histoire passerait de bouche en bouche, elle serait progressivement enjolivée et déformée, elle en deviendrait méconnaissable, mais au moins le mensonge original avait été entendu et accepté par ceux dont l'opinion comptait le plus. Quelle ironie ! me dis-je, C'est la réputation d'excentricité de Willoughby Forth qui sauve sa fille des commérages vulgaires et l'Oasis Perdue, de la découverte et du pillage.

Je m'apprêtais à faire part de ces réflexions à Emerson, mais sa respiration régulière m'apprit qu'il dormait. Je me tournai, posai la tête sur son épaule et suivis son exemple.

*

* *

J'ai un esprit méthodique, ce qui n'est pas le cas d'Emerson. Il me fallut discuter longtemps pour le convaincre que nous devrions nous installer devant une carte d'Égypte et dresser une liste des sites éventuels, plutôt que de courir en tous sens. Plus j'y pensais, et plus son plan me séduisait. Bien que j'eusse toujours aimé notre vie vagabonde, sans jamais savoir d'une année sur l'autre où nous irions, et bien que personne n'accepte avec plus d'équanimité que moi les difficultés d'installer chaque année un nouveau campement dans un nouveau lieu, souvent dans des régions où l'eau et le gîte sont insuffisants, les insectes et maladies abondants, et les chances d'avoir un instant de solitude avec Emerson quasi nulles, surtout avec Ramsès en permanence dans nos jambes… Bon, peut-être n'aimais-je pas cette vie autant que je le croyais ! Certainement, l'idée d'une résidence permanente n'était pas sans attraits. Je me surpris à me représenter la maison, vaste, pourvue d'appartements confortables, d'un laboratoire photographique, d'un bureau où consigner nos notes… avec peut-être même une machine à écrire et quelqu'un pour s'en servir. Je venais de choisir

mentalement les motifs des tentures pour le salon quand Emerson, qui contemplait la carte en boudant, ouvrit enfin la bouche.

— Je pense que nous pouvons écarter le sud de Louxor, n'est-ce pas ? Sauf s'il se trouve un site sur le chemin d'Assouan qui vous tente particulièrement.

— Aucun ne me vient à l'esprit. Mais la région de Thèbes offre des possibilités intéressantes.

Nous avions décidé de prendre le petit déjeuner dans nos appartements, pour jouir d'une plus grande intimité et aussi parce qu'Emerson refusait de s'habiller pour descendre. Le col de sa chemise était ouvert et ses manches retroussées jusqu'aux coudes. Le voir ainsi prendre ses aises, jambes étendues, la pipe dans une main et le stylo dans l'autre, faillit me distraire de la question qui nous préoccupait. Inconscient de mon regard affectueux, il poussa la carte vers moi.

— Regardez, Peabody, j'ai indiqué mes préférences, ajoutez ou retranchez ce que vous voulez.

— Je ferais mieux d'en retrancher, fis-je en observant les grosses croix qui parsemaient la carte. Il faudrait réduire la liste à une demi-douzaine de possibilités, ou moins. Par exemple, Beni Hassan ne serait pas mon premier choix.

— Les tombes se sont beaucoup détériorées depuis la première fois que je les ai vues, il faudrait les copier, grogna Emerson avec chaleur.

— On peut en dire autant de presque tous les sites que vous avez marqués.

Ainsi continua la discussion. Après une heure environ de pourparlers revigorants, la liste ne comportait plus que trois noms : Meïdoum, Amarna et l'ouest de Thèbes, et j'avais approuvé la proposition d'Emerson de visiter les sites avant d'arrêter notre choix.

— La saison commence à peine, me rappela-t-il, et cela fait plusieurs années que nous n'avons pas eu le loisir de jouer les touristes. J'aimerais bien jeter un coup d'œil à la tombe que Loret a découverte l'année dernière, il y a laissé quelques-unes des momies, le foutu imbécile.

— Emerson, quel langage ! le repris-je machinalement. Ce serait plaisant de revoir cette chère Vallée des Rois. Si nous commencions par Meïdoum, puisque nous sommes tout près ?

— Pas si près que cela ! Avouez-le, Peabody, vous préférez Meïdoum parce qu'il y a une pyramide ?

— Il faut bien commencer quelque part. Après Meïdoum, nous pourrions…

Je fus interrompue par des coups frappés à la porte. Le *safragi* entra, chargé d'un bouquet. J'avais déjà reçu plusieurs présents floraux de la part de nos invités de la veille. Celui de Mr Maspero était le plus gros et le plus extravagant. Tous les vases étaient pleins, aussi envoyai-je le serviteur en chercher un autre tandis que j'admirai le bel arrangement de roses et de mimosa.

— Pas de roses rouges ? s'enquit Emerson avec un sourire, je ne vous autorise pas à accepter de roses rouges de la part d'un homme, Peabody.

Dans le langage des fleurs, les roses rouges signifient un amour passionné. Il était rassurant de l'entendre plaisanter sur un sujet qui jadis provoquait chez lui des accès de jalousie furieuse. En tout cas, c'est ce que je pensai.

— Elles sont blanches, rétorquai-je d'un ton assez sec, je me demande… Ah, il y a une carte, c'est Mr Vincey. Un vrai gentleman, ce monsieur, je n'ai pratiquement pas eu l'occasion de lui parler. Au fait, Emerson, je voulais vous demander, quelle était cette affaire scandaleuse à laquelle vous faisiez allusion ?

— Le trésor de Nimrud. Vous avez dû lire l'histoire dans les journaux.

— Je me rappelle certains articles, en effet, mais cela remonte à plusieurs années, je ne m'intéressais pas encore à l'archéologie. C'était une trouvaille fabuleuse, de la vaisselle d'or et d'argent, des joyaux, etc. Le Metropolitan Museum l'a acheté, si mes souvenirs sont bons.

— Exact. Ce que les journaux n'ont pas dit, parce qu'ils savent ce qu'est un procès en diffamation, c'est que Vincey a été soupçonné d'avoir fait lui-même la vente au musée. Il travaillait à Nimrud pour le compte de Schamburg, le millionnaire allemand.

— Vous voulez dire qu'il a découvert le trésor et n'en a parlé ni à son patron, ni aux autorités locales ? C'est scandaleux !

— En effet, mais pas forcément illégal. Les lois concernant la vente d'antiquités et la propriété de trésors enfouis étaient encore moins précises que maintenant. Quoi qu'il en soit, on ne put rien prouver. Si Vincey a vraiment vendu le butin au Metropolitan, il s'est servi d'un intermédiaire, et le musée ne souhaitait pas plus que lui éclaircir cette transaction.

Je voyais bien qu'Emerson était mal à l'aise. Il tapotait sa pipe et remuait les pieds. Il reprit la carte. Pourtant, j'insistai.

— C'est donc pour cela que je n'ai jamais entendu parler de Mr Vincey. La simple suspicion d'une telle malhonnêteté…

— A mis fin à sa carrière archéologique, compléta Emerson, plus personne ne l'aurait employé. Il était prometteur, pourtant. Il avait commencé par l'égyptologie, il avait fait du bon travail à Kom Ombo et Dendérah. Le bruit a couru… Mais pourquoi restons-nous là, à commérer comme deux vieilles dames ? Habillons-nous et sortons.

Il se leva en s'étirant. Ce mouvement mettait ses formes en valeur, la largeur de sa poitrine et ses épaules, la ligne mince et sinueuse du bas de son corps. Je le soupçonnais de chercher à me distraire, car Emerson sait parfaitement combien je suis sensible à l'esthétique de sa personne. Mais j'insistai :

— Serait-ce vous qui l'avez percé à jour ?

— Moi ? Certainement pas. En fait, j'ai pris sa défense, en faisant remarquer que les autres excavateurs, y compris certains responsables du British Museum, n'étaient pas plus scrupuleux quand il s'agissait de s'approprier des antiquités.

— Emerson ! C'est un argument bien spécieux ! Cela m'étonne de vous.

— Le trésor était mieux au Metropolitan que dans une collection privée.

— Voilà un argument encore plus faible.

Emerson se dirigea vers la chambre. C'était sa façon à lui de me faire savoir qu'il ne souhaitait pas poursuivre la discussion. Néanmoins, il me restait une question :

— Pourquoi avez-vous abordé le sujet de façon aussi grossière ? Les autres étaient prêts à laisser dormir le passé…

Emerson pivota sur lui-même, toute sa mâle personne vibrant de vertueuse indignation.

— Moi, grossier ? Peabody, vous ne comprenez rien aux traditions de la conversation masculine : ce n'était qu'une amicale plaisanterie.

*
* *

Les jours qui suivirent furent très agréables. Il y avait fort longtemps que nous n'avions eu l'occasion de nous promener dans Le Caire, renouer avec nos anciennes connaissances, nous attarder dans les cafés en compagnie de graves savants de l'université, tout comme d'explorer les librairies du bazar. Nous passâmes une soirée en compagnie de notre vieil ami le sheikh Mohammed Bahsoor, et mangeâmes beaucoup trop. Ne pas s'empiffrer aurait été de la dernière impolitesse, mais je savais que j'allais devoir supporter toute la nuit les ronflements d'Emerson. Il ronfle toujours quand il a trop mangé. Le sheikh fut bien déçu d'apprendre que Ramsès ne nous accompagnait pas, et il secoua la tête d'un air réprobateur quand je lui expliquai que notre fils était resté en Angleterre pour parfaire son éducation.

— Que peut-il bien apprendre d'utile là-bas ? Vous devriez me le confier, Sitt Hakim, je lui apprendrais à monter à cheval, à tirer et à régner sur le cœur des hommes.

Mr Loret, le directeur du Département des Antiquités, se trouvait à Louxor, si bien que nous ne pûmes lui présenter nos respects selon les règles, mais nous rendîmes visite à d'autres collègues, qui nous mirent au courant des dernières nouvelles en matière d'excavation archéologique et nous renseignèrent sur le personnel qualifié disponible. Un jour, nous déjeunâmes avec le Révérend Sayce à bord de sa *dahabieh,* pour faire la connaissance d'un étudiant sur lequel il fondait de grands espoirs. L'*Istar* était loin de valoir la *Philæ,* ma propre *dahabieh* bien-aimée, mais elle me rappela de poignants souvenirs de voyages inoubliables. Je ne pus retenir un soupir quand nous prîmes congé, et Emerson me jeta un regard interrogateur.

— Qu'est-ce qui vous rend si pensive, Peabody ? N'êtes-vous pas impressionnée par les qualifications de Mr Jackson ?

— Il paraît intelligent et compétent. Je me remémorais le passé, mon cher Emerson. Vous souvenez-vous…

— Ah, votre *dahabieh !* Elles sont pittoresques mais peu pratiques. Nous pouvons gagner Louxor en seize heures et demie par le train. Allons-nous à Meïdoum demain ? Le train va jusqu'à Rikka, et là nous pourrons louer des ânes.

Il continua son bavardage, apparemment inconscient de mon mutisme.

En suivant le couloir vers nos appartements, j'entendis le bruit de ce qui ressemblait à une guerre miniature – cris, craquements, coups. La porte de notre salon était ouverte et mon regard stupéfait tomba sur un spectacle d'absolue confusion. Des individus vêtus de *galabiehs* battantes comme des voiles dans la tempête couraient en tous sens, dans un concert de cris et d'imprécations arabes bien senties.

Un juron encore mieux senti jaillit de la gorge d'Emerson (doté en ce domaine de la plus grande puissance que je connaisse), s'éleva dans le tumulte et y mit fin. Les hommes s'immobilisèrent, haletants. Je reconnus notre *safragi* qui, de toute évidence, avait fait appel à plusieurs de ses amis pour l'aider dans son entreprise mystérieuse. Quand les robes retombèrent, j'aperçus le but de ladite entreprise.

Il avait atterri sur le dossier du canapé et s'y accrochait, fourrure hérissée et queue agitée. Un instant, un sentiment de terreur superstitieuse s'empara de moi, comme si j'avais sous les yeux un émissaire surnaturel venu annoncer un désastre pour quelqu'un que j'aimais. Si le démoniaque Chien Noir apparaissait pour annoncer la mort des membres de certaines familles nobles, qui mieux qu'un grand chat tigré égyptien pourrait incarner la Malédiction des Emerson ?

— Bastet ! Oh, Emerson…

— Ne dites pas de bêtises, Peabody.

Emerson, qui connaît bien les chats, tournait prudemment autour de l'animal, dont la tête pivota pour le suivre dans ses mouvements. Je vis ses yeux. Ils n'étaient pas dorés, comme ceux de Bastet, mais d'un vert pâle limpide.

— D'abord, commença Emerson, Bastet est à Chalfont avec Ramsès. Ensuite… Oh, le beau chaton, là… bon chat…

Il se pencha et étudia le postérieur de l'animal.

— C'est un mâle. Pas de doute.

Il était aussi plus gros et plus foncé. Et son attitude ne rappelait en rien la bienveillance de Bastet. J'avais rarement vu un regard aussi calculateur chez un mammifère, humain ou autre.

— D'où vient-il ? demandai-je avant de répéter ma question en arabe.

Le *safragi* leva en un geste de supplique ses mains creusées de profondes estafilades sanguinolentes. Le chat avait dû entrer par la fenêtre et l'ayant trouvé là en apportant un paquet, il avait tenté en vain de le chasser.

— Alors, vous avez enrôlé une armée de lourdauds pour vous aider, fis-je d'un ton caustique, contemplant les vases brisés, les fleurs répandues et les rideaux lacérés. Allez-vous-en, vous faites peur à cette pauvre bête.

Le *safragi* blessé croisa le regard du chat d'un œil presque aussi malveillant. Je dois dire qu'il n'avait pas l'air effrayé. J'étais sur le point de m'approcher – Emerson, remarquai-je, s'était prudemment éloigné – quand un autre *safragi* jeta un coup d'œil dans notre salon et s'exclama :

— Nous l'avons trouvé, Effendi, il est là.

— Je le vois bien, répondit Mr Vincey, vilain Anubis !

— Bonjour, Mr Vincey, est-ce votre chat ?

Son visage, si mélancolique au repos, s'éclaira d'un sourire. Il portait un costume d'après-midi bien coupé qui seyait parfaitement à son allure sportive, mais je remarquai que, bien qu'il fût soigneusement brossé et repassé, le coûteux tissu était bien usé.

— Mon ami, mon compagnon, murmura-t-il, mais… mon Dieu ! je vois qu'il s'est très mal conduit ! Est-il responsable de ce chaos ?

— Ce n'était pas sa faute, répondis-je en m'approchant du chat, tout animal, quand il est pourchassé…

L'avertissement de Mr Vincey arriva trop tard. Je retirai ma main, marquée d'une rangée d'écorchures sanglantes.

— Pardonnez-moi, chère Mrs Emerson ! s'exclama Vincey.

Il passa devant moi et prit l'animal dans ses bras. La bête s'y installa et se mit à ronronner, avec un timbre doux de baryton.

— Anubis est le chat d'un seul maître. J'espère qu'il ne vous a pas fait mal ?

— Question stupide, commenta Emerson, tenez, Peabody, prenez mon mouchoir… Attendez… Il était là, dans ma poche…

Il n'était pas dans sa poche. Il y était rarement. Je pris celui que m'offrait Mr Vincey et l'enroulai autour de ma main.

— Ce n'est pas la première fois que je me fais griffer, dis-je en souriant. Et Anubis…

— Je vais vous présenter.

Vincey s'adressa au chat avec autant de sérieux que s'il s'agissait d'un être humain.

— Anubis, voici Mrs Emerson. Elle est mon amie, et elle doit devenir la vôtre. Mrs Emerson, laissez-le sentir vos doigts… Là. Maintenant, vous pouvez lui caresser la tête.

Quelque peu médusée par toutes ces absurdités, je fis ce qu'il me demandait et en fus récompensée par la reprise du ronronnement. Le son ressemblait tant à la voix d'Emerson quand elle se faisait douce que je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil dans sa direction.

Il n'était pas amusé.

— Maintenant que cette affaire est réglée, Vincey, veuillez nous excuser. Nous venons de rentrer et voulons nous changer.

Encore un exemple de répartie masculine, me dis-je. Moi, j'aurais appelé cela de l'impolitesse.

— Je suis désolé, s'exclama Mr Vincey, j'étais venu vous inviter à prendre le thé avec moi, je vous attendais sur la terrasse quand Anubis s'est libéré de sa laisse, il m'a fallu partir à sa recherche. C'est ainsi que tout a commencé. Mais si vous avez d'autres engagements…

— Je serais ravie de prendre le thé avec vous, répondis-je.

Les tristes yeux gris de Mr Vincey s'éclairèrent. Il avait décidément des organes oculaires fort expressifs.

— Faites comme il vous plaira, grommela Emerson. J'ai d'autres occupations. Bonne journée, Vincey.

Il ouvrit la porte de la chambre et laissa échapper un hurlement blasphématoire. Le hurlement – mais non le blasphème – fut repris par Mr Vincey.

— Mon Dieu ! Anubis est-il aussi entré dans cette pièce ?

— Il semblerait, répondis-je en contemplant avec dépit les draps froissés et les papiers répandus, mais ne vous inquiétez pas, Mr Vincey, le *safragi* et ses amis ont sans doute fait bien plus de dégâts qu'Anubis. Ils…

— Crénom ! lâcha Emerson avant de claquer la porte.

Je pris mon sac à main et mon ombrelle puis, après avoir ordonné au *safragi* de remettre de l'ordre, je précédai Mr Vincey dans le hall.

— Il est inutile, je suppose, que je m'excuse pour mon mari, fis-je. Vous n'ignorez pas que ses manières brusques cachent un cœur d'or.

— Oh, je connais bien Emerson, dit-il en riant, et pour être franc, Mrs Emerson, je suis bien content de pouvoir vous parler seul à seule. J'ai… j'ai un service à vous demander.

J'avais ma petite idée touchant la nature de ce service, mais en vrai gentleman, Vincey attendit que nous ayons trouvé une table sur la fameuse terrasse et que le serveur ait pris la commande.

Nous restâmes silencieux quelque temps, profitant de l'air embaumé de l'après-midi en contemplant dans la rue la pittoresque procession de la vie égyptienne. Les voitures à chevaux déposaient leurs passagers et en prenaient d'autres, les porteurs d'eau et les marchands se pressaient autour de l'escalier. Les tables étaient presque toutes occupées par des dames en légères tenues d'été, des hommes en complet d'après-midi, et l'habituel défilé d'officiers. De sa poche, Vincey sortit une laisse et un collier qu'il fixa au cou du chat, lequel se soumit à cette humiliation de meilleure grâce que je ne m'y attendais, au vu de sa conduite. Il se coucha aux pieds de son maître, comme un chien.

Mr Vincey me parut un compagnon charmant. Notre affection mutuelle pour la gent féline fournit un premier sujet de conversation. Je lui parlai de Bastet, il vanta l'intelligence, la loyauté et le courage d'Anubis.

— Depuis bien des années, il est mon ami, et même mon meilleur ami, Mrs Emerson. On dit que les chats sont égoïstes, mais je n'ai pas trouvé d'ami humain aussi loyal.

Je pris cette déclaration pour ce qu'elle était, une timide référence à son malheureux passé, mais ma bonne éducation m'interdisait de montrer que je connaissais son histoire. Je répondis par un murmure de sympathie et un regard qui invitait à la confidence.

Le rouge envahit ses joues.

— Vous avez peut-être deviné ce que je vais vous demander, Mrs Emerson, votre bonté et votre compassion sont bien connues. J'espérais… j'aurais besoin de… Excusez-moi, il m'est difficile de demander des faveurs, je n'ai pas perdu toute fierté…

— Ne vous troublez pas, je vous en prie, dis-je avec chaleur, l'infortune peut frapper les plus valeureux. Il n'y a nulle honte à rechercher un emploi honnête.

— Que vous avez d'éloquence et de tact ! s'exclama-t-il.

Il me sembla discerner une lueur dans ses yeux, comme une larme, et je me détournai pour lui laisser le temps de se reprendre.

J'avais vu juste. Ayant appris notre projet d'engager un personnel plus nombreux et à titre permanent, il proposait sa candidature. Une fois passé le cap de cet aveu, il entreprit d'énumérer ses qualifications. Elles étaient impressionnantes : dix années de fouille, parfaite maîtrise de l'arabe, connaissance des hiéroglyphes, solide formation classique.

— Il n'y a qu'un problème, conclut-il avec un sourire qui dévoila des dents blanches et régulières. Partout où je vais, Anubis me suit. Je ne l'abandonnerai pas.

— Le contraire m'aurait déçue, l'assurai-je. Ce n'est pas un problème, Mr Vincey. Vous comprendrez que je ne puisse rien vous promettre, nos plans ne sont pas encore arrêtés. Cependant, je parlerai à Emerson et – sans vouloir vous donner de faux espoirs – j'ai toutes les raisons de croire qu'il examinera votre proposition d'un bon œil.

— Oh ! comment vous remercier. (Sa voix se brisa.) Je vous assure, Mrs Emerson, vous ne pouvez pas savoir…

— Vous en avez assez dit, Mr Vincey, l'interrompis-je. (Touchée par sa sincérité et respectant sa dignité, je fis mine de consulter ma montre.) Seigneur ! Il se fait tard. Je dois vite aller me changer. Viendrez-vous au bal ?

— Je n'en avais pas l'intention, mais si vous y allez…

— Oui, je brûle d'y être.

— Quel costume avez-vous choisi ?

— Ah ! c'est un secret. Nous devons tous être déguisés et masqués. Ce sera très amusant d'essayer de reconnaître ses amis !

— Je suis stupéfait que vous ayez pu persuader Emerson de venir. Dans le temps, il rugissait comme un ours enchaîné à la seule idée d'une soirée mondaine. Vous l'avez bien civilisé !

— Il a un peu rugi, avouai-je en riant, mais je lui ai trouvé le costume idéal, il ne pourra pas se plaindre.

— Un costume de pharaon antique ? (Soulagé de son embarras, il ne demandait qu'à entrer dans le jeu.) Il ferait un parfait Thoutmès III, le grand roi guerrier.

— Vraiment, Mr Vincey, vous imaginez-vous Emerson apparaissant en public vêtu en tout et pour tout d'un kilt court et d'un plastron à perles ? C'est un homme pudique. Et de toute façon, Thoutmès mesurait à peine plus de cinq pieds.

— Il serait superbe en armure.

— Il n'est pas facile de trouver une armure au bazar. Vous ne me piégerez pas aussi facilement, Mr Vincey ! Je dois maintenant m'en aller.

— Et moi aussi, si je veux trouver un costume.

Il prit la main que je lui tendais, fit une grimace chagrine devant le pansement qui l'enveloppait, puis la porta à ses lèvres.

*

* *

Emerson prétendit avoir oublié le bal costumé. Puis il prétendit n'avoir jamais accepté de s'y rendre. Débusqué de ces deux positions, il se réfugia derrière sa troisième ligne de défense, la critique de ma tenue, qui commençait par « Si vous croyez que je vais autoriser ma femme à se montrer dans un tel

accoutrement… » et se terminait par « je m'en lave les mains, faites à votre guise, comme d'habitude ».

À la vérité, j'étais assez contente de mon choix. J'avais écarté l'idée d'une quelconque version des anciennes tenues égyptiennes, il y en aurait une douzaine, toutes plus approximatives les unes que les autres, portées par des dames désireuses d'évoquer la séduisante image de Cléopâtre, seule reine connue du touriste ignorant. J'avais envisagé Boadicea, ou une autre combattante célèbre des droits des femmes, mais il n'était pas si facile de composer un costume dans le temps limité dont je disposais. Ce que je portais n'était pas un déguisement. C'est pourtant ainsi que le considérerait tout voyageur conventionnel descendu au *Shepheard,* car j'avais résolu de franchir la dernière, et la plus audacieuse, des étapes de ma lutte pour une tenue de travail pratique destinée aux dames à tendances archéologiques.

Ma première expérience en Égypte, à poursuivre les momies et escalader des falaises, m'avait convaincue que les jupes traînantes et les corsets serrés étaient d'un satané embarras dans cet environnement. Pendant des années, ma tenue de travail avait consisté en un casque de liège, une chemise, des bottes, et un pantalon bouffant à la turque. La consternation avait été grande quand je les avais portés pour la première fois, mais les dames finirent par adopter la jupe culotte et même le pantalon pour leurs activités sportives. Ils étaient bien plus pratiques que les jupes, mais avaient néanmoins certains inconvénients : un jour je fus incapable de me défendre contre un agresseur faute de trouver ma poche (et le revolver qui y était enfoui) parmi les plis volumineux.

J'ai toujours envié aux hommes l'abondance et l'accessibilité de leurs poches. Ma ceinture à outils (couteau, étui imperméable pour allumettes et bougies, gamelle, calepin et stylo, entre autres objets utiles) m'en tenait lieu jusqu'à un certain point, mais le bruit que faisaient tous ces objets en s'entrechoquant me handicapait lorsqu'il fallait se faufiler vers des suspects sans se faire remarquer, et les bords tranchants de certains d'entre eux nuisaient aux étreintes impétueuses dont Emerson est coutumier. Je n'avais pas l'intention d'abandonner

ma ceinture de chasteté, comme je l'appelais en plaisantant, mais des poches, vastes et nombreuses, me permettraient d'emporter avec moi encore plus d'objets indispensables.

Le costume qu'avait confectionné ma couturière, selon mes directives, ressemblait beaucoup aux tenues de chasses portées par les hommes depuis quelques années. Il y avait des poches partout, à l'intérieur de la veste, sur le haut du devant, et dans tout le bas. Ce vêtement couvrait le buste et la partie adjacente des membres inférieurs. En dessous se trouvait un pantalon de golf de coupe masculine (quoique passablement plus large dans le haut) dans un tissu assorti. Ils rentraient dans de grosses bottes lacées, et en m'enfonçant sur la tête un casque de liège qui retenait mes cheveux, j'avais le sentiment d'être l'image même du jeune explorateur.

Bras croisés, tête penchée de côté, Emerson me regardait enfiler ces atours avec une expression qui ne me renseignait guère sur sa réaction. Le frémissement qui parcourait ses lèvres de temps à autre pouvait être aussi bien de l'amusement que de la colère contenue. Tournoyant devant la glace, je lui demandai :

— Alors, qu'en pensez-vous ?

Les lèvres d'Emerson s'entrouvrirent :

— Il vous faut une moustache.

— J'en ai une.

Je la sortis de la poche en bas à gauche de la veste et la mis en place. Elle était rousse. Je n'en avais pas trouvé de noire.

Quand Emerson se fut ressaisi, je lui demandai d'étudier à nouveau l'effet et de me donner son avis. Il me fit retirer la moustache, prétendant qu'elle rendait impossible toute considération sérieuse. Après avoir opéré deux ou trois fois le tour de ma personne, il hocha la tête.

— Vous ne faites pas un jeune homme très convaincant. Mais cette tenue vous va plutôt bien. Vous devriez peut-être la porter pour travailler, ce serait beaucoup plus pratique que ces pantalons bouffants. Il y a tant de tissu qu'il me faut une éternité pour…

— Nous n'avons pas le temps, Emerson ! fis-je en m'écartant de la main qu'il tendait vers moi pour illustrer son propos. Votre costume est dans la penderie.

Avec un geste théâtral, j'en ouvris la porte.

De nombreuses boutiques du souk vendent des imitations de tenues indigènes, car les touristes en sont friands. Il m'avait fallu chercher un certain temps pour trouver un ensemble non seulement parfaitement authentique, mais seyant aussi à la haute stature et à l'individualisme d'Emerson. Il le nie, mais il éprouve un secret penchant pour les déguisements, et un certain goût du théâtral. Je pensais que ce costume lui plairait, car le *joubba* brodé, le *kaftan* tissé, le *hezamm* soutaché d'or et le pantalon large auraient pu appartenir à un prince touareg – ces bandits du désert extrêmement virils et violents que leurs malheureuses victimes connaissent sous le nom d'« Oubliés de Dieu ». On les appelle aussi les « Hommes Voilés » à cause des voiles bleus qui les protègent du soleil et du sable. C'était le détail qui m'avait décidée à choisir ce costume, le voile tiendrait lieu de masque, car j'étais certaine qu'Emerson refuserait d'en porter un. La coiffe, appelée *keffieh,* consistait en un carré d'étoffe maintenu par une cordelette, elle encadrait superbement le visage et, une fois le voile en place, seuls les yeux resteraient visibles.

Emerson l'examina en silence.

— Nous irons bien ensemble, finit-il par dire, moi en robe et vous en pantalon.

*

* *

Décorée dans le style Louis XVI, la salle de bal était surplombée par un immense lustre dont les milliers de cristaux reflétaient la lumière dans un scintillement éblouissant. Les atours brillants et fantastiques des invités emplissaient la salle de couleurs. Beaucoup d'antiques Égyptiens se pressaient là, mais quelques-uns des invités s'étaient montrés plus inventifs : je vis un samouraï japonais et un évêque de l'Église orientale avec sa mitre. Mon propre costume suscita des commentaires sans fin, mais je ne manquai pas de cavaliers, et en tournant dans les bras respectueux de l'un ou l'autre, je me félicitais de ma facilité à exécuter les pas vigoureux de la polka.

Emerson ne danse pas. De temps en temps, je l'apercevais errant au bord de la piste, ou bavardant avec un invité aussi peu inspiré que lui par Terpsichore. Puis je ne le vis plus et en conclus que, lassé, il était parti en quête d'une compagnie plus agréable.

Assise dans l'une des petites alcôves masquées par des plantes vertes, je me remettais de ma fatigue en discutant avec Lady Norton, quand il réapparut.

— Ah, vous voilà mon ami, dis-je en jetant un coup d'œil à la haute silhouette voilée, laissez-moi vous présenter…

Je n'eus pas le temps d'en dire plus. Des bras d'acier m'arrachèrent de ma chaise. À demi asphyxiée, hors d'haleine, prise dans des plis d'étoffe battante, je fus enlevée en un éclair. J'entendis le hurlement de Lady Norton, les exclamations de surprise et d'amusement d'autres invités, car mon kidnappeur traversa la piste de danse, droit vers la porte.

Je ne riais pas. Emerson n'était pas du genre à faire ce genre de plaisanterie stupide, et j'avais su, dès le premier contact, que ce n'était pas la poigne de mon époux. Il me sentit me raidir, m'entendit inspirer brusquement, et sans ralentir le pas il modifia sa prise de telle façon que mon visage se trouva écrasé contre sa poitrine, et que mon cri s'étouffa dans les plis d'étoffe.

Je ne pouvais croire à ce qui m'arrivait. Était-il possible qu'on enlevât quelqu'un, à l'hôtel *Shepheard,* sous le nez de centaines de témoins ?

La tentative, de par son audace même, aurait pu réussir. Que pouvait penser l'assistance, sinon que mon époux, excentrique notoire, s'était laissé emporter par l'ambiance du bal masqué et jouait le rôle que son costume inspirait ? J'entendis une idiote s'écrier d'un ton strident : « Que c'est romantique ! »

Ma résistance semblait faire partie du jeu, mais elle faiblissait, car je manquais d'air.

Alors une voix s'éleva – une voix célèbre dans toute l'Égypte pour sa résonance et sa portée. Elle me rassura, me donna du courage et je redoublai d'efforts. La poigne qui m'enserrait se relâcha. Je me sentis voler en l'air et tendis les bras, me préparant à l'impact imminent… je heurtai une surface dure mais accueillante, avec une telle force que le peu d'air restant

dans mes poumons en fut expulsé. Je me cramponnai, l'autre se recula avec un grognement d'effort puis, retrouvant son équilibre, me saisit et me soutint.

J'ouvris les yeux. Je n'avais pas eu besoin de le voir pour savoir à qui appartenaient les bras qui m'enserraient, mais la vue de ce visage aimé – rouge de fureur, les yeux lançant des éclairs saphir – me rendit trop faible pour parler.

Emerson inspira profondément, frémissant.

— Sacré nom d'un chien, Peabody, hurla-t-il, je ne peux donc pas vous laisser seule cinq minutes ?

Chapitre 4

Aucune femme ne désire vraiment se faire enlever par un homme, elle désire simplement qu'il ait envie de le faire.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas couru après ? m'enquis-je.

Emerson ferma la porte de la chambre d'un coup de pied et me jeta sur le lit sans plus de cérémonie. Il m'avait portée dans l'escalier et respirait un peu fort. Nos appartements se trouvaient au troisième étage, mais j'avais le sentiment que c'était l'exaspération plutôt que l'épuisement qui accélérait son souffle. Le ton sur lequel il me répondit renforça cette théorie.

— Cessez de poser des questions stupides, Peabody ! Il vous a jetée sur moi, comme un paquet de linge sale. Auriez-vous préféré que je vous laisse choir ? J'ai réagi d'instinct, et le temps que je me reprenne il était déjà loin.

Je me redressai pour remettre un peu d'ordre dans ma coiffure. J'avais perdu en chemin mon casque de liège. Je décidai de le chercher le lendemain, il était neuf et très coûteux.

— Je suis injuste, Emerson, pardonnez-moi. En une minute, il pouvait se débarrasser de son costume et se fondre dans la foule. Ce n'était pas une copie exacte, mais il ressemblait beaucoup au vôtre.

— Satané costume !

Emerson se débarrassa de son propre déguisement et l'envoya valser dans un coin. Quand il arracha son keffieh, je poussai un cri.

— Vous saignez ? Venez ici que j'examine ça.

Après quelques grognements virils il consentit à me laisser faire. (Il adore qu'on s'occupe de lui mais refuse de l'admettre.) Il n'avait qu'un peu de sang sur la tempe, mais en dessous se trouvait une zone tuméfiée qui s'épanouirait à coup sûr en ecchymose pourpre durant la nuit.

— Comment diable vous êtes-vous fait cela ? demandai-je.

Emerson s'étira sur le lit.

— Moi aussi, j'ai eu quelques petites aventures. Vous n'imaginiez pas que c'est la Main de Dieu qui m'a amené à la rescousse au moment critique ?

— Je pourrais croire à la Main de Dieu, mon ami, n'êtes-vous pas toujours à mes côtés en cas de danger ?

Je me penchai vers lui et posai mes lèvres sur la plaie.

— Ouille !

— Que s'est-il passé ?

— J'étais sorti pour fumer ma pipe et trouver quelqu'un capable d'une discussion intelligente.

— Hors de l'hôtel ?

— Il n'y a personne dans cet hôtel – à part vous, ma chère – capable d'une conversation intelligente. Je me suis dit qu'Abdul ou Ali pourraient être dans les parages. Et pendant que je traversais les jardins, sans rien demander à personne, trois hommes m'ont sauté dessus.

— Trois seulement ?

— C'est assez étrange, fit-il en fronçant les sourcils, ils avaient l'air de simples voyous du Caire. S'ils avaient voulu me tuer, ils auraient pu me blesser sérieusement, vous savez bien qu'ils ont toujours un poignard sur eux. Mais ils ne s'en sont pas servi, ils m'ont attaqué à mains nues.

— Ce n'est pas à mains nues qu'on peut infliger de telles blessures, fis-je en désignant sa tempe.

— L'un d'eux avait une matraque. Ce foutu keffieh m'a été utile, en fin de compte, il a dévié le coup. À ce moment-là, je me suis légèrement énervé, j'en ai soigné deux et le troisième s'est enfui. J'aurai dû les interroger, mais l'idée m'est venue que vous pourriez vous aussi être en difficulté et que je ferais mieux de m'assurer que vous alliez bien.

Je me levai et allai chercher mon matériel médical.

— Qu'est-ce qui vous a fait supposer une chose pareille ? Vos ennemis ne sont pas nécessairement les miens, et je dois dire qu'au fil des ans vous avez attiré quantité de… Où diable ai-je pu mettre la boîte à pansements ? Le *safragi* a mélangé les bagages, je ne retrouve plus rien.

— Pourquoi pensez-vous que c'est le *safragi ?* demanda Emerson en se redressant.

Je finis par retrouver la mallette. Elle était toujours dans la même valise, mais ladite valise avait changé de place. Emerson, qui fourrageait dans ses propres affaires, se releva.

— Apparemment, rien ne manque.

J'acquiesçai d'un hochement de tête. Il tenait un objet que je n'avais jamais vu, une boîte longue et étroite en carton épais.

— Vous a-t-on apporté quelque chose ? Faites attention en l'ouvrant, Emerson.

— Non, c'est à moi. À nous, devrais-je dire.

Il souleva le couvercle, je vis un scintillement d'or et un riche éclat bleu.

— Seigneur Dieu ! m'écriai-je, les emblèmes royaux que Nefret a rapportés de la Montagne Sacrée, le sceptre royal ! Pourquoi les avez-vous pris avec vous ?

L'un des sceptres avait la forme d'une houlette de berger, il symbolisait le souci du roi pour son peuple. Il était fait d'or et de lapis-lazuli, en cercles alternés. L'autre objet formait une sorte de massue courte en bronze, recouverte de feuilles d'or et ornée de verre bleu foncé, où étaient attachées trois lanières flexibles de mêmes matières, perles bleues et dorées en alternance, et terminées par de petits cylindres d'or massif. Le fléau représentait (comme j'ai toujours pensé) l'autre aspect de l'autorité : le pouvoir et la domination. Nul doute qu'il aurait pu infliger de douloureuses blessures s'il avait été fait de matériaux plus durables, comme le fouet original l'était certainement. Aucun objet de ce genre n'avait été découvert en Égypte, bien que leur existence fût avérée par d'innombrables peintures et bas-reliefs.

— Nous avons toujours considéré qu'il serait inqualifiable de cacher ces objets remarquables aux savants. Ils sont uniques, et

vieux de deux mille ans. Ce sont des reliques. Ils appartiennent à l'humanité.

— Oui, bien sûr. Nous étions d'accord en théorie, et je suis toujours de cet avis, mais nous ne pouvons les montrer sans dire où nous les avons trouvés.

— Précisément. Nous allons les trouver. Cet hiver.

— C'est une idée très ingénieuse, fis-je, le souffle coupé, brillante, même. Vous n'avez pas votre pareil pour fabriquer un mensonge convaincant.

Emerson tripota la fossette de son menton, l'air passablement mal à l'aise.

— La malhonnêteté me rebute, Peabody, je l'avoue, mais que pouvons-nous faire d'autre ? Thèbes paraît le lieu le plus vraisemblable pour une telle… heu… découverte ; les conquérants venus du pays de Koush, qui ont régné pendant la vingt-sixième dynastie, y ont séjourné quelque temps. Nous devons, d'une façon ou d'une autre, justifier les informations que nous avons acquises l'année dernière sur la culture méroïtique. Tôt ou tard, l'un de nous – ou Walter – laissera échapper quelque chose, il est humainement impossible d'écrire sur ce sujet sans donner des renseignements que nous ne sommes pas censés connaître.

— Je suis d'accord. En fait, l'article que vous avez envoyé en juin au *Zeitschrift*…

— Le diable l'emporte, je n'ai rien laissé échapper dans cet article !

— En tout cas, repris-je d'un ton apaisant, il ne sera pas publié tout de suite.

— Ces revues scientifiques sont toujours en retard sur leur programme. Alors, êtes-vous de mon avis, Peabody ?

— Quel avis ?

Je me mis à fourrager dans mon matériel médical.

— Vous me surprenez, Peabody, d'habitude vous êtes la première à voir partout des signes de danger, et bien que je reconnaisse que quelques individus ont des raisons de nous détester, les incidents récents commencent à suggérer une autre théorie.

Il s'assit au bord du lit. J'écartai les cheveux de son front et appliquai un antiseptique sur la blessure. Perdu dans ses pensées, il ignora ces attentions qu'il n'accepte d'ordinaire qu'en maugréant.

— Nos bagages semblent avoir été fouillés. Pas pour nous voler, puisque rien ne manque. Ce soir, nous avons tous les deux été attaqués. Pas pour nous assassiner ; je crois qu'il faut en déduire que l'intention était d'enlever l'un de nous deux. Dans quel but ?

— Certains de nos vieux ennemis ont peut-être décidé de nous enlever pour se délecter du spectacle pendant qu'on nous infligerait d'abominables tortures, suggérai-je.

— Toujours le mot pour rire, fit Emerson en grimaçant un sourire. Qu'est-ce que vous faites ? Je ne veux pas de ce fichu pansement !

Je coupai un bout de sparadrap.

— Emerson, vous tournez autour du pot.

— Pas du tout, je reconnais que les indices ne sont pas concluants. Mais ils sont quand même troublants, vous ne trouvez pas ?

— Je pense que cette fois-ci, c'est votre imagination à vous qui déborde. (Je m'assis auprès de lui.) Sauf si vous savez quelque chose que vous ne m'avez pas dit.

— Je ne sais rien, s'irrita Emerson, sinon, je ne tournerais pas en rond comme une vieille fille peureuse. Tout de même… nous avons couvert nos traces aussi bien que possible, mais il y a quelques points faibles dans l'histoire que nous avons inventée. Si quelqu'un les creuse avec un peu d'énergie, il y trouvera matière à réflexion.

— Feriez-vous allusion à l'Église des Saints du Fils de Dieu, par hasard ? Il fallait bien que j'invente une secte quelconque ! Si nous avions prétendu que les parents adoptifs de Nefret étaient des baptistes, ou des luthériens, ou des catholiques romains, la moindre vérification aurait démontré que cette famille n'existait pas.

— Surtout si vous aviez prétendu qu'ils étaient catholiques romains. (Il vit mon expression.) C'était très malin de votre part, ma chère.

— Cessez votre paternalisme. Je me demande bien ce qui a pu vous mettre dans un état d'esprit si morbide. L'histoire que j… que nous avons inventée n'est pas plus incroyable que bien d'autres qui sont vraies… et allez-vous cesser de marmonner dans votre barbe ? C'est très grossier. Dites ce que vous avez à dire !

— La carte.

— La carte de Willoughby Forth ? Vous avez entendu comme Maspero et les autres en riaient l'autre soir…

— La carte, fit Emerson, très fort, que Reginald Forthright a montré à tous ces fou… ces officiers de malheur à Sanam Abou Dom. Quand il est parti, tout le monde savait, du général Rundle au moindre troufion, qu'il avait plus que de simples rumeurs pour le guider. Il n'est jamais revenu, mais nous si, et avec la fille de Forth. Combien de temps pensez-vous qu'il faudra à un journaliste inventif pour bâtir un scénario fantastique à partir de ces faits ? Je suis surpris que votre ami O'Connell ne l'ai pas déjà fait. Il a une imagination presque aussi débordante que…

— C'est une insinuation insultante et injuste, surtout venant de vous. Je n'ai jamais entendu pareil… vous recommencez à marmonner, Emerson, que disiez-vous ?

Souriant, Emerson haussa les épaules et se retourna. Il répondit, non pas à la question, mais à l'émotion sous-jacente qui l'avait causée, de même que mes injustes (je le reconnais) accusations. *Une douce réponse calme le courroux,* disent les Écritures, mais les méthodes d'Emerson furent plus efficaces encore.

*

* *

J'espérais rester au Caire jusqu'à la fin de la semaine et profiter du confort de l'hôtel, mais Emerson se mit soudain en tête de visiter Meïdoum. Je n'élevai aucune objection, bien que j'eusse aimé être prévenue un peu plus tôt.

Nous avions passé la matinée au souk. Après le déjeuner à l'hôtel, Emerson partit vaquer à ses affaires, me laissant lire et

me reposer. En rentrant, il m'annonça tranquillement que nous prenions le train du soir.

— Alors dépêchez-vous de préparer vos affaires, Peabody.

Je laissai tomber le *Ägyptische Grammatik* d'Erman.

— Quelles affaires ? Il n'y a pas d'hôtel à Rikka.

— J'ai un ami…

— Je ne logerai chez aucun de vos amis égyptiens. Ils sont délicieux, mais ils n'ont pas la moindre notion d'hygiène.

— Jetais sûr que vous réagiriez ainsi, je vous ai préparé une petite surprise. Qu'est-il arrivé à votre goût de l'aventure ?

Je fus incapable de résister au défi, ou au sourire d'Emerson. Ravie, je fourrai quelques affaires, vêtements de rechange et articles de toilette, dans un petit sac. C'était comme au bon vieux temps, Emerson et moi, seuls dans une région sauvage !

Quand nous nous fûmes frayé un chemin dans la mêlée confuse de la gare et eûmes trouvé des places dans le train, Emerson se détendit, mais aucune de mes amorces de conversation ne parut lui plaire.

— J'espère que tout ira bien pour ce malheureux qui s'est trouvé mal, au souk, commençai-je, vous auriez dû me laisser l'examiner.

— Ses… heu… amis étaient là pour l'aider, répondit-il sèchement.

Au bout d'un moment j'essayai encore :

— J'ai tendance à croire que Mr Neville avait raison. Et il a formulé sa théorie de façon si amusante ! : « quelque jeune homme échauffé par le vin et enthousiasmé par vos charmes qui vous a fait une farce idiote. »

— Et c'est mon charme à moi qui a décidé les trois types dans le jardin à agir au même moment, rétorqua Emerson d'un ton d'ineffable sarcasme.

— C'est peut-être une simple coïncidence.

— Pure bêtise, Peabody, pourquoi tenez-vous tant à parler de nos affaires privées en public ?

Les seuls autres occupants du compartiment étaient un groupe d'étudiants allemands, qui discutaient bruyamment dans leur langue, mais je me le tins pour dit.

Quand nous arrivâmes à Rikka, mon enthousiasme s'était quelque peu terni. L'obscurité était complète, et nous étions les seuls non égyptiens à descendre. Je trébuchai sur une pierre et Emerson, dont l'humeur s'était éclaircie au fur et à mesure que la mienne s'assombrissait, me prit le bras.

— Le voilà, bonjour Abdullah !

— J'aurais dû m'en douter, marmonnai-je en voyant la forme blanche qui flottait, tel un fantôme, au bout du quai étroit.

— En effet, on peut toujours compter sur ce bon vieil Abdullah, dit Emerson tout joyeux, je lui ai envoyé un message cet après-midi.

Après avoir échangé les salutations d'usage, non seulement avec Abdullah mais aussi avec ses fils, Feisal et Selim, et son neveu Daoud, nous enfourchâmes les ânes qui nous attendaient et partîmes. Comment les ânes pouvaient voir où ils posaient les sabots, je ne sais. Pour moi, je ne distinguais rien, même quand la lune se fut levée, car elle brillait peu et ne donnait guère de lumière. L'allure de certains ânes est très inconfortable quand ils prennent le trot. J'eus la nette impression qu'ils n'appréciaient guère d'être dehors à cette heure.

Après un voyage atrocement inconfortable à travers les champs cultivés, j'aperçus la lueur d'un feu devant nous, en bordure du désert. Deux autres de nos hommes nous attendaient là. Le petit campement qu'ils avaient installé était plus confortable que ceux que montait habituellement Abdullah. Je vis avec soulagement que nous disposerions d'une vraie tente, et un arôme accueillant de café frais vint me chatouiller les narines. Emerson me souleva du dos de mon âne.

— Vous souvenez-vous que je vous ai menacée un jour de vous enlever et de vous emmener dans le désert ?

Mon regard passa d'Abdullah à Feisal, à Daoud, à Selim, à Mahmoud, à Ali, à Mohammed. Ils formaient autour de nous un cercle attentif de visages radieux.

— Vous êtes si romantique, Emerson.

Le lendemain matin toutefois, en sortant de la tente, j'étais de meilleure humeur, et le paysage qui s'étendait devant moi réveilla le vieux frisson de fièvre archéologique.

Meïdoum est l'un des sites égyptiens les plus attrayants. Les vestiges du cimetière sont situés au bord de la falaise peu élevée qui marque le début du désert ; vers l'est le tapis émeraude des terres cultivées s'étend jusqu'au fleuve, dont les eaux se teintent de rose sous les rayons du soleil levant. Sur la falaise, la pyramide s'élance vers le ciel. Il faut bien reconnaître qu'elle ne ressemble guère à une pyramide. Les égyptiens l'appellent *El Haram el-kaddâb,* la fausse pyramide, car elle évoque davantage une tour carrée à trois niveaux décroissants. Jadis elle comprenait sept niveaux, comme les pyramides à degrés. Les angles entre ces niveaux avaient été comblés de pierre pour former une pente régulière, mais les pierres et les niveaux supérieurs étaient tombés depuis longtemps, encadrant de débris la tombe géante.

À l'instar des pyramides de Dachour et Guizèh, elle était vierge d'inscriptions. Je n'ai jamais compris pourquoi les rois qui se donnaient tant de mal pour ériger ces tombeaux grandioses ne prenaient pas la peine de mettre leur nom dessus, car l'humilité ne figurait pas parmi les vertus cardinales des pharaons égyptiens. Non plus que des touristes, anciens ou modernes. Dès que le grand art de l'écriture fut inventé, certains individus s'en servirent pour défigurer monuments et œuvres d'art. Trois mille ans avant notre époque, un touriste égyptien vint à Meïdoum visiter « le beau temple du roi Snéfrou » et laissa une inscription – ou graffiti – comme marque de son admiration sur l'un des murs du temple. On savait que Snéfrou possédait deux tombes de ce type, nous avions travaillé sur l'une d'elles, la pyramide du nord de Dachour. Petrie, qui avait découvert le graffiti, décréta que celle-ci devait être la deuxième pyramide de Snéfrou.

— Bof, disait Emerson, un graffiti n'est pas une preuve de propriété, le temple avait déjà mille ans quand ce fichu scribouillard l'a visité, les guides de l'époque étaient sans doute aussi ignorants que ceux d'aujourd'hui. Les deux pyramides de Snéfrou, ce sont les deux qui se trouvent à Dachour.

Quand Emerson prend ce ton dogmatique, bien peu osent le contredire. Je suis de ceux-là, mais comme je partageais ses vues sur le sujet, pour une fois je ne dis rien.

Pendant les deux jours qui suivirent, nous nous consacrâmes aux tombes privées. Il y en avait plusieurs séries, au nord, sud et ouest de la pyramide – car la terre cultivable à l'est ne convenait évidemment pas comme sol funéraire. Nous avions toute la main-d'œuvre nécessaire. Je ne m'étais jamais vraiment attendue à être seule avec Emerson, la présence d'étrangers attire immanquablement les villageois qui espèrent des bakchichs ou du travail, ou bien viennent simplement satisfaire leur curiosité. Ils commencèrent à arriver pendant que nous prenions notre petit déjeuner, le premier jour, et après les avoir interrogés, Emerson en mis quelques-uns au travail sous la direction d'Abdullah.

J'ai toujours dit qu'à défaut d'une pyramide, une bonne tombe bien profonde fait l'affaire. Toutes les pyramides sont entourées de cimetières, composés des tombes des courtisans et des princes, des nobles et des hauts serviteurs de l'État, qui ont reçu le privilège de passer l'éternité à proximité du dieu-roi qu'ils ont servi durant leur vie. Ces tombes de l'ancien empire sont appelées mastabas, car leur structure rappelle les constructions à toit plat et à murs inclinés qu'on trouve près des habitations égyptiennes modernes. Bâties en pierre ou en briques de boue, elles ont souvent disparu, ou se sont effondrées en amas informes. Mais ces vestiges ne m'intéressaient pas. Sous les mastabas s'ouvraient des puits et des escaliers qui s'enfonçaient profondément dans le lit rocheux et menaient à la chambre funéraire. Certaines des tombes les plus riches possédaient des sous-sols presque aussi délicieusement sombres, tortueux et infestés de chauves-souris que ceux des pyramides.

Emerson, très gentiment, me permit d'entrer dans l'une de ces tombes (parce qu'il savait que j'y serai allée de toute façon). La galerie d'accès, très abrupte, était jonchée de débris et ne dépassait pas quatre pieds de haut. Elle se terminait par un puits, où je dus descendre à l'aide d'une corde tenue par Selim qui, sur l'insistance d'Emerson, m'avait suivie. Je fais généralement appel à Selim pour ce genre de travail, car il est le plus jeune et le plus mince de tous les ouvriers qualifiés. On rencontre toujours des trous par lesquels un corps plus large ne

pourrait passer, et bien sûr les plafonds très bas mettent en difficultés les personnes de haute taille. Emerson n'aime pas particulièrement ce genre de tombes, il ne cesse de se cogner la tête et de se prendre les pieds dans des trous.

Mais je ne dois pas laisser mon enthousiasme m'entraîner dans une description plus détaillée, qui risquerait de lasser mes lecteurs les moins éveillés et n'a pas de rapport avec le récit que j'ai entrepris. Disons simplement que lorsque j'émergeai, avide d'air (l'atmosphère des parties les plus basses de ces sépultures est torride et très peu aérée) et couverte d'une sorte de pâte composée de sueur, poussière et déjections de chauves-souris, j'avais du mal à contenir ma satisfaction.

— C'est magnifique, Emerson ! Bien sûr, les peintures murales sont de qualité médiocre, mais j'ai vu des restes de bois et de bandelettes de lin dans les débris de la chambre funéraire. Nous devrions…

Emerson, qui attendait devant l'entrée pour m'aider à sortir, recula précipitamment en plissant le nez, son devoir accompli.

— Pas maintenant, Peabody, ce n'était qu'un simple repérage, nous n'avons ni le temps ni la main-d'œuvre nécessaire pour excaver. Pourquoi n'allez-vous pas vous amuser avec la pyramide ?

Ainsi fis-je. Dans son genre, c'était une assez jolie pyramide, bien que les passages ne fussent pas aussi longs ou intéressants que ceux de Guizèh ou de Dachour. Comme ces deux dernières, elle avait été ouverte par de précédents explorateurs qui la trouvèrent totalement dépouillée de ses trésors.

L'après-midi du second jour arriva un supplément à ce qui était en train de devenir une petite foule – deux de ceux qu'Emerson désignait sous le terme de satanés touristes. Il se dérida un brin, cependant, lorsque l'un d'eux se présenta comme Herr Elberfelt, savant allemand avec qui Emerson avait correspondu. Il faisait une véritable caricature de Prussien, raide comme une planche, portant monocle, et très cérémonieux. Herr Schmidt, le jeune homme qui l'accompagnait, était l'un de ses étudiants, un type agréable et rebondi qui aurait pu être séduisant sans l'affreuse cicatrice de duel qui barrait l'une de ses joues. Les étudiants allemands

tirent grande fierté de ces balafres, qu'ils considèrent comme des preuves de courage plutôt que de stupidité, ce qu'elles sont en réalité. J'ai même entendu dire qu'ils font appel à des méthodes douloureuses et fort peu hygiéniques pour empêcher les plaies de se refermer, afin que les cicatrices soient aussi visibles que possible.

Les manières de Herr Schmidt étaient aussi parfaites que son visage était défectueux. Son anglais était si mauvais qu'il en devenait délicieux. Il parut plus que désireux d'accepter la tasse de thé que je proposai, mais Emerson insista pour leur faire visiter le site et le jeune homme suivit docilement son aîné.

J'avais fini mon thé et m'apprêtais à les rejoindre quand l'un des ouvriers apparut, me regardant timidement par-dessous ses cils épais. Comme les autres, il avait ôté sa robe pour travailler et ne portait qu'un linge enroulé autour des reins. Son corps mince et lisse luisait de sueur.

— J'ai trouvé une tombe, honorable Sitt, murmura-t-il, voudriez-vous venir, avant que les autres la voient et demandent une part du bakchich ?

Je regardai autour de moi. Emerson avait dû emmener les visiteurs dans la pyramide, ils n'étaient pas en vue. Daoud supervisait un groupe d'ouvriers qui cherchaient dans les tombes proches de la voie reliant la pyramide au fleuve.

— Où est-elle ? demandai-je.

— Tout près, honorable Sitt, à côté de la tombe de l'Oie.

Il faisait référence à l'une des tombes les plus connues de Meïdoum, d'où venaient les ravissantes peintures maintenant exposées au Musée du Caire. Elle se trouvait dans le champ de mastabas situé presque plein nord par rapport à la pyramide. Une équipe dirigée par Abdullah travaillait dans ce secteur, à la recherche d'autres entrées de tombes. L'homme devait faire partie de ce groupe. Ses manières furtives et son air d'excitation contenue donnaient à penser qu'il avait trouvé quelque chose d'assez important pour mériter une grosse récompense. Naturellement, il ne tenait pas à la partager avec les autres.

Un frisson d'anticipation me parcourut, je me représentais des merveilles égalant celles de l'Oie, ou même les statues peintes d'un couple noble, grandeur nature, qu'on avait

trouvées dans un autre mastaba du même site. Je me levai et lui fis signe de me montrer le chemin.

Le chant guttural de l'équipe de Daoud s'estompait peu à peu, nous avancions en trébuchant dans les rochers éboulés, sur le sol caillouteux, au pied de la pyramide. Nous nous approchions du coin nord quand mon guide s'immobilisa. Il leva la main.

— Sitt, commença-t-il.

— Non, coupai-je en arabe, pas de bakchich tant que vous ne m'aurez pas montré la tombe.

Il fit un pas vers moi, souriant avec la douceur d'une jeune fille timide.

Alors, j'entendis un son semblable à un claquement de fouet. Un grondement de pierres écroulées suivit, et une pluie de rochers et de cailloux s'abattit autour de moi. Mon guide prit ses jambes à son cou. Je ne pouvais guère le lui reprocher. Levant les yeux, passablement dépitée, je vis un visage rond, inquiet, qui me regardait depuis le sommet de la pente, laquelle avoisinait les cinquante pieds de haut à cet endroit.

— *Ach, Himmel, Frau Professor… verzeihen Sie, bitte !* Je ne vous voyais pas. Êtes-vous dommagée ? Êtes-vous terrifiée ?

Il descendait la pente d'un pas mal assuré tout en parlant, agitant les bras pour conserver son équilibre, et déclenchant une nouvelle avalanche miniature.

— Ni l'un ni l'autre, répondis-je, mais ce n'est pas grâce à vous, Herr Schmidt. Que dia… enfin, sur quoi tiriez-vous ? Pour l'amour du ciel, rangez votre revolver avant de me blesser ou de vous blesser vous-même.

Rougissant, le jeune homme remit son arme dans son holster.

— C'était *eine Gazelle*… une… comment dites-vous ?

— Sottises ! Ce ne pouvait être une gazelle, ce sont des créatures timides qui ne s'aventurent pas si près des humains. C'est une chèvre que vous avez essayé de tuer, appartenant à un pauvre paysan. Heureusement pour vous, Herr Schmidt, vous l'avez manquée. Le meilleur tireur du monde n'aurait pu atteindre sa cible à une telle distance, avec un pistolet.

Mon sermon fut interrompu par Emerson, qui se précipitait vers nous en demandant qui avait tiré, sur quoi et pourquoi. Mes explications ne firent rien pour dissiper ses tendres

inquiétudes. Se tournant vers son collègue allemand, il se répandit en reproches.

— *Sie haben recht, Herr Professor*, murmura Schmidt d'un ton soumis*, Ich bin ein vollendetes Rindvieh*.

— Inutile d'en faire une affaire d'état, intervins-je, la balle est passée loin de moi.

— Il n'avait pas de mauvaises intentions et tout finit bien, conclut le professeur Elberfelt, venant au secours de son collègue.

— Sauf que mon guide a eu peur et s'est enfui, ajoutai-je, voyons si nous pouvons le trouver et le rassurer. Il était sur le point de me montrer une nouvelle tombe.

Mais malgré nos efforts nous ne trouvâmes ni mon guide ni la tombe qu'il prétendait avoir découverte.

— Il reviendra peut-être demain, quand il se sera remis de sa frayeur, dis-je, il était jeune et il avait l'air très timide.

Nos visiteurs ne s'attardèrent pas ; le bateau qu'ils avaient loué les attendait, et ils avaient prévu de regagner Le Caire le soir-même. Emerson, regardant les ânes disparaître dans l'obscurité grandissante vers l'est, se caressait le menton comme à son habitude lorsqu'il est préoccupé.

— Je pense que nous en avons fait assez ici, fit-il, le train Louxor-Le Caire passe à Rikka dans la matinée, le prendrons-nous ?

Je n'avais aucune objection.

*

* *

En regagnant l'hôtel, mon premier soin fut de demander au *safragi* de me faire couler un bon bain chaud. Tandis que je me prélassais dans l'eau parfumée, Emerson parcourait les lettres et messages arrivés pendant notre absence, et m'en résumait le contenu, agrémenté de commentaires appropriés :

— Dînerons-nous avec Lady Wallingford et sa fille ? Non. Le Capitaine et Mrs Richardson espèrent avoir le plaisir de notre compagnie lors de leur réception… ils espèrent en vain. Mr Vincey voudrait que nous lui fassions l'honneur de déjeuner

avec lui jeudi… il n'a pas mérité cet honneur. Le procureur général… Ah ! un bon grain dans toute cette ivraie, une lettre de Chalfont.

— Ouvrez-la, lui criai-je de mon bain.

Un bruit de papier déchiré m'indiqua qu'il l'avait déjà fait.

C'était une lettre multiple, commencée par Evelyn et à laquelle les autres avaient ajouté leur contribution. Les messages d'Evelyn et de Walter étaient courts, destinés à nous assurer que tout allait bien pour eux et leurs pensionnaires. Les quelques mots de Nefret me déçurent un peu, on aurait dit une lettre écrite à contrecœur par un enfant à une parente qu'il n'aime guère. Puis je me souvins que je n'aurais pas dû en attendre davantage, son père lui avait appris à lire et à écrire en anglais, mais elle n'avait eu que peu d'occasions de s'exercer. Il faudrait du temps pour qu'elle apprenne à s'exprimer affectueusement et longuement.

La contribution de Ramsès compensait au moins ce dernier point. Je comprenais pourquoi il avait demandé à écrire en dernier, car ses commentaires étaient, pour dire le moins, plus francs que ceux de sa tante.

Rose ne se plaît pas ici. Elle ne le dit pas, mais elle a toujours la bouche tordue, comme si elle venait de manger des oignons au vinaigre. Je pense que le problème vient de ce qu'elle ne s'entend pas avec Ellis. Ellis est la nouvelle femme de chambre de Tante Evelyn. Elle vient du ruisseau, comme les autres.

Emerson interrompit sa lecture pour rire, et je m'exclamai :

— Mon Dieu, où cet enfant a-t-il appris un tel langage ? Par bonté d'âme, Evelyn emploie de malheureuses jeunes femmes dont la vie n'a pas été ce qu'elle aurait dû être, mais…

— La description gagne en vigueur ce qu'elle perd en correction, observa Emerson, ce n'est pas fini :

Rose dit qu'elle ne le lui reproche pas. Moi, en tout cas, je ne le lui reproche pas, bien que je ne sois pas absolument sûr de ce que ce terme signifie. Mais je ne m'entends pas avec Ellis, moi

non plus. Elle ne cesse de poursuivre Nefret pour la convaincre de changer de vêtements et de se friser les cheveux.

Wilkins [notre ancien majordome, maintenant au service de Walter et Evelyn] *ne se sent pas très bien depuis notre arrivée. La moindre chose le fait sursauter. Hier, quand j'ai fait sortir le lion de sa cage…*

Je perdis l'équilibre dans la baignoire et ma tête s'enfonça sous l'eau. Quand j'émergeai, suffocant et toussant, je m'aperçus qu'Emerson avait continué sa lecture.

… sans danger, car comme vous le savez j'ai fait la connaissance de ce lion quand il était tout petit et ai pris soin de renouer nos liens chaque fois que possible. Oncle Walter ne s'est pas inquiété mais il a fait des commentaires extrêmement offensants, et il m'a donné dix pages supplémentaires de César à analyser. Il a ajouté qu'il était navré que je sois trop grand pour les fessées. Il a accepté de construire une cage plus grande pour le lion.

J'épargnerai à mon lecteur les descriptions détaillées de Ramsès sur la santé et les habitudes des autres domestiques. (Je n'étais pas au courant de l'affection que la cuisinière portait au gin, et je suppose qu'Evelyn non plus.) Et il LA gardait pour la fin.

Sa santé et son moral se sont améliorés depuis que nous sommes ici, je crois, quoique de mon point de vue [Je découvris plus tard que Ramsès avait biffé les cinq derniers mots, mais Emerson les déchiffra tout de même.] *elle passe trop de temps à ses études. Je me suis rangé à votre opinion :* mens sana in corpore sano *est une bonne règle, que j'ai moi-même adoptée. À cette fin, j'ai résolu de me lancer dans le tir à l'arc. C'est un sport recommandé aux demoiselles. Tante Evelyn était d'accord et Oncle Walter, qui sait se montrer obligeant quand il veut, nous a installé des cibles. J'ai découvert que Nefret avait déjà pratiqué ce sport. Elle veut bien m'instruire, en échange je lui apprends l'équitation et l'escrime.*

— Mais il ne connaît rien à l'escrime, m'indignai-je.

— Heu… fit Emerson.

Je décidai de ne pas creuser la question. Je soupçonnais Emerson d'avoir pris en douce des cours d'escrime, mais il n'aime pas admettre avoir besoin de leçons, pour quoi que ce soit, et son motif premier pour se lancer dans cette discipline n'est pas à son honneur, car l'envie lui en vint par jalousie envers un individu pour qui il n'avait aucune raison d'éprouver ce sentiment. Je dois cependant admettre que ses connaissances nous furent utiles en plusieurs circonstances. Apparemment, il avait aussi autorisé Ramsès à prendre des cours. Il savait que je n'aurais pas été d'accord, la seule idée de Ramsès maniant un instrument long, flexible et acéré me glaçait le sang.

Deux paragraphes supplémentaires décrivaient les activités de Nefret de façon bien plus détaillées qu'elles ne le méritaient. Quand Emerson eut fini, il observa, d'une voix gorgée de fierté paternelle :

— Comme il écrit bien. Il a un style très littéraire.

— On dirait que tout va bien. Passez-moi la serviette, s'il vous plaît.

Il me tendit ladite serviette et retourna dans le salon compulser le reste du courrier.

*

* *

— Bon, et maintenant, me dit Emerson quand nous nous installâmes pour dîner, Louxor ou Amarna ?

— Éliminez-vous Meïdoum ?

— Non, pas du tout, mais je crois que nous devrions étudier les autres possibilités avant de prendre notre décision.

— Très bien.

— Que préférez-vous ?

— Cela m'est parfaitement égal.

Emerson me regarda par-dessus le menu décoré que le serveur lui avait remis.

— Êtes-vous fâchée, Peabody ? Serait-ce la lettre de Ramsès ? Vous m'avez à peine dit trois mots depuis que je l'ai lue.

— Pourquoi serais-je fâchée ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Il attendit un peu. Voyant que je ne répondais pas, il haussa les épaules – un de ces haussements d'épaules masculins si agaçants, qui vous relèguent un comportement féminin dans la catégorie de l'incompréhensible et/ou de l'inintéressant – et reprit :

— Alors je propose que nous allions directement à Louxor, je suis impatient de me débarrasser de certains objets.

— C'est raisonnable, approuvai-je, avez-vous une idée de l'endroit où nous pourrions les… heu… découvrir ?

Nous discutâmes des diverses possibilités en mangeant. Quand nous eûmes fini, il était encore tôt et je proposai une promenade le long du Muski.

— Nous ne sortirons pas ce soir, répondit Emerson, j'ai une autre idée, j'espère qu'elle vous plaira.

Ce fut le cas. Mais quand Emerson se fut installé dans sa position de sommeil habituelle – sur le dos, les bras croisés sur la poitrine, telle une statue d'Osiris – je ne pus m'empêcher de me rappeler un jour où, me voyant sortir du bain, il m'avait comparée à Aphrodite. Cet après-midi-là, il m'avait simplement tendu une serviette.

*

* *

La seule invitation qu'Emerson n'eût pas jetée au panier venait de George McKenzie. Il s'agissait de l'un de ces excentriques, plus courants aux premiers temps de l'archéologie que de nos jours ; des amateurs doués qui avaient fait des fouilles et étudié l'égyptologie sans les contraintes des réglementations gouvernementales. Certains avaient accompli un travail admirable malgré leur manque de formation proprement dite, et l'œuvre imposante de McKenzie, trois volumes sur la culture de l'ancienne Égypte, constituait une référence inestimable, car beaucoup des bas-reliefs et des

inscriptions copiés par lui avaient disparu pour toujours. C'était maintenant un très vieil homme, qui lançait ou acceptait rarement des invitations. Même Emerson reconnaissait qu'il s'agissait là d'une attention flatteuse et d'une occasion à ne pas manquer.

Il refusa d'endosser sa tenue de soirée, mais il était très séduisant avec sa redingote et son pantalon assorti. Je portais ma deuxième robe favorite, en brocart argenté rehaussé de roses rouges, avec de la dentelle argent au bas de la jupe et des manches trois-quart. J'espère que je ne serais pas taxée de vanité en disant que tous les yeux se tournèrent vers moi quand nous traversâmes la terrasse pour gagner la voiture qui nous attendait. Un coucher de soleil flamboyant illuminait l'ouest, les dômes et minarets de la vieille ville baignaient dans un halo irréel.

Nous devions nous rendre dans la vieille ville, la cité médiévale aux belles maisons à quatre étages et aux palais d'où les cruels guerriers mamelouks tyrannisaient jadis la population. Bien des habitations s'étaient délabrées et abritaient maintenant les classes les plus pauvres, qui s'entassaient par familles entières dans une seule pièce. Les jalousies au bois délicatement sculpté, qui autrefois dissimulaient les beautés du harem aux regards envieux, avaient été arrachées, et d'humbles *galabiehs* fraîchement lavées pendaient tristement aux écrans décrépits des moucharabiehs. La maison de McKenzie, aux splendeurs architecturales préservées, avait appartenu, disait-on, au sultan Kait Bey lui-même. J'étais impatiente de la voir.

Dans le vieux Caire, les noms de rues ou les numéros de maisons ne sont pas indiqués. Le cocher finit par arrêter ses chevaux et avouer ce que je soupçonnais depuis un moment, qu'il ne savait pas où il allait. Quand Emerson lui désigna une rue, ou plutôt un passage entre deux maisons juste devant nous, le cocher déclara qu'il ne pouvait s'y engager. Il connaissait cette rue, elle allait en se rétrécissant, et il n'aurait pas la place de faire tourner ses chevaux.

— Alors, attendez-nous ici, ordonna Emerson.

En m'aidant à descendre, il ne put retenir une réflexion :

— Je vous avais dit de ne pas mettre cette robe, Peabody, je pensais bien qu'il nous faudrait marcher.

— Dans ce cas, pourquoi ne l'avez-vous pas précisé ? demandai-je en rassemblant mes jupes, vous êtes déjà venu, n'est-ce pas ?

— Il y a quelques années. (Il m'offrit son bras et nous nous mîmes en route.) C'est par là, je crois. McKenzie a donné des indications, mais elles n'étaient pas… ah, voilà le *sabil*[5] qu'il signale comme repère. Première à gauche.

Quelques pas plus loin, le passage se rétrécit encore, à tel point qu'on pouvait à peine marcher à deux de front. C'était comme avancer dans un tunnel, car les hautes façades mystérieuses s'élevaient abruptement de chaque côté, et les balcons se rejoignaient presque. Je n'étais guère à l'aise.

— Nous avons dû nous tromper, cette rue est très sombre, lugubre, et je n'ai vu âme qui vive depuis la fontaine, Mr McKenzie ne peut habiter dans un endroit aussi misérable.

— Il n'y a pas de distinction architecturale ici, les demeures des riches touchent les logements des pauvres.

Mais sa voix reflétait mes propres doutes. Il s'arrêta.

— Faisons demi-tour, il y avait un café près du *sabil,* nous y demanderons notre chemin.

Il était trop tard. La seule lumière dans cet étroit passage provenait d'une lanterne qu'un habitant prévenant avait accrochée au-dessus d'une porte, quelques pas derrière nous, mais elle donnait assez de clarté pour nous permettre de distinguer, dans la pénombre environnante, les formes massives de plusieurs hommes. Leurs turbans formaient des taches claires dans l'obscurité.

— Sacré nom d'un chien, fit Emerson calmement, mettez-vous derrière moi, Peabody.

— Dos à dos, approuvai-je en prenant position, crénom, pourquoi n'ai-je pas emporté ma ceinture à outils ?

— Essayez d'ouvrir cette porte, dit Emerson.

---

[5] Sabil : fontaine. *(N.d.T.)*

— Fermée à clef. Et il y a d'autres hommes par là. Au moins deux. Et je n'ai que cette petite ombrelle du soir assortie à ma robe, pas celle dont je me sers d'habitude.

— Sapristi ! s'exclama Emerson. Sans votre ombrelle, nous ne pouvons prendre le risque de les affronter en pleine rue. Une retraite stratégique me paraît souhaitable.

D'un mouvement brusque, il pivota sur lui-même et frappa du pied la porte que j'avais tenté d'ouvrir. La serrure craqua et la porte tourna sur ses gonds. Me saisissant par la taille, Emerson m'entraîna à l'intérieur.

Les deux hommes qui occupaient la pièce s'enfuirent dans un concert de glapissements, laissant bouillonner doucement le narguilé qu'ils partageaient. Emerson entra derrière moi et referma la porte.

— Elle ne les retiendra pas longtemps, remarqua-t-il, la serrure est brisée et il n'y a pas de meubles assez lourds pour faire une barricade.

— Il existe sûrement une autre sortie.

Je désignai l'embrasure encadrée de tentures par laquelle les deux hommes s'étaient enfuis.

— Nous partirons en exploration si c'est nécessaire, déclara Emerson en s'appuyant à la porte, épaules carrées. Les ruelles sombres ne me disent plus rien, et je préférerais ne pas devoir faire confiance à des inconnus, surtout ceux de la sorte qui habite cette fourmilière. Étudions d'autres possibilités, maintenant que nous avons atteint un…

Il s'interrompit. Un cri venu du dehors nous parvenait à travers le mince panneau de la porte. Je sursautai, Emerson émit un juron.

— C'était un cri de femme, ou pire, d'enfant. Je me jetai contre lui.

— Non, Emerson, n'y allez pas ! C'est peut-être un piège.

Le cri retentit à nouveau, aigu, perçant. Il monta, de plus en plus strident, s'étrangla, puis cessa. Emerson tenta de se dégager, je m'agrippai de mon mieux, pesant sur lui de tout mon poids.

— Je vous dis que c'est une ruse, ils connaissent votre nature chevaleresque. Ils n'osent attaquer, ils espèrent vous faire sortir

de votre abri. Ce n'est pas une simple tentative de vol, on nous a délibérément attirés dans cet endroit isolé.

Mon discours ne fut pas si mesuré, car les mains d'Emerson se refermaient douloureusement sur les miennes, et il usait d'une force considérable pour se libérer. Il fallut qu'un cri de douleur passe mes lèvres pour qu'il relâche sa prise.

— Le mal est fait, quel qu'il soit, haleta-t-il. Elle se tait maintenant. Si je vous ai fait mal, j'en suis désolé.

Ses muscles tendus s'étaient relâchés. Je m'appuyai contre lui, tentant péniblement de reprendre mon souffle. J'avais l'impression que mes poignets avaient été broyés dans un étau, mais j'étais consciente d'en éprouver comme une sorte de volupté.

— Ce n'est rien, mon ami, je sais que vous ne l'avez pas fait exprès.

Le silence ne dura pas. La voix qui le rompit était la dernière que je m'attendais à entendre, assurée, autoritaire, la voix d'un homme qui donnait des ordres dans un arabe approximatif.

— Encore une ruse ! m'écriai-je.

— Je ne crois pas, fit Emerson, tendant l'oreille, ce type doit être anglais, aucun Égyptien ne parle si mal sa propre langue. Ai-je votre permission d'entrouvrir la porte ?

Sa question était pur sarcasme. Sachant qu'il le ferait de toute façon, je donnai mon accord.

En comparaison de l'obscurité qui y régnait auparavant, la ruelle était maintenant brillamment éclairée par des lanternes et des torches, que portaient des hommes dont l'uniforme impeccable révélait l'identité. L'un d'eux s'avança vers nous. Emerson avait raison, son teint rubicond proclamait sa nationalité tout comme son allure martiale et sa luxuriante moustache trahissaient sa formation militaire.

— Est-ce vous qui avez crié, madame ? demanda-t-il en enlevant poliment son képi, il me semble que vous et ce monsieur êtes sains et saufs.

— Je n'ai pas crié, et grâce à vous et vos hommes nous sommes saufs !

— Humpf, dit Emerson, que faites-vous dans ce quartier, Capitaine ?

— Mon devoir, répondit l'autre avec raideur. J'occupe le poste de conseiller auprès de la police du Caire. J'ai davantage de raisons de vous retourner la question.

Emerson l'informa que nous répondions à une invitation. L'incrédulité suscitée par cette réponse fut exprimée non par des mots, mais par les lèvres pincées et les sourcils levés du jeune homme. De toute évidence, il ignorait qui nous étions.

Il offrit de nous escorter jusqu'à notre voiture.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Emerson, vous semblez avoir parfaitement dégagé le passage, même pas un corps effondré en vue. Vous ont-ils donc tous échappés ?

— Nous ne les avons pas poursuivis, répondit l'officier, hautain, les prisons débordent de cette racaille et nous n'avions pas de charges contre eux.

— Hurlements dans un lieu public ? suggéra Emerson.

Le bonhomme devait avoir le sens de l'humour, après tout, car ses lèvres s'incurvèrent. Mais il répondit avec le plus grand sérieux :

— Ce doit être l'un d'eux qui a crié, si ce n'est pas madame. Ils ne vous ont donc pas attaqués ?

— Nous ne pouvons rien leur reprocher, reconnus-je. En fait, Capitaine, vous pourriez nous arrêter, nous sommes entrés dans cette maison par effraction.

L'officier sourit poliment. Emerson sortit un peu d'argent de sa poche et le déposa sur la table.

— Cela devrait couvrir les dommages causés à la porte. Venez, ma chère, nous sommes en retard pour notre rendez-vous.

Nous avions pris la mauvaise rue à la fontaine. Le propriétaire du café connaissait très bien la demeure de Mr McKenzie, elle n'était qu'à quelques pas. Mais je ne fus pas vraiment surprise quand son domestique nous informa qu'il n'attendait personne ce soir-là. En fait, il s'était déjà retiré. Le domestique ajouta, d'un ton de reproche, qu'il était très âgé.

Chapitre 5

Les hommes sont de frêles créatures, en vérité.On ne peut s'attendre à leur voir la résistance d'une femme.

— Pas âgé au point d'oublier où il habite, fit Emerson, les indications sont claires : prendre à gauche au *sabil*.

Il jeta le papier froissé sur la table où nous prenions notre petit déjeuner. Il tomba dans le pot à lait. Le temps que je le repêche, l'encre avait bavé au point de rendre le texte indéchiffrable.

— Je vous crois sur parole, dis-je en posant le chiffon détrempé dans une soucoupe propre, un homme, même jeune, peut être pris d'un soudain trou de mémoire, son stylo peut fourcher, mais le fait que cette fausse indication nous ait jeté dans une embuscade prouve que l'erreur était volontaire. N'avez-vous jamais offensé Mr McKenzie ?

— Je présume, dit mon mari, tordant son beau visage en un affreux rictus, que vous cherchez à me taquiner, Amelia. L'invitation ne venait pas de Mr McKenzie.

Il n'avait pas répondu à ma question. Il était plus que probable qu'à un moment ou un autre, la chose s'était produite, car rares étaient ceux qu'il n'avait jamais offensés. Cependant, la réaction me parut quelque peu anormale.

— Comment le savez-vous ?

— Je n'en suis pas sûr, reconnut-il, j'ai envoyé un messager ce matin pour vérifier, il n'est pas encore revenu.

— De toute façon, il niera.

— C'est vrai. (Il beurrait un petit pain, sombre comme un sphinx pensif.) On entend de drôles d'histoires sur

Mr McKenzie. Son âge et le passage du temps lui ont conféré un air de respectabilité qu'il n'a pas toujours mérité. Dans sa jeunesse, il se pavanait en costume turc – robes de soie et grand turban – et d'après ce qu'on raconte, il se conduisait aussi en turc avec… hum… les gens.

Je savais ce qu'il voulait dire : « les femmes ». Emerson est d'une timidité ridicule touchant ces questions – avec moi, en tout cas.

— J'ai quelques raisons de soupçonner qu'il n'est pas si pudibond en compagnie d'autres hommes, ou avec *certaines* femmes.

— Avait-il un harem ? demandai-je innocemment.

— Eh bien… (Il semblait ne plus savoir où se mettre.) À l'époque, il n'était pas rare que, au contact de cultures étrangères, des jeunes gens fougueux en adoptent certaines coutumes. Les premiers archéologues n'avaient pas plus de scrupules avec les œuvres d'art qu'avec… heu… d'autres choses. On dit que sa collection privée d'antiquités est…

— Il ne s'est jamais marié, je crois. Peut-être que les femmes ne l'attiraient pas. Il existe une coutume turque…

— Peabody ! se récria Emerson, virant au cramoisi, une femme bien élevée n'a pas à connaître ces choses, et encore moins à en parler. Je parlais de la collection de McKenzie.

Mais la collection de Mr McKenzie devait rester provisoirement un mystère. Le *safragi* vint nous annoncer un visiteur.

Mr Vincey et son chat entrèrent ensemble, le grand félin tigré marchait près de son maître, en laisse, comme un… j'allais dire, comme un chien bien dressé, mais l'attitude du chat n'évoquait en rien la soumission d'un chien, on aurait plutôt dit que c'était lui qui dressait Mr Vincey à le promener, et non le contraire.

J'offris du café à Mr Vincey, qui l'accepta, mais quand je versai un peu de lait dans une soucoupe pour Anubis, il la renifla et me jeta un regard méprisant avant de s'asseoir aux pieds de son maître, la queue enroulée. Mr Vincey s'excusa à l'excès de la grossièreté de l'animal.

— Les chats ne sont jamais impolis, dis-je, ils agissent selon leur nature, avec une franchise dont les humains feraient bien de s'inspirer. Beaucoup de chats adultes n'aiment pas le lait.

— Celui-ci a certainement tout d'un carnassier, remarqua Emerson, toujours plus courtois envers les chats qu'envers les hommes. Eh bien, Vincey, qu'y a-t-il pour votre service ? Nous allions sortir…

Mr Vincey expliqua qu'il était venu voir si je m'étais bien remise de ma mésaventure. Je m'apprêtais à répondre quand une quinte de toux et un regard significatif d'Emerson me rappelèrent que notre visiteur faisait certainement allusion à l'affaire du bal masqué, car la plus récente attaque devait lui être inconnue. Je lui assurai que je me portais comme un charme. Emerson commençait à s'agiter, et après un court échange de courtoisie, Mr Vincey comprit et se leva. Ce n'est que lorsqu'il saisit la laisse que je me rendis compte que le chat n'était plus à l'autre bout. Le collier pendait, vide.

Avec une exclamation de dépit amusé, Mr Vincey regarda autour de lui.

— Où a-t-il pu passer ? Il semble prendre un malin plaisir à me mettre dans l'embarras devant vous, Mrs Emerson. Je vous assure qu'il n'avait jamais fait cela. Vous voudrez bien m'excuser…

Arrondissant les lèvres, il émit un doux sifflement aigu.

Le chat, qui s'était caché sous la table, émergea promptement. Évitant la main tendue de Mr Vincey, il sauta sur mes genoux, s'y installa et se mit à ronronner. De toute évidence, quelque effort pour le déloger sans abîmer ma jupe aurait été vain, car la première tentative de Mr Vincey provoqua un grondement sourd et l'insertion délicate mais déterminée de griffes aiguisées. Je le caressai derrière les oreilles ; relâchant sa prise, il pencha la tête en arrière et émit un bruyant ronronnement.

— Cette créature a bon goût, semble-t-il, remarqua Emerson d'un ton sec.

— Je ne l'ai jamais vu se conduire de pareille façon, murmura Mr Vincey, les yeux fixés sur son chat, j'en trouve presque le courage de vous demander une faveur.

— Nous n'adoptons plus aucun animal, décréta fermement Emerson. (Il chatouilla le chat sous le menton, et celui-ci lui lécha les doigts.) Sous aucun prétexte.

Le chat appuya la tête contre sa main.

— Oh, je n'abandonnerais jamais mon fidèle compagnon, protesta Vincey, mais je vais quitter l'Égypte – pour un court voyage à Damas, où un ami m'appelle pour des problèmes d'ordre personnel. Je me demandais où trouver un foyer provisoire pour Anubis. Je n'ai guère d'amis à qui demander des services.

Il n'y avait nulle trace d'apitoiement sur soi-même dans cette dernière déclaration, seulement une virile résignation. J'en fus émue. La vanité ne fut pas non plus tout à fait étrangère à ma réponse. L'approbation d'un chat ne peut que flatter ceux qui en bénéficient.

— Nous pourrions nous occuper d'Anubis pour quelques semaines, n'est-ce pas, Emerson ? Bastet me manque plus que je ne m'y attendais.

— Impossible, riposta Emerson, nous quittons Le Caire. Nous ne pouvons pas emmener un chat à Louxor… Toutefois, si vraiment…

Dès que l'affaire fut entendue, le chat se laissa déplacer sans plus d'objections. C'était presque comme s'il avait compris et approuvé l'arrangement dont nous étions convenus. Mr Vincey partait le lendemain, il promit de nous amener Anubis dans la matinée. Ainsi fut fait, et le soir suivant Emerson, moi et le chat prenions le train pour Louxor.

L'animal ne fit aucune difficulté. Assis bien droit sur le siège en face de nous, il regardait par la fenêtre, comme un voyageur poli feignant de ne pas écouter notre conversation. Ladite conversation, j'ai le regret de le dire, n'était pas aussi dénuée d'acrimonie qu'on eût pu le souhaiter. J'avoue que la faute m'en incombait, j'étais d'humeur maussade. Mais ma morosité n'avait rien à voir avec la découverte, en arrivant à la gare, qu'Emerson avait sans m'en aviser invité Abdullah et Daoud à nous accompagner. Notre contremaître expérimenté nous serait d'un grand secours, en particulier à Louxor, sa ville natale, où il avait encore une foule de parents. Je n'avais aucune raison

sensée de regretter leur présence. Après nous avoir aidé à charger nos bagages, ils partirent vers leurs propres places.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous êtes si pressé de partir. Mr Vandergelt sera au Caire dans quelques jours, nous aurions pu attendre et partir avec lui.

— Vous avez déjà fait cette suggestion, Peabody. Et j'ai répondu que je ne voyais aucune raison de traîner au Caire pendant un temps indéterminé. Vandergelt est un fêtard invétéré ; il voudra se rendre à des réceptions et faire de l'œil aux dames. De plus, il prendra sa foutue *dahabieh* pour voyager.

— C'est gentil de sa part de nous ouvrir sa maison pour notre séjour à Louxor.

— Cela ne lui coûte rien.

— Que vous êtes désagréable !

Et ainsi de suite. Rien d'intéressant ne se produisit, même après que le contrôleur eut installé nos couchettes, car le cadre n'était point de nature à encourager les démonstrations d'affection conjugale et Emerson prétendait que le chat regardait.

— Il est par terre, Emerson, il ne peut pas nous voir, et vous ne pouvez pas le voir non plus.

— Je *sens* qu'il nous regarde.

Je me réveillai de bonne heure pour admirer le soleil levant qui, d'un baiser, faisait rosir les falaises à l'ouest, cette vue ne manquait jamais de me mettre de bonne humeur. Un échange de salutations affectueuses avec mon mari (qui, avant de commencer, prit la précaution de recouvrir d'un drap le chat endormi) acheva la cure. De la gare, nous nous rendîmes directement sur l'embarcadère pour louer un bateau afin de gagner la rive occidentale du fleuve.

Seul un individu dépourvu d'imagination et dénué du moindre sens artistique pourrait rester de marbre devant la scène qui s'offrit à mes yeux quand je m'installai à l'avant de la barque. Les grandes voiles battaient au-dessus de moi et la brise matinale agitait mes cheveux. Sur la rive opposée, un ruban émeraude de cultures et de feuillages bordait le fleuve ; au-delà, s'étendait le désert, la terre rouge des textes anciens, et encore

au-delà de cette bande stérile se dressaient les falaises du Haut Désert, à travers lequel le Nil avait creusé son lit aux temps préhistoriques. Elles apparurent graduellement, leurs formes brumeuses peut-être plus claires à l'imagination qu'à l'œil, châteaux enchantés s'élevant dans l'écume, comme dit le poète, murs croulants mais majestueux des anciens temples.

(Après vérification, il s'avère que ma citation n'est pas absolument exacte. Toutefois, ma version capte mieux l'impression que je m'efforçais de rendre.)

À mes yeux, le plus remarquable de ces édifices est le temple à terrasses de Deir el Bahari, monument mortuaire de la femme pharaon Hatshepsout. Non loin se trouvait un bâtiment plus récent, invisible à mes yeux mais que ma mémoire ne se rappelait que trop bien, Baskerville House, théâtre de l'une de nos plus extraordinaires aventures. Ce n'était plus qu'une ruine abandonnée, car l'actuel Lord Baskerville ne se souciait pas de l'entretenir. Ce n'était guère étonnant, vu le sort affreux qu'avait connu son prédécesseur pendant qu'il y séjournait. Il l'avait offerte à Cyrus Vandergelt, mais les souvenirs que celui-ci gardait de cette malheureuse maison n'étaient guère plus agréables que les siens.

— Je ne mettrais pas mes pieds dans cette foutue baraquasse, même pour un million de dollars.

C'était ainsi que Cyrus avait exprimé son opinion, dans son drôle de parler américain.

Cyrus avait fait construire sa propre maison, près de l'entrée de la Vallée des Rois. L'argent n'était pas un obstacle pour lui, et je dois dire que la bâtisse démontrait plus d'extravagance que de bon goût. Elle était installée sur une haute éminence surplombant la Vallée. Tandis que nous approchions, Emerson contemplait les tours, tourelles et balcons d'un œil dégoûté.

— C'est un temple de l'extravagance et du mauvais goût, j'espère que vous ne le prendrez pas pour modèle, Amelia.

— Je pense que Mr Vandergelt s'est inspiré des châteaux des Croisés. Il y en a dans tout le Moyen-Orient.

— Ce n'est pas une excuse. Enfin, je suppose qu'il faudra que je m'y fasse.

Personnellement, je n'eus aucun mal à « me faire » aux pièces propres et confortables ou au service excellent. Cyrus gardait en permanence un personnel minimum. Le gardien nous accueillit en nous assurant qu'il nous attendait et que nos chambres étaient prêtes. Elles étaient aussi élégamment meublées que dans n'importe quel hôtel moderne. De beaux tapis orientaux couvraient le sol, portes et fenêtres étaient doublées de moustiquaires pour écarter les insectes, et les pièces gardaient leur fraîcheur grâce à un procédé connu depuis le Moyen Âge : des jarres de terre poreuse placées derrière les fenêtres, dans les alcôves des moucharabiehs.

Après nous avoir demandé quand nous aimerions déjeuner, le majordome se retira en saluant, et je commençai à ôter mes vêtements souillés par le voyage. Emerson rôdait dans les pièces, ouvrant les portes des penderies et examinant les placards. Il émit un grognement de satisfaction.

— Vandergelt n'est pas un imbécile, bien qu'il soit américain. Ce placard est pourvu d'un bon verrou solide, exactement ce qu'il me fallait.

Dans la petite mallette de voyage qu'il portait lui-même depuis Le Caire, il prit la boîte contenant les sceptres et l'enferma dans le placard, après quoi il fourra la clef dans sa poche. J'entendais des bruits d'eau dans la salle de bain attenante, les domestiques n'avaient pas fini de remplir la baignoire. J'enfilai un peignoir et m'assis en attendant qu'ils aient terminé.

— Que d'embarras à cause de ces sceptres ! Si j'avais su qu'ils vous tracassaient tant, j'aurais proposé que nous les « découvrions » à Napata, après tout, ç'aurait été l'endroit le plus logique.

— Pensez-vous que je n'y aie pas songé ? Je ne suis pas aussi stupide que vous croyez.

— Calmez-vous, Emerson, je n'insinuais pas…

— Une telle découverte à Napata aurait fait accourir tous les chasseurs de trésors d'Afrique, elle aurait éveillé la cupidité des indigènes, ils auraient réduit les pyramides en miettes.

— De toute façon, il n'en reste plus grand-chose.

Emerson ignora ma remarque. Arpentant la pièce d'un pas furieux, mains dans le dos, il reprit :

— Ce n'était pas tout. Je voulais que cette découverte soit dissociée de la réapparition de Nefret. Si ces objets sont découverts à Thèbes, ils ne peuvent être reliés à la cité perdue de Forth.

Je compris le bon sens de ce raisonnement et en convins. Cela le mit de meilleure humeur et, un tapotement à la porte m'ayant annoncé que mon bain était prêt, j'allai le prendre.

Après le déjeuner, nous endossâmes nos tenues de travail et prîmes le chemin de la Vallée, accompagnés d'Abdullah, Daoud et le chat. Abdullah n'était pas grand admirateur de chats, et regardait celui-ci de travers. Anubis, comme tous ses congénères, réagit en lui témoignant quantité d'égards, s'enroulant autour de ses chevilles, se cachant pour lui sauter dessus comme un chaton, faisant semblant (je crois qu'il faisait semblant) d'attaquer le bas de sa robe. Abdullah tenta à plusieurs reprises de lui donner un coup de pied (quand il croyait que je ne regardais pas, mais il se trompait). Inutile de dire que son pied n'atteignit jamais son but.

Bien que j'eusse préféré me passer d'Abdullah et Daoud, sans parler du chat, notre expédition m'enchanta : voir Emerson dans le costume qui lui sied le mieux, avec ses boucles brunes brillant au soleil et ses puissants avant-bras bronzés exposés par les manches retroussées, marcher à ses côtés, agile dans mon pantalon confortable, entendre le cliquetis musical des outils accrochés à ma ceinture, serrer fermement le manche de mon ombrelle… Les mots ne peuvent décrire l'euphorie qui m'envahissait !

Au lieu de suivre la route touristique, nous empruntâmes le sentier sinueux qui menait vers le nord-ouest. La Vallée des Rois – *Biban el Moulouk*, littéralement « les Portes des Rois » en arabe – est en fait composée de deux vallées. Celle de l'est est la plus fréquemment visitée, la majorité des tombes royales y étant situées. Elle est aimée des touristes et explorateurs depuis les Grecs, et de nos jours l'affluence y est pénible, du fait de commerçants entreprenants comme Mr Cook, dont les steamers

déversent chaque hiver à Louxor des centaines de visiteurs oisifs.

Il faudrait plus que des foules braillardes habillées en dépit du bon sens pour dépouiller la vallée est de sa splendeur, mais celle de l'ouest est encore plus impressionnante. « Vallée » n'est pas exactement le mot qui convient, il évoque trop des combes vertes et fertiles irriguées par une rivière ou un torrent. Ces canyons, ou « oueds » comme disent les Arabes, sont aussi pierreux et nus que le désert lui-même. Nous suivîmes un chemin tortueux qui nous fit traverser des formations rocheuses jusqu'à une sorte de cuvette au sol de sable fin et blanc, entourée de falaises calcaires déchiquetées. La seule couleur était celle du ciel bleu au-dessus de nos têtes, pas la moindre pousse verte, ni le moindre brin d'herbe pour rafraîchir l'œil.

Pourtant, l'eau avait autrefois abondé dans cet amphithéâtre aride, les oueds avaient été creusés dans le tendre calcaire aux temps préhistoriques. À cette époque, le désert s'épanouissait comme une rose et les ruisseaux dévalaient les collines thébaines vers le fleuve. Ces terrains sont encore de nos jours sujets à des inondations éclair qui entraînent les débris des oueds jusque dans les tombes.

Un scorpion, près duquel je posai le pied, s'enfuit. Avec un faucon qui tournoyait très haut, il était la seule créature vivante en vue, mais des taches sombres, clairement visibles sur le calcaire blanchi au soleil, indiquaient les lieux de nidification des chauves-souris. Les parois rocheuses s'élevaient, abruptes, déchiquetées. Des centaines, non, des milliers de saillies et de crevasses, de creux et de grottes faisaient de la falaise un labyrinthe de pierre. Le silence était total, car le sable étouffait même le bruit des pas. On éprouvait une réticence superstitieuse à rompre ce silence.

Je le rompis, mais pas avant qu'Abdullah et Daoud ne soient partis explorer une crevasse prometteuse. Ils ignoraient tout du véritable but de cette expédition. Nous n'avions pas emmené ces loyaux compagnons en Nubie – il eût été impossible de transporter et nourrir un grand nombre d'hommes dans cette région troublée – et ils n'en savaient pas plus que le grand public sur nos activités de l'hiver passé. Les chances de garder

un secret augmentent en proportion inverse du nombre de personnes informées dudit secret.

— Cet endroit est certes aussi isolé et discret qu'on peut le souhaiter, mais serait-il vraisemblable d'y trouver des sceptres royaux du pays de Koush ?

— L'égyptologie est pleine d'énigmes sans réponse, répondit sentencieusement Emerson, nous allons en offrir une de plus à nos collègues, et les laisser débattre interminablement pour comprendre comment ces objets remarquables ont pu se retrouver dans un trou de rocher.

— Des pillards sans scrupules, proposai-je, mon imagination s'embrasant. L'un d'eux a caché le butin parce qu'il ne voulait pas partager avec ses complices, et il a eu un accident, ou il s'est fait arrêter, ce qui l'a empêché de venir le récupérer.

— C'est sûrement ainsi qu'ils l'expliqueront. Mais où les voleurs avaient-ils trouvé les sceptres ? J'entends déjà Petrie et Maspero se disputer pendant les vingt prochaines années.

Ses yeux brillaient de plaisir. Je trouvai qu'il commençait à apprécier un peu trop sa petite plaisanterie.

— Quelle tristesse de devoir dissimuler la vérité, remarquai-je.

Emerson essuya le sourire de son visage, comme disent les Américains de façon si imagée.

— Vous ne croyez quand même pas que j'y prends plaisir !

Sans me laisser le temps de répondre, il poursuivit.

— Il est impossible de dire la vérité dans cette affaire, et elle ne suffit pas toujours à faire taire les rumeurs idiotes. N'oubliez pas la momie de la tombe, à Amarna. J'ai tout expliqué à Newberry l'autre soir, mais je ne m'attends pas à ce que les bavardages cessent. Notez bien mes paroles : pendant encore des années, des journaux spécialisés répandront la rumeur que la momie d'Akhenaton a été trouvée à Amarna. Et de plus…

— Oui, mon ami, fis-je d'un ton apaisant.

Il se défendait trop. Je connaissais ce symptôme. Le mensonge était un véritable supplice pour cet esprit clair et honnête, mais que pouvait-il faire d'autre ?

— Quelle sera votre théorie ? m'enquis-je.

— Une nouvelle cache de momies royales, ma chère Peabody. On en a trouvé deux pour l'instant, ainsi que toute une collection de grands prêtres des dernières dynasties. Toutefois, nous manquons toujours de grandes prêtresses. Où sont les sépultures des épouses des dieux d'Amon – les adoratrices de Dieu – qui ont régné sur Thèbes durant les vingt-cinquième et vingt-sixième dynasties ? Plusieurs d'entre elles étaient des princesses du pays de Koush. (Emerson se retourna, protégeant ses yeux de la main, et contempla les falaises qui fermaient la Vallée comme les parois fendillées et ébréchées d'un bol gigantesque.) Il ne serait pas invraisemblable de découvrir ici les tombes d'origine.

— On n'a pas trouvé ici de tombes du Nouvel Empire, objectai-je, et l'idée n'est-elle pas de suggérer un deuxième enterrement, un groupe de momies cachées après le pillage de leur tombe ? Les autres caches se situent près de Deir el Bahari.

— Les autres re-enterrements ont eu lieu pendant les vingt-et-unième et vingt-deuxième dynasties, répliqua Emerson, les princesses de Koush ne sont venues que bien plus tard. Pourquoi vous acharnez-vous à soulever des objections ? Il faut bien faire quelque chose de ces foutus objets, et si vous n'avez rien de mieux à proposer…

Nous poursuivîmes ce débat, stimulant quoique moralement discutable, pendant les heures qui suivirent, tout en inspectant la base des falaises et escaladant les pentes rocheuses. La chaleur était intense, et nous bûmes des litres du thé froid que Daoud avait apporté. Anubis refusa même l'eau dont nous nous étions également pourvus, mais réussit à renverser la tasse qu'Abdullah tenait en main, inondant sa robe de thé. Puis le chat partit explorer, ou plus probablement chasser, de son côté.

Emerson s'était muni de copies des plans de la Vallée tracés par de précédents chercheurs. Il prit grand plaisir à y trouver des erreurs. Abdullah et Daoud cherchaient des traces de tombes inconnues. Comme la plupart des chasses au trésor, celle-ci avait infiniment de charme et bien peu de chances d'aboutir, car le rocher était aussi percé de trous qu'une passoire. Certaines personnes ont – ou développent – un instinct apparemment surnaturel pour ces choses ; Balzoni, le

flamboyant prodige italien qui avait été l'un des premiers à travailler dans la Vallée des Rois, avait un talent extraordinaire pour dénicher les entrées secrètes des tombes. Il avait été ingénieur hydraulique et fut parmi les premiers à comprendre que les inondations, plus fréquentes à son époque qu'à la nôtre, pouvaient souligner des traces d'affaissements et déplacements. Abdullah et Daoud n'étaient pas ingénieurs, mais ils descendaient des grands pilleurs de Gourna, qui avaient trouvé plus de tombes que tous les archéologues réunis. Chaque creux dans les rochers pouvait indiquer l'entrée d'une tombe – ou simplement un creux naturel. Nous sondâmes plusieurs de ces creux et examinâmes un amas de rocher semblable à celui décrit par Balzoni dans son rapport sur la découverte du tombeau du roi Ay, dans cette même vallée. Sans le moindre résultat, comme nous nous y attendions.

— Si nous allions jeter un coup d'œil à la tombe d'Ay ? proposa Emerson, désignant l'ouverture qui béait tristement au-dessus de nous.

— Cela ne ferait que me déprimer davantage. Elle était en mauvais état la dernière fois que nous l'avons visitée, et je suis sûre qu'elle s'est encore détériorée. Mais on peut en dire autant de tous les monuments d'Égypte. Il est bien difficile de savoir où concentrer nos efforts, il y a tant à faire.

Le couchant tendait ses doigts rougeoyants dans le ciel quand nous reprîmes le chemin de la maison. Elle s'enorgueillissait du beau nom de « Maison des Portes des Rois » mais cette appellation n'apparaissait que sur le papier à lettres de Cyrus. Les Européens l'appelaient « chez Vandergelt » et les Égyptiens « le château de l'Amerikâni ».

La vallée principale était déserte, touristes et guides avaient regagné le bord du fleuve où les bateaux les reconduiraient vers leurs hôtels sur la rive est. L'ombre s'épaississait. Emerson pressa le pas. J'entendis un roulement de cailloux, et Abdullah, qui trottait derrière nous, émit un juron arabe étranglé, où il y avait le mot « chat ». J'en déduisis qu'Anubis l'avait fait trébucher. La robe gris-beige de l'animal se fondait si bien dans le crépuscule qu'il en devenait presque invisible.

Il avait dû ensuite passer devant, car il nous attendait sur le perron.

— Vous voyez, m'exclamai-je, ma méthode est efficace !

— Humpf, répondit Emerson.

Il avait ri de moi au déjeuner, en me voyant enduire de beurre les pattes du chat, selon la vieille méthode traditionnelle, pour le dresser à rester dans sa nouvelle demeure. Il avait également insinué que Vandergelt ne serait peut-être pas enchanté si nous faisions d'Anubis un résident permanent. Je rétorquai que nous nous occuperions de ce problème quand il se présenterait – s'il se présentait.

J'avais demandé que le dîner fût servi tôt, car j'espérais convaincre Emerson de venir faire une promenade au clair de lune – sans Abdullah ni Daoud. Mais quand je le lui proposai il déclina mon offre. Nous nous retirâmes donc dans la bibliothèque – Vandergelt possédait l'une des plus belles collections d'ouvrages sur l'égyptologie – et Emerson sortit sa pipe.

— Peabody, voulez-vous venir ici ?

— Non merci, je préfère ce fauteuil.

Il s'était installé sur un grand canapé de style turc, envahi de coussins moelleux. J'avais pris un livre et choisi un fauteuil à dossier droit.

Il se leva, saisit le fauteuil, avec moi dedans, et le porta à côté du canapé où il le posa dans un bruit sourd.

— Je me plie à vos désirs, ma chère Peabody.

— Oh, Emerson, commençai-je.

Mais en le voyant dressé devant moi, mains sur les hanches et lèvres incurvées, je ne pus réprimer un sourire. Je me levai et pris place sur le canapé.

— Voilà qui est mieux, fit-il en me rejoignant et passant le bras autour de mes épaules, c'est bien plus amical, et d'ailleurs, je ne veux pas qu'on nous entende.

Le chat sauta et s'assit à l'autre bout du canapé. Ses grands yeux verts nous regardaient sans ciller.

— Anubis nous écoute, dis-je.

— Un peu de sérieux, Peabody, je veux que vous me fassiez une promesse. Je ne vous l'ordonne pas, je vous le demande.

— Bien sûr, mon ami. De quoi s'agit-il ?

— Donnez-moi votre parole que vous n'irez pas rôder près des falaises, ou ailleurs, toute seule. Si vous recevez un message vous demandant de l'aide, ou proposant de vous montrer l'emplacement d'antiquités précieuses…

— Enfin, Emerson, à vous entendre, je ne vaux pas mieux qu'une héroïne de roman gothique. Vous savez bien que je suis une femme sensée et rationnelle. Quand ai-je commis ce genre de bêtise ?

Les lèvres d'Emerson s'entrouvrirent et son noble front se plissa d'indignation, mais il savait par expérience que toute contradiction ne mènerait qu'à davantage de protestations, et non à l'accord qu'il souhaitait.

— Disons que votre confiance en vous est inquiétante, Peabody. Avec votre ombrelle, vous vous sentez capable de tenir tête à plusieurs hommes. Ai-je votre parole ?

— Si vous me donnez la vôtre d'en faire autant. (Ses sourcils se rapprochèrent.) Votre confiance en vous est inquiétante, Emerson, vous vous sentez capable…

Il éclata de rire et mit fin à mon discours d'une façon que je jugeai particulièrement agréable. Notre étreinte fut courte, cependant, il semblait gêné par le regard fixe du chat, car il lui jeta un coup d'œil embarrassé avant d'enchaîner :

— Ce n'est pas du tout la même chose, Peabody, mais je veux bien prendre quelques précautions. J'espère que vous n'avez pas cru que je refusais votre proposition d'une promenade au clair de lune parce que je n'en avais pas envie ? Non. Nous ne sortirons pas de nuit avant que ce problème soit réglé.

— Quel problème ?

— Allons, Peabody, d'habitude, vous êtes la première à voir des présages et des signes de désastre imminent dans tout ce qui nous arrive. Quand nous en avons discuté pour la première fois, nous manquions d'éléments, mais les indices s'accumulent. La fouille de notre chambre, trois tentatives d'enlèvement ou d'attaque en moins d'une semaine…

— Trois ? Je n'en vois que deux.

Emerson ôta son bras et se pencha en avant pour reprendre sa pipe.

— L'incident de Meïdoum a des aspects intéressants.

D'abord, je ne compris pas de quoi il parlait, puis j'éclatai de rire ;

— Ce jeune Allemand écervelé qui a tiré sur une gazelle ? Je vous l'ai dit, la balle est passée loin de moi. De plus, il faudrait être fou pour tenter de m'assassiner en plein jour, entourée de témoins. Pour le tueur, réussir un tel coup équivaudrait à se suicider, votre caractère emporté vous aurait poussé à vous faire justice sur-le-champ. Non, c'est absurde !

— J'ai plutôt tendance à considérer ce jeune homme comme un ange gardien, dit lentement Emerson. Qu'est devenu l'ouvrier qui devait vous conduire à une tombe inconnue ? Nous ne l'avons jamais revu.

— Il a eu peur.

— Pardi ! Il semble que ce soit à vous qu'en veulent ces inconnus.

— Les trois hommes qui vous ont attaqué dans le jardin…

— Je vous l'ai dit, ils étaient d'une délicatesse rare, me coupa-t-il avec impatience, ils voulaient simplement s'assurer que je ne serais pas dans les parages quand mon double vous enlèverait. Tous ces actes doivent avoir un mobile, et je ne vois rien, dans ce que nous avons fait récemment, qui puisse éveiller l'intérêt d'un criminel, sauf la découverte de la Cité Perdue et de son or.

— Vous tirez là des conclusions hâtives. Vous ou moi sommes peut-être capables de rassembler de vagues indices et des éléments éparpillés, pour arriver à la bonne conclusion, à savoir le bien-fondé des rêveries de Willoughby Forth et l'endroit où se trouvait le trésor. Mais qui d'autre serait capable d'un raisonnement aussi brillant ?

Emerson tourna lentement la tête, exactement comme le fait Bastet avant de bondir sur une victime inconsciente du danger. Il me regarda droit dans les yeux.

— Non, m'exclamai-je, ce n'est pas possible ! Cela fait des années que nous n'avons pas entendu parler de lui.

— Seul un homme qui possède des sources d'informations partout dans le monde – comme une toile d'araignée, avez-vous dit un jour, je crois –, qui connaît l'univers de l'archéologie, ses

praticiens, son histoire et ses légendes, qui a de bonnes raisons de haïr l'un de nous et de meilleures encore de…

— L'homme qui a essayé de m'enlever n'était pas le Maître du Crime, Emerson, je ne m'y serais pas trompée. Après tout, j'ai été obligée de passer beaucoup de temps tout près de cet homme.

Je reconnais que j'aurais dû montrer plus de tact, car la réaction d'Emerson fut un chapelet de jurons, dont certains m'étaient inconnus. Il me fallut beaucoup de temps et d'efforts pour le calmer. J'y parvins si bien que je dus lui rappeler, au bout d'un moment, que les rideaux n'étaient pas tirés et les domestiques pas encore couchés.

— Alors, montrons-leur l'exemple, fit-il en m'aidant à me relever.

En montant l'escalier, il reprit, pensif :

— Vous avez sans doute raison, Peabody, j'ai toujours tendance à voir la sinistre main – une autre de vos expressions littéraires, n'est-ce pas ? –, la sinistre main de Sethos partout. Je puis me tromper quant à l'identité de notre adversaire, mais je maintiens ma théorie concernant le motif de cet intérêt. Seul un archéologue ou un étudiant assidu en archéologie peut tirer des conclusions de ces éléments.

— Je suis certaine que ce n'est pas Mr Budge qui a essayé de m'enlever.

Ma petite plaisanterie eut l'effet escompté. Avec un sourire, Emerson m'entraîna dans notre chambre et ferma la porte.

*

* *

Nous passâmes les trois jours suivants à travailler dans la Vallée. Ce furent des jours d'insouciance, rien ne vint perturber notre labeur tranquille et fructueux, sinon de temps à autre un archéologue de passage, informé de notre présence et venant – selon Emerson – voir ce que nous trafiquions. Et le chat Anubis, apparemment décidé à pousser Abdullah au caticide. Je fis de mon mieux pour réconforter notre pauvre contremaître.

— Il vous aime, Abdullah, c'est un grand compliment. Bastet ne vous a jamais témoigné de telles attentions.

Abdullah frotta son crâne douloureux – il venait de heurter un rocher après qu'Anubis lui eut soudain sauté sur les épaules –, peu convaincu :

— Bastet n'est pas une chatte ordinaire, nous le savons tous. Elle parle avec notre jeune maître, elle se plie à ses ordres. Celui-ci est un serviteur du mal, tout comme Bastet est une servante du bien. Même son nom est un mauvais présage, Anubis n'est-il pas le dieu des cimetières ?

Les jours passèrent, sans incident inquiétant, et la vigilance d'Emerson se relâcha progressivement. Malgré son isolement, la Vallée ouest était plus sûre qu'aucune ville. Personne ne pouvait s'approcher, sans être remarqué bien avant d'arriver près de nous.

À la fin du troisième jour, Emerson annonça que nous avions terminé la tâche que nous étions venus accomplir. Nous avions corrigé quantités d'erreurs dans les plans existants de la Vallée et localisé plusieurs sites prometteurs nécessitant de plus amples investigations – dont un, en particulier, qui offrait une cachette satisfaisante pour les sceptres. Abdullah fut content d'apprendre que nous avions presque fini. La cartographie ne figure point parmi ses activités favorites. Tout comme son maître, il préfère creuser.

— Combien de temps encore ? s'enquit-il sur le chemin du retour.

— Une semaine au maximum, dit Emerson. (Il me lança un regard provocant.) Vandergelt Effendi sera bientôt là, je veux avoir quitté sa maison avant son retour.

Nous avions reçu la veille un télégramme de Cyrus, annonçant son arrivée imminente au Caire et exprimant son espoir de nous voir bientôt.

— Peut-être que le chat restera ici avec l'Effendi ? fit Abdullah d'un ton plein d'espoir.

— C'est un problème, convint Emerson. Nous allons camper à Amarna, nous ne pouvons pas nous encombrer d'un chat.

Un raclement de cailloux et un couinement pathétiquement écourté précédèrent l'apparition d'Anubis, portant entre les dents une petite forme brune inerte.

— En tout cas, la nourriture ne posera pas de problème, remarquai-je.

Abdullah marmonna quelque chose dans sa barbe. Daoud, grand homme silencieux qui se départait rarement de sa placidité, jeta un coup d'œil gêné au chat ; ses doigts se tordirent en un geste rituel destiné à éloigner le mal.

Le chat disparut avec sa proie et nous marchâmes quelque temps en silence. Puis Abdullah reprit la parole.

— Il y aura une fantasia ce soir, chez le frère de mon père, en l'honneur de ma visite sur la terre de mes ancêtres. Mais l'honneur serait encore plus grand si le Maître des Imprécations et vous, Sitt Hakim, étiez présents.

— L'honneur serait pour nous, répondit Emerson comme la courtoisie l'exigeait, qu'en dites-vous, Peabody ?

J'étais tentée. J'avais envie de connaître l'oncle d'Abdullah, qui avait une certaine réputation dans la région de Louxor. Né et élevé à Gourna, village sur la rive ouest dont les habitants étaient pilleurs de tombes de père en fils, il s'était constitué, par des moyens que nul n'avait envie de connaître, une fortune suffisante pour acquérir une belle maison sur la rive est, près de Louxor. La fierté familiale l'obligeait à engager les meilleurs artistes pour sa fantasia.

Ces fêtes consistent essentiellement en musique et en danse. Au début, la musique égyptienne était pénible à mes oreilles, la voix des chanteurs glisse sur une gamme assez restreinte et les instruments, selon les critères européens, sont primitifs. Cependant, comme pour la plupart des formes d'art, une exposition prolongée accroît l'appréciation ; j'écoutais maintenant avec un relatif plaisir les voix nasales accompagnées de flûtes et de cithares, de tambourins et de *zemr* (sorte de hautbois). Les rythmes insistants des percussions (dont il existait une grande variété) en particulier étaient du plus intéressant effet.

J’acceptai l’invitation avec la gratitude requise. Prenant le bras d’Emerson, je laissai les autres prendre de l’avance avant de dire à voix basse :

— Annulez-vous donc votre interdiction de toute sortie nocturne ? Il ne s’est rien passé depuis que nous sommes arrivés à Louxor…

— J’ai fait ce qu’il fallait pour cela, répliqua Emerson avec hauteur. Par ailleurs, ce n’est pas ce genre de sorties nocturnes qui m’inquiète. Je défie le plus audacieux des kidnappeurs de vous enlever quand vous êtes sous la protection de trois gardes tels que nous. (Voyant mon expression – car il sait combien je déteste être considérée comme une femme sans défense – il ajouta :) Nous pourrions dîner à l’hôtel et les rejoindre ensuite. Carter est à Louxor, j’aimerais bien bavarder un peu avec lui, et le préparer à notre future grande découverte.

Tout fut donc arrangé. Nous envoyâmes un message à Howard, l’invitant à dîner avec nous à l’hôtel Louxor, et au coucher du soleil nous montâmes à bord de la felouque qui devait nous emmener sur l’autre rive. Abdullah et Daoud avaient des allures d’émirs avec leurs plus beaux atours et leurs plus grands turbans ; la barbe blanche du premier avait été si bien lavée qu’elle brillait comme de la neige. Il nous fallait absolument nous montrer à la hauteur ; Emerson en convenait, mais tandis que je lui nouais sa cravate il grogna qu’il avait l’impression d’être un petit garçon rendant visite à son riche parrain.

La passerelle, qui servait de rame en cas de faible vent, venait d’être retirée, et nous nous éloignions du quai quand une longue forme sinueuse bondit dans l’embarcation. À cause de la pénombre grandissante, il fut d’abord difficile de distinguer ce dont il s’agissait. Emerson, laissant échapper un juron, tenta de me pousser dans le fond crasseux du bateau, et Abdullah aurait perdu l’équilibre si Daoud ne l’avait retenu. Je résistai à Emerson, car, bien sûr, j’avais tout de suite identifié notre nouveau passager.

— Ce n’est que le chat, fis-je, très fort, Abdullah, pour l’amour du ciel, cessez de vous agiter ainsi, vous allez salir votre belle robe.

Abdullah n'avait jamais juré en ma présence. Il ne le fit donc pas, mais les bruits étranglés qu'il émit donnaient à penser qu'il se retenait de toutes ses forces.

— Satanée bestiole ! s'exclama Emerson, Amelia, je refuse d'emmener un chat dîner au Louxor.

— Jetons-le par-dessus bord, proposa Abdullah.

J'ignorai cette suggestion, comme Abdullah s'y attendait probablement.

— Nous n'avons pas le temps de le ramener à la maison. Le passeur aura peut-être un bout de corde qui pourrait servir de laisse.

— Je suis contre l'idée de trimbaler un chat en laisse comme si c'était un chien, martela Emerson, ce sont des êtres indépendants, ils ne méritent pas un tel traitement. (Le chat traversa l'embarcation, oscillant comme un acrobate, et s'installa près de lui.) Tant d'histoires pour un chat, fit-il en le caressant sous le menton. S'il se perd, il n'aura qu'à se débrouiller tout seul.

Emerson et moi attirons souvent l'attention lors de nos apparitions en public. J'espère ne pas être taxée de vanité en disant que tous les yeux se fixèrent sur nous quand nous entrâmes, bras dessus, bras dessous, dans la salle à manger de l'hôtel. La tenue de soirée blanche et noire d'Emerson mettait en valeur sa magnifique stature, ses beaux traits burinés et sa démarche royale. Il me semble que j'avais moi-même belle allure. Pourtant, je crois que certains des yeux écarquillés fixés sur nous – et les rires étouffés qui ricochaient dans la salle – n'étaient rien moins qu'admiratifs. Anubis avait refusé de rester sur le bateau. Il se pavanait derrière nous avec une dignité égale à celle d'Emerson, queue dressée, regard fixé droit devant lui. Son expression aussi ressemblait de façon frappante à celle d'Emerson. Les mots « hauteur aristocratique » venaient immédiatement à l'esprit.

Il se conduisait mieux que certains des convives. Le groupe de jeunes gens installés à une table proche, par exemple, qui avaient visiblement trop bu et ne méritaient pas le titre de gentlemen. L'un d'eux se pencha tant en arrière sur sa chaise pour voir le chat qu'il tomba à la renverse. Ses compagnons

furent plus amusés que gênés de l'incident ; avec force exclamations et commentaires portant l'accent rocailleux de la jeune Amérique, ils le relevèrent et le réinstallèrent.

— Vas-y, Fred, dit l'un d'eux, montre-leur comment on sait tomber quand on est sportif !

Howard arriva à temps pour assister à la fin du spectacle.

— Mrs Emerson souhaiterait peut-être changer de table, proposa-t-il en regardant de travers le groupe de fêtards bruyants.

— Mrs Emerson ne saurait être dérangée par une bande de tapageurs, rétorqua Emerson.

Il fit signe au serveur et lui déclara, assez fort pour être entendu de toute la salle :

— Veuillez informer le directeur que s'il ne chasse pas ces gens immédiatement, je m'en chargerai.

Les jeunes gens furent évincés sans autre forme de procès.

— Là, vous voyez, fit Emerson en souriant à Howard, c'est comme cela qu'il faut s'y prendre.

Nous dûmes expliquer la présence d'Anubis, qui se signala à l'attention de Carter en reniflant bruyamment le bas de son pantalon. Je présume que le bruit et la sensation qui l'accompagnait devaient être assez surprenants pour quelqu'un ignorant qu'il y avait un chat sous la table. Une fois la situation éclaircie, Howard éclata de rire et hocha la tête.

— Je devrais savoir qu'il faut s'attendre à tout de votre part. C'est bien votre genre de vous charger du chat du pauvre Vincey. Il l'aime à la folie, et cette bête ne s'entend pas avec grand-monde.

— Puisque vous l'appelez « le pauvre Vincey », j'en déduis que vous considérez qu'il a été traité injustement ? demandai-je.

Howard parut mal à l'aise.

— Je ne connais pas le fond de l'histoire. Personne ne le connaît, je pense. C'est un type charmant, très aimable. Je n'ai jamais rien entendu dire contre lui sauf… Mais ce ne sont que des racontars, et je ne devrais pas parler de cela en votre présence, Mrs Emerson.

— Ah, dis-je en faisant signe au serveur de re-remplir le verre du jeune homme. *Cherchez la femme*[6] *!* Ou serait-ce *les femmes ?*

— Pluriel, sans aucun doute, répondit Howard. (Il croisa le regard d'Emerson et se hâta d'ajouter :) Des racontars, je vous l'ai dit. Heu… Parlez-moi de vos travaux dans la Vallée. Avez-vous trouvé de nouvelles tombes ?

Pendant tout le reste du repas nous nous cantonnâmes dans des bavardages professionnels. Emerson prit un malin plaisir à taquiner notre jeune ami par de vagues allusions qu'il refusait d'expliquer. Howard était sur le point d'exploser de curiosité quand Emerson consulta sa montre et le pria de nous excuser.

— Un de nos amis donne une fantasia en notre honneur, expliqua-t-il, déformant un peu la vérité, nous ne devons pas arriver trop tard.

Nous nous séparâmes à la porte de l'hôtel. Howard partit à pied, sifflotant gaiement, et nous marchandâmes le prix de notre course avec un cocher. La grand-rue de Louxor, avec ses alignements d'hôtels modernes et de ruines antiques, longe le fleuve ; derrière se trouve un village typique, huttes resserrées et chemins de terre. Aucun pressentiment de désastre imminent ne troublait mon esprit. Je m'inquiétais davantage de mes fines chaussures du soir, mes jupes traînantes et la distance que nous avions à parcourir. Ceci ne prouve pas, comme le soutiennent certains, que les pressentiments sont pure superstition, mais simplement que de temps en temps, ils font défaut. J'eusse préféré que les miens choisissent un autre moment pour ce faire.

Nous laissâmes derrière nous les lumières de l'hôtel et prîmes une voie étroite entre les champs de cannes à sucre, plus hautes qu'un homme. Les feuilles bruissaient doucement dans la brise du soir. De temps en temps les lumières d'une maison isolée scintillaient à travers les tiges. Les odeurs mêlées caractéristiques des villes égyptiennes – ânes, feux de charbon et manque d'hygiène – s'estompèrent, remplacées par le parfum plus salubre de végétation et de terre fraîchement labourée. La

[6] En français dans le texte. *(N.d.T.)*

voiture étant découverte, l'air nocturne rafraîchissait mon visage, le claquement régulier des sabots du cheval, le crissement des sièges de cuir se mêlaient en une atmosphère romantique, magique. Je m'appuyais contre l'épaule d'Emerson, son bras m'entourait. Même le regard fixe d'Anubis, assis sur le siège en face de nous, ne pouvait gâcher un tel moment.

Les touristes prenaient souvent cette route, car c'était une des seules à Louxor assez large pour y circuler en voiture. Nous en croisâmes une ou deux et dûmes nous ranger pour les laisser passer.

Le cocher regarda derrière lui, jurant en arabe. Je ne pouvais rien distinguer, mais j'entendais déjà le bruit de sabots au galop et un chœur de voix étouffées. Quelqu'un se rapprochait de nous, et voulait sans doute nous dépasser, car le bruit enflait rapidement.

— Mon Dieu ! m'exclamai-je en tentant de regarder par-dessus le haut dossier de cuir.

— C'est une bande de jeunes touristes sans cervelle, fit Emerson, ils font tout le temps la course dans cette ligne droite. (Il se pencha et tapota l'épaule du cocher.) Il y a de la place là, juste devant nous, derrière ce mur.

Le cocher obéit et se rangea juste à temps, l'autre voiture passa dans un fracas de tonnerre. Des cris, des hourras, des bribes de chants éraillés nous parvinrent, et quelqu'un agita une bouteille. Puis les lumières de la voiture disparurent dans un virage.

— Ils vont se retrouver dans le fossé s'ils continuent à cette allure, remarqua Emerson en se rasseyant.

Nous repartîmes, et arrivâmes enfin dans une zone plus peuplée, où se mêlaient bizarrement humbles huttes et villas entourées de murs, séparées par des champs sans clôtures.

— Nous arrivons, fit Emerson. Nom de nom, j'avais raison ! C'est la voiture qui nous a dépassés, là, dans le fossé.

— Ne devrions-nous pas nous arrêter pour les aider ? demandai-je.

— Pourquoi diable ? Qu'ils marchent, cela les dessoûlera.

Il s'était déjà assuré, tout comme moi, que le cheval n'était pas blessé, qui attendait patiemment sur le bas-côté, tandis que

les hommes tentaient de redresser la voiture. Ils riaient et juraient, de toute évidence, personne n'avait de mal.

Nous nous étions quelque peu éloignés quand le chat se redressa soudain sur son siège et scruta fixement le côté de la route. Nous longions une sorte de grand bâtiment, qui avait l'air d'un entrepôt ou d'une usine abandonnée. Avant que je puisse voir ce qui avait attiré l'attention du chat, il se tendit et bondit hors de la voiture.

— Satanée bestiole ! hurla Emerson, *Ukaf,* cocher, arrêtez-vous tout de suite.

— Oh, nous ne le retrouverons jamais dans le noir. Viens ici, Anubis, viens là, mon chaton.

Deux orbes éclairées d'une lueur surnaturelle apparurent, au ras du sol.

— Le voilà, dit Emerson, il y a une porte derrière lui, il doit chercher des souris. Ne bougez pas, Peabody, j'y vais.

Avant que je puisse l'en empêcher, il avait sauté. Alors – trop tard – la conscience du danger m'atteignit comme un coup en pleine figure. Car lorsqu'Emerson se baissa pour prendre le chat dans ses bras, la porte devant lui s'ouvrit d'un coup. Je le vis tomber en avant et entendis le bruit sourd et écœurant de la massue frappant sa tête penchée. Bien que folle d'inquiétude, je ne pouvais lui porter secours, car j'étais pleinement occupée à repousser les deux hommes qui s'étaient précipités vers la voiture. Le cocher gisait sur la route, face contre terre, un troisième homme tenait les rênes du cheval terrifié. Mon ombrelle du soir – maudite vanité ! – se brisa quand je l'abattis sur le turban de l'un des agresseurs. Il sentit à peine le coup. De fortes mains saisirent les miennes et me tirèrent à bas de la voiture.

Je criai. Je ne le fais pas souvent, mais la situation semblait l'imposer. Je n'espérais aucune réponse. Ce fut avec un soulagement incrédule que j'entendis, à travers le sac extrêmement crasseux qu'on m'avait mis sur la tête, une réponse. Non ! *des* réponses ! On venait à notre secours. Je redoublai de résistance, l'homme qui me tenait dut lâcher l'une de mes mains pour maintenir le sac en place, et je le griffai au

visage, à l'aveuglette mais avec efficacité. Il hurla et me dit quelque grossièreté en arabe.

— Étrangle-la, cette sorcière ! Qu'elle se taise ! cria un autre homme. Vite, ils…

Il s'interrompit dans un grognement de douleur et celui qui me tenait me lâcha si brutalement que je tombai à terre. Le sac s'enroulait autour de mon cou et je ne parvenais pas à l'enlever ; quand je sentis à nouveau que des mains me saisissaient, je frappai de toutes mes forces.

— Aïe ! (Un bon vieux « aïe » bien anglo-saxon. Je cessai de résister et concentrai mes efforts sur le sac. La même voix continua, plaintive :) Crénom, M'ame, ce n'est pas digne d'une dame, de taper sur un type qui ne cherche qu'à vous aider.

Je ne répondis pas. Je ne le remerciai pas, ne cherchai pas à voir qui il était. J'arrachai une lanterne à la main d'un autre homme qui se tenait tout près et fonçai vers la porte de l'entrepôt.

Elle était grande ouverte, le bâtiment était vide. L'obscurité n'y régnait pas complètement, les rayons de lune, passant par les trous du toit en ruine, frappaient le sol. Appelant, courant en tous sens, j'éclairai partout ce sol avec ma lanterne avant d'admettre la vérité : l'entrepôt était désert. Aucune trace d'Emerson, excepté une tache humide, là où un liquide plus sombre et visqueux que de l'eau avait coulé sur le sol crasseux.

Chapitre 6

Je n'hésite pas à user de ruse et à me faire passer pour une faible créature sans défense quand les circonstances l'exigent.

J'ai bien peur que mon comportement dans ces circonstances ne soit guère à mon honneur. La vue du chat marchant tranquillement vers moi me mit en fureur. Je l'attrapai, le secouai, et je crois que je lui hurlai de me dire ce qu'il avait fait d'Emerson. Cette attitude parut le surprendre, au lieu de se défendre et de me griffer, il se laissa pendre, inerte, entre mes mains, en émettant un miaulement interrogateur. Quand il ouvrit la gueule, je vis que quelque chose s'était accroché à l'une de ses dents. C'était un morceau de coton sale, provenant peut-être d'une robe indigène.

Après un temps j'entendis l'un de mes sauveurs murmurer d'une voix soucieuse :

— Hé, les gars, la dame a perdu la tête. Elle va se faire mal, à tout casser comme ça, si je lui donnais un petit coup sur le menton ?

— On ne frappe pas une dame, espèce d'abruti, lui répondit-on d'une voix tout aussi soucieuse, qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ?

Ces mots pénétrèrent le brouillard d'horreur qui m'enveloppait. La honte me submergea, le bon sens me revint. Je tremblais de tout mon corps, la lanterne bringuebalait dans ma main, mais je crois que ma voix était relativement ferme quand je pris la parole.

— Je ne « casse pas tout », messieurs, je cherche mon mari. Il était là. Il n'y est plus. Ils l'ont emmené. Il y a une autre porte, ici, ils ont dû partir par là. Ne me retenez pas, je vous en prie (l'un d'eux m'avait pris le bras). Laissez-moi les poursuivre, il faut que je le retrouve !

Mes sauveurs n'étaient autres que les jeunes Américains au comportement si peu civil à l'hôtel. Ils se trouvaient dans la voiture qui nous avait dépassés. Leur chute dans le fossé avait dû les dessoûler, car très vite ils comprirent et répondirent à ma supplique, avec beaucoup de gentillesse, à leur façon américaine. Deux d'entre eux se mirent immédiatement en devoir de suivre les traces des kidnappeurs, tandis qu'un autre insistait pour que je remonte en voiture.

— Vous ne pouvez pas courir à travers champs dans cette tenue, M'ame, dit-il quand je fis mine de résister, laissez faire Pat et Mike, ce sont de vrais chiens de chasse. Une goutte de brandy ? À titre purement médical, bien sûr.

Peut-être fut-ce le brandy qui m'éclaircit les idées, mais je préfère croire que ce fut la résurgence de mon indomptable volonté. Bien que chaque parcelle de mon corps brûlât de se joindre à la poursuite, je compris la valeur de l'argument, et il me vint à l'esprit qu'une aide plus efficace se trouvait tout près. L'un des jeunes gens – ils étaient cinq au total – accepta de se rendre chez l'oncle d'Abdullah pour informer notre *raïs* de ce qui venait d'arriver. Il ne fallut pas longtemps, même si l'attente me parut interminable, pour qu'Abdullah et Daoud soient auprès de moi. Je fus bien près de m'effondrer en voyant le visage familier d'Abdullah, déformé par l'inquiétude et l'incrédulité. Emerson lui semblait un dieu, inaccessible aux dangers ordinaires.

Aidés par les jeunes Américains et une quantité de leurs parents, Abdullah et Daoud fouillèrent les champs et les maisons avoisinantes, ignorant les plaintes (légitimes) de leurs occupants. Mais trop de temps avait passé. Il était peut-être à des miles de là maintenant. La route poudreuse gardait son secret, trop de véhicules y avaient circulé.

L'aube faisait pâlir le ciel quand je me laissai persuader de regagner le Château. Le cocher n'avait été qu'assommé. Ranimé

par un peu de brandy et un bakchich, il fit tourner son cheval et sa voiture. Daoud et le chat m'accompagnèrent. Je crois que j'eus la courtoisie de remercier les Américains. Ce n'était pas leur faute s'ils considéraient toute l'affaire comme une excitante aventure.

*
* *

J'ai du mal à me rappeler mes sensations durant les jours qui suivirent. Les événements se découpent dans ma mémoire, nets et clairs, telles des gravures, mais c'était comme si j'avais été enveloppée d'une coquille de glace froide et transparente, qui ne gênait ni ma vision, ni mon toucher, ni mon ouïe, mais que rien ne pouvait traverser.

Quand la nouvelle de la disparition d'Emerson fut connue, les propositions d'aide affluèrent. J'aurais dû en être touchée, mais non, rien ne pouvait me toucher. Je voulais de l'action, pas de la pitié. Les policiers locaux, houspillés et harcelés, firent montre d'une efficacité rare chez eux. Ils arrêtèrent et interrogèrent tout homme dans Louxor qui avait des raisons d'en vouloir à mon mari. La liste était plutôt longue. À un moment la moitié des habitants de Gourna, qui reprochaient à Emerson sa guerre contre leur habitude de piller les tombes, se retrouvèrent dans la prison locale. Informée par Abdullah (dont plusieurs parents éloignés étaient parmi les prisonniers) j'obtins leur libération. Abdullah avait ses propres méthodes avec les hommes de Gourna, et je savais qu'Emerson lui-même serait intervenu pour interdire le genre d'interrogatoires pratiqués par la police locale. Fouetter la plante des pieds avec des roseaux tailladés figurait parmi leurs méthodes favorites.

Nos amis se précipitèrent. Howard Carter me rendait visite presque chaque jour. Malgré les différences d'opinions qui émaillaient ses relations avec Emerson, Neville fut le premier à offrir son équipe pour nous aider dans nos recherches. Les télégrammes du Caire affluaient, et du Caire aussi arriva Cyrus Vandergelt en personne. Il avait abandonné sa *dahabieh* bien-aimée, n'avait même pas attendu le train régulier. Affrétant un

train spécial, il s'était mis en route dès que celui-ci avait été prêt, abandonnant tout, et ses premières paroles en me voyant furent de réconfort et d'encouragement.

— Ne vous tourmentez pas, Mrs Amelia, nous le retrouverons, même s'il faut découper cette saleté de ville en petits morceaux. Les bonnes vieilles techniques américaines, c'est ça qu'il vous faut. Et Cyrus Vandergelt, U.S.A., est l'homme de la situation !

Les années avaient été douces pour mon ami. Peut-être ses cheveux et sa barbiche s'ornaient-ils de quelques fils argentés supplémentaires, mais leur blondeur pâlie au soleil n'avait pas changé. Sa démarche était toujours aussi athlétique et vigoureuse, sa poignée de main aussi forte, et son intelligence aussi aiguë. Il apporta à notre problème un esprit cynique et une connaissance du monde que personne n'avait pu nous offrir. Quand, en réponse à sa question, je décrivis l'emprisonnement des voleurs de Gourna, il secoua la tête avec impatience.

— Bien sûr, je sais que ces brigands de Gourna détestent mon vieux copain, mais cela n'est pas leur style. Ils ont plutôt tendance à lancer des poignards ou des pierres. Je flaire quelque chose de plus grave. Qu'avez-vous fait ces derniers temps, vous et le professeur ? Ou est-ce cette petite canaille de Ramsès qui a encore fait des siennes ?

Je fus tentée de lui faire part de mes soupçons, mais je n'osai. Je me contentai d'innocenter Ramsès, ce qui était la moindre des choses, et répondis que je n'avais aucune explication.

Cyrus était trop fin pour me croire – ou peut-être me connaissait-il si bien qu'il sentit mon hésitation. Il était aussi trop bien élevé pour mettre ma parole en doute.

— Bon. Je vais vous dire ce que je pense. Il n'est pas mort. On aurait trouvé le… heu… on l'aurait déjà trouvé. C'est forcément une histoire de rançon. Sinon, pourquoi le garderait-on prisonnier ?

— Il peut y avoir d'autres raisons, répondis-je en réprimant un frisson.

— Ôtez-vous cela de la tête, Mrs Amelia, l'argent est un moteur bien plus puissant que la vengeance. Je vous parie que

vous allez recevoir une demande de rançon. Dans le cas contraire, nous offrirons une récompense.

C'était au moins quelque chose à faire. Le lendemain, chaque arbre et chaque mur de Louxor portait nos affiches imprimées à la hâte. Pour des raisons que je ne pouvais expliquer à Cyrus, je n'en attendais aucun résultat, et de fait, le message qui nous parvint ce soir-là n'était qu'indirectement, voire pas du tout, relié à notre offre.

Il nous fut apporté par un fellah loqueteux qui se laissa interroger longuement, ce qui soutenait ses protestations d'innocence. Ce n'était qu'un messager ; l'homme qui lui avait remis la lettre – avec un modeste pourboire et l'assurance d'une récompense bien plus grande lorsqu'il délivrerait le message – lui était étranger. Peu de gens sont bons observateurs, mais il parut évident, à la description embrouillée du porteur, que ni l'homme ni sa tenue ne présentaient de signe distinctif.

Nous renvoyâmes le messager avec force promesses de richesses inimaginables s'il pouvait nous fournir d'autres informations. Je le supposais honnête. S'il ne l'était pas, nous avions plus de chances de nous l'attacher par l'argent que par la menace.

Cyrus et moi nous tenions dans la bibliothèque. Après le départ de l'homme, je restai assise, tournant et retournant la lettre entre mes mains. Elle m'était adressée, en gros caractères d'imprimerie. L'enveloppe portait le nom d'un des hôtels de Louxor.

— Si vous désirez être seule pour la lire… commença Cyrus.

Il m'avait demandé la permission de fumer et tenait un de ses longs cigares.

— Ce n'est pas pour cela que j'hésite, avouai-je, j'ai peur de l'ouvrir, Cyrus. C'est mon premier rayon d'espoir. S'il se révélait vain… Mais une telle lâcheté n'est pas dans mon caractère.

Je tendis une main ferme vers le coupe-papier.

Je lus la lettre deux fois. Cyrus se taisait, ce qui devait lui coûter, car lorsque je levai les yeux vers lui, il était penché en avant, le visage tendu d'impatience. Je lui remis la lettre en silence.

J'aurais pu la donner à quelqu'un en qui j'avais moins confiance sans craindre de trahir un secret mortel. C'était la missive la plus suavement monstrueuse, la plus discrètement menaçante que j'eusse jamais lue. Je me sentais souillée par le seul contact du papier.

Votre mari ne désire pas se confier à nous. Il prétend que sa mémoire est mauvaise. Il semble incroyable qu'on puisse oublier un tel voyage en si peu de temps, mais de récentes expériences pourraient avoir eu sur son esprit comme sur son corps un effet nocif. Vos propres souvenirs, j'en suis sûr, seront plus précis, et vous vous ferez sans doute un plaisir de nous les communiquer, par écrit ou de vive voix. Je me tiendrai sur la terrasse du Winter Palace Hôtel demain soir à cinq heures, dans l'espoir que vous viendrez prendre l'apéritif avec moi. J'ajouterai simplement qu'étant l'un de vos fervents admirateurs, je serais terriblement désappointé si vous envoyiez un remplaçant.

Cyrus jeta le papier par terre.

— Amelia, s'écria-t-il avec des accents déchirants, vous n'avez pas l'intention d'y aller, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas dingue à ce point ?

— Cyrus !

Mon ami exhiba un immense mouchoir d'un blanc de neige et s'épongea le front.

— Excusez-moi, j'ai pris des libertés…

— En utilisant mon prénom ? Mon cher Cyrus, personne n'en a plus le droit que vous. Vous êtes mon pilier.

— Non, mais regardez, insista Cyrus, vous savez aussi bien que moi lire entre les lignes. Je ne sais pas où ce chacal puant veut en venir, mais je suis bien sûr qu'il n'échangera pas Emerson contre une réponse écrite. Comment saurait-il si vous dites la vérité ? Ce n'est qu'une ruse pour s'emparer de vous. Emerson est un dur à cuire, plus têtu qu'une mule. Il ne parlera pas même si on lui brûle les pieds ou si on lui arrache les… Oh, ma pauvre petite, je suis désolé ! Ils ne lui feront rien de tel, ils

savent que ça ne marcherait pas. Mais s'ils vous tenaient dans leurs sales pattes, il cracherait tout de suite le morceau.

— Tout comme moi, si je devais les regarder…

Je ne pus achever ma phrase.

— Vous avez bien compris. Ces sales bandits ont besoin de vous deux. C'est très malin de la part d'Emerson, de prétendre qu'il est amnésique, mais ça ne tiendra pas cinq secondes s'il vous voit. Vous ne pouvez courir ce risque, Amelia, pour le salut d'Emerson comme pour le vôtre. Ils ne lui feront rien de définitif tant que vous êtes dans la nature.

— J'en suis consciente, mon cher Cyrus. Mais comment puis-je ne pas y aller ? C'est notre première, notre seule piste. Vous avez remarqué que ce – chacal puant me semble plutôt approprié – ne me donne aucun indice pour me permettre de le reconnaître. Ce qui signifie que je le connais.

Cyrus se frappa le genou.

— Je l'ai déjà dit et ne cesserai de le redire, vous êtes la petite dame la plus futée que je connaisse. Mais nous devons bien réfléchir, ma chère Amelia. Si j'étais l'auteur de cette machination, je n'irais pas au Winter Palace Hôtel. Je vous ferais remettre un mot par un passant vous demandant d'aller ailleurs – dans un endroit moins sûr. Et vous le feriez, n'est-ce pas ?

Je ne pouvais le nier et ne tentai pas de le faire.

— Mais si j'étais accompagnée, pas par vous, Cyrus, vous êtes trop reconnaissable, mais par Abdullah et ses amis…

— Abdullah est aussi facile à reconnaître que moi. Et soyez sûre, ma chère, qu'on vous ferait aller de plus en plus loin, jusqu'à ce que vos amis ne puissent plus vous aider.

Je baissai la tête. Je ne crois pas avoir jamais éprouvé un tel sentiment d'impuissance. En prenant le risque d'être capturée, ce n'était pas seulement moi que je mettais en danger, mais aussi Emerson. Notre ennemi inconnu n'aurait d'autre recours que de nous assassiner dès que nous lui aurions dit ce qu'il voulait savoir. Il me fallait demeurer libre pour préserver une vie qui m'était plus chère que la mienne. Et cette ignoble lettre m'avait au moins donné ce réconfort : il était en vie.

La voix de Cyrus m'arracha à mes douloureuses pensées.

— Je ne vous ai pas demandé de vous confier à moi, Amelia, et je n'ai pas l'intention de le faire. Mais si vous pouviez me dire ce que veut ce démon, j'aurais peut-être une idée ?

— Vous ne pourriez m'aider, fis-je en secouant la tête, et cela pourrait vous mettre vous aussi en danger. Deux autres personnes seulement…

Ce fut comme un coup de marteau brisant la coquille de calme glacé qui m'entourait. Ma seule excuse est que j'étais tellement absorbée par Emerson que j'en avais négligé d'autres responsabilités, moindres il est vrai. Et voilà qu'elles m'écrasaient. Avec un hurlement qui se répercuta dans les poutres, je me levai d'un bond.

— Ramsès ! Et Nefret ! Mon Dieu, qu'ai-je fais, ou plutôt, qu'ai-je oublié de faire ? Un télégramme ! Cyrus, il me faut envoyer un télégramme, tout de suite !

Je me précipitai vers la porte. Il m'arrêta, me prit aux épaules et s'employa à me retenir.

— Du calme, du calme ! Vous enverrez votre télégramme. Asseyez-vous et rédigez-le, je vais chercher quelqu'un pour le porter à Louxor.

Il me conduisit au bureau, me mit stylo et papier entre les mains.

Le désespoir et le remords me donnèrent la force d'écrire. Quand Cyrus revint j'avais terminé. Je lui tendis le message. Sans le regarder il alla le donner au serviteur qui attendait à la porte.

— Il arrivera à Londres demain, dit-il en revenant.

— Même s'il voyageait sur les ailes du vent, il n'arriverait pas assez vite à mon gré, sanglotai-je. Comment ai-je pu ne pas voir… mais jusqu'à présent je n'avais pas de certitudes.

— Je prescris un peu de brandy, décréta Cyrus.

— Je crois… (je dus m'interrompre pour me ressaisir avant de continuer) je crois que je préférerais un whisky soda, s'il vous plaît.

Quand Cyrus me l'apporta, il mit un genou à terre, comme un page du Moyen Âge devant son maître.

— Vous n'êtes pas seulement la petite dame la plus futée que je connaisse, vous êtes aussi la plus solide et la plus courageuse,

déclara-t-il avec douceur, ne perdez pas espoir, je crois savoir maintenant de quoi il s'agit. Vous, Emerson, le jeune Ramsès et la fillette – la fille de Willie Forth, n'est-ce pas ? Hum hum, n'en dites pas plus, ma chère Mrs Amelia. Et ne vous inquiétez pas pour les gosses. Si la moitié de ce que j'ai entendu dire touchant votre rejeton est vrai, il est de taille à se défendre, et la fillette aussi.

Je dis toujours qu'il n'y a rien de tel qu'un whisky soda pour se calmer les nerfs. Après quelques gorgées je fus en mesure de parler plus posément.

— Vous m'êtes d'un grand réconfort, Cyrus. Vous avez raison, sans aucun doute. Tout de même, je ne sais comment je vais pouvoir attendre leur réponse. Il faudra au moins trois jours pour que je la reçoive.

Mais la bienveillante Providence m'épargna cette angoisse. J'avais le sentiment d'avoir déjà assez à supporter. Quand le serviteur de Cyrus revint de Louxor, il rapportait un autre télégramme. J'étais déjà montée dans mes appartements, mais je ne dormais pas. Cyrus lui-même apporta le message à ma porte. Depuis quand était-il arrivé au bureau du télégraphe, je l'ignore. Les Égyptiens ne partagent pas notre souci occidental de promptitude. Il était adressé à Emerson, mais je l'ouvris quand même, ayant vu d'où il provenait.

— Avertissement reçu et pris en compte, écrivait Walter, tout va bien. Soyez prudents. Lettre suit. Soyez prudents.

Je le tendis à Cyrus. Il avait refusé la chaise que je lui offrais et se tenait debout devant la porte, mains dans le dos, l'air extrêmement embarrassé. Que ces Américains sont puritains, me dis-je, amusée. Seule son affectueuse inquiétude avait pu l'entraîner sans chaperon dans la chambre d'une femme mariée, à la nuit tombée. Et moi qui étais en déshabillé ! J'avais attrapé le premier vêtement qui me tombait sous la main en l'entendant frapper. Il s'agissait d'un négligé en soie jaune particulièrement frivole, tout en volants, rubans et dentelles.

Le message fit oublier dentelle et rubans à Cyrus.

— Dieu merci, fit-il avec sincérité, cela nous fait un motif d'inquiétude en moins. Tout va bien, dit-il.

— Il semble que je sois plus douée que vous pour lire entre les lignes, Cyrus. Pourquoi répète-t-il « Soyez prudents » ? Quelque chose a dû se passer.

— Là, c'est votre anxiété maternelle qui parle, ma chère. Vous ne pouvez savoir ce qu'Emerson disait dans son propre message. Il a dû envoyer un télégramme à son frère voici quelques jours, pour l'avertir du danger.

— C'est ce qui semble. Il ne m'en a rien dit ; sans doute pensait-il que je rirais de son inquiétude, comme je l'ai fait chaque fois qu'il a tenté de me convaincre que nous étions en danger. Le ciel me punit bien cruellement de ne pas l'avoir écouté ! (J'arpentais la chambre en faisant voleter mon déshabillé, sous l'œil attentif de Cyrus.) Je m'emploierai à tenir pour rassurant le message de Walter, poursuivis-je, je ne peux rien faire de plus.

— Dormez un peu, dit gentiment Cyrus, et ne vous inquiétez pas, je ferai de mon mieux pour vous servir.

Mais ce n'est pas lui qui me servit le mieux.

Inutile de dire que je ne dormis pas. Je demeurai allongée, en éveil, comme chaque nuit depuis l'enlèvement – sans me tourner en tous sens, c'est une démonstration de faiblesse que je ne m'autorise pas –, tentant de déterminer ce que je pouvais faire. Cette nuit-là, au moins, j'avais de nouveaux éléments à considérer. Je passai en revue chaque mot, chaque phrase, chaque virgule même de la lettre malveillante. Chaque mot et chaque phrase cachait une menace d'autant plus terrifiante qu'elle était laissée à l'imagination du lecteur (en particulier quand ledit lecteur a une imagination aussi fertile que la mienne). L'homme qui l'avait rédigée devait être un véritable monstre.

Et un monstre arrogant. Il ne se donnait même pas la peine de cacher sa nationalité. Son anglais était aussi bon, sa syntaxe aussi élégante que les miens. J'étais certaine qu'il ne résidait pas à l'hôtel. N'importe qui aurait pu voler du papier à lettre et une enveloppe dans le salon de correspondance. Quant à son but en me proposant ce rendez-vous… Cyrus avait raison, c'était indéniable. Je partageais son opinion. Même si j'avais la

bassesse de trahir quelqu'un sans défense pour sauver la vie de mon mari…

Mais, ô Lecteur, vous connaissez bien mal le cœur humain si vous croyez que l'honneur est plus fort que l'affection, ou qu'un froid raisonnement peut surmonter la terreur d'un cœur aimant ! Si l'être malfaisant s'était tenu devant moi à cet instant, tendant une main et présentant dans l'autre la clef de la prison d'Emerson, je me serais jetée à ses pieds en le suppliant de prendre ce qu'il désirait.

Les soupçons d'Emerson étaient logiques mais sans base solide. La lettre les muait en certitudes. C'était la position de l'Oasis Perdue que cherchait le monstre. Mais que voulait-il exactement ?

Une carte ? LA carte ? Soit il connaissait son existence, soit il était parvenu à la conclusion qu'elle devait obligatoirement exister. Notre voyage nous avait menés dans un désert sans eau, sans repères, et c'eût été folie que d'y venir sans indications précises. Le chacal puant devait savoir que nous disposions d'une carte.

À ma connaissance, il n'en existait plus qu'un seul exemplaire. Il y en avait cinq au début, et pour compliquer encore les choses, deux d'entre eux avaient été falsifiés. J'avais détruit le mien, un des faux. L'exemplaire de Ramsès, que nous avions utilisé pour trouver l'oasis, avait été perdu ou oublié lors de notre départ plutôt précipité de la cité. La copie d'Emerson avait disparu avant même que nous quittions la Nubie. Il restait donc deux cartes, une exacte, l'autre fausse.

L'autre copie falsifiée avait appartenu à Reginald Forthright. Il me l'avait laissée lorsqu'il était parti en expédition dans le désert et comme il me l'avait demandé, je l'avais transmise aux autorités militaires, avec son testament, avant notre propre départ. Ces documents avaient dû être envoyés à son seul héritier, son grand-père, puisqu'il n'était pas revenu. Cette copie ne m'inquiétait pas, car elle n'aurait mené son possesseur qu'à une mort très sèche, très longue et très pénible.

L'original de la carte avait été en possession de Lord Blacktower, le grand-père de Reggie. Il se trouvait maintenant au fond du coffre-fort d'Emerson, dans la bibliothèque

d'Amarna House. Blacktower y avait renoncé, de même qu'à la garde de Nefret, sur l'insistance d'Emerson. J'avais prié qu'on la détruise, mais l'avis d'Emerson avait prévalu. « On ne sait jamais, avait-il dit, il peut venir un temps où… »

Ce temps était-il venu ? Pour la seconde et, je suis heureuse de le dire, dernière fois, mon intégrité chancela sous l'impact de ma toute-puissante affection. Il me fallut mordre bien fort mon oreiller pour que la raison reprenne le dessus.

Je ne pouvais me fier à l'honneur d'un homme qui, de toute évidence, n'en avait pas. Il ne pouvait se permettre de libérer son otage avant de s'être assuré que mes informations étaient exactes – et comment aurait-il pu s'en assurer avant d'avoir fait le voyage et d'en être revenu ? Je n'aurais pu décrire notre chemin ou me souvenir des indications du compas, mais je ne doutais pas qu'Emerson en fût capable. Il avait tenu le compas et suivi les instructions. Le misérable n'aurait pas besoin de carte s'il arrivait à faire parler Emerson.

Non, ce rendez-vous était une ruse. Notre seul espoir était de retrouver Emerson et de le délivrer avant que…

Où pouvait-il être ? Quelque part dans les environs de Louxor, j'en étais sûre. Les recherches avaient été intensives et se poursuivaient, mais nous ne pouvions pénétrer dans chaque pièce de chaque maison, en particulier dans celles des résidents étrangers. L'Égypte jouissait des bénédictions de la loi britannique, qui proclame que charbonnier est maître chez lui. Noble idéal, que j'approuve du fond du cœur… en principe. Les nobles idéaux sont souvent fort incommodes, je me souviens très bien du récit de la fuite de Wallis Budge, avec ses caisses d'antiquités volées, pendant que la police montait la garde devant sa maison, en attendant que le mandat arrive du Caire.

Il nous fallait un mandat, et pour cela il nous fallait des indices. C'était ce que mes amis dévoués tentaient de trouver, interrogeant leurs informateurs dans les villages, écoutant les commérages faisant mention d'étrangers dans la ville, vérifiant chaque rumeur d'activité inhabituelle, et je mettais tous mes espoirs dans leur action.

Je comptais en particulier sur Abdullah et son influence sur les hommes de Gourna, qui avaient la réputation de connaître le

moindre secret de Louxor. Mais étendue dans le noir, sans dormir, je devais m'avouer qu'il me décevait cruellement. Je l'avais à peine vu ces derniers jours. Je connaissais l'une des raisons pour lesquelles il évitait la maison. Il s'était fait statue de la jalousie en me voyant avec Cyrus. Non qu'il m'eût fait l'insulte de supposer que je pourrais m'intéresser à un autre homme. Il était jaloux de Cyrus pour lui-même, parce que toute personne désireuse de nous aider un tant soit peu, moi et Emerson, lui déplaisait. Et Cyrus lui déplaisait d'autant plus que ses propres efforts s'étaient révélés vains. Pauvre Abdullah. Il était vieux, et cette épreuve lui avait infligé un coup terrible. Je doutais qu'il s'en remette jamais totalement.

Que Dieu me pardonne mes doutes. Car c'est Abdullah qui me servit le mieux.

Le lendemain, alors que Cyrus et moi déjeunions en discutant de la marche à suivre pour le rendez-vous proposé, un des serviteurs entra et nous informa qu'Abdullah désirait me parler.

— Faites-le entrer, dis-je.

Le serviteur prit un air scandalisé. Les domestiques, ai-je découvert, sont bien plus snobs que leurs maîtres. Je répétai mon ordre. L'homme haussa les épaules, sortit et revint nous dire qu'Abdullah ne voulait pas entrer. Il souhaitait me parler en privé.

— Je me demande bien ce qu'il peut vouloir me dire que vous ne puissiez entendre, fis-je en me levant.

— Il veut être votre unique soutien et protecteur, ma chère. C'est touchant, une telle loyauté, mais bien vexant. Allez-y.

Abdullah m'attendait dans le hall, échangeant des regards hostiles – et, je crois, des insultes à voix basse – avec le portier. Il refusa de parler tant que je ne l'eus pas suivi dans la véranda.

Quand il se tourna vers moi, je retins mon souffle. Les plis amers s'étaient effacés de son visage, remplacés par un rayonnement d'orgueil et de joie qui le faisait paraître la moitié de son âge.

— Sitt, je l'ai trouvé.

*

* *

— Il ne faut rien dire à l'Amerikâni !

Abdullah me retint par la manche quand je voulus me précipiter à l'intérieur pour annoncer la nouvelle. Encore plus loin de la porte, il reprit, dans un murmure insistant :

— Il ne vous laisserait pas y aller. C'est dangereux, Sitt Hakim, je ne vous ai pas tout dit.

— Alors parlez, pour l'amour du ciel ! L'avez-vous vu ? Où est-il ?

Le récit d'Abdullah me força à restreindre mon impatience rageuse. Il n'avait guère besoin de me rappeler que nous devions agir avec la plus grande prudence – d'autant qu'il n'avait pas encore vu son maître de ses propres yeux.

— Mais quel autre prisonnier pourrait-on garder avec autant de soin dans les environs de Louxor ? La maison est en dehors de la ville, près du village d'El Bayadièh. Elle a été louée à un étranger, *Alemâni* ou *Feransâwi*[7]. Un homme grand avec une barbe noire. On dit qu'il est malade, parce qu'il est pâle et qu'il marche avec une canne quand il sort. Il s'appelle Schlange. Le connaissez-vous, Sitt ?

— Non, mais ce n'est certainement pas son vrai nom, et il a pu déguiser son apparence. Pour l'instant, l'important n'est pas là. Je sais que vous avez un plan, Abdullah, dites-le-moi.

Son plan était celui que j'aurais proposé moi-même. Nous ne pouvions demander à pénétrer dans la maison avant d'être sûrs qu'Emerson s'y trouvait, et nous ne pourrions avoir cette certitude avant d'y avoir pénétré.

— Nous irons donc nous-mêmes, conclut Abdullah, vous et moi, Sitt, mais pas l'Amerikâni.

Il entreprit d'énumérer toutes les raisons pour lesquelles Cyrus ne devait pas participer à l'expédition. De toute évidence, il répugnait à partager les lauriers, mais ses arguments avaient du bon. En particulier quand il prédisait que Cyrus tenterait de m'empêcher d'y aller – et c'était impensable. Je serais devenue folle si j'avais dû les attendre, comme quelque faible héroïne de roman à l'eau de rose, et je n'avais confiance qu'en moi pour

[7] Feransâwi : français. *(N.d.T.)*

agir avec la détermination et la dureté que la situation risquait d'exiger.

Nous décidâmes de nous retrouver une heure plus tard, dans le jardin derrière la maison. Je l'assurai que je trouverais un moyen de tromper Cyrus. Je paraissais calme et posée ? Je l'étais. Il le fallait. Quand je regagnai la pièce où Cyrus m'attendait, je lui offris l'une de mes prestations les plus convaincantes. Un sourire triste et courageux, un entrain forcé.

— Il vérifie les commérages, dis-je en prenant ma serviette, je suis désolée d'avoir été si longue, mais il m'a fallu le réconforter, lui donner l'impression que ses efforts étaient utiles. Pauvre Abdullah ! Il se donne tant de mal.

Nous continuâmes à échafauder des plans pour l'après-midi (qui ne concernaient que lui, mais il l'ignorait). Il persistait dans son opinion que je ne devais pas m'y rendre, et je me permis de montrer une agitation croissante.

— Quelqu'un doit y aller, m'écriai-je enfin, si nous ne suivons pas la piste, si fragile soit-elle, je ne pourrai l'endurer.

— Bien sûr, ma chère, j'ai tout planifié. J'irai moi-même diriger les opérations, dès que vous m'aurez promis de ne pas quitter la maison avant mon retour.

— Très bien. Je cède, puisqu'il le faut – et parce que je sais que c'est la solution la plus sûre pour lui. Je vais monter dans ma chambre et m'y enfermer jusqu'à votre retour. Je prendrai sans doute un petit quelque chose pour m'aider à dormir, sinon le temps me paraîtra trop long. Que Dieu vous accorde vitesse et chance, mon ami.

Il me tapota gauchement l'épaule. Le mouchoir sur les yeux, je m'éclipsai.

Dans ma chambre, je trouvai Anubis étendu de tout son long sur le lit. Comment était-il arrivé là, je ne sais, il allait et venait à son gré, mystérieux comme l'*affrit* que les serviteurs voyaient en lui. Abdullah le détestait autant qu'il le craignait, jugeant la pauvre créature responsable de la capture d'Emerson. C'était absurde, bien entendu. Les chats ne peuvent être tenus pour responsables de leurs actes, puisqu'ils n'ont pas de sens moral digne de ce nom. Si j'avais été encline aux rêveries superstitieuses, je me serais imaginé qu'Anubis regrettait son

implication involontaire dans notre malheur. Il passait beaucoup de temps à rôder autour de la maison, comme s'il cherchait quelque chose – ou quelqu'un ? – et venait souvent dans ma chambre, supportant et même quêtant mes caresses. La fourrure d'un chat amical possède un étonnant pouvoir calmant.

Après avoir salué le chat comme il convenait, bien qu'en hâte, je me dépêchai de me changer. Je n'osais attendre le départ de Cyrus ; Abdullah et moi devions traverser le fleuve et parcourir une longue distance, et je voulais atteindre la maison suspecte avant la nuit. S'introduire en secret dans des lieux inconnus, de nuit, est une entreprise hasardeuse. Il ne me fallut que quelques minutes pour me débarrasser de ma robe à volants et enfiler ma tenue de travail. Machinalement, je tendis la main vers ma ceinture, mais une voix audible seulement à mon oreille intérieure m'arrêta : « Vous sonnaillez comme une fanfare allemande, Peabody », me rappela-t-elle. Réprimant fermement l'émotion qui menaçait de me submerger, j'abandonnai la ceinture, glissant revolver et couteau dans mes poches les plus accessibles. Je fermai ma porte à clef (en m'assurant qu'Anubis se trouvait à l'intérieur) et sortis sur le balcon. Cette saleté de plante grimpante, sur laquelle je comptais pour descendre, était trop éloignée ; il me fallut m'accrocher à la rampe et me laisser tomber d'une hauteur considérable. Heureusement, un parterre de fleurs se trouvait en dessous. Les pétunias et les roses trémières de Cyrus amortirent ma chute.

Abdullah m'attendait. Je ne discutai pas les arrangements qu'il avait pris – les ânes, la felouque prête à nous emmener, les chevaux sellés sur l'autre rive. Une seule pensée pénétrait chaque cellule de mon corps. Bientôt je le verrai. Le toucherai. Sentirai ses bras autour de moi. Car il va sans dire que je n'avais pas l'intention de me contenter d'une reconnaissance prudente suivie d'une retraite stratégique. Mes doigts touchèrent le pistolet dans ma poche. S'il était dans la maison, je l'en ferais sortir, sur l'heure, quels que fussent les obstacles ou les personnes qui se trouveraient en travers de ma route.

Le sentier qu'emprunta Abdullah longeait un fossé d'irrigation traversant des champs de choux et de coton. Des

ouvriers à demi nus se relevèrent et nous suivirent des yeux quand nous passâmes devant eux au galop. Des enfants qui jouaient dans la cour d'une maison agitèrent la main et nous hélèrent. Abdullah ne ralentit pour personne. Quand une chèvre étourdie (dont la barbiche et la face allongée n'étaient pas sans évoquer mon ami Cyrus) vint se promener sur la route, Abdullah planta ses talons dans les flancs de son cheval et l'enleva au-dessus de la bête. Je suivis son exemple.

Il tira enfin sur les rênes au milieu d'un groupe de huttes, où un autre chemin croisait le nôtre. Comme lui, je mis pied à terre. L'endroit était étrangement désert, on ne voyait que quelques hommes, attablés sous un abri rudimentaire, buvant du café. L'un d'eux vint à notre rencontre et tendit à Abdullah un ballot d'étoffe avant d'emmener les chevaux.

— Nous devons continuer à pied, Sitt. Pouvez-vous enfiler ceci ?

Il secoua le ballot, une robe de femme d'un noir terne accompagnée d'un *burko,* ou voile. Quand je m'en fus revêtue, il eut un hochement de tête approbateur.

— Très bien, Sitt. Vous devrez marcher derrière moi, et penser à ne pas faire de grandes enjambées comme un homme. Vous vous en souviendrez ?

Ses lèvres barbues s'incurvaient. Je lui rendis son sourire.

— Si j'oublie, battez-moi. Mais je n'oublierai pas.

— Bien. Venez, nous y sommes presque.

En marchant, je regardai le soleil. Après tant d'années passées en Égypte, j'avais appris à lire sa position aussi facilement que les aiguilles d'une montre. À cet instant, les hommes de Cyrus devaient avoir pris position sur la terrasse du Winter Palace Hôtel. S'y trouvait-il, le misérable inconnu qui avait monté cette ignoble machination ? Je priai qu'il y fût. Notre mission serait plus facile s'il n'était pas chez lui.

Mon cœur fit un grand bond quand j'aperçus devant nous un haut mur en briques de boue. Il était entouré de palmiers et d'acacias poussiéreux ; derrière, on apercevait le toit en tuiles d'une maison. C'était une vaste demeure – une propriété, comme on dit en Égypte, maison, jardins et dépendances entourés d'un mur pour plus d'intimité et de sécurité. Abdullah

passa devant sans même ralentir. Je traînais humblement les pieds derrière lui, tête baissée et cœur battant. Du coin de l'œil, je remarquai que le mur était très haut, et clos le portail de bois.

Quand nous atteignîmes le bout du mur, quelque trente mètres plus loin, Abdullah jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule et tourna à l'angle, m'entraînant derrière lui. Le mur continuait, à angle droit avec la route. Un autre angle nous amena au mur arrière, et, après quelques pas, Abdullah s'arrêta en me faisant des signes.

Son message était clair et je ne pouvais que l'approuver. Derrière nous, un champ de canne à sucre formait une paroi verte qui nous dissimulait aux regards des passants éventuels. Nous nous trouvions à l'arrière de la propriété, aussi loin que possible de l'habitation principale. Les briques de boue, omniprésentes en Haute-Égypte, sont un matériau de construction pratique mais éphémère. Elles s'étaient effritées, de même que le plâtrage qui les recouvrait, créant des fissures et des crevasses.

— Je passe premier, chuchota-t-il.

— Non ! Nous devons reconnaître les lieux avant d'essayer d'entrer, et je suis plus jeune… je veux dire, je pèse moins lourd que vous. Aidez-moi à monter.

Je rejetai la robe et le voile, trop encombrants. Si nous étions surpris à l'intérieur, aucun déguisement ne pourrait nous sauver. Je posai le bout de ma botte dans un trou bien placé ; Abdullah, qui savait depuis longtemps l'inutilité de discuter avec moi, plaça ses mains en coupe sous mon autre pied et me souleva jusqu'à ce que je puisse voir par-dessus le mur.

J'avais espéré trouver un jardin, garni d'arbres et de buissons derrière lesquels nous dissimuler, mais la cour n'était qu'un espace découvert, nu, jonché des habituels détritus domestiques – fragments de pots brisés, bouts de métal rouillés, écorces de melon en décomposition et pelures d'orange. Les gisements d'ordures ménagères, si chers au cœur des archéologues, continuent de se former en Égypte, car les habitants jettent négligemment leurs détritus dans les cours. Cet endroit comptait parmi les plus déplaisants que j'eusse jamais vus – preuve évidente que l'occupant actuel de la maison

n'était que de passage, peu soucieux d'hygiène ou d'apparence. La seule bizarrerie était l'absence de vie animale. Pas de poulets grattant la poussière, pas de chèvres ni d'ânes grignotant les mauvaises herbes rachitiques.

Un cabanon sans porte, couvert de roseaux entassés, avait autrefois servi d'abri à un animal, à en juger d'après la paille répandue et autres signes. Une rangée de tamaris enchevêtrés et poussiéreux cachait en partie l'arrière de la maison. On apercevait une autre cahute, minuscule et sans fenêtre, d'environ trois mètres de côté. Contrairement au reste de la propriété, elle portait des signes de réparations récentes. Ses murs ne comportaient pas de trous, chaque fissure avait été obstruée de plâtre frais qui parsemait de taches pâles la surface gris-brun. Le toit plat était solide, il ne s'agissait pas de l'habituelle couche de roseaux recouverts de mortier.

Quelque chose de précieux devait se trouver à l'intérieur, sans quoi le propriétaire des lieux n'aurait pas pris de telles précautions. Mes jambes flageolèrent sous l'effet d'un regain d'espoir, Abdullah émit un grognement de douleur, je pesais sur lui de tout mon poids. J'allais me hisser sur le mur, car l'euphorie l'emportait momentanément sur la prudence, quand une pensée angoissante me traversa l'esprit. Quelque chose d'aussi précieux n'avait certainement pas été laissé sans surveillance ? Je n'apercevais que l'arrière et un côté de la maison. Je ne voyais pas de fenêtre, mais il devait bien y avoir une porte sur l'un des côtés hors de vue.

Je fis signe à Abdullah de me faire redescendre. Je crois qu'il s'exécuta avec plaisir. Il transpirait abondamment, et pas seulement à cause de mon poids ; le suspense le dévorait tout autant que moi.

Rapidement, je lui décrivis ce que j'avais vu.

— Il y a très probablement un garde, murmurai-je. Pouvez-vous vous faire aussi discret qu'une ombre, Abdullah ?

Le vieil homme porta la main vers son cœur.

— Je m'occupe du garde, Sitt.

— Non, non ! Sauf si c'est absolument nécessaire. Il pourrait crier et en attirer d'autres. Il nous faudra monter sur le toit. Il y a une sorte d'ouverture…

— Je passe premier, décréta Abdullah, la main toujours sur le cœur.

Cette fois, je ne discutai pas.

La brise du soir s'était levée, bruissant dans les cannes à sucre et agitant les feuilles. Ces bruits légers se mêlèrent à ceux, tout aussi faibles, que nous ne pûmes éviter de faire. Ils étaient rares, car malgré sa taille Abdullah se glissa de l'autre côté du mur comme l'ombre que j'avais évoquée. Il était prêt à me recevoir quand j'atteignis le sommet du mur. Sans nous arrêter nous nous glissâmes vers la cahute. Elle était basse, ce devait être un chenil pour chien ou autre animal. Abdullah me souleva, puis me rejoignit sur le toit. Il y avait un garde. Malgré notre discrétion, quelque chose avait dû l'alerter. J'entendis un murmure et un froissement d'étoffe quand il se leva, puis un bruit de pieds nus. Nous nous aplatîmes derrière le petit parapet, retenant notre souffle. Il fit le tour de la cahute, mais sans grande conviction, et ne regarda pas en l'air. On le fait rarement quand on cherche. Il finit par se rasseoir et alluma une cigarette. La fumée s'éleva en fines volutes grises, ondulant dans la brise comme un serpent qui se tord. Alors seulement, nous osâmes ramper vers l'ouverture dans le toit. Elle était fermée par une grille rouillée dont les barreaux étaient si serrés qu'on pouvait à peine glisser un doigt dans les interstices.

Je n'ai pas décrit mes sentiments, et ne tenterai pas de le faire. Le plus grand des génies littéraires ne pourrait évoquer quelque chose d'aussi intense. Je pressai mon visage contre le métal rouillé.

L'intérieur n'était pas totalement obscur, la pièce disposait d'une autre ouverture, une mince fente au-dessus de la porte, sur le mur opposé à celui que nous avions escaladé. Elle laissait passer assez de lumière pour me permettre de distinguer l'intérieur de cette infecte tanière. Les murs étaient nus, sans fenêtre, le sol en terre battue. Aucun tapis, seulement une forme plate et carrée qui devait être un matelas. Le mobilier consistait en une table chargée de quelques fioles, pots et autres objets que je ne pouvais identifier, un unique siège – incongru dans ce décor, car il s'agissait d'un fauteuil confortable de style

européen, tapissé de velours rouge – et un lit bas. Sur ce lit gisait une forme humaine immobile.

Le visage d'Abdullah était si près du mien que je sentais son souffle sur ma joue. Alors, le soleil couchant tendit un bras doré par la fente au-dessus de la porte, illuminant l'intérieur. Je n'en avais pas besoin, je l'avais reconnu. J'aurais reconnu cette silhouette, cette présence, dans la nuit la plus noire. Mais s'il m'était resté du souffle, je n'aurais pu retenir un cri en voyant les traits familiers si terriblement changés.

La barbe dont j'avais décrété le bannissement était revenue, brouillant les lignes fermes de la mâchoire et du menton, s'étalant sur les joues jusqu'à la naissance des cheveux. Ses yeux fermés étaient enfoncés et ses pommettes saillaient comme des pics. La chemise ouverte laissait voir sa gorge et sa poitrine…

Le souvenir d'un autre temps, d'un autre lieu, m'assaillit avec tant de force que mon esprit chancela. Était-ce AINSI qu'une moqueuse Providence avait exaucé mes muettes prières pour que reviennent ces jours passionnés de jadis ? Quand Emerson et moi étions tout l'un pour l'autre, avant Ramsès ? C'est ainsi qu'il m'était apparu en ce jour inoubliable où je pénétrai dans la tombe à Amarna et le trouvai délirant de fièvre. Alors, j'avais lutté avec la mort pour le sauver, et l'avais vaincue. Mais maintenant… Il gisait immobile, les traits pincés et figés comme de la cire jaunie. Seuls des yeux aussi désespérément aimants que les miens pouvaient remarquer le mouvement presque imperceptible de la poitrine. Qu'avaient-ils fait pour réduire un homme de sa trempe à un tel état en si peu de temps ?

Le jour mourant, faisant briller un objet sur la table, me donna la réponse. C'était une seringue hypodermique.

L'horreur de cette découverte avait à peine pénétré mon esprit que je vis autre chose. J'avais remarqué que ses bras s'étiraient derrière sa tête avec raideur, dans une position peu naturelle. Je compris pourquoi. Les menottes attachées à ses poignets étaient accrochées aux barreaux à la tête du lit étroit.

Je ne saurais expliquer pourquoi ce détail m'affecta tant. Cette précaution était certainement raisonnable. Qui voulait retenir Emerson dans un endroit où il ne souhaitait pas rester aurait été fou de négliger pareille mesure. Cependant, j'en fus

terriblement bouleversée, et la force de mon indignation explique peut-être ce qui – paraît-il – suivit.

Je percevais vaguement un bruit de voix à la porte. Le garde avait été rejoint par un autre homme, ils parlaient fort et se racontaient, je pense, des histoires malséantes, car les rires gras fusaient en abondance. Ces bruits s'étouffèrent en un bourdonnement d'insectes. Un nuage noir m'enveloppa, et un rugissement furieux emplit mes oreilles.

Quand je revins à moi, je vis le visage inquiet d'Abdullah, dont le nez touchait presque le mien. Il plaquait une main sur ma bouche.

— Les gardes sont partis chercher de la bière, souffla-t-il, mais ils vont revenir. Vous m'entendez, Sitt ? Le démon est parti ?

Je ne pouvais parler, alors je battis des paupières. Doigt par doigt, en m'observant anxieusement, il relâcha sa prise. Je sentis une douleur aiguë aux mains. En baissant les yeux, je vis que j'avais soulevé la lourde grille de son support. Mes doigts écorchés saignaient.

Abdullah marmonnait en arabe, des incantations destinées à repousser les puissances du mal.

— Le… heu… le démon est parti, chuchotai-je, comme c'est curieux. C'est la deuxième fois qu'une telle chose se produit, je crois, je me suis moquée d'Emerson quand il me l'a raconté, la première fois. Il faudra que je lui dise, que je m'excuse d'avoir douté de lui, quand nous… quand nous…

Consternée, je constatai que je ne pouvais maîtriser ma voix. Je laissai tomber ma tête dans mes bras croisés.

Une main, aussi douce que celle d'une femme, me caressa les cheveux.

— Ne pleurez pas, ma fille, croyez-vous que j'oserai me dire homme, et ami, si je l'abandonnais ici ? J'ai imaginé un plan.

Abdullah ne m'avait jamais parlé qu'avec formalisme, il n'avait jamais utilisé de termes affectueux à mon égard. Je connaissais la profondeur de son estime pour Emerson. « Amour » ne serait pas un mot trop fort, s'il n'avait été galvaudé par le sentimentalisme européen, mais je n'avais pas

compris qu'à sa façon, il m'aimait moi aussi. Infiniment émue, je répondis sur le même ton.

— Père, je vous remercie et vous bénis. Mais que faire ? Il est drogué, ou malade, il ne peut bouger. Je comptais sur sa force pour nous aider.

— Je craignais de le trouver ainsi, répondit Abdullah, on n'enchaîne pas un lion sans lui couper les griffes, on ne met pas un faucon en cage sans…

— Abdullah, je vous aime et vous honore comme un père, mais si vous n'en venez pas au fait, je vais hurler !

Les lèvres barbues du vieillard s'ouvrirent en un sourire.

— La Sitt est de nouveau elle-même. Nous devons partir vite, avant le retour des gardes. Mes hommes nous attendent au croisement.

— Quels hommes ?

— Daoud, avec les fils et petits-fils de mes oncles. Ils ont tous beaucoup de fils, précisa Abdullah avec fierté. Le soleil se couche, c'est un bon moment pour attaquer, à la nuit tombée.

Il ne me vint nulle idée de protester contre ce procédé illégal et dangereux, mais quand il tira sur ma manche je résistai.

— Je ne peux pas le laisser. Ils risqueraient de l'emmener ailleurs, ou de le tuer s'ils sont attaqués.

— Mais Sitt, Emerson me mangera le cœur si vous…

— Il ne pourra le manger que s'il est vivant. Dépêchez-vous, Abdullah, et faites attention à vous, mon ami.

Sa main étreignit la mienne un instant, puis il disparut. Je me retournai pour le suivre des yeux, et le vis repartir aussi silencieusement qu'il était venu.

Bien sûr, je n'avais nullement l'intention de rester sur le toit. Ma force normale n'aurait peut-être pas suffit à soulever la grille, mais heureusement ce petit problème était réglé. Un des côtés de la grille reposait maintenant sur le rebord de l'ouverture, il ne me restait plus qu'à l'écarter. Le passage, estimai-je, devait être juste assez large pour moi. Il le faudrait bien, car j'avais l'intention d'entrer, d'une façon ou d'une autre.

Avant d'avoir pu mettre ce plan à exécution, j'entendis les hommes qui revenaient. Leurs voix étaient plus étouffées maintenant, et après un moment une autre se joignit aux leurs.

Le nouveau venu parlait arabe, mais je compris à son accent et son ton de commandement qu'il n'était pas arabe. La terreur – pour mon mari, non pour moi – et la rage décuplèrent la force de chacun de mes muscles. Il était là, le chef, le misérable inconnu qui avait perpétré cet acte odieux.

Le groupe s'arrêta devant la porte. J'hésitais, les mains crispées sur la grille, sentant à peine la douleur de mes doigts sanglants. Je ne devais pas agir prématurément. Pour l'instant, ils n'avaient aucune raison de soupçonner que les secours arrivaient.

Puis le nouveau venu se mit à parler en anglais.

— Attendez que je vienne vous chercher. Je veux qu'il ait tout à fait repris conscience quand il vous verra.

Je fus stupéfaite en entendant la voix qui lui répondait dans la même langue, c'était celle d'une femme.

— Je vous le répète : il n'est pas si crédule et verra bien que je ne suis pas…

— C'est justement, ma chère, le but de l'expérience. Vérifier s'il est vraiment amnésique. Dans la pénombre, avec ce costume et un bâillon cachant le bas de votre visage, vous lui ressemblez assez pour tromper un mari aimant – au moins assez longtemps pour qu'il pousse un cri et se trahisse. Cela me dira ce que je veux savoir. Et s'il croit que vous êtes sa femme, j'aurai le moyen de le forcer à me dire ce que je veux savoir.

Un murmure inintelligible de la femme le fit éclater d'un rire moqueur.

— La menace suffira, ma chère. Sinon, eh bien, je ne vous abîmerai pas plus qu'il ne sera strictement nécessaire.

Toutes les émotions violentes que j'avais contenues durant ces jours d'attente se mirent à bouillonner en moi, mêlées d'une curiosité lancinante. J'avais une idée de ce que projetait le misérable, et je brûlais de voir mon double. Sa ruse méprisable risquait de réussir, si la copie était assez fidèle.

La porte s'ouvrit brusquement, laissant entrer une faible lumière qui ne venait pas du soleil, maintenant couché. L'homme qui entrait portait une lampe. Croyez bien, cher Lecteur, que j'étudiai son visage avec attention. Sa voix m'avait semblé familière, mais les traits que je découvris ne

correspondaient pas au visage que je m'attendais à voir. Ils étaient déformés par les ombres, et dissimulés sous une grosse moustache et un collier de barbe. C'était peut-être lui, je ne pouvais en être certaine.

Posant la lampe sur la table, il se pencha vers Emerson et le secoua rudement. Sans résultat. Le monstre se redressa, jurant dans sa barbe, et se tourna vers la porte.

— Je vous ai dit de rester dehors !

— Il ne bouge pas.

— La dernière dose d'opium devait être trop forte. Ce n'est pas grave ; dans un instant il va se réveiller en m'insultant.

Il saisit la seringue et la plongea dans un flacon.

— Vous lui en donnez trop, il va mourir.

— Pas avant que je l'aie décidé, rétorqua le misérable, reculez maintenant, il va bientôt revenir à lui.

Je me forçai à regarder sans réagir. L'aiguille pénétra dans une veine. Le geste, d'une précision négligente, suggérait des connaissances médicales. Je le notai, tout envahie que je fusse de haine et de fureur. Quelle que fût la substance injectée, elle était efficace : quelques instants plus tard, Emerson bougea. Son premier mot fut un juron, faible mais caractéristique. Les larmes me vinrent aux yeux, et je me promis de ne plus jamais me plaindre de son langage.

Son adversaire riait.

— Nous voilà bien réveillé ? Encore quelques mots, je vous prie, je veux être certain que vous êtes en état d'apprécier le petit cadeau que je vous ai apporté.

Emerson, obligeant, se livra à une description sentie des ancêtres de son ravisseur. L'autre riait toujours.

— Parfait, je présume que vous n'êtes toujours pas décidé à me confier votre secret ?

— Votre conversation devient ennuyeuse, fit Emerson, combien de fois dois-je vous répéter que je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez ? Et même si je pouvais vous donner les informations que vous cherchez, je ne le ferais pas. Je vous ai pris en grippe.

— Abandonnez tout espoir de secours. (La voix de l'homme s'était durcie. Il effleura du pied l'objet carré, dont je voyais

maintenant qu'il s'agissait d'une trappe ou d'un couvercle en bois.) Avez-vous aussi oublié ce qui se cache là-dessous ?

— Vous vous répétez encore, soupira Emerson, où êtes-vous allé pêcher ces idées mélodramatiques ? Dans un roman, je parie.

Cette réponse parut rendre l'autre furieux. Il se jeta en avant. Un instant, je crus qu'il allait frapper son prisonnier sans défense. Il se maîtrisa par un effort qui fit trembler sa main levée, et dit d'une voix sifflante :

— Ce puits a au moins dix mètres de profondeur. Si quelqu'un tente de pénétrer ici, le garde fera en sorte que vous puissiez le mesurer exactement.

— Oui, oui, je sais, bâilla Emerson.

— Très bien. Voyons si j'ai trouvé le moyen de vous délier la langue.

Laissant la lampe sur la table, il se dirigea vers la porte. Emerson le suivait du regard. Ses pupilles étaient si dilatées que ses yeux semblaient noirs plutôt que bleus. Au bout d'un moment la porte se rouvrit et l'homme entra, poussant devant lui une forme plus petite.

Elle m'aurait trompée moi-même. Elle était vêtue d'une réplique exacte de ma vieille tenue de travail – pantalon turc, bottes, etc. – même une ceinture où pendaient des outils. Ses cheveux étaient du même noir de jais, répandus en cascade sur ses épaules comme s'ils s'étaient détachés au cours d'une lutte. Son ravisseur supposé lui maintenait les bras le long du corps et la gardait hors de la lumière, de sorte que ses traits auraient été difficiles à distinguer même si le bas de son visage n'avait pas été dissimulé par un bout d'étoffe blanche.

— Une visite pour Monsieur, fit l'inconnu, parodiant un majordome bien stylé, n'aurez-vous pas un tendre bonjour pour votre épouse ?

Le visage d'Emerson restait impassible. Seuls ses yeux bougeaient, allant et venant des cheveux de la femme jusqu'à ses bottes.

— On dirait bien une femme, finit-il par grogner avec mépris, difficile d'en être sûr au premier abord, dans cette tenue extravagante…

— Vous prétendez ne pas reconnaître votre propre femme ?

— Je ne suis pas marié, dit Emerson, patiemment, j'ai oublié pas mal de choses, apparemment, mais de cela je suis certain.

— Vous vous contredisez, professeur, comment pouvez-vous en être certain si vous êtes amnésique ?

Un éclat de rire passa les lèvres craquelées d'Emerson.

— J'aurai pu oublier bien des choses, mais une bêtise aussi monumentale, sûrement pas. Jamais, même dans mes moments de faiblesse, je ne serais assez nigaud pour m'encombrer d'une épouse. (Il plissa les yeux.) Ne serait-ce pas, par hasard, la femme qui m'a apporté à manger et à boire hier… ou avant-hier… rappelle pas…

Ses yeux se fermèrent. La femme baissait la tête – de honte, espérai-je. L'homme qui la tenait relâcha son étreinte. Elle se laissa aller contre le mur et retira son bâillon.

— Il perd connaissance, murmura-t-elle, laissez-moi lui donner quelque chose, au moins de l'eau…

Poings sur les hanches, le misérable l'examina avec un sourire sardonique.

— Ô femme, dans nos heures tranquilles hésitante et timide, à nos présents hostile… Quand douleur et angoisse viennent plisser notre front, Tu te fais ange, et non démon ! Soyez donc un ange. S'il meurt avant que j'aie pu mettre la main sur cette satanée bonne femme, je n'aurai aucun moyen de LA forcer à parler.

Il se dirigea vers la porte et ajouta par-dessus son épaule :

— Dépêchez-vous.

Elle attendit jusqu'à ce que la porte claque, puis se détendit. Un long soupir s'échappa de ses lèvres.

— Je n'ai jamais rien compris aux femmes, fit une voix venue du lit, comment pouvez-vous accepter qu'il vous traite ainsi ?

Elle pivota pour lui faire face.

— Vous êtes réveillé ? J'en étais sûre, vous faisiez semblant.

— Pas… complètement.

Elle s'agenouilla près du lit, porta une tasse remplie d'eau aux lèvres d'Emerson, et lui soutint la tête pendant qu'il buvait avidement. Il la remercia d'une voix plus forte. Elle lui reposa

doucement la tête sur le matelas et regarda d'un œil fixe ses doigts tachés.

— La plaie ne guérira jamais, murmura-t-elle, souffrez-vous ?

— J'ai un mal de tête infernal, avoua Emerson.

— Et vos pauvres mains…

Elle fit glisser ses doigts le long du bras droit d'Emerson, toucha les chairs enflées et sanguinolentes de son poignet.

— J'aimerais bien pouvoir m'étirer un peu.

Sa voix avait changé. Je connaissais cette nuance ronronnante, et un frisson me parcourut. Encore maintenant, je déteste avouer l'émotion qui l'avait provoqué. Je suppose qu'il est inutile de la nommer.

Il continua sur le même ton.

— Si j'avais les mains libres, je pourrais mieux vous exprimer ma gratitude pour votre bonté.

Elle émit un petit rire, dans lequel se mêlaient coquetterie et méfiance.

— Et pourquoi pas ? Vous ne pourrez affronter les gardes, vous n'êtes pas assez fort, et si vous croyez obtenir votre liberté en me prenant comme otage, vous vous trompez. Aucun gentleman anglais ne ferait de mal à une femme, il le sait.

La clef de ses menottes se trouvait sur la table. Je reconnus à sa juste valeur ce raffinement de cruauté qui plaçait la liberté en vue, mais hors d'atteinte. Quand elle se pencha pour le libérer, une tresse de ses cheveux frôla la joue d'Emerson.

Bon ! Je voudrais croire que j'aurais pu rester de marbre, même devant ce qui allait visiblement se passer, mais je tenais la grille à deux mains, muscles raidis, quand j'entendis un cri d'alarme venant de la maison. Des cris, des coups de feu ! Mon loyal Abdullah et ses vaillants amis étaient arrivés ! Les secours approchaient ! C'était le moment d'agir.

D'un mouvement des épaules, je rejetai la grille. Je fis passer mes pieds par l'ouverture et… restai bloquée, à un niveau que je préfère ne pas préciser. Il n'y avait pas un instant à perdre. Serrant les dents, je me tortillai et atterris debout, genoux plies, prête au combat. Sortant mon pistolet, je le braquai sur la porte.

Juste à temps ! Et j'aurais bien pu arriver trop tard, en raison de l'instant de délai susmentionné, si l'autre femme ne s'était

pas jetée contre la porte qui cédait. Sa force était insuffisante, à l'instant même où je levai mon arme elle fut écrasée derrière le battant brusquement ouvert. Le bruit de lutte s'enfla et une forme sombre se précipita dans la pièce, prête à exécuter les immondes instructions de son maître.

L'heure n'était pas aux discussions raisonnables. Je fis feu.

Je ne pouvais guère éviter de le toucher, car son corps emplissait tout l'espace de la porte, mais sa blessure n'était pas mortelle. Le cri qu'il poussa en s'effondrant exprimait plus de surprise que de douleur. Et flûte ! me dis-je. Je tirai à nouveau. Je crois que cette fois je le manquai, mais l'effet fut encourageant. Il gémit encore et s'enfuit. Ces bandits mercenaires ne sont jamais fiables.

Je reportai mon attention sur la femme, qui était sortie de derrière la porte et me regardait. J'éprouvai une étrange sensation en la voyant, on aurait dit une image assombrie de moi-même.

Emerson avait posé les pieds par terre et s'était assis. Visiblement, se lever tout à fait aurait été au-dessus de ses forces ; son visage était cendreux et ses bras pendaient, inutiles. Le seul fait de les remuer avait dû être affreusement douloureux. Il me regarda, regarda l'autre femme, puis moi de nouveau, mais ne dit rien.

— Laissez-moi partir, murmura-t-elle, si vos gens m'attrapent j'irai en prison… ou pire… Je vous en prie, Sitt ! J'ai essayé de l'aider.

— Alors filez, dis-je, et fermez la porte derrière vous.

Elle lança un dernier regard à Emerson et obéit.

Enfin, enfin, je pouvais courir là où je brûlais d'être ! Je me précipitai près de lui et m'agenouillai. L'émotion me coupait le souffle et la parole.

Il me regarda d'un œil vide, le front légèrement plissé.

— Une femme en pantalon, c'est déjà déconcertant, mais deux, cela fait un peu trop pour un homme dans mon état. Veuillez m'excuser, madame, mais je crois que je vais profiter de ma liberté pour… Oh, crénom !

Ce fut son dernier mot, reconnaissance amère de son impuissance à faire ce qu'il avait annoncé. Il tomba à genoux et s'écroula face contre terre.

J'étais trop abasourdie pour le retenir. Le pistolet pendait au bout de ma main engourdie. Mais je le tenais braqué vers la porte, soutenant de mon autre bras la tête d'Emerson toujours inconscient, quand le cri d'Abdullah m'avertit que nos sauveurs étaient là. Il fit irruption dans la pièce et s'arrêta net. Sur son visage le triomphe fit place à l'horreur.

— Vous pleurez, Sitt ? Qu'Allah soit miséricordieux… il n'est pas…

— Non, Abdullah, non, c'est bien pis. Oh Abdullah… Il ne me reconnaît pas !

Chapitre 7

Le mariage devrait être un statu quo équilibré entre deux adversaires de même force.

Bien entendu, je ne pensais pas ce que j'avais déclaré à Abdullah. Certains états sont peut-être pires que la mort, mais il en existe peu, voire aucun, qui soient aussi irréversibles. J'aurais de bon cœur sillonné l'Égypte pour retrouver le corps démembré de mon époux, comme fit Isis pour Osiris, j'aurais gaiement pris ma lyre, comme Orphée, pour descendre dans les plus profondes fosses d'Hadès et le ramener, si de tels exploits avaient été possibles. Malheureusement, ce n'était pas le cas, heureusement ils n'étaient point nécessaires. Une lumière brillait au bout de ce triste tunnel. Tant qu'il était en vie, tout restait possible. Et si quelque chose est possible, Amelia P. Emerson retrousse ses manches.

Il fallut du temps pour comprendre ce qui s'était passé. Ma première tâche fut de réconforter Abdullah, qui, assis par terre, balbutiait comme un enfant, de soulagement et de désarroi en voyant son héros tombé si bas. Ensuite il voulut se précipiter pour tuer quelques ennemis de plus, mais il n'en restait aucun ; notre victoire était totale, et comme nos hommes ne se souciaient guère de faire des prisonniers, les survivants s'étaient enfuis en courant, rampant ou se cachant. Je fus navrée d'apprendre que le chef se trouvait parmi les fuyards.

— Mais nous le retrouverons, fit Abdullah, dents serrées, je l'ai vu pendant le combat, avant qu'il fuie ; c'est de son arme qu'est partie la balle qui a blessé Daoud. Je me souviendrai de lui. Et Emerson saura…

Il s'interrompit en me jetant un regard dubitatif.

— Oui, dis-je fermement, il saura. Maintenant Abdullah, cessez vos enfantillages et montrez-vous raisonnable. La blessure de Daoud n'est pas trop grave, j'espère ? Et les autres hommes ?

Par miracle, aucun de nos défenseurs n'avait été tué, bien que plusieurs fussent blessés. Daoud, qui nous rejoignit bientôt, exhibant sa manche sanglante comme une marque honorifique, insista pour aider à porter la civière sur laquelle on emmena Emerson. Je répugnais à le faire transporter, mais les autres solutions étaient encore plus dangereuses ; nous ne pouvions demeurer là, et le village n'offrait aucun refuge dans lequel j'aurais envisagé de soigner fût-ce un chien malade. Emerson avait sombré dans une inconscience profonde, que même les cahots de la charrette commandée par Abdullah pour regagner la rive du fleuve ne purent troubler.

Il va sans dire que je restai constamment à ses côtés. Bien que n'ayant pas pris ma mallette, mes connaissances médicales (qu'Emerson tournait souvent en dérision) m'assurèrent que son pouls était fort et régulier et que sa respiration, bien qu'un peu creuse, ne montrait aucun signe de gêne. Les drogues qu'on lui avait administrées suffisaient à expliquer son état actuel, bien que j'eusse des raisons de soupçonner qu'on lui avait également rationné l'eau et la nourriture. Ses blessures étaient superficielles, sauf celle de la nuque. Celle-là surtout m'inquiétait, car elle pouvait être cause de sa perte de mémoire.

Ce que j'avais pris pour un fin stratagème afin d'éviter d'être questionné se révélait être l'affreuse vérité. Il ne délirait pas, n'avait pas perdu la tête, ses paroles étaient sensées, son esprit clair. Sauf pour un élément d'une certaine importance.

En approchant du Château, je vis qu'il était illuminé des caves au grenier. Je me précipitai, pour qu'Emerson puisse être installé confortablement aussi vite que possible. Quand j'atteignis le portail, Cyrus m'attendait.

Je n'essaierai pas de reproduire ses réflexions. Les blasphèmes américains semblent sans rapport avec l'anglais ou aucune autre langue que je connaisse. Si déterminée que je fusse à me faire entendre, je ne pus interrompre le flot de son

éloquence. Ce n'est qu'en apercevant la civière et son précieux fardeau que Cyrus se tut.

Profitant de cette paralysie vocale temporaire, je lui dis :

— Ne me posez pas de questions maintenant, Cyrus. Aidez-moi à le mettre au lit. Et assurez-vous que le médecin sera introduit immédiatement. J'ai envoyé Daoud le chercher quand nous traversions Louxor.

Lorsque j'eus mis mon malheureux époux au lit (car je n'aurais permis à personne d'autre d'accomplir ce tendre devoir), Cyrus vint me rejoindre. Debout, les bras croisés, il examina mon mari du regard. Puis il se pencha, lui souleva une paupière.

— Ils l'ont drogué.

— Oui.

— Et en dehors de cela ?

J'avais fait tout mon possible. Rentrant le bout de la bande que j'avais enroulée autour de ses poignets déchirés, je me rassis et trouvai la force de révéler la pénible vérité.

— Apparemment, ils ont compris, comme l'aurait compris toute personne connaissant Emerson, que la torture ne ferait que renforcer sa résistance. Il n'est pas gravement blessé, sauf que… Vous vous souvenez, nous avions conclu tous deux, en lisant le message, qu'il devait feindre l'amnésie. Il ne feignait pas, Cyrus, il… il ne m'a pas reconnue.

Cyrus aspira une grande bouffée d'air.

— L'opium suscite d'étranges illusions.

— Il était tout à fait raisonnable. Ses réponses étaient sensées – enfin, pour Emerson. Insulter et se moquer d'un homme qui vous tient en son pouvoir n'est peut-être pas très raisonnable.

— C'est tout Emerson, ça, fit Cyrus en éclatant de rire, mais quand même…

— Il n'y a pas d'erreur, Cyrus. Il m'a regardée en face en m'appelant « madame », et avant cela il avait dit… il avait dit qu'il n'était pas assez nigaud pour s'encombrer d'une épouse.

Les efforts de Cyrus pour me réconforter furent interrompus par l'arrivée du médecin. Ce n'était pas le petit Français pompeux et incompétent dont j'avais dû me contenter lors

d'une précédente occasion, mais un Anglais venu chercher, pour des raisons de santé, un climat plus chaud. De toute évidence, l'effet désiré avait été obtenu, car malgré sa barbe grise et sa maigreur cadavérique, il se déplaçait avec une vigueur de jeune homme, et son diagnostic me donna à penser que nous avions de la chance de l'avoir trouvé.

Nous ne pouvions qu'attendre, dit-il, que se dissipent les effets de l'opium. Bien que les doses aient été fortes, le patient n'avait pas subi leur influence très longtemps. Vu son exceptionnelle condition physique, nous pouvions espérer une guérison rapide et peu pénible. Seule la blessure à la nuque était sérieuse, mais le docteur Wallingford s'en inquiétait moins que moi.

— Le crâne n'est pas fracturé, dit-il en tâtant de ses doigts sensibles la zone endommagée, il a peut-être un traumatisme, nous ne pourrons avoir de certitude que lorsqu'il reprendra conscience.

— Sa perte de mémoire… commençai-je.

— Chère madame, il aurait fallu un miracle pour que sa mémoire ne se brouille pas, après un tel coup à la tête et des doses quotidiennes d'opium ! Reprenez courage, je suis sûr qu'il se rétablira complètement.

Il prit congé en promettant de revenir le lendemain et en me donnant des instructions dont je n'avais pas besoin mais qui achevèrent de me rassurer, puisqu'elles correspondaient en tous points à mes propres intentions : tenir le patient au chaud et au calme, tenter de le faire manger.

— Du bouillon de poulet, murmurai-je distraitement.

Un miaulement léger et musical s'éleva, comme pour approuver. Anubis était entré dans la chambre, silencieux comme l'ombre qu'il semblait être. Je me raidis quand l'animal sauta sur le lit pour examiner Emerson de la tête aux pieds, en s'arrêtant pour lui flairer le visage avec curiosité. L'antipathie d'Abdullah envers lui avait pour source l'ignorance et la superstition mais, fatiguée et inquiète comme je l'étais, je me surpris à partager ses sentiments. Le bandit barbu qui retenait Emerson prisonnier était-il le maître d'Anubis ? Je n'avais pu distinguer ses traits. La voix m'avait rappelé celle de Vincey,

mais même de cela je ne pouvais être certaine, car son ton méprisant ne ressemblait pas aux intonations douces et polies de l'homme que j'avais connu si brièvement. Anubis alla se coucher au pied du lit et entreprit de se nettoyer les moustaches.

Cyrus revint après avoir raccompagné le médecin. Il m'annonça que le cuisinier faisait bouillir un poulet et s'enquit de ce qu'il pouvait faire d'autre.

— Rien, merci. Il a bu un peu d'eau, c'est bon signe. Le docteur Wallingford m'a fait très bonne impression.

— Il jouit d'une excellente réputation. Mais si vous voulez qu'on envoie chercher quelqu'un au Caire…

— Je pense que nous pouvons attendre un peu. Vous devez avoir une foule de questions à me poser, commençons maintenant si vous voulez.

— Je connais l'essentiel de l'histoire, je me suis accordé le plaisir d'une petite conversation avec Abdullah.

En s'asseyant, Cyrus prit un de ses cigares et demanda la permission de fumer.

— Bien entendu. Emerson adore sa pipe puante, l'odeur du tabac le réveillera peut-être. J'espère que vous n'avez pas été trop dur avec Abdullah.

— Je ne pouvais guère le réprimander d'avoir réussi où j'avais échoué. Ni de vous avoir laissée le convaincre de vous emmener. Vous le menez par le bout du nez, Amelia.

— C'est son dévouement pour Emerson qui le poussait. Mais oui, je crois qu'il a aussi de l'affection pour moi. Je ne m'en étais jamais rendu compte. J'ai été très touchée quand il m'a ouvert son cœur, il ne l'avait jamais fait auparavant.

— Hum, fit Cyrus, je suppose que je n'arriverai pas à vous persuader d'aller vous reposer tandis que je veille sur mon vieux copain ?

— Vous supposez bien. Comment pourrais-je dormir ? Allez vous coucher, Cyrus, vous devez être fatigué. Inutile de vous demander si votre mission à l'hôtel a réussi.

— Ce qui m'a flanqué un coup terrible a été de revenir ici et de découvrir que vous aviez disparu. J'ai cru que le message était une ruse pour m'éloigner et vous enlever. J'espère ne plus jamais vivre deux heures pareilles !

— Mon cher Cyrus ! Mais vous voyez, tout est bien qui finit bien.

— Espérons-le.

Il écrasa son cigare. Sa main tremblait un brin, et cette preuve de souci affectueux m'émut profondément.

— Bon, reprit-il, je vous laisse à votre surveillance. Appelez-moi si… Oh flûte, j'ai failli oublier. Le courrier est arrivé cet après-midi, il y a une lettre de Chalfont pour vous.

— La lettre promise, m'écriai-je, où est-elle ?

Cyrus désigna une pile de missives sur la table. Celle que je désirais était sur le dessus et son épaisseur suggérait que son expéditeur avait bien des choses à raconter. C'était le cas. Un bref mot de Walter servait d'introduction.

J'ai décidé de laisser parler le jeune Walter. Son style épistolaire possède un panache qui manque au mien. Vous connaissez suffisamment votre fils pour ne pas vous laisser égarer par sa tendance à l'exagération. Ne vous inquiétez pas pour nous, nous avons pris les précautions nécessaires. C'est nous, chers frère et sœur, qui nous inquiétons pour vous. Tenez-nous au courant, je vous en prie.

Suivaient plusieurs pages d'une écriture serrée que je ne connaissais que trop bien. Je me résous à retranscrire dans son intégralité cet extraordinaire document, car il est impossible de résumer Ramsès.

Chers Papa et Maman, J'espère que vous allez bien. Ici tout va bien. Tante Evelyn m'a promis que mes cheveux repousseraient bientôt.

Après m'être remise du choc causé par cette introduction, je poursuivis ma lecture.

Votre télégramme nous a été d'un grand secours pour éviter des événements bien plus graves que ceux qui se sont effectivement produits, mais j'avais déjà des raisons de soupçonner que quelque chose se tramait. Un soir, en faisant

mes habituelles rondes autour du domaine pour chasser les braconniers et détecter les pièges, je rencontrai un individu à la mine patibulaire qui, au lieu de s'enfuir lorsque je me montrai, courut vers moi avec l'intention évidente de me capturer. Battant en retraite comme la raison semblait l'exiger (car il faisait à peu près deux fois ma taille) je l'attirai dans un épais buisson épineux où je l'abandonnai empêtré inextricablement dans des branches que ma plus petite taille et ma meilleure connaissance du terrain m'avaient permis d'éviter. Pendant que je m'éloignais, il hurla des grossièretés, mais lorsque Oncle Walter vint sur les lieux, avec moi et deux valets de pied, il s'était enfui.

Je regrette de devoir dire qu'Oncle Walter se moqua de moi quand j'affirmai que le comportement du bonhomme laissait craindre les pires desseins. Cependant, quand arriva le télégramme de Papa, il fut suffisamment gentleman pour s'excuser et suffisamment intelligent pour reconsidérer la question. Nous tînmes un conseil de guerre et décidâmes de prendre des mesures défensives. Comme je le soulignai, mieux vaut s'égarer dans trop de prudence qu'échouer faute de précautions.

Tante Evelyn voulait appeler le constable. Elle est très gentille, mais n'a guère de sens pratique. Oncle Walter et moi la persuadâmes que nous n'avions pas de raisons solides de demander une aide officielle, et que pour convaincre la police du bien-fondé de nos inquiétudes il nous faudrait dévoiler des faits que nous avions juré de garder secrets. Voici donc la composition de nos forces défensives :

1 Gargery. Il a été très content qu'on lui demande son aide.

2 Bob et Jerry. Comme vous le savez, ce sont les plus vigoureux valets de pied de la maison, et ils connaissent nos habitudes. Vous vous souvenez que Bob nous fut très utile lors de notre attaque de Mauldy Manor, au cours de laquelle j'eus le bonheur de vous faire évader du donjon.

3 L'inspecteur Cuff. L'ex-inspecteur Cuff, devrais-je dire, puisqu'il a pris sa retraite et cultive des roses à Dorking. Je lui parlai personnellement au téléphone (c'est un instrument très pratique, nous devrions en installer un à Amarna House) et

quand, après bien des récriminations, il accepta d'écouter ce que j'avais à dire, je pus le convaincre de se joindre à nous. Je crois qu'il a soupé des roses. Ne craignez rien, Papa et Maman, nous ne dévoilerons pas le SECRET. J'ai la faiblesse de penser que l'inspecteur a suffisamment confiance en mon humble personne pour me croire lorsque je lui assure que le problème est grave. En ce sens, la confirmation d'Oncle Walter a aussi joué un rôle, mais mineur.

Il est heureux que ces mesures aient été prises (ou, si vous me permettez de le dire, je fus bien avisé de faire en sorte qu'elles fussent prises) car l'inspecteur Cuff, dernier arrivé, n'était pas dans la maison depuis vingt-quatre heures quand l'attaque attendue eut lieu.

Voici ce qui s'est passé.

Enfin ! me dis-je en tournant la page. Je grinçai des dents en découvrant que, au lieu de m'apprendre ce que je brûlais de savoir, Ramsès s'était lancé dans une nouvelle digression.

Si je n'ai pas parlé de Nefret, soyez sûrs que ce n'est pas parce qu'elle reste inactive, ou qu'elle manque de courage ou d'intelligence. Elle est… (là, plusieurs mots avaient été rayés. Soit le vocabulaire de Ramsès s'était révélé insuffisant pour exprimer ses sentiments, soit il s'était repenti d'avoir exprimé lesdits sentiments trop ouvertement*). C'est une personne remarquable. Elle… Mais peut-être les faits pourront-ils démontrer ses qualités plus efficacement que mes simples mots.*

Je pensais (à tort, comme il s'avéra, mais non sans raisons) que Nefret serait celle qui aurait le plus besoin de protection. Car, si les allusions de Papa dans son télégramme et mes propres déductions basées sur ces allusions étaient correctes, elle était la plus directement reliée au SECRET. Il est vrai que ma théorie ne tenait pas compte du fait que le monsieur patibulaire avait paru désireux de s'emparer de MOI, alors peut-être mon esprit chevaleresque avait-il embrumé la puissance habituellement extrême de mon raisonnement. Je me rappelle m'être dit un jour qu'être un jeune gentleman

paraissait causer plus de problèmes que de satisfactions. L'incident que je m'apprête à relater confirme cette opinion, comme vous le constaterez.

Je l'espère bien, marmonnai-je, regrettant de n'avoir pas auprès de moi le petit « gentleman » pour le secouer et le forcer à en venir aux faits.

Ce jour-là, comme d'habitude, Nefret avait pris la voiture afin de se rendre au presbytère pour sa leçon de latin et son instruction religieuse. Elle était accompagnée non seulement par Gargery, qui tenait à conduire, mais aussi par Bob et Jerry. Oncle Walter considérait ces précautions suffisantes, mais une sorte de prémonition (comme Maman en a souvent) me poussa à prendre un des chevaux pour les suivre à distance, discrètement, car j'avais des raisons de supposer que Gargery, Bob, Jerry, voire même Nefret, s'opposeraient à cette décision. Étant presque arrivés, ils avaient baissé leur garde, comme ils le reconnurent ensuite. Après avoir passé cette portion de route déserte (vous vous la rappelez) si propice à une embuscade, sans que rien de tel se produise, ils se trouvaient à une centaine de mètres de la première maison du village quand une autre voiture surgit à la sortie d'un virage, s'approchant d'eux à une allure impressionnante. Gargery se rangea de côté pour la laisser passer. Au lieu de doubler, le conducteur freina et avant même que les roues eussent fini de tourner, des hommes jaillirent de la voiture.

Je voyais tout, car la route est rectiligne à cet endroit, et rien ne gênait ma vision. Inutile de vous dire, j'en suis sûr, que je réagis immédiatement, poussant mon destrier au galop. Gargery sortit une massue (son arme favorite) de sous son manteau et l'abattit sur la tête de l'individu qui tentait de le faire tomber de son siège. Bob et Jerry étaient aux prises avec trois autres bandits. Un cinquième homme tentait d'ouvrir la portière de la voiture.

Un cri m'échappa devant ce terrible spectacle, et je crains d'être à ce point sorti de mes gonds que j'éperonnai de toutes mes forces le pauvre Mazeppa, ce qui se révéla inefficace

autant que cruel. Fâché de ce traitement inhabituel, Mazeppa s'arrêta net et je tombai. J'atterris sur la tête. Sans me laisser abattre, malgré le sang qui coulait de ma blessure, je rampais vers le lieu de l'attaque quand des mains me saisirent brutalement et une voix cria « Je le tiens ! retenez-les, vous autres ! » Ou quelque chose d'approchant. Les autres les retinrent si bien que mon ravisseur arriva à la voiture des bandits. Il m'empoigna par la nuque et le fond de ma culotte, s'apprêtant, peut-on supposer, à me pousser à l'intérieur.

Tout semblait perdu. C'est alors que j'entendis un sifflement bizarre, suivi d'un choc sourd. L'homme qui me tenait entre ses mains, impuissant et hébété (car comme vous le savez, un coup sur la tête a pour effet de désorienter considérablement celui qui le reçoit), poussa un cri et me lâcha. Je suis heureux de dire que la raison surmonta l'ardeur guerrière qui avait failli causer ma perte. Je me laissai rouler sous la voiture, de l'autre côté de la route, jusqu'à un fossé discret.

J'en fus extirpé quelques minutes plus tard par Gargery, à temps pour voir la voiture des bandits s'éloigner dans un nuage de poussière. Mes genoux étant un brin flageolants, Gargery eut la bonté de me tenir par le col, tandis que mes yeux cherchaient le principal objet de mon inquiétude. Je gargouillai « Nefret ? » (j'avais avalé une certaine quantité d'une eau plutôt boueuse).

Elle était là, penchée sur moi, vision angélique… (Ramsès avait biffé ces derniers mots, mais ils restaient lisibles.)… *pâle d'inquiétude… pour MOI.*

« Mon cher frère, s'écria-t-elle avec des accents poignants, vous êtes blessé ! Vous saignez ! » Et de sa propre main, sans souci de la boue et du sang qui tachaient son gant blanc immaculé, elle écarta mes cheveux de mon front.

Ce n'est pas ma blessure, mais l'objet qu'elle tenait dans son autre main qui m'abasourdit (condition, dirait Maman, assez rare chez moi). L'objet en question était un arc.

Gargery m'emmena, pâmé, et nous fûmes bientôt sains et saufs à la maison. Malheureusement, je revins à moi avant que le médecin n'ait suturé mon crâne. Ça fait terriblement mal. C'est à ce moment-là qu'on a dû couper une partie de mes

cheveux, mais Tante Evelyn dit qu'ils repousseront bientôt. Personne d'autre n'était blessé, si l'on excepte quelques bleus et bosses.

C'est Nefret en personne, comme vous l'avez peut-être deviné, qui nous avait tous sauvés. Le misérable qui essayait d'ouvrir la portière de la voiture alla s'étaler par terre, le nez en sang, quand elle la lui claqua à la figure, et celui qui m'emmenait fut arrêté d'une flèche tirée avec une précision digne de Robin des Bois lui-même (s'il faut en croire la légende, ce dont je doute).

L'arc qu'elle dissimulait sous son grand manteau (car le temps était assez froid) était celui qu'elle avait rapporté de Nubie. Contrairement à ceux des militaires, il est fait d'une seule pièce, de vingt-neuf pouces de long seulement. C'est une arme de chasse. Mais pourquoi, peut-on se demander, avait-elle jugé nécessaire de l'emporter ? Je posai la question, et elle y répondit après que nos bons amis se furent regroupés à mon chevet pour un conseil de guerre.

« J'ai toujours une arme à portée de main, depuis le télégramme du professeur, expliqua-t-elle calmement, il n'est pas homme à avoir peur de son ombre, et bien que je sois profondément reconnaissante à nos loyaux amis de la protection qu'ils nous offrent, je ne suis pas de celles qui se cachent en tremblant tandis que d'autres risquent leur vie pour les sauver. Le professeur disait clairement que Ramsès et moi étions en danger, non d'assassinat mais d'enlèvement. Nous savions ce que voulaient les ravisseurs. Qui peut leur donner ces informations ? Seulement vos parents, Ramsès, eux seuls connaissent le chemin menant à l'endroit que recherchent ces misérables. »

« Je pourrais retrouver le chemin », commençai-je, indigné.

« Je le sais bien, mon cher frère, fit-elle en portant un doigt à ses lèvres, mais dans ce monde les enfants sont traités comme des animaux de compagnie, sans raison ni mémoire, et vous êtes l'un des rares qui soit capable de faire ce qu'il dit. S'ils vous veulent, ce ne peut être que comme otage, pour soutirer des informations à ceux qui vous aiment. »

« Et qui vous aiment aussi », me hâtai-je d'ajouter.

« Nos ennemis pourraient tenir ce raisonnement. Ne craignez rien, je sais me défendre. J'ai un couteau, en plus de l'arc, et je m'en servirai si nécessaire. (Son visage se fit grave.) Ce n'est pas pour nous que j'ai peur, mais pour le professeur et Tante Amelia. Ils n'ont pas, eux, nos bons protecteurs, ce sont eux qui courent le plus de risques. »

Ces sages paroles me firent comprendre, chers Papa et Maman, que dans mon inquiétude pour elle je n'avais pas prêté assez d'attention à vos propres épreuves. Je devrais me trouver à vos côtés. J'ai soumis cette idée à Oncle Walter, mais il a refusé catégoriquement de me payer un billet de bateau, et comme je ne possède qu'une livre, onze shillings et six pence, je ne puis agir sans son aide financière. Veuillez télégraphier tout de suite pour lui dire de me laisser venir. Je répugne à quitter Nefret, mais le devoir (et, bien sûr, l'affection) filial surpasse tout. Et en outre, elle a Gargery et les autres. Et en outre, elle se passe fort bien de moi. Veuillez télégraphier tout de suite. Soyez prudents.

Votre fils aimant (et en cet instant extrêmement anxieux) Ramsès.

P.S. Gargery est très déçu de n'avoir pu secourir Nefret comme Sir Galahad.

P.P.S. Si vous télégraphiez immédiatement, je pourrais être près de vous dans dix jours.

P.P.P.S. Ou treize au maximum.

P.P.P.P.S. Soyez prudents.

Il en aurait fallu beaucoup pour détourner mon attention d'Emerson à ce moment, mais cette ahurissante missive y parvint presque. Je me rappelais avoir, un jour, déclaré à Ramsès que l'emphase littéraire devrait s'en tenir à la forme écrite. De toute évidence, il avait pris ce conseil à cœur, mais ses procédés douteux (pâmé, je vous demande un peu ! Que lisait donc cet enfant ?) ne dissimulaient pas son émotion sincère. Pauvre Ramsès. Sauvé au lieu de sauveur, tombé de cheval, attrapé comme un paquet de linge sale, dégoulinant d'eau boueuse, sous les yeux de la jeune fille qu'il aurait tant voulu impressionner… son humiliation avait été totale.

Et il avait supporté cela en homme, tel Emerson ! Il n'était que louanges pour celle dont les exploits avaient voilé les siens. Et cet aveu piteux « elle se passe fort bien de moi » qu'il était touchant pour un cœur maternel ! Vraiment, pauvre Ramsès.

Quant à Nefret, son comportement confirmait ma première impression de son caractère, j'étais convaincue qu'elle constituait un digne ajout à notre petite famille. Elle avait agi avec la vigueur et l'indépendance dont j'aurais moi-même fait montre, et tout aussi efficacement. Moi non plus, je n'ai pas l'habitude de me cacher en tremblant.

La seule idée de la présence à mes côtés de Ramsès tentant de me protéger me glaçait le sang, et j'espérais de tout mon cœur que Walter pourrait l'empêcher de piller une banque ou de jouer les bandits de grands chemins pour réunir la somme nécessaire. Je ne doutais pas de la sincérité de ses déclarations, mais je ne devais pas oublier de télégraphier le lendemain, bien que la teneur du message à envoyer présentât quelques difficultés. Les informer sans les alarmer…

À cet instant un bruissement d'étoffe me précipita au chevet d'Emerson. Il avait tourné la tête ! Ce n'était qu'un léger mouvement et il ne bougea pas davantage, mais je passai le reste de la nuit penchée vers lui, écoutant sa respiration et parcourant doucement de mes doigts chaque trait de ce visage bien-aimé.

La barbe devrait disparaître, bien sûr. Contrairement à ses cheveux, la barbe d'Emerson est raide et piquante. Elle me déplaît aussi d'un point de vue esthétique, car elle cache les lignes admirables de sa mâchoire et son menton, de même que la fossette de ce dernier.

Dans les périodes de désarroi, l'esprit tend à se fixer sur des détails futiles. C'est là un fait bien connu qui explique, je crois, mon omission momentanée de questions plus importantes que la barbe d'Emerson. Cyrus les rappela à mon attention le lendemain, quand il vint m'apporter un plateau de petit déjeuner et demander comment s'était passée la nuit. Je le convainquis – sans difficulté – de prendre avec moi une tasse de café, et l'amusai en lui lisant des passages de la lettre de Ramsès.

— Il me faut leur télégraphier tout de suite, dis-je, la question est : dois-je tout leur dire ? Ils ne savent rien de ce qui s'est passé…

Cyrus, qui gloussait et secouait la tête devant la prose de Ramsès, recouvra immédiatement son sérieux.

— Ma chère Amelia ! s'ils ne savent rien encore, cela ne saurait tarder. Nous n'avons pas tenu sa disparition secrète, nous avons recouvert toute la ville de nos affiches. Je serais bien étonné que les journaux anglais n'en soient pas informés par leurs correspondants au Caire, et alors nous nous retrouverons en première page. La presse vous adore, vous et votre mari, vous le savez bien.

La gravité de la situation m'apparut immédiatement. Avec l'aide de Cyrus, je définis un plan d'action. Nous devions télégraphier tout de suite, pour assurer ceux que nous aimions qu'Emerson avait été retrouvé, que nous étions tous les deux sains et saufs, et pour les avertir de ne pas croire ce qu'ils liraient dans les journaux.

— Je frémis en pensant à ce que ces satanés journalistes vont raconter, fis-je amèrement. Crénom, Cyrus, j'aurais dû prévoir tout cela ! J'ai eu assez de mauvaises surprises avec les « gentlemen » journalistes.

— Vous aviez d'autres soucis en tête, ma chère. Le plus important, c'est de remettre ce pauvre Emerson sur pied et de lui rendre toute sa tête. Il s'occupera des journalistes.

— Personne n'est aussi doué que lui pour cela, fis-je en laissant mon regard s'attarder sur le visage immobile de mon époux, mais tout danger n'est pas écarté. Le responsable de cette vilenie s'en est sorti sans une égratignure. Nous ne pouvons supposer qu'il a abandonné son plan. Nous ne devons pas relâcher notre vigilance un seul instant, surtout tant qu'Emerson est incapable de se défendre.

— Ne vous inquiétez pas, dit Cyrus en tirant sur sa barbiche, la famille d'Abdullah entoure la maison comme une tribu apache assiégeant un fort, ils ont déjà molesté mon cuisinier et battu un marchand de dattes.

Tranquillisée sur ce point, et ayant envoyé le télégramme, je pus reporter mon attention là où mon cœur se trouvait déjà. Ce

fut une période pénible, car au fur et à mesure que s'estompaient les effets de l'opium, d'autres symptômes apparaissaient, plus inquiétants. Selon le docteur Wallingford, ils étaient dus aux autres drogues administrées à Emerson, mais il était impossible d'y remédier, puisque nous ignorions la nature desdites drogues.

Abdullah était retourné à la prison et avait trouvé l'endroit déserté. Les policiers nièrent avoir emporté quoi que ce fût, et j'étais prête à les croire, car ils n'auraient pas eu le bon sens de fouiller les lieux du crime. De toute évidence, le ravisseur était revenu effacer les traces qui auraient pu l'incriminer. C'était un signe inquiétant, mais je n'avais pas le loisir d'en considérer les possibles conséquences ni d'affronter les journalistes qui, comme l'avait prédit Cyrus, nous assiégeaient, réclamant à grands cris des informations. Le docteur Wallingford s'installa dans une chambre d'amis et se consacra à son patient le plus intéressant, qui requérait toute son attention. Car après le coma vint le délire, et durant deux jours il nous fallut toutes nos forces pour empêcher Emerson de nous blesser ou se blesser lui-même.

— Au moins, nous savons que sa force physique n'est pas gravement affectée, remarquai-je en me relevant, après que le bras tournoyant d'Emerson m'eut projetée au sol.

— C'est la force artificielle de la folie, répliqua le docteur Wallingford, frottant son épaule meurtrie.

— Mais je trouve quand même cela rassurant, je l'ai déjà vu dans cet état. C'est ma faute, j'aurai dû prévoir que… Tenez-lui les pieds, Cyrus, il essaye encore de se lever !

Anubis s'était prudemment réfugié sur la commode d'où, assis, il contemplait la scène de ses grands yeux verts. Durant le bref silence qui suivit la crise d'Emerson, je perçus un doux bourdonnement. Le chat ronronnait ! Abdullah y aurait vu un nouveau signe d'alliance diabolique, mais je ressentis une bouffée d'espoir étrange, irrationnelle. Comme si ce ronronnement était de bon augure.

Au cours des heures terribles qui suivirent, j'eus besoin de tout le réconfort que je pouvais trouver, mais après minuit, le troisième soir, j'osai me dire que le pire était passé. Enfin,

Emerson gisait immobile. Nous étions tous assis en cercle autour de lui, pansant nos plaies et bosses, retenant notre souffle. Mes yeux se brouillaient, la tête me tournait tant je manquais de sommeil. La scène semblait irréelle, comme une photographie de quelque événement passé ; la lampe fumeuse qui projetait ses ombres sur les visages tendus des spectateurs et les traits émaciés du malade, le silence que seuls venaient rompre le bruissement des feuilles par la fenêtre ouverte et la respiration lente mais régulière d'Emerson.

Tout d'abord, mes sens n'osèrent enregistrer le signe. Lorsque je me levai pour m'approcher du lit sur la pointe des pieds, le docteur Wallingford me suivit. Son examen fut bref. Quand il se releva, son visage fatigué souriait.

— Il dort. D'un bon sommeil naturel. Allez vous reposer, Mrs Emerson, il sera heureux de vous voir souriante et en forme demain matin.

J'aurais voulu résister, mais je ne le pus. Cyrus dut presque me porter jusqu'au boudoir adjacent, ou un lit avait été dressé pour moi. Mon inconscient – en quoi je crois fermement, malgré son statut douteux – savait que je pouvais enfin quitter mon poste, et je dormis comme une pierre pendant six heures. En me réveillant, pleine d'énergie, je bondis hors de mon lit et me précipitai dans la pièce voisine.

Du moins, telle était mon intention. Je fus arrêtée net par une apparition qui se dressa devant moi, affreusement pâle et débraillée, les yeux écarquillés, la mise négligée. Il me fallut plusieurs secondes pour reconnaître ma propre image, reflétée dans le miroir de la coiffeuse.

Un rapide coup d'œil dans la chambre voisine m'assura qu'Emerson dormait toujours et que le bon docteur, les lunettes de guingois et la cravate desserrée, somnolait dans un fauteuil près du lit. En toute hâte, je lissai mes cheveux, me pinçai les joues pour leur redonner des couleurs, et enfilai ma robe de chambre la plus froufroutante. Mes mains tremblaient. Je frémissais comme une jeune fille qui a rendez-vous avec son amoureux.

Des bruits venus de la pièce voisine me précipitèrent vers la porte, car j'avais reconnu les grognements et grondements par

quoi Emerson commence généralement ses journées. S'il n'était pas redevenu lui-même, c'était très ressemblant.

Cyrus, qui devait écouter derrière l'autre porte, entra en même temps que moi. Le médecin nous fit signe de reculer. Il se pencha sur le lit et demanda :

— Savez-vous qui vous êtes ?

Il était fatigué, le pauvre homme, sans quoi il aurait sûrement trouvé une formulation plus heureuse. Emerson le foudroya du regard.

— En voilà une question ! Bien sûr que je sais qui je suis. Mais vous, monsieur, qui êtes-vous, par tous les diables ?

— Surveillez votre langage, professeur, il y a une dame.

Le regard d'Emerson balaya la pièce lentement et vint se poser sur moi. Des mains, je comprimais ma poitrine pour stopper l'agitation révélatrice des volants, qui trahissait l'affolement de mon cœur.

— Si elle n'aime pas mon langage, elle n'a qu'à sortir. Je ne l'ai pas invitée.

Cyrus n'y tint plus.

— Pauvre imbécile ! Vous ne la reconnaissez pas ? Si elle n'était pas venue sans y être invitée, voici quelques jours, vous ne seriez pas aujourd'hui vivant et en train de blasphémer !

— Encore un intrus, nom d'un chien ! marmonna Emerson en dévisageant Cyrus.

Son regard se reporta sur moi. Et cette fois pas de doute : les brillants orbes bleus étaient clairs, conscients, et d'une froide indifférence. Ils s'étrécirent et les sourcils se rapprochèrent.

— Une seconde, ses traits me sont familiers, si sa tenue ne l'est pas… N'est-ce pas cette femme qui a surgi hier soir en costume indécent dans ma jolie chambrette, comme un bouchon poussé dans un goulot, pour saupoudrer la porte de balles de pistolet ? Les femmes ne devraient pas être autorisées à manier des armes à feu.

— Ce n'était pas hier soir, c'était il y a trois jours, aboya Cyrus, la barbiche tremblotante, elle vous a sauvé la vie avec ce pistolet, espèce de… de…

Il s'interrompit en me lançant un regard d'excuse. Un éclat de dents blanches apparut dans la barbe emmêlée d'Emerson.

— Je ne vous connais pas, monsieur, mais vous me semblez être du genre irritable, ce qui n'est pas mon cas. Je suis toujours calme et raisonnable. La raison m'oblige à avouer qu'il y avait peut-être quelqu'un derrière la porte, et que cette dame m'a peut-être rendu un petit service. Merci, madame, et maintenant, allez-vous-en.

Ses yeux se fermèrent. Un geste autoritaire du médecin nous fit sortir tous deux. Cyrus, toujours tremblant d'indignation, passa un bras protecteur autour de mes épaules. Avec douceur mais détermination, je le repoussai.

— Je suis tout à fait calme, Cyrus, je n'ai pas besoin de consolation.

— Votre courage me stupéfie. L'entendre vous renier, railler votre dévouement, oser…

— Vous savez, l'interrompis-je avec un petit sourire, ce n'est pas la première fois que j'entends Emerson faire ce genre de réflexions. J'espérais, mais je ne m'attendais pas vraiment à autre chose. Je m'étais préparée au pire.

En silence, il mit la main sur mon épaule. Je l'y laissai, et aucun de nous ne parla plus avant que le médecin ressorte de la chambre d'Emerson.

— Je suis navré, Mrs Emerson, me dit-il avec douceur, mais je vous en conjure, ne perdez pas courage. Il n'a pas tout oublié. Il connaît son nom et sa profession. Il a réclamé son frère Walter et il dit avoir l'intention de commencer ses excavations immédiatement.

— Où ? demandai-je, haletante. A-t-il dit où il comptait travailler cet hiver ?

— Amarna. Est-ce important ?

— C'est là qu'il travaillait quand nous nous sommes… connus.

— Hum hum. Oui. Vous avez peut-être trouvé la clef du problème, Mrs Emerson. Sa mémoire est parfaitement nette jusqu'à une période vieille d'environ treize ans. Il ne se rappelle rien de ce qui s'est passé depuis lors.

— Depuis le jour où… nous nous sommes connus, fis-je pensivement.

Le médecin plaça sa main sur mon autre épaule. Les hommes ont l'air de croire que ce geste possède des vertus apaisantes.

— Ne perdez pas espoir, Mrs Emerson, il est hors de danger, mais encore bien plus faible que ses… heu… manières péremptoires pourraient le laisser supposer. La mémoire lui reviendra peut-être quand sa santé s'améliorera.

— Et peut-être pas, intervint Cyrus. Vous prenez tout ça bien à la légère, doc, il n'y a rien que vous puissiez faire ?

— Je ne suis pas spécialiste des maladies nerveuses, rétorqua le médecin, blessé. Je serais très heureux d'avoir un second avis.

— Je ne voulais pas vous offenser, protesta Cyrus, je crois que nous sommes tous plutôt fatigués et irritables. Un spécialiste des maladies nerveuses, dites-vous… Hé ! attendez une minute !

Son visage s'illumina et il cessa de tirer sur sa barbiche, que ses soins avaient considérablement ramollie.

— Je crois que, finalement, le Bon Dieu est peut-être avec nous. Un des plus grands experts des maladies nerveuses est en ce moment même en route pour Louxor, s'il n'est pas déjà arrivé. C'est une chance de tous les diables !

— Comment s'appelle-t-il ? demanda le médecin, sceptique.

— Schadenfreude. Sigismund Schadenfreude. C'est un crack, vous pouvez me croire.

— Le médecin viennois ? Ses théories ne sont guère orthodoxes…

— Mais elles marchent, répliqua Cyrus avec enthousiasme, j'ai été moi-même son patient voici quelques années.

— Vous, Cyrus ? m'étonnai-je.

Il baissa les yeux et dansa d'un pied sur l'autre comme un collégien pris en faute.

— Vous vous souvenez, Amelia, cette histoire avec Lady Baskerville ? Je lui ai donné mon cœur, et elle l'a réduit en miettes. Après ça, j'ai traîné comme un chien perdu pendant des mois, puis j'ai entendu parler de Schadenfreude. Il m'a remis d'aplomb en quelques semaines.

— Je suis vraiment désolée, Cyrus, je ne savais pas.

— Pas mal d'eau a coulé sous les ponts, très chère. Depuis, je suis libre comme l'air, et je ne me monte plus la tête. Quand nous nous sommes séparés, j'ai dit à Schadenfreude de me contacter si jamais il venait en Égypte, que je lui montrerais ce que c'était qu'un chantier archéologique. Il a dû arriver au Caire

juste après mon départ. J'ai reçu sa lettre il y a quelques jours – sur le coup, je n'y ai pas fait attention, j'avais autre chose en tête – mais si je me souviens bien, il prévoyait de venir à Louxor cette semaine. Je cours voir s'il est disponible, d'accord ?

Bien entendu, les choses furent plus compliquées que le sympathique enthousiasme de Cyrus l'escomptait. Il ne revint qu'à la nuit tombée, halant le célèbre médecin viennois derrière lui comme un chien en laisse.

Schadenfreude était un curieux personnage, très fin de visage et très rond de ventre, les joues si rouges qu'elles semblaient maquillées, la barbe d'un argent si brillant qu'on aurait dit une comète égarée. Des yeux bruns et myopes clignaient d'un air incertain derrière ses épaisses lunettes. Mais il n'y avait rien d'incertain dans son comportement professionnel.

— Un cas très intéressant, pour sûr, déclara-t-il, Herr Vandergelt me l'a expliqué dans les grandes lignes. Vous ne lui avez pas sauté dessus, *gnädige Frau ?*

Je me raidis d'indignation, mais d'un clin d'œil et un signe de tête, Cyrus me rappela que l'anglais imparfait du célèbre professeur devait être responsable de cette grossièreté.

— Il a dormi la plus grande partie de la journée, répondis-je, je n'ai pas insisté sur nos relations, si c'est ce que vous vouliez dire. Le docteur Wallingford craignait que ce fût imprudent, à ce stade.

— *Sehr gut, sehr gut,* fit Schadenfreude en se frottant les mains et en me montrant une rangée parfaite de dents blanches, seul j'examinerai le patient, vous le permettez, Frau Professor ?

Sans attendre ma réponse, il ouvrit la porte et disparut à l'intérieur, claquant le battant derrière lui.

— Drôle de petit bonhomme, hein ? fit fièrement Cyrus comme si les excentricités de Schadenfreude constituaient une preuve de ses dons médicaux.

— Hum… en effet. Vous êtes sûr…

— Ma chère, c'est un phénomène. Je suis la preuve vivante de ses compétences.

Schadenfreude resta assez longtemps dans la chambre. Aucun son n'en sortait – pas même les cris que je m'attendais à

entendre pousser par Emerson – et j'étais quelque peu sur les nerfs quand la porte s'ouvrit enfin.

— *Nein, nein, gnädige Frau,* dit Schadenfreude en m'empêchant d'entrer, nous devons avoir une discussion avant que vous ne disiez même un seul mot à notre affligé. Herr Vandergelt, menez-nous à un lieu de conversation, et fournissez un remontant pour madame, *bitte*.

Nous nous réunîmes dans mon salon. Je refusai le brandy que le médecin tenta de me faire avaler – la situation était trop grave pour la consolation provisoire de l'alcool – et il ingurgita avec une telle avidité la bière qu'il avait demandé que, lorsqu'il émergea de son verre, sa moustache était couverte de mousse. Mais quand il prit la parole, je n'eus pas la moindre envie de me moquer de lui.

À cette époque, bien des gens considéraient les théories de la psychothérapie avec scepticisme. Quant à moi, j'ai l'esprit toujours réceptif aux idées nouvelles, si rebutantes soient-elles. J'avais lu avec intérêt les travaux de psychologues tels que William James ou Wilhelm Wundt. Certains de leurs axiomes – en particulier le concept d'Herbart sur le seuil de conscience – s'accordaient avec mes propres observations de la nature humaine, et je tendais donc à penser que cette discipline, une fois affinée et développée, pourrait offrir d'intéressantes révélations. Les théories de Herr Doktor Schadenfreude étaient peu orthodoxes, sans nul doute, mais je les trouvais affreusement plausibles.

— La cause immédiate de l'amnésie de votre mari est un traumatisme physique. Un coup sur la tête. A-t-il souvent été blessé à cet endroit ?

— Oh, pas de façon excessive, répondis-je.

— Ce n'est pas ce que je dirais, objecta Cyrus. Je me rappelle au moins deux occasions au cours des quelques semaines que nous avions passées ensemble à Baskerville House. Il y a quelque chose chez mon vieux copain qui donne envie aux gens de lui taper sur la tête.

— Il ne fuit pas les affrontements physiques lorsqu'il s'agit de protéger un innocent ou de redresser un tort, affirmai-je.

— *Also !* Mais le coup n'est que le catalyseur, la cause immédiate. Il lui a fendu non seulement le crâne, mais aussi la membrane invisible de l'inconscient, et de cette fente, de ce point faible dans la membrane se sont échappés des peurs et des désirs longtemps réprimés par l'esprit conscient. En bref, et en langage simple, *gnädige Frau und Herr Vandergelt,* il a oublié les choses qu'il ne veut pas se rappeler.

— Vous voulez dire, articulai-je avec effort, qu'il ne veut pas se souvenir de MOI.

— Pas vous en tant que personne, Frau Emerson, c'est le symbole qu'il rejette.

Quand un homme se met à parler de son sujet préféré, il tend à devenir verbeux. Je vais donc résumer la conférence du docteur (je me dois de prévenir mon lecteur que certaines de ses affirmations étaient très choquantes).

Hommes et femmes, déclara-t-il, sont des ennemis naturels. Le mariage est, au mieux, une trêve armée entre des individus dont la nature primaire est totalement opposée. La femme, bâtisseuse du foyer, a besoin de paix et de sécurité. L'homme, le chasseur, a besoin de liberté pour chasser ses semblables et conquérir les femmes (Schadenfreude formula cette idée de façon plus polie, mais je compris ce qu'il voulait dire). Le but de la société est de contrôler ces désirs naturels de l'homme ; la religion les réprime. Mais les murs de la conscience sont constamment attaqués par la nature brutale de l'Homme, et quand la membrane se rompt, la brute se précipite.

— Seigneur Dieu ! murmurai-je quand le médecin s'interrompit pour s'éponger le front.

Cyrus avait rougi comme une betterave, il se mordillait la lèvre pour retenir des cris d'indignation et de protestation.

— Sacrebleu, docteur, je dois m'opposer à un tel langage en présence de Mrs Emerson – et à vos insinuations sur la gent masculine. Nous ne sommes pas tous… heu… des bêtes voraces. Vous avez bien dit voraces, non ?

— Voraces et concupiscentes, confirma joyeusement le professeur, oui, oui, c'est la nature de l'homme. Certains d'entre vous réussissent à réprimer leur vraie nature, *meine freunde,*

mais prenez garde ! Plus la répression est grande, plus la pression monte, et si une fente s'ouvre dans le mur… BOUM !

Cyrus sursauta.

— Enfin, docteur…

— Calmez-vous, Cyrus, l'exhortai-je, le docteur n'est pas grossier, il expose des faits scientifiques. Je n'en suis pas offensée et, à dire vrai, je vois du bon sens dans son diagnostic. Mais le diagnostic m'intéresse moins que le traitement. Pour utiliser votre propre métaphore, plutôt frappante, docteur, comment peut-on forcer la… heu… bête à retourner derrière le mur, et colmater la fente ?

Rayonnant, Schadenfreude eut un signe d'approbation.

— Vous êtes presque aussi directe qu'un homme, Frau, Emerson. Le procédé est évident. On n'emploie pas la force brutale pour lutter contre la force brutale, cela risquerait d'entraîner des blessures mortelles pour les deux adversaires.

— Si frappante que soit la métaphore, je préférerais des suggestions plus pratiques, dis-je, que dois-je faire ? L'hypnose…

Schadenfreude m'agita sous le nez un doigt taquin.

— Ah ah ! Frau Emerson, vous avez lu les livres de mes collègues les plus imaginatifs ! Breuer et Freud ont raison quand ils affirment que la force opérante de l'idée qui n'a pas été extériorisée et dont les effets sont étranglés faute de trouver une échappatoire dans la parole ou l'action, doit être revécue – ramenée, en d'autres termes, à son *status nascendi*. Mais l'hypnose n'est qu'un jouet de prestidigitateur, qui peut faire plus de mal que de bien en substituant les préconceptions du praticien lui-même aux processus psychiques du patient.

Je crois avoir rendu fidèlement le sens général de son discours. À ce point, il dut s'interrompre pour reprendre son souffle, et quand il se remit à parler, ce fut en des termes plus spécifiques.

— La mémoire, *gnädige Frau,* est comme une jolie fleur. Elle ne peut naître entièrement formée, elle doit grandir lentement, naturellement, depuis la graine. La graine est là, dans son esprit. Ramenez-le dans les endroits qu'il se rappelle. Ne lui imposez pas les souvenirs. N'insistez pas sur des faits qu'il croit

sincèrement être faux. Dans son cas, ce serait désastreux, car si j'ai bien déchiffré son caractère, il est de ces hommes qui s'acharnent à faire exactement le contraire de ce qu'on leur dit de faire.

— Là, vous avez raison, remarqua Cyrus.

— Mais vos suggestions restent trop générales, objectai-je. Voulez-vous dire que nous devrions le ramener à Amarna ?

— *Nein, nein !* Vous ne l'emmenez nulle part. Il va où il veut, et vous l'accompagnez. Il ne cesse de parler d'Amarna. C'est un site archéologique, oui ?

— C'est l'endroit le plus reculé, le plus désert de toute l'Égypte, dit lentement Cyrus, je ne crois pas que ce soit une idée géniale, pour… plusieurs raisons.

Le médecin croisa ses mains délicates sur son ventre rebondi et nous sourit d'un air placide.

— Vous n'avez pas le choix, mon cher Vandergelt. En dehors de la séquestration, ce qui serait illégal, votre seule possibilité est de le faire juger irresponsable. Aucun médecin digne de ce nom ne signera une telle attestation. Il n'est pas irresponsable, il n'est pas fou, selon, la définition légale de ce terme. Si c'est l'absence d'assistance médicale à cet endroit – Amarna – qui vous préoccupe, ne vous inquiétez pas. Physiquement, il est sur la voie de la guérison et aura bientôt recouvré tous ses moyens. Il n'y a pas à craindre de rechute.

L'entreprise était cependant risquée, même si la nature réelle du danger échappait au bon docteur. Après son départ, Cyrus éclata :

— Je suis bien déçu. C'est la théorie la plus insultante… il ne me l'a jamais dit, à moi, que j'étais une bête vorace.

— C'est un enthousiaste. Les enthousiastes ont tendance à exagérer. Mais il faut bien dire que je suis d'accord avec certaines de ses théories. Quand il dit que le mariage est une trêve…

— Humpf. Ce n'est pas l'idée que je me fais d'un mariage réussi, encore que vous en sachiez sûrement plus sur l'état conjugal qu'un pauvre vieux célibataire comme moi. Mais je suis tout à fait contre Amarna. Dans ce désert, vous et Emerson seriez comme des canards sur un stand de tir.

— Je ne suis pas d'accord, Cyrus, il est plus facile de se protéger au fin fond d'un désert que dans une ville grouillante de monde.

— Peut-être, mais…

— Inutile d'argumenter, Cyrus, c'est une perte de temps. Comme dit le docteur, nous n'avons pas le choix. Ce sera bon, rêvai-je tout haut, de revoir ma chère Amarna.

Le visage sévère de Cyrus s'adoucit.

— Je ne suis pas dupe, Amelia, vous êtes le petit bout de femme le plus courageux que je connaisse, et votre lèvre crispée est un hommage à toute la nation britannique, mais ce n'est pas sain de réprimer ses sentiments comme ça. J'ai l'épaule plutôt large si vous en cherchez une pour pleurer.

Je déclinai son offre, avec les protestations de gratitude requises. Mais si Cyrus m'avait vue un peu plus tard, ce soir-là, il n'aurait pas eu si haute opinion de mon courage. Par terre dans la salle de bain, porte verrouillée, pressant une serviette sur mon visage pour étouffer mes sanglots, je pleurai jusqu'à ne plus avoir de larmes. Je suppose que cela me fit du bien. Enfin, toute tremblante, je me relevai pour aller à la fenêtre. Les premiers rayons pâles de l'aube soulignaient les montagnes, à l'est. Vidée, épuisée, je m'accoudai à l'appui de la fenêtre pour regarder au-dehors, et à mesure que la lumière croissait, je sentais renaître en moi, petit à petit, le courage et l'espoir qui m'avaient un instant abandonnée. Mes poings se crispèrent, mes lèvres se serrèrent. J'avais gagné la première bataille, contre toute attente. J'avais retrouvé et ramené Emerson à mes côtés. S'il fallait recommencer, je me battrais encore, et je gagnerais.

Chapitre 8

Quand on marche bravement vers l'avenir, on ne peut regarder où l'on met les pieds.

Depuis des années, je n'avais pas contemplé la plaine d'Amarna, mais dans l'Égypte éternelle, dix ans ne sont qu'un battement de paupière. Rien n'avait changé – les mêmes villages misérables, la même mince bande de verdure le long du fleuve, la même plaine aride et vide au-delà, fermée de falaises plissées comme les doigts d'une main de pierre, arrondie en coupe.

Ç'aurait pu être seulement hier que mes yeux s'étaient posés sur ce paysage, et cette impression était encore renforcée par le fait que je l'observais depuis le pont d'une *dahabieh,* non pas ma *Philæ* bien-aimée, sur laquelle j'avais voyagé lors de ma première visite en Égypte, mais un vaisseau encore plus grand et luxueux.

Ces gracieux appartements flottants, qui constituaient autrefois le moyen de transport préféré des touristes fortunés, disparaissaient à vue d'œil. Les steamers de Cook sillonnaient le fleuve, le chemin de fer proposait des liaisons rapides quoique inconfortables entre Le Caire et Louxor. L'esprit du nouveau siècle était déjà sur nous, et bien que les engins modernes fussent sans aucun doute bien plus pratiques, c'est avec un soupir que j'observais la perte de dignité, de nonchalance et de charme que les *dahabiehs* symbolisaient.

Quelques traditionalistes s'accrochaient encore aux vieilles coutumes. Le bateau du Révérend Sayce restait une vision familière sur le fleuve, et Cyrus lui aussi préférait le confort

d'une *dahabieh* pour voyager et visiter les sites qui ne disposaient pas du confort requis. En fait, il n'y avait pas le moindre hôtel confortable, ni même simplement propre, entre Le Caire et Louxor. Les voyageurs qui désiraient passer la nuit à Amarna devaient camper ou demander l'hospitalité au magistrat local, le *'Omdeh*. La demeure de ce monsieur était à peine plus grande et moins sale que celles des fellahs, de sorte que je fus extrêmement satisfaite lorsque Cyrus annonça qu'il avait envoyé son *raïs* chercher la *dahabieh* pour que nous gagnions Amarna par le fleuve.

J'avais déjà vu la *Vallée des Rois* – ainsi s'appelait le bateau – , vous pouvez donc imaginer ma surprise quand j'aperçus le stupéfiant vaisseau tout neuf qui nous attendait, le jour où nous quittâmes Louxor. Il mesurait deux fois la longueur de l'ancienne embarcation, étincelait de peinture fraîche, et le nom de *Néfertiti* s'étalait en lettres d'or contournées sur sa proue.

— Je me suis dit qu'il était temps pour la vieille *Vallée des Rois* de prendre sa retraite, dit négligemment Cyrus quand j'exprimai mon admiration, j'espère que le décor est à votre goût, ma chère, j'ai fait arranger l'une des suites pour une dame, dans l'espoir qu'un jour vous me feriez l'honneur de naviguer avec moi.

Je dissimulai un sourire, car je pensais bien ne pas être la seule dame que Cyrus ait espéré emmener avec lui. Il était, comme il l'avait lui-même dit un jour, un connaisseur, au sens le plus noble du terme, en matière de charmes féminins. Et, de fait, une femme ne pouvait que s'extasier devant les installations prévues par cet Américain un peu brusque mais galant. Depuis les rideaux, ornés de dentelle, pendus aux grandes fenêtres jusqu'au boudoir élégamment équipé, tout était de la meilleure qualité et d'un goût exquis.

Les autres cabines réservées aux invités – il y en avait huit – étaient tout aussi splendides. Après un examen silencieux et méprisant des diverses installations, Emerson choisit la plus petite.

Il n'avait accepté ce mode de transport qu'après une résistance acharnée. Les arguments du docteur Wallingford, qui affirmait que quelques jours supplémentaires de convalescence

étaient souhaitables, jouèrent leur rôle. Ceux de Cyrus, qui s'était présenté comme le financier de l'expédition, aussi.

Dans de tels cas, la perte de mémoire de mon pauvre mari nous était fort utile. Il savait que sa mémoire comportait des trous. La barbe d'Abdullah, devenue blanche en une nuit (à ses yeux), aurait suffit à le prouver, en l'absence de tout autre, élément. Il affrontait ce problème, comme je pouvais m'y attendre de sa part, en l'ignorant froidement. Pourtant, cette situation l'obligeait à accepter certaines prétendues vérités simplement parce qu'il ne pouvait être sûr qu'elles étaient fausses. Il était relativement courant, pour des hommes fortunés, de financer des expéditions archéologiques. Emerson désapprouvait cette pratique – et en informait qui voulait l'entendre – mais ignorant sa propre situation financière, il fut bien obligé d'accepter cet arrangement.

Espérais-je que le voyage tranquille et le clair de lune ondulant sur l'eau rappelleraient de chers souvenirs de notre premier voyage ensemble, voyage dont l'apogée avait été cet instant romantique où il m'avait demandé d'être sienne ? Non. Et heureusement, car mes rêves eussent été voués à la déception. En vain arborais-je mes froufrous cramoisis et mon décolleté profond (car je me disais qu'il ne coûtait rien d'essayer). Emerson en les voyant prenait la fuite comme s'il avait des chiens enragés à ses trousses. Il ne daignait s'apercevoir de mon existence que lorsque j'étais en pantalon et parlais archéologie.

Je mis mon nouveau costume de travail pour déjeuner, le lendemain de notre départ de Louxor (vu l'effet de ladite robe cramoisie au dîner de la veille). J'arrivai en retard, car je dus, je le reconnais, étudier toute ma garde-robe pour choisir ma tenue. Cyrus se leva à mon entrée. Emerson tarda à suivre son exemple, et il me jeta un long regard – de la pointe de mes bottes jusqu'à mes cheveux retenus par une résille – avant de s'exécuter.

— C'est l'exemple même du genre d'illogisme que je refuse, fit-il observer à Cyrus, puisqu'elle s'habille en homme et exige d'accomplir un travail d'homme, pourquoi diable devrais-je sauter sur mes pieds quand elle entre dans une pièce ? Et,

ajouta-t-il, anticipant le reproche que Cyrus avait sur le bout de la langue, pourquoi diable ne lui parlerais-je pas comme à un camarade ?

— Vous pouvez dire ce que vous voulez, répondis-je en remerciant d'un sourire Cyrus qui me tenait ma chaise, je ferai de même, et si mon langage vous offusque, ce sera tant pis pour vous. Les temps ont changé, professeur Emerson.

Il grimaça un sourire.

— Professeur, hein ? Laissez tomber les titres académiques, ils ne valent pas… heu… qu'on s'en soucie. Les temps ont changé, sans doute, si j'en crois Mr Vandergelt qui prétend que j'emploie une femme depuis sept ans. Vous êtes dessinatrice ?

Il arrivait que des femmes occupent ce poste sur des chantiers archéologiques ; elles étaient généralement considérées comme incapables de travaux intellectuellement plus exigeants. Je décidai de ne pas rappeler à Emerson les deux dames qui avaient fouillé le temple de Mout à Karnak quelques années auparavant, car à l'époque il critiquait déjà leurs méthodes. Mais pour leur rendre justice, à elles comme à lui, il me faut préciser qu'il critiquait tout autant les efforts de la plupart de ses confrères.

— Je suis archéologue, comme vous, répondis-je calmement, je suis une bonne dessinatrice, je sais me servir des instruments de cartographie, et je sais lire les hiéroglyphes. Je parle arabe, je connais les principes de l'excavation scientifique et je sais distinguer un morceau de poterie prédynastique d'une terre cuite de Meïdoum. En bref, je sais faire tout ce que vous – ou n'importe quel homme archéologue – savez faire.

— Cela reste à prouver, répondit-il, les yeux plissés.

À mes yeux aimants, il était toujours affreusement maigre, et son teint n'avait pas retrouvé son bon hâle. On ne voyait pas grand-chose de son visage, car il avait refusé tout net de tailler sa barbe, qui lui envahissait les joues, formant un buisson noir sur ses mâchoires et son menton. Il avait l'air encore plus mal en point que lorsque je l'avais vu pour la première fois. Mais ses yeux avaient recouvré leur éclat saphir, il me lança un regard de défi avant de se concentrer sur sa soupe dans un lourd silence.

Personne ne le rompit. Emerson n'était peut-être pas tout à fait redevenu lui-même, mais il lui restait assez de personnalité pour dominer n'importe quel groupe auquel il se joignait, et les deux jeunes gens qui partageaient notre repas se recroquevillaient jusqu'à en devenir presque invisibles en sa présence.

Je demande permission au lecteur de lui présenter Mr Charles H. Holly et M. René d'Arcy, deux des assistants de Cyrus. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que je n'avais rencontré ni l'un ni l'autre. Ils appartenaient à la nouvelle génération d'archéologues, et c'était la première saison de Charlie en Égypte. Ingénieur minier de profession, c'était un jeune homme jovial aux joues rouges et aux cheveux couleur de sable égyptien. Du moins était-il jovial avant qu'Emerson ne s'occupe de lui.

René, pâle et éthéré comme un poète, était diplômé de la Sorbonne et très bon dessinateur. Les boucles d'ébène qui lui tombaient gracieusement sur le front étaient assorties à la moustache qui tombait avec la même grâce sur sa lèvre supérieure. Il avait un très joli sourire. Je n'avais plus vu ce sourire depuis qu'Emerson s'était occupé de lui.

Il les avait cuisinés comme des étudiants lors d'un examen oral, critiquant leurs traductions de textes en hiéroglyphes, corrigeant leur arabe, et raillant leurs descriptions balbutiantes des techniques de fouille. On ne pouvait guère les blâmer de ne pas briller sous cet interrogatoire cuisant. J'avais vu des savants distingués se mettre à bredouiller comme des écoliers quand Emerson contredisait leurs théories. Les pauvres garçons ne pouvaient le savoir, et par la suite ils prirent soin d'éviter mon mari. Aucun d'eux ne connaissait le SECRET, comme l'appelait Ramsès, mais ils étaient conscients que le péril auquel Emerson avait échappé risquait de nous poursuivre. Cyrus m'assura qu'ils lui étaient tout dévoués, et bons pour la bagarre, selon ses propres paroles.

Emerson ne parla plus avant d'avoir fini de manger (de bon appétit, remarquai-je avec plaisir). Jetant sa serviette, il se leva et, fixant sur moi un regard sévère, il m'ordonna : – Venez,

Miss... heu... Peabody. Il est temps que nous ayons une petite conversation.

Je le suivis, souriant intérieurement. S'il croyait pouvoir m'intimider comme il l'avait fait avec ces malheureux jeunes gens, il allait recevoir un choc salutaire.

Le lecteur sera peut-être surpris de ma calme acceptation d'une situation qui aurait dû me causer une angoisse et un désarroi sans bornes. Affronter l'adversité avec courage a toujours été mon principe, les larmes et l'hystérie sont étrangères à ma nature. Pourrais-je jamais oublier ce suprême compliment, venu d'Emerson lui-même : « L'une des raisons de mon amour pour vous est que vous préférez frapper les gens à coups d'ombrelle plutôt que de vous jeter sur votre lit en pleurant, comme les autres femmes. »

J'avais eu ma nuit de larmes, non pas sur un lit confortable mais sur le sol dur de la salle de bain, au Château, recroquevillée dans un coin comme un chien battu. N'en doutez pas, les moments de chagrin et de désespoir abondaient. Mais à quoi bon les décrire ? Aucun ne fut aussi terrible que cette première crise d'angoisse, je m'étais purgée de mes émotions stériles au cours de cette affreuse nuit, et maintenant chaque nerf, chaque muscle, chaque pensée tendait vers un unique but. C'était comme si je m'étais forcée à perdre les années qu'Emerson avait perdues, à retourner en esprit dans le passé. Suivant ainsi les ordres du docteur Schadenfreude. Le soir de notre départ, il m'avait donné ces instructions :

— Vous êtes, Mrs Emerson, le pivot. Mon impression initiale a été confirmée par tout ce que j'ai pu constater depuis ; c'est du mariage que sa mémoire s'écarte. Dans tout autre domaine il est réceptif, il accepte avec une certaine équanimité ce qu'on lui dit. Il n'y a que sur ce sujet qu'il reste intraitable. Suivez-le dans le passé. Retrouvez l'indifférence avec laquelle vous le regardiez alors. Et ensuite, agissez en fonction des événements.

Cyrus était profondément déçu par le docteur Schadenfreude, depuis que le distingué professeur avait exposé ses vues sur le mariage et les instincts répréhensibles de la gent masculine. Comme la plupart des hommes, Cyrus était, en secret, un romantique, désespérément naïf dans son jugement des êtres

humains. Les femmes sont plus réalistes. Quant à moi, je crois pouvoir affirmer sans risque d'être contredite que je suis suprêmement réaliste. Les conseils du docteur séduisaient certains éléments de mon caractère. J'aime les défis. Plus la tâche est difficile, plus je mets d'entrain à m'y atteler. J'avais déjà gagné une fois le cœur d'Emerson, contre toute attente car c'était un misogyne endurci et je ne suis pas, je n'ai jamais été jolie. Si le lien spirituel entre nous, ce lien transcendant les limites du temps et de la chair, était aussi fort que je le pensais, alors je pourrais le reconquérir. Si ce lien n'existait que dans mon imagination… je ne voulais pas, ne pouvais pas, imaginer qu'il en fût ainsi.

Et donc, le corps parcouru de picotements et l'esprit en alerte, je le suivis dans le salon, qui servait également comme bibliothèque et bureau pour Cyrus. C'était une symphonie en rouge et crème, avec des touches d'or. Même le piano à queue était doré, l'une des rares concessions de Cyrus au mauvais goût transatlantique. Emerson se laissa tomber dans un fauteuil et prit sa pipe. Tandis qu'il s'affairait à la préparer, je saisis un manuscrit sur la table. C'était le petit conte que je lisais au Caire, et je l'avais repris pour me changer les idées.

— Je suppose que c'est mon tour d'être testée, fis-je avec calme, voulez-vous que je traduise ? C'est « Le Prince maudit », un conte que vous connaissez sans doute.

Emerson leva les yeux du fourneau de sa pipe :

— Vous lisez le hiératique ?

— Mal, avouai-je, ceci est la transcription en hiéroglyphes de Walt… de Maspero.

Et sans plus de cérémonie je commençai :

— Il était une fois un roi qui n'avait pas de fils. Il pria les dieux, et ils décidèrent d'exaucer son vœu. Alors les Hathors vinrent arrêter le destin de l'enfant. Elles décrétèrent : « Il mourra par le crocodile, ou par le serpent, ou… »

Une main invisible me saisit à la gorge. Je ne suis pas encline à la superstition, mais le parallèle me frappa soudain avec une telle force que j'éprouvai les mêmes sensations que les pauvres parents en entendant la malédiction prononcée contre leur fils.

Aux premiers jours de notre rencontre à Amarna, Emerson et moi dûmes affronter un adversaire que j'avais décrit comme un véritable crocodile, tapis sur la rive sableuse pour détruire l'amoureux venu chercher sa bien-aimée. Maintenant, un nouvel ennemi nous menaçait, un homme qui s'était fait appeler Schlange. En allemand, Schlange signifie serpent.

Bêtises ! décréta la partie rationnelle de mon cerveau épuisé, tu peux te laisser aller aux rêves, mais cela n'est rien d'autre que de la morbidité païenne de bas étage. Chasse ces idées ! Le bon sens doit surmonter les craintes affectueuses qui affaiblissent le raisonnement !

Inconscient du combat douloureux qui se déroulait sous ses yeux, Emerson demanda sarcastiquement :

— Est-ce là toute l'étendue de votre préparation ?

— Je peux continuer si vous voulez.

— Inutile. Je n'ai pas demandé à vous parler en privé pour vérifier vos qualifications. Si l'on en croit Vandergelt, je les ai déjà approuvées.

— En effet.

— Et vous avez participé à cette prétendue expédition dont mon cher hôte était si curieux ?

— Oui.

— Elle a vraiment eu lieu ?

— Oui.

— Au moins, elle ne jacasse pas sans arrêt comme la plupart des femmes, marmonna Emerson pour lui-même. Très bien, Miss… heu… Peabody. Qu'est-ce qu'on allait faire là-bas, et pourquoi ? Vandergelt prétend n'en rien savoir.

Je le lui expliquai.

Les sourcils d'Emerson exécutèrent une série d'inquiétants mouvements.

— Willie Forth ? Il me semble que je l'ai vu hier ! Vous dites qu'il est mort ?

— Ainsi que sa femme. Les détails sont sans importance, déclarai-je (car je n'avais guère envie de me rappeler certains de ces détails), ce qui compte, c'est que quelqu'un a appris que la civilisation perdue de Mr Forth n'était pas un rêve, et que nous

étions les seuls à pouvoir l'y conduire. Nous avons juré de ne jamais dévoiler son emplacement…

— Oui, oui, vous m'avez déjà expliqué tout cela. Mais, continua Emerson avec une politesse venimeuse, pardonnez-moi d'exprimer un certain scepticisme. J'ai dit à Willie Forth qu'il était fou, et jusqu'à présent je ne vois aucune preuve infirmant cette opinion. Vous et votre cher ami Vandergelt auriez pu inventer toute cette histoire pour des raisons que j'ignore.

— Vous portez encore la preuve que quelqu'un s'intéresse à vos affaires, me récriai-je, indignée, votre plaie sur la tête et cette horrible barbe…

— Qu'est-ce que ma barbe vient faire dans tout cela ? Laissez ma barbe en dehors de cette histoire, je vous prie. Je vous accorde qu'un impertinent semble s'intéresser de très près à mes petites affaires, mais il n'était pas aussi précis que vous…

— Comment l'aurait-il pu ? Il ne sait rien de cet endroit à part qu'il contient des richesses inimaginables…

— Vous coupez toujours la parole aux gens ?

— Pas plus que vous. Si les gens parlent sans s'arrêter…

— Je n'interromps jamais personne, cria Emerson, veuillez me laisser finir.

— Je vous en prie, aboyai-je.

Emerson prit une profonde inspiration.

— Il y a pas mal de gens qui m'en veulent. Je n'en ai pas honte. À vrai dire, j'en tire même une modeste fierté, car à chaque fois leur ressentiment est né de mes interventions dans des activités illégales ou immorales. Je suis aussi, comme vous l'avez peut-être remarqué, discret, peu bavard, taciturne même. Je ne crie pas sur les toits tout ce que je sais. Je ne parle que si…

— Nom d'une pipe ! m'écriai-je en me levant d'un bond, je suis tout à fait d'accord avec votre première affirmation, sur laquelle vous vous étalez sans nécessité, il y a certainement des douzaines de personnes qui aimeraient bien vous assassiner pour des douzaines de raisons différentes. Vous voulez la preuve que cet individu est à la recherche d'une information précise ? Je vais vous donner cette preuve. Venez avec moi.

Il n'avait d'autre choix que d'obéir s'il voulait satisfaire sa curiosité, car je me dirigeai vers la porte avant même d'avoir fini de parler. À pas lourds et en bougonnant, il me suivit jusqu'à ma chambre, dont j'ouvris violemment la porte.

— Là ? se récria-t-il, je refuse de…

Euphorique, amusée et exaspérée, je passai derrière lui et le poussai.

— Si je vous fais des avances, vous n'aurez qu'à crier au secours. Quand vous aurez vu ce que j'ai à vous montrer, vous comprendrez que je préfère que ces objets ne sortent pas de cette pièce. Asseyez-vous.

Surveillant le lit à baldaquin comme s'il risquait de tendre des tentacules de dentelle pour le saisir, Emerson en fit le tour et s'assit précautionneusement dans un fauteuil. Il se raidit en me voyant m'approcher du lit, mais se détendit quand j'eus sorti le coffret caché sous le matelas. Je le lui tendis. À la vue de son contenu, il émit un doux sifflement, mais ne fit aucun commentaire avant d'avoir examiné en détail les deux sceptres. Quand ses yeux se levèrent vers moi, ils brillaient du feu bleu de la fièvre archéologique.

— S'ils sont faux, ce sont les meilleures copies que j'aie jamais vues, et vous et Vandergelt vous êtes donné bien du mal pour me tromper.

— Ils sont authentiques. Nous ne vous trompons pas. Même Cyrus ne les a pas vus. Il n'en sait pas plus à ce sujet que notre ennemi inconnu, qui a rassemblé les mêmes indices que Cyrus…

— Inconnu ? Pas pour moi.

— Quoi, vous l'avez reconnu ?

— Bien sûr, il s'est laissé pousser la barbe, teint les cheveux, et il avait l'air plus vieux… ce qui est normal, raisonna Emerson à voix haute, puisqu'il *est* plus vieux. Mais aucun doute ! Bon. Cela explique pourquoi il s'est montré si mal élevé. Je ne comprenais pas ce qu'il avait contre moi, alors que j'avais été un des rares à prendre sa défense. Il est bien triste de vivre dans un monde où l'avidité l'emporte sur la gratitude et où la soif de l'or surpasse l'amitié…

— Que les hommes sont naïfs ! Les faveurs provoquent plus souvent la rancune que la gratitude. Il vous déteste sans doute

encore plus que ceux qui l'ont condamné. C'était donc Mr Vincey, il m'avait bien semblé reconnaître sa voix.

— Vous le connaissez ?

— Oui. C'est son chat, fis-je en désignant Anubis, roulé en boule sur le canapé, il a eu le front de nous demander de le lui garder pendant qu'il se rendait à Damas.

— Il n'était certainement pas à Damas. Bon. Revenons à nos moutons, au lieu de tourner autour du pot. Vincey est en liberté et il serait bien imprudent de ma part de supposer qu'il a renoncé à son projet. Il a encore plus de raisons de m'en vouloir, maintenant que je lui ai filé entre les doigts. Je pourrais… qu'avez-vous ? Quelque chose dans la gorge ? Buvez un verre d'eau et ne m'interrompez plus.

Le moment ne me parut pas opportun pour lui rappeler que le mérite de son évasion ne lui revenait pas. Ravalant mon indignation, je gardai le silence. Emerson continua, pensif :

— Je pourrais sans doute le poursuivre, mais je veux bien être damné si je le laisse s'immiscer dans mon travail plus qu'il ne l'a déjà fait. S'il me veut, il viendra me chercher. Oui, c'est le mieux. Je reprends les fouilles, et s'il se montre, je lui réglerai son compte.

Je me demandais quelle serait la réponse la plus appropriée à cette affirmation vaniteuse, quand j'entendis quelqu'un approcher. C'était le pas de Cyrus, sa rapidité me fit frissonner d'appréhension. Il courait presque, et en approchant de ma porte il se mit à appeler.

— Amelia ! Êtes-vous là ?

— Un moment, criai-je, arrachant le coffret des mains d'Emerson et m'empressant de le remettre en place, qu'est-ce qu'il y a, Cyrus ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous avons un gros problème, à ce qu'il me semble, on a trouvé un passager clandestin !

*

* *

Dès que j'eus caché le coffret, je fis entrer Cyrus. Dans mon excitation, j'avais oublié que la présence d'Emerson pourrait

causer quelque gêne – en particulier pour Emerson. Je vis la mâchoire de Cyrus tomber et la couleur envahir ses joues creuses. Emerson s'était également empourpré, mais il décida de faire face.

— Vous interrompez une conversation professionnelle ! grogna-t-il, qu'est-ce que c'est que toute cette agitation ?

— Un passager clandestin, lui rappelai-je, qui est-ce ? Où est-il ?

— Ici, répondit Cyrus.

L'un des marins la poussa dans la pièce. Il fallait bien supposer que c'était une femme, d'après sa tenue, bien que sa robe noire dissimulât complètement ses formes et que son visage disparût sous un voile noir poussiéreux ne laissant apparaître que deux yeux sombres et terrifiés.

— Ce n'est qu'une pauvre villageoise enfuie de chez un mari cruel ou un père tyrannique, remarquai-je, prise de compassion.

— Enfer et damnation ! s'exclama Emerson.

Les yeux de l'inconnue se dirigèrent vers lui, assis bien droit dans son fauteuil, les mains crispées sur les accoudoirs. D'un soudain effort elle se libéra et alla se jeter à ses pieds.

— Sauvez-moi ! ô Maître des Imprécations ! J'ai risqué ma vie pour vous, et maintenant elle ne tient plus qu'à un fil.

L'exagération semblait de mise ce jour-là, pensai-je. Elle avait essayé d'empêcher le garde de pénétrer dans la prison d'Emerson, soit, mais comment son terrible maître aurait-il pu l'apprendre ? Était-ce seulement la même femme ? Sa voix paraissait différente, plus rauque, plus profonde, et avec un fort accent.

— Vous êtes en sécurité avec moi, la rassura Emerson, étudiant la tête noire penchée avec, je fus heureuse de le constater, une expression des plus sceptiques, à condition de me dire la vérité.

— Vous doutez de moi ?

Toujours à genoux, elle s'assit sur ses talons et arracha le voile de son visage.

Je poussai un cri d'horreur. Rien d'étonnant à ce que je n'eusse pas reconnu sa voix, sa gorge était couverte de sombres

marques de doigts. Son visage était tout aussi méconnaissable, enflé et taché à la suite de coups violents.

— Voilà ce qu'il m'a fait quand il a su que vous vous étiez échappé, murmura-t-elle.

La pitié n'avait pas complètement balayé mes soupçons.

— Comment l'a-t-il su ? commençai-je.

Remettant son voile, elle se tourna vers moi :

— Il m'a frappée parce que j'avais manifesté de la compassion et parce que… parce qu'il était en colère.

Le visage d'Emerson restait de marbre. Ceux qui n'avaient jamais vu bouillonner l'océan de ses sentiments auraient pu croire qu'il n'était pas ému, mais je savais bien qu'il pensait à la jeune fille qu'il n'avait pu sauver d'un père meurtrier. Sa voix n'en laissa rien paraître quand il bougonna :

— Trouvez-lui une chambre, Vandergelt, Dieu sait qu'il y a assez de place inutile sur ce bateau.

Elle lui baisa la main, malgré ses efforts pour l'en empêcher, et suivit Cyrus hors de la pièce. Sourcils froncés, Emerson sortit sa pipe. J'entendis Cyrus appeler le steward. Après lui avoir commandé d'installer la dame (le mot eut un peu de mal à passer ses lèvres, mais je lui fus reconnaissante de son effort) dans une cabine libre, il revint.

— Êtes-vous devenu fou, Emerson ? Cette… cette fille est une espionne.

— Et elle s'est mise dans cet état pour donner de la vraisemblance à une histoire qui en manquait ? demanda sèchement Emerson. Elle doit vraiment aimer son tortionnaire.

Le visage de Cyrus s'assombrit.

— Ce n'est pas de l'amour, c'est une sorte de peur que vous ne connaîtrez jamais.

— Vous avez raison, Cyrus, intervins-je. Bien des femmes la connaissent, pas seulement les esclaves d'une société telle que celle-ci, mais aussi des Anglaises. Certaines des filles qu'Evelyn a sorties de la rue… C'est tout à votre honneur, Cyrus, de comprendre et de compatir à une condition si différente de tout ce que vous avez pu connaître.

— Je pensais aux chiens, avoua Cyrus, rougissant de mon compliment mais trop honnête pour l'accepter alors qu'il n'était

pas mérité. J'en ai vu revenir en rampant vers la brute qui venait de les rouer de coups. On peut en obtenir autant d'un être humain, si l'on sait s'y prendre.

Emerson souffla un gros nuage de fumée bleue.

— Si vous deux avez fini votre discussion philosophique, je pourrais essayer de clarifier tout cela. L'arrivée de cette fille soulève une autre question que j'étais sur le point d'aborder quand Miss… heu… Peabody a détourné la conversation. Vincey pourrait ne pas être seul en cause.

Cyrus exprima sa surprise en entendant ce nom, et je pris sur moi d'expliquer.

— Sur le coup, je me disais bien que sa voix m'était familière, mais il avait si bien déguisé son apparence que je ne pouvais en être certaine. Emerson vient de confirmer mes soupçons, et il est peu probable qu'il se trompe. Connaissez-vous Mr Vincey, Cyrus ?

— De réputation, répondit-il en fronçant les sourcils. Vu ce que j'ai entendu dire sur lui, ça ne m'étonnerait pas de sa part.

— Il n'était certainement pas seul, poursuivis-je, Abdullah prétend avoir tué au moins une dizaine d'hommes.

Cette petite plaisanterie amena un sourire sur les lèvres de Cyrus, mais non sur celles d'Emerson.

— Des hommes de main recrutés sur placé, décréta-t-il, on peut en trouver dans n'importe quelle ville d'Égypte ou du monde. La fille est un outil du même genre. Vincey a une très mauvaise réputation concernant les femmes.

— Les femmes de… de cette classe, corrigeai-je, me rappelant la grave courtoisie de Vincey envers moi, et les allusions voilées d'Howard à son sujet. Réprimant mon indignation, je poursuivis :

— Je trouve votre choix du mot « outil » intéressant. Elle le sert peut-être encore, Cyrus a raison…

— Je ne suis pas assez naïf, coupa Emerson en me jetant un regard mauvais, pour croire sans réserve à son histoire. Si c'est une espionne, nous pourrons l'utiliser. Et si elle est sincère, elle a besoin d'aide.

— Elle devait être jolie avant qu'il s'en occupe, remarqua Cyrus.

Cet apparent coq-à-l'âne qui, bien sûr, n'en était pas un n'échappa pas à Emerson. Il montra les dents en un sourire particulièrement déplaisant.

— En effet, elle était très jolie. Et elle le redeviendra. Alors tenez-vous bien, Vandergelt, je ne tolère pas que des distractions de ce genre viennent perturber mes expéditions.

— S'il ne tenait qu'à moi, je la chasserais du bateau ce soir même ! s'indigna Cyrus.

— Voyons ! Où est passé la fameuse galanterie américaine ? Pas question. (Il tourna vers moi son sourire étrangement déplaisant.) Elle tiendra compagnie à Miss Peabody.

*

* *

Quand ils furent partis, je rassemblai quelques affaires et me rendis dans la cabine de la passagère clandestine. La porte était verrouillée de l'extérieur, mais la clef se trouvait dans la serrure. Je la tournai, m'annonçai et entrai.

Elle était étendue sur le lit, toujours revêtue de sa robe noire poussiéreuse. J'eus du mal à la convaincre de s'en défaire, et elle refusa de me laisser soigner ses blessures. Aussi lui tendis-je la chemise de nuit propre que j'avais apportée et la laissai-je procéder à sa toilette en privé. Quand elle ressortit de la salle de bain, elle parut saisie de me voir encore là. Détournant la tête, recroquevillée comme le chien auquel Cyrus l'avait comparée, elle se précipita vers le lit et s'enfouit sous les couvertures.

— Je ne sais comment nous allons faire pour vous vêtir, dis-je, espérant la mettre à l'aise en abordant un sujet qui manque rarement d'intéresser les femmes. Ma garde-robe de voyage n'est pas assez fournie pour nous habiller toutes les deux.

— Vos vêtements ne m'iraient pas, marmotta-t-elle, je suis plus grande que vous, et moins… moins…

— Humpf, fis-je, je vous achèterai des robes neuves quand nous passerons dans une ville, celle-ci est crasseuse.

— Et un voile, je vous en prie ! Pour me dissimuler aux regards.

Je doutais que ce fût suffisant pour tromper l'homme dont elle avait si peur, mais comme je cherchais à la calmer et gagner sa confiance, je décidai de ne pas soulever de déplaisants problèmes. Interrogée avec tact, elle se laissa aller à me raconter une partie de son histoire.

C'était une triste histoire, mais malheureusement, assez banale. Fille d'un père européen et d'une mère égyptienne, elle avait connu un sort meilleur que celui de la plupart des enfants nés de ce type d'unions, car son père allemand avait au moins eu la décence de lui offrir un toit jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge de dix-huit ans. À la mort de son père, elle se retrouva à la merci des héritiers, qui rejetèrent toute responsabilité et nièrent tout lien avec elle. Ses efforts pour subvenir à ses propres besoins par un travail respectable s'étaient vu entraver par son âge et son sexe. Travaillant comme bonne à tout faire, elle avait été séduite par le fils aîné de la famille et chassée quand les parents avaient découvert leur liaison. Évidemment, ils lui en attribuèrent tout le tort, sans blâmer leur enfant. Elle avait employé ses dernières économies pour revenir dans son pays natal, où elle trouva sa famille maternelle tout aussi hostile que sa famille paternelle. Seule au Caire, désespérée, elle avait rencontré… cet homme.

La voyant trembler de fatigue et de peur, je la priai de prendre du repos. Nous ne pourrions tolérer indéfiniment son refus de parler de lui, bien sûr. J'étais tout à fait résolue à apprendre tout ce qu'elle savait. Mais cela pouvait attendre un moment plus opportun et, peut-être, un interrogateur plus convaincant.

Quand nous nous amarrâmes pour la nuit, j'envoyai l'un des domestiques acheter des vêtements pour Bertha – car tel était son nom, prétendait-elle. Il lui allait très mal, évocateur qu'il était (pour moi) de la blonde placidité germanique.

Je n'avais toujours pas réussi à explorer le cerveau de Bertha quand nous arrivâmes à destination. Emerson se lavait les mains de toute l'affaire.

— Que peut-elle avoir à nous dire ? Que Vincey est une brute, un menteur, un séducteur ? Ses activités passées, criminelles ou autres, ne m'intéressent pas ; je ne suis pas policier. Son adresse

actuelle – à supposer qu'il soit assez stupide pour retourner dans un endroit qu'elle connaît – nous est tout aussi inutile. Quand je voudrai ce chien, je le trouverai. Pour l'instant je n'en veux pas. Je veux me remettre au travail, et je le ferai, même si je dois affronter l'enfer, des inondations, de petits criminels ou des femmes qui se mêlent de tout !

*

* *

Sur environ quarante miles le long du Nil, en Moyenne-Égypte, les falaises du haut désert oriental se dressent à la verticale au bord même de l'eau, sauf à un seul endroit où elles s'incurvent pour former une baie en demi-cercle d'à peu près six miles de long sur trois de profondeur. Cette plaine sans relief, désolée, paraît encore plus hostile que d'autres sites abandonnés, car ce lieu est hanté – théâtre d'une brève splendeur, emplacement d'une cité royale maintenant disparue à jamais de la surface de la terre.

Là, à mi-distance de l'ancienne capitale Thèbes, au sud, et de Memphis, au nord, le plus énigmatique de tous les pharaons égyptiens, Akhenaton, construisit une nouvelle cité qu'il appela Akhetaton en l'honneur de son dieu Aton, « le seul dieu, auprès de qui nul ne siège ». Par ordre du pharaon, les temples des autres dieux furent fermés, leurs noms même furent rayés des monuments. Son insistance sur l'unicité de son dieu en fit un hérétique pour l'ancienne Égypte, et pour nous le premier monothéiste de l'histoire.

Les portraits d'Akhenaton montrent un visage étrange, hagard, et un corps presque féminin, aux hanches larges et au buste charnu. Il ne manquait pourtant pas d'attributs masculins, comme le prouve l'existence d'au moins six enfants. Leur mère était la reine d'Akhenaton, Néfertiti, « dame pleine de grâces, aux mains douces, sa bien-aimée », et son attachement romantique envers cette dame ravissante, dont le nom même signifie « la belle est venue », apparaît dans de nombreuses sculptures et peintures. Tendrement il se tourne pour l'enlacer, gracieusement elle se pose sur son genou. Ces

représentations d'harmonie conjugale sont uniques dans l'art égyptien, et rares partout ailleurs. Elles avaient pour moi un attrait tout particulier ; je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'en expliquer la raison.

Certains savants voient en Akhenaton un être moralement pervers et physiquement difforme, ils réduisent sa réforme religieuse à une cynique manœuvre politique. C'est absurde bien entendu, et je ne chercherai même pas à justifier l'interprétation plus élevée qui est la mienne.

Je ne crois pas que mon Lecteur aura sauté le paragraphe précédent. Le but de la littérature est d'accroître la compréhension, non de fournir des distractions oiseuses.

Le jour de notre arrivée, nous étions tous sur le pont, appuyés au bastingage, observant les marins qui manœuvraient la *dahabieh* pour la diriger vers l'appontement du village de Haggi Qandil. Cette période de repos avait fait du bien à Emerson ; bronzé, débordant d'énergie, il était presque redevenu lui-même – exception faite de cette saleté de barbe. Il était aussi de très bonne humeur car, bien que je faillisse en étouffer, je n'avais soufflé mot de Mr Vincey et Bertha. Néanmoins, j'en avais longuement discuté avec Cyrus et nous avions arrêté un certain nombre de précautions.

Sur le quai nous attendaient une vingtaine de nos loyaux ouvriers d'Aziyeh, petit village proche du Caire qui avait fourni quelques-uns des excavateurs les plus doués d'Égypte. J'avais envoyé Abdullah les chercher, et la vue de leurs visages amicaux et souriants me rassura davantage que ne l'aurait fait celle d'une troupe de soldats. Ils travaillaient pour nous depuis des années, Emerson les avait formés lui-même, et ils lui étaient dévoués corps et âme.

Emerson enjamba le bastingage pour sauter à terre. Il était encore occupé à distribuer bourrades et poignées de mains, entre deux ferventes étreintes, quand je le rejoignis. Mais je ne fus pas la deuxième à gagner la terre ferme. Anubis m'avait précédée sur la passerelle.

Abdullah m'attira à l'écart et désigna du doigt le chat, qui examinait avec attention chaque paire de pieds chaussés de sandales.

— Vous ne vous êtes donc pas débarrassée de cet *affrit* à quatre pattes, Sitt Hakim ? C'est lui qui a trahi Emerson…

— Si c'est le cas, il ne l'a pas fait exprès, Abdullah, on ne peut dresser un chat à attirer quelqu'un dans une embuscade, ou à faire quoi que ce soit qu'il ne veut pas faire. Anubis s'est beaucoup attaché à Emerson, il est resté près de lui, au pied du lit, jusqu'à ce qu'il soit guéri. Bon. Avez-vous averti les autres qu'Emerson est toujours menacé par l'homme qui se faisait appelé Schlange, et qu'il y a des sujets à ne pas aborder ?

— Comme le fait que vous êtes l'épouse du Maître des Imprécations ? (Le ton d'Abdullah dénotait un sarcasme digne d'Emerson lui-même, et son nez de rapace se plissait de réprobation.) Je le leur ai dit, Sitt Hakim, et ils obéiront, comme ils obéiront à tous vos ordres, bien qu'ils ne comprennent pas vos raisons. Et moi non plus. À mon avis, c'est une méthode idiote pour rendre sa mémoire à un homme.

— Pour une fois, nous sommes d'accord, Abdullah, intervint Cyrus en nous rejoignant, mais je crois que nous n'avons pas le choix. Quand Sitt Hakim parle, le monde entier écoute et obéit.

— Nul ne le sait mieux que moi, répondit Abdullah.

Un cri d'Emerson nous rassembla tous autour de lui.

— Abdullah nous a installé un campement, annonça-t-il.

— Et j'ai lavé les ânes, ajouta Abdullah.

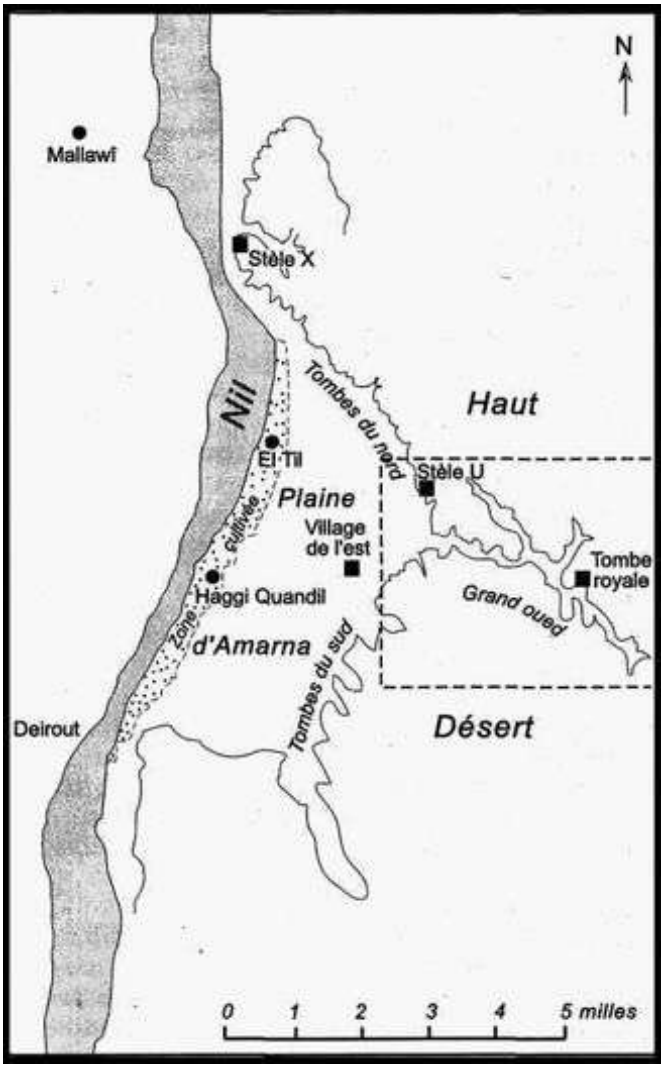
— Lavé les ânes ? Pour quoi faire ?

— Il obéissait à mes ordres, intervins-je, ces pauvres bêtes sont toujours dans un état pitoyable, couvertes de plaies et mal soignées. Je ne permets pas… Bon, nous nous écartons du sujet. Daignerez-vous enfin nous dire où nous allons et ce que vous comptez faire ? Et pourquoi nous aurons besoin d'un campement alors que nous avons la *dahabieh ?*

Emerson se tourna vers moi :

— Je n'ai nullement l'intention de rester sur ce satané bateau. Il est trop loin des tombes.

— Quelles tombes ? m'enquis-je, en écrasant de tout mon poids le pied de Cyrus pour l'empêcher de formuler l'objection qui lui brûlait les lèvres.



Tell el Amarna

— Toutes les tombes. Le groupe du sud est à au moins trois miles d'ici et celui du nord est encore plus loin. Et il y a une autre zone intéressante dans une combe, derrière la petite colline près du centre de l'arc des falaises.

— Il n'y a pas de tombes là-bas, objectai-je. À moins que la maçonnerie…

— Je prendrai ma décision définitive ce soir, trancha Emerson avec un geste d'impatience, aujourd'hui je veux faire une étude préliminaire, et plus vite vous cesserez de discuter, plus vite nous pourrons nous y mettre. D'autres objections ?

Il pivota brusquement vers René, qui s'était rapproché.

Il n'y eut pas d'autres objections.

Avant la fin de la journée, tous nos doutes concernant la santé physique d'Emerson furent dissipés. Il déclara que nous n'avions pas besoin des ânes – déclaration que tous désapprouvaient, mais que personne n'aurait eu le courage de contester. Je savais parfaitement qu'il nous testait – moi en particulier – et donc je n'émis pas non plus d'objections. Nous avions dû parcourir près de vingt miles, en comptant les perpendiculaires que nous décrivions sur les flancs des amas d'éboulis et des falaises.

Pour décrire cet endroit clairement, il faut dire qu'il s'agit d'un demi-cercle, dont le Nil forme le côté rectiligne. Les falaises du haut désert s'incurvent en arc, et aux extrémités nord et sud elles touchent presque la rive. Haggi Qandil se situe légèrement au sud du milieu de la ligne droite, de sorte que nous nous trouvions à trois bons miles de la plus proche section de falaise.

Le sentier traversait le village et les champs environnants, menant vers la plaine, surface nue et ondulée semée de cailloux et de fragments de poteries. Les fondations en ruine de la cité sacrée d'Akhenaton avaient été recouvertes de sable poussé par le vent. La cité s'étendait sur toute la longueur de la plaine, du nord au sud. La partie que nous avions fouillée durant nos années de travail à Amarna se trouvait plus au sud, mais j'avais la certitude que la main lente et inexorable de la nature avait repris possession du site et enseveli toute trace de notre labeur comme de celui des anciens bâtisseurs.

Emerson partit à grandes enjambées dans la plaine. Pressant le pas, je le rattrapai :

— Je suppose que nous allons aux tombes du nord ?

— Non.

Je lançai un regard à Cyrus, qui haussa les épaules, sourit, et m'invita d'un geste à marcher à ses côtés. Nous laissâmes Emerson prendre de l'avance, avec seulement Abdullah sur ses talons. Personne d'autre ne semblait souhaiter sa compagnie.

En réalité, nous visitâmes bel et bien quelques-unes des tombes du nord, mais pas avant qu'Emerson n'eût indiqué un autre type de monument qu'il souhaitait étudier en détail cet hiver-là.

Sur le périmètre rocheux de sa cité, Akhenaton avait fait graver plusieurs bornes commémoratives pour en marquer les limites et la consacrer à son dieu. Emerson et moi en avions nous-mêmes trouvé et copié trois. Ces stèles, comme on les appelle, avaient toutes la même forme : une borne à sommet arrondi portant une longue inscription en hiéroglyphes sous une scène en bas-relief où le roi et sa famille vénéraient leur dieu Aton, sous l'apparence d'un disque solaire aux rayons terminés par de petites mains humaines. Des statues de la famille royale se dressaient de chaque côté. La plupart de ces stèles étaient en ruine, certains fragments avaient été délibérément détruits par les ennemis du roi hérétique après sa mort et la restauration des anciens dieux qu'il avait reniés.

— Il y a deux séries d'inscriptions, l'une plus ancienne que l'autre, remarqua Emerson.

Mains sur les hanches, tête nue sous le soleil de plomb, il regardait vers le sommet de la falaise qui s'élevait au-dessus de nous.

— Voici l'une des plus anciennes, reprit-il, on y voit deux princesses avec leurs parents, les stèles plus tardives montrent trois filles.

Cyrus ôta son chapeau de soleil et s'en éventa.

— Comment diantre arrivez-vous à voir ça ? Le sommet de ce satané caillou est à au moins trente pieds du sol, et la paroi de la falaise est absolument verticale.

— On ne peut s'en approcher que d'en haut, répondit Emerson.

Il se retourna. Charlie tentait de se dissimuler derrière Abdullah, dont la haute stature et la robe volumineuse offraient un abri de bonnes dimensions, mais les yeux d'Emerson se fixèrent droit sur lui.

— Les bornes seront sous votre responsabilité, Holly. Pour un jeune homme éclatant de santé comme vous, ce sera une belle gageure que de copier des textes, suspendu au bout d'une corde.

Un sentier escarpé nous conduisit au surplomb où se situaient les tombes nobles du nord. Jadis elles étaient béantes, vulnérables aux déprédations du temps et des pilleurs. Récemment, le Département des Antiquités avait fait placer des

portes de fer à l'entrée des plus intéressantes. Emerson examina avec une curiosité critique ces portes, qui n'étaient pas là à notre époque.

— N'y a-t-il pas un proverbe américain qui parle de verrouiller les portes de l'écurie après que le cheval a été volé ? Enfin, mieux vaut tard que jamais. Qui a les clefs ?

— Je pourrais me les procurer, dit Cyrus, je ne savais pas…

— J'en aurai peut-être besoin plus tard, coupa Emerson.

Il refusa d'en dire plus avant que nous eussions atteint le campement. Connaissant Abdullah, je ne fus pas surprise de constater qu'il s'était contenté d'installer quelques tentes et de rassembler du crottin de chameau pour le feu.

— Très bien, Abdullah, dis-je.

Le *raïs,* qui me surveillait du coin de l'œil, se détendit, puis se raidit à nouveau comme je poursuivais :

— Bien sûr, il n'y a rien d'aussi commode qu'une bonne tombe confortable. Pourquoi n'irions-nous pas…

— Parce que nous n'allons pas travailler sur les tombes, fit Emerson, ce site est à mi-distance entre les deux groupes, celui du nord et celui du sud.

— Site ? s'indigna Cyrus, pourquoi diab… diantre voulez-vous perdre votre temps ici ? Il ne peut pas y avoir de maisons, si loin de la cité principale, et personne n'y a trouvé de traces de puits d'entrée.

Les belles lèvres d'Emerson – malheureusement presque entièrement dissimulées à mes yeux aimants par des poils noirs et drus – s'incurvèrent en une moue méprisante.

— La plupart de mes collègues ne trouveraient pas un puits d'entrée même en tombant dedans. Je vous l'ai dit, Vandergelt, les explications devront attendre jusqu'à ce soir. Nous avons encore une longue route à parcourir. Suivez-moi.

Le soleil était maintenant juste au-dessus de nos têtes et nous marchions (j'utilise ce verbe dans son acception la plus large) depuis plusieurs heures.

— Montrez-nous le chemin, fis-je en agrippant fermement mon ombrelle.

Emerson, depuis un moment, considérait cet accessoire d'un œil torve, mais il n'avait rien dit. Je ne vis donc aucune raison

d'expliquer qu'une ombrelle était l'un des objets les plus utiles pour une expédition de ce genre. Non seulement elle procure de l'ombre, mais elle peut aussi servir de canne ou, si le besoin s'en fait sentir, d'arme. J'emploie fréquemment mes ombrelles pour ce dernier usage. Elles sont faites exprès pour moi, et pourvues d'un lourd pommeau d'acier et d'un bout pointu.

Galant comme toujours, Cyrus se précipita à mon secours.

— Non, monsieur, déclara-t-il, le soleil est au zénith et je meurs de faim. Je ne ferai pas un pas de plus avant d'avoir déjeuné.

Emerson acquiesça de mauvaise grâce, mais avec plaisir.

L'ombre de la tente fut appréciée. L'un des serviteurs de Cyrus déballa les paniers préparés par le cuisinier, et nous dégustâmes un déjeuner bien plus raffiné que ce que consomment la plupart des archéologues sur le terrain. Pendant que nous mangions, Emerson condescendit à pontifier de nouveau. La plupart de ses remarques étaient dirigées vers les deux jeunes gens.

— La maçonnerie dont parlait Miss... heu... Peabody est sur les pentes et au fond de la combe derrière nous. Une bonne partie correspond sans doute à des chapelles de tombes. Les débris sur le sol sont évidemment d'une tout autre nature, c'est par là que je commencerai demain, avec une équipe complète. Vous, Vandergelt, et Miss... heu...

— Si le « Miss » vous gêne à ce point, vous pouvez vous en dispenser, dis-je calmement.

— Humpf. Vous m'assisterez, tous les deux. Je présume que vous êtes d'accord, MISS Peabody ?

— Tout à fait.

— Vandergelt ?

— Je bous d'impatience, répondit Cyrus avec une grimace.

— Très bien (Emerson se remit debout.) Nous nous sommes assez prélassés, en route.

— Nous retournons à la *dahabieh ?* demanda Cyrus avec espoir. Puisque vous avez décidé où vous vouliez fouiller...

— Enfin, mon vieux, il reste encore six bonnes heures, de jour, et nous n'avons pas vu la moitié du secteur. Dépêchez-vous, vous traînez !

Les autres, envieux, regardèrent le domestique de Cyrus repartir à grandes enjambées vers le fleuve, les paniers vides à la main. Puis la procession se reforma, avec Emerson en tête et son entourage traînant derrière lui.

Je supposais qu'il comptait achever le circuit des falaises, et mon cœur s'envolait à l'idée de revoir les tombes du sud, où nous avions passé tant d'années heureuses. Mais je ne fus guère surprise quand il nous conduisit vers une ouverture dans les remparts rocheux. Cyrus, toujours à mes côtés, marmotta un juron typiquement américain.

— Par la barbe de Josaphat ! J'avais l'affreux pressentiment que ça allait arriver. L'oued royal ! il y en a pour quelques trois bons miles de chaque côté et je parie qu'il fait assez chaud pour faire frire un œuf sur les rochers !

— Sans doute, acquiesçai-je.

Comme je l'ai déjà signalé, mais je me répète au bénéfice des lecteurs les moins attentifs, les oueds sont des canyons creusés dans le plateau du haut désert par d'anciennes inondations. L'entrée de celui-ci se situait à mi-chemin des deux groupes de tombes, celui du sud et celui du nord. Son nom réel est l'oued Abou Hassah el-Bahari, mais pour des raisons évidentes on s'y réfère en général sous le nom de Grand Oued. L'Oued Royal proprement dit est un petit bras de ce grand canyon, situé à environ trois miles de l'entrée de celui-ci. C'est là, dans cet endroit aussi désolé qu'une vallée lunaire, qu'Akhenaton avait fait construire sa propre tombe. Si les tombes du sud évoquaient des souvenirs poignants, la tombe royale me rappelait des scènes qui s'étaient imprimées de façon indélébile en mon cœur. Dans le lugubre corridor de ce sépulcre, j'avais pour la première fois senti les bras d'Emerson autour de moi ; nous avions couru sur le sol inégal de l'oued, au clair de lune, pour sauver d'une mort épouvantable ceux que nous aimions. Je connaissais chaque pied de cet endroit, qui était pour moi aussi imprégné de romantisme qu'un jardin de roses pourrait l'être pour une personne à l'existence plus ennuyeuse.

Peu après l'entrée, la vallée s'incurvait, nous coupant la vue sur la plaine et les champs cultivés au-delà. Après environ trois miles, les parois rocheuses se refermaient et des oueds plus

petits s'ouvraient de chaque côté. Emerson avait déjà disparu. Suivant son chemin, nous le vîmes trottiner dans l'un des étroits sous-canyons, dont le sol s'élevait progressivement en direction du nord-est.

— C'est là, dis-je d'une voix déformée par l'émotion, devant, à gauche.

Bientôt, les autres virent eux aussi l'ouverture sombre entourée de maçonnerie, au-dessus d'un éboulis de rochers. Charlie grogna. Sa peau glabre montrait des signes de ce qui promettait de devenir un douloureux coup de soleil. Même un chapeau ne pouvait protéger complètement les individus au teint clair des ravages de l'orbe solaire égyptien.

Quand nous atteignîmes le surplomb devant la tombe, Emerson s'y trouvait déjà, fixant d'un œil furieux la porte de fer qui en interdisait l'entrée.

— Nous aurons besoin de cette clef, c'est certain, fit-il à Cyrus, veillez à ce que nous l'ayons demain matin.

Quand Emerson annonça que nous en avions fini pour la journée, je n'en savais pas plus que Cyrus sur ses intentions. Pendant plus d'une heure, il avait sillonné le pied des falaises, au nord et au sud de la tombe royale, sondant les trous comme un furet à la recherche d'un rat.

— Où allons-nous ? s'enquit Cyrus quand nous reprîmes d'un pas fatigué le sentier rocailleux. Voyons, Emerson, il n'y a aucune raison sensée pour que nous ne passions pas la nuit à bord de la *dahabieh*.

— Je n'ai jamais dit le contraire, répondit Emerson avec un air de stupéfaction innocente qui fit bouillir Cyrus.

Quand nous atteignîmes la passerelle, je vis qu'Anubis nous attendait. Où avait-il été ? Comment avait-il passé la journée ? Je n'en avais pas la moindre idée, mais quand nous approchâmes il se leva, s'étira, bâilla et nous accompagna sur le bateau.

— Réunion au salon dans une demi-heure, annonça Emerson en se dirigeant vers sa chambre.

Le chat le suivit. Je l'entendis dire « gentil chaton » en trébuchant sur l'animal.

Je n'avais pas vraiment le loisir de prendre un bain et me changer dans le temps qu'il nous avait imparti, mais j'y réussis, choisissant en toute hâte une tenue qui puisse s'enfiler rapidement et se boutonner sans aide. (Je ne comprends pas comment font les femmes dépourvues de mari et de camériste pour s'habiller, les agrafes dans le dos ne sont accessibles qu'aux contorsionnistes.)

Emerson était déjà là, considérant une pile de papiers et de plans étalés sur la table. Ses sourcils remontèrent quand il aperçut mes volants et rubans roses (la tenue que j'avais revêtue était une robe d'après-midi), mais il ne fit aucun commentaire et se contenta de grommeler quand j'ordonnai au domestique de servir le thé.

J'étais en train de remplir les tasses quand Cyrus arriva, suivi de près par les deux jeunes gens. Visiblement, ils se sentaient plus en sécurité en groupe. Le pauvre Charlie était rouge comme une brique anglaise, et la bouche de René suivait la courbe descendante de ses moustaches.

Emerson pianota des doigts sur la table, avec un air ostensiblement patient, pendant que je servais le breuvage réconfortant. Puis il dit :

— Si vous en avez fini avec ces mondanités, MISS Peabody, j'aimerais que nous reprenions le travail.

— Rien ne vous en empêchait, fis-je tranquillement, René, passez ceci au professeur Emerson, voulez-vous ?

— Je ne veux pas de ce fichu thé, dit Emerson en prenant sa tasse, je croyais que vous brûliez tous de savoir où nous allions excaver.

— Vous nous l'avez dit, répliqua Cyrus tandis qu'Emerson buvait son thé, les stèles…

— Non, non, elles ne suffiront pas à nous occuper toute la saison, coupa Emerson. Vous autres, Américains, ne vous intéressez qu'aux tombes royales. Alors, que diriez-vous de la tombe de Néfertiti ?

Chapitre 9

La condition de martyr est souvent le résultat d'une excessive crédulité.

Emerson adore les annonces théâtrales. Le résultat de celle-ci le déçut quelque peu, j'en ai peur. En guise d'expression d'enthousiasme avide ou d'incrédulité méprisante (il se satisfait des deux), il n'obtint qu'un grognement sceptique de Cyrus. Les deux jeunes gens avaient trop peur pour risquer le moindre commentaire. Je dis en haussant les sourcils :

— Elle a été enterrée dans la tombe royale, avec son mari et son enfant.

Emerson avait fini son thé. Il tendit sa tasse pour être resservi et se prépara au genre de combat qu'il apprécie tant et dans lequel (il faut bien l'admettre) il triomphe en général.

— On a retrouvé des fragments de son sarcophage à lui, mais rien qui ait pu appartenir à Néfertiti. Si elle est morte avant son mari…

— Personne ne sait quand elle est morte, fis-je. Si elle a survécu sous le règne de Toutankhamon, elle a pu partir avec lui à Thèbes et être enterrée…

— Oui, oui, coupa Emerson impatiemment, tout cela n'est que spéculations oiseuses. Mais c'est vous qui m'avez informé que des objets portant son nom sont récemment apparus sur le marché des antiquités, et que, selon certaines rumeurs, on aurait vu des fellahs transporter un cercueil doré dans le haut désert, derrière la vallée royale.

(En fait, c'était Charlie qui l'en avait informé, dans l'espoir de le distraire de son inquisition du soir en rapportant les derniers commérages archéologiques. Son espoir avait été déçu.)

— De telles rumeurs circulent partout en Égypte, objecta Cyrus.

Mais bien que son ton fût incrédule, la lueur dans ses yeux trahissait son intérêt croissant. Pour un homme de tempérament romantique comme lui, aucune découverte ne pourrait être plus fantastique que la dernière demeure de la ravissante épouse du pharaon hérétique.

— En effet, répondit Emerson, et je n'accorde guère de crédit à l'histoire du cercueil doré. Un objet aussi unique n'aurait pu être vendu sans laisser des traces de son passage dans le monde fangeux des marchands et des collectionneurs. Cependant, notez ce mot significatif : *doré*. N'importe quel objet en or ou plaqué or pourrait lancer l'engrenage des racontars et mener aux exagérations habituelles. L'apparition d'objets marqués sur le marché des antiquités est encore plus significatif. Souvenez-vous, c'est ainsi que Maspero a mis la main sur la cache de momies royales en 1883. Les Gournaouis qui avaient trouvé la cachette ont commencé à vendre des objets, et les noms inscrits sur ces objets indiquaient qu'ils devaient provenir d'une tombe inconnue des archéologues.

— Oui, mais… commençai-je.

— Il n'y a pas de mais, MISS Peabody. Il y a d'autres tombes dans l'Oued Royal, je connais l'existence de certaines d'entre elles depuis des années, et je suis convaincu qu'il en existe d'autres. La tombe royale elle-même n'a pas été explorée convenablement ; y a-t-il encore des passages et des chambres à découvrir ? Certaines des salles existantes semblent étrangement incomplètes. Nom d'un chien, Akhenaton a eu treize ans après son arrivée à Amarna pour préparer une tombe, cela a dû être l'un de ses premiers soucis. Les bornes indiquent qu'il en avait l'intention…

— Ces mêmes inscriptions indiquent que la reine partage sa tombe, interrompis-je : « On bâtira pour moi une tombe dans la montagne de l'est, c'est là que je serai enterré… et c'est là que sera enterrée l'épouse royale, la grande Néfertiti. »

— Ah ! Mais le terme « c'est là » désigne-t-il la tombe elle-même ou la montagne de l'est ? (Emerson se pencha en avant, ses yeux brillaient de la joie de la discussion – ou plutôt du débat savant.) L'inscription dit ensuite : « si elle – c'est-à-dire Néfertiti – devait mourir dans une ville du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest, elle sera ramenée pour être enterrée à Akhetaton. » Il ne précise pas « dans ma tombe à Akhetaton ».

— Il n'avait pas besoin de le préciser, vu le contexte, il voulait dire…

— Allez-vous arrêter, tous les deux ? interrompit Cyrus. (Sa barbiche tremblait sous l'effet des contractions musculaires de ses mâchoires et son menton.) Ce type est mort depuis plus de trois mille ans et, de toute façon, on se fiche de ses intentions premières. Ce que je veux savoir, c'est où sont ces autres tombes dont vous parlez, et pourquoi diantre ne les avez-vous pas fouillées ?

— Vous connaissez mes méthodes, Vandergelt, répondit Emerson, du moins, c'est ce que vous dites. Je ne commence des fouilles que si je peux terminer le travail sans retard. L'ouverture d'un site ou d'une tombe attire l'attention des voleurs, ou d'autres archéologues, qui sont presque aussi destructeurs. Je connais ou soupçonne fortement l'existence d'au moins six autres sites…

Il laissa mourir sa phrase, puis déclara fermement :

— Vous pouvez vous retirer, Charlie et René, vous avez sûrement envie de vous rafraîchir avant le dîner.

Deux hommes ne peuvent constituer une ruée, mais ils firent de leur mieux.

Emerson avait saisi sa pipe et répandait du tabac sur ses papiers. Dès que la porte se referma, il reprit la parole :

— J'espère que vous ne voyez pas d'objections à ce que je congédie vos employés, Vandergelt ?

— Pour ce que ça changerait si j'en voyais ! bougonna Cyrus. Mais je crois savoir où vous voulez en venir, et moins ces deux innocents en apprendront sur cette autre affaire, mieux ce sera. Pensez-vous que Vincey tentait de vous arracher des renseignements sur ces tombes inconnues ?

— Sottises ! m'écriai-je, nous savons parfaitement ce que cherche Vincey, et cela n'a rien à voir avec…

— Puis-je vous rappeler, fit Emerson avec le ronronnement menaçant qui annonce en général une remarque des plus désobligeantes, que c'est moi qui ai été interrogé, pas vous.

— Inutile de me le rappeler, puisque j'ai été la première à observer le résultat de cet interrogatoire, aboyai-je, mais puis-je à mon tour vous rappeler que vous n'avez pas jugé bon de nous confier les détails, à moi ou à Cyrus ?

— J'avais l'esprit un rien embrouillé, marmotta Emerson en une de ces exaspérantes volte-face auxquelles se raccrochent les hommes pour éviter de répondre directement à une question, les détails m'échappent.

— Ah vraiment ? Écoutez, Emerson…

— Vous perdez votre temps, ma chère, intervint Cyrus tandis qu'Emerson souriait d'une façon très exaspérante pour les nerfs, ne pourrions-nous en revenir à la question des tombes de l'Oued Royal ? J'ai cru comprendre que c'était là votre véritable but pour cet hiver. Alors à quoi bon vous acharner sur ces restes de maçonnerie dans la combe ?

Emerson ouvrit tout grand les yeux :

— Eh bien, j'ai l'intention de faire les deux, évidemment, et de copier les bornes. (Il se leva en s'étirant tel un grand chat.) Je dois aller me changer pour le dîner. Je suppose, MISS Peabody, que vous avez l'intention d'en faire autant, cette tenue semble plus appropriée dans un boudoir qu'à table. Il faut respecter les convenances, vous comprenez.

Après son départ, Cyrus et moi nous entreregardâmes en silence. Son visage buriné s'adoucissait d'une compassion qu'il n'osait formuler, et comme je n'avais nulle envie de compassion je ne l'encourageai pas à l'exprimer.

— Quelle tête de mule ! fis-je en souriant.

— Je suppose que vous savez ce qu'il projette.

— Oh oui, l'esprit d'Emerson est pour moi un livre ouvert. Sa mémoire peut le trahir, mais son caractère reste intact.

— Qu'allez-vous faire ?

— Comme à mon habitude chaque fois que c'est possible, je vais suivre le conseil donné par les Écritures : « À chaque jour

suffit sa peine » est, à mon sens, l'une des plus sages maximes de ce merveilleux Livre. Je m'occuperai des plans insensés d'Emerson quand il essaiera de les mettre à exécution. Qui sait ce qui peut arriver d'ici là ? Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser…

— Allez-vous vous changer ? demanda Cyrus.

— Certainement pas, fis-je en souriant.

*

* *

Je laissais en paix notre hôte non invitée, puisqu'elle m'avait fait comprendre qu'elle ne désirait pas ma compagnie. À ma connaissance, elle n'avait pas quitté sa cabine. On lui apportait ses repas et sa porte, sur ordre de Cyrus, était fermée à clef la nuit. Ce soir-là, je décidai qu'il était impossible de remettre plus longtemps une conversation avec cette jeune personne. J'avais espéré qu'Emerson souhaiterait l'interroger, mais si j'étais bien renseignée il ne l'avait pas fait. Pour moi, ses intentions étaient claires. Je soupçonnais, depuis l'instant même où il avait claironné son propos d'ignorer Vincey sauf si ce dernier tentait encore de lui mettre des bâtons dans les roues, que cette déclaration était un mensonge. « S'il se montre, je lui réglerai son compte. » Pardi ! Il s'attendait à ce que Vincey « se montre » ; il avait la ferme intention de « lui régler son compte », et pour hâter l'affrontement il avait décidé de quitter la sécurité de la *dahabieh* pour aller s'installer quelque part dans le désert – comme une chèvre destinée à appâter un tigre –, avec l'espoir que Vincey lancerait une nouvelle attaque. Il me semblait également clair qu'Emerson restait sceptique au sujet de l'Oasis Perdue. (Je dois reconnaître que j'aurais moi-même eu du mal à y croire si je n'avais pas été là.) D'où ses allusions à des tombes cachées et aux trésors de Néfertiti. Il faisait tout son possible pour intriguer ses ennemis et les pousser à l'attaquer. Il avait décidé de suivre obstinément son chemin solitaire sans nous consulter ni se confier à nous. Il ne me laissait d'autre choix que d'en faire autant, et comme j'avais connaissance de faits qu'Emerson ignorait ou refusait

d'admettre, le fardeau reposait comme d'habitude sur mes épaules.

*

* *

Elle s'était assise près de la fenêtre ouverte. La brise fraîche du soir agitait les rideaux de mousseline. Une unique lampe brûlait près du lit. À sa clarté, je vis qu'elle portait une des robes que j'avais achetée dans un bazar de village. Elle était noire – seules les jeunes filles non mariées portent des vêtements colorés – mais propre et en bon état, contrairement à celle qu'elle portait en arrivant. Bertha avait l'air d'un corbeau géant qui se recroqueville à l'approche d'une tempête, et quand elle se tourna vers moi je vis sa main quitter son visage ! Le voile était en place.

— Pourquoi jugez-vous nécessaire de cacher votre visage devant moi ? demandai-je en m'asseyant près d'elle.

— Ce n'est pas un joli spectacle.

— L'enflure aurait pourtant dû disparaître. Laissez-moi regarder.

— Je n'ai pas besoin de votre médecine, Sitt Hakim. Seulement de temps – si vous voulez bien m'en accorder.

— Pour que votre visage guérisse, oui. Pour le reste, non. Pas tant que la vie du Maître des Imprécations est en danger.

— Ainsi que la vôtre, Sitt Hakim.

Le timbre de sa voix était étrange, comme si elle souriait en prononçant ces mots.

— Oui, probablement, Bertha. (Je trébuchais toujours sur ce nom inapproprié.) Nous vous avons laissée en paix, pour que vous puissiez vous reposer et guérir. Maintenant, il s'agit de prouver votre bonne foi. Mr Vandergelt croit que vous êtes ici pour nous espionner.

— Je vous jure…

— Ma chère petite, ce n'est pas à un homme crédule que vous parlez, mais à une autre femme. J'ai d'excellentes raisons, ignorées de Mr Vandergelt, de croire que vos intentions sont

bonnes mais, pour votre bien comme pour le nôtre, vous devez m'aider d'une façon plus active.

— Que voulez-vous donc ? Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Vous ne m'ayez rien dit. Je veux des dates, des noms, des faits. Nous avons appris – et non grâce à vous ! – l'identité de l'homme qui était votre maître et votre tortionnaire. Le connaissez-vous sous son vrai nom, Vincey, ou seulement sous celui qu'il utilisait à Louxor, Schlange ? Étiez-vous au Caire avec lui ? Quand est-il arrivé à Louxor ? Où est-il allé quand il a dû quitter la villa ? Où est-il maintenant ?

J'avais apporté un stylo et du papier. À sa façon de répondre à mes questions, j'avais l'impression qu'elle avait quelque habitude des interrogatoires officiels, mais elle me répondit avec une certaine bonne volonté. Ses réponses confirmaient ce que je soupçonnais déjà, mais ne m'aidaient guère à décider de ma stratégie future.

— Le marteau qui enfonce des clous dans une pièce de bois connaît-il les plans de la maison ? me lança-t-elle avec colère. Je n'étais pas assez bien pour partager son appartement du Caire. Là-bas aussi, il se faisait appeler Schlange. Je ne lui connais pas d'autre nom. Il venait chez moi quand il voulait… À Louxor, j'habitais à la villa, c'est vrai. Là, personne ne le connaissant, ma présence ne risquait pas de nuire à sa réputation, et il avait besoin de moi pour l'aider à briser le Maître des Imprécations. Quand je vous ai laissés cette nuit-là, je suis allée dans ma chambre. J'étais en train de rassembler mes affaires quand il est arrivé, et il m'a obligée à le suivre. J'ai dû tout laisser, mes bijoux, mon argent ! Nous avons passé une semaine dans un hôtel bon marché à Louxor. Quand il s'absentait, ce qui était rare, il m'enfermait à clef. Je ne pouvais pas sortir. Je n'avais rien à me mettre sauf les vêtements qui ressemblaient aux vôtres, et je n'osais me montrer ainsi habillée dans les rues de Louxor.

— Une semaine, dites-vous ? Mais vos plaies étaient toutes récentes quand vous nous avez rejoints. Il ne vous a pas battue au début ?

Le voile frémit, comme si sa bouche se tordait sous l'étoffe.

— Pas plus que d'habitude. Je crois qu'il attendait de voir si le professeur allait guérir, et d'apprendre ce que vous comptiez faire. Un jour, en revenant, il m'a donné la robe que vous m'avez vue porter et ordonné de la mettre. Nous devions partir pendant la nuit.

— Où ?

— Un homme qui emporte une valise l'informe-t-il de sa destination ? Il était très en colère. Il avait appris quelque chose – non, ne me demandez pas quoi, comment le saurais-je ? –, quelque chose qui le rendait furieux. Il ne faisait que jurer, menacer, et se plaindre de ceux qui avaient trahi sa confiance. Ceux-là n'étaient pas devant lui. Moi, si. Alors…

— Je vois.

Ce qui l'avait rendu furieux devait être la nouvelle de l'échec, en Angleterre, du rapt de Ramsès et Nefret. La lettre de Ramsès m'était parvenue à peu près au même moment.

— Comment vous êtes-vous enfuie ? demandai-je.

— Ce soir-là, il dormait très profondément, et les vêtements qu'il avait apportés étaient exactement ceux que j'aurais choisis moi-même. Voilée et vêtue de noir, je ressemblais à n'importe quelle femme de Louxor. Il pensait que je n'aurais jamais assez de volonté ou de courage pour le quitter, mais la peur, quand elle atteint un certain point, peut donner du courage. Cette nuit-là, j'ai compris ce que je refusais d'admettre auparavant : qu'un jour il me tuerait, de rage ou de peur d'être trahi.

Elle parlait avec passion et une apparente franchise qui ne pouvaient qu'émouvoir un auditeur compatissant. De plus, son histoire tenait debout… Jusque-là. J'attendis un moment pour lui donner le temps de se calmer, car sa voix était devenue rauque et tremblante au souvenir de sa terreur.

— Vous ne semblez pas en mesure de trahir grand-chose, remarquai-je, vous ne savez ni où il comptait aller, ni ce qu'il comptait faire. Vous ne pouvez décrire aucun de ses amis ou complices ?

— Seulement les hommes qu'il avait recrutés à Louxor. Eux non plus ne pouvaient le trahir, ils ne connaissaient pas son vrai nom, seulement celui sous lequel il avait loué la villa.

— Schlange, murmurai-je, je me demande pourquoi… Bon. Est-ce tout ce que vous pouvez me dire ?

Elle hocha la tête avec véhémence :

— Vous me croyez ? Vous n'allez pas m'abandonner, seule et sans protection ?

— Je suppose que vous ne cherchez pas à m'insulter, répondis-je avec calme. Si vous me croyez capable de livrer quelqu'un, fût-ce un ennemi, à la mort et la torture, c'est que vous connaissez mal le code moral qui guide les Britanniques. Le beau dogme de la foi chrétienne exige que nous pardonnions à nos ennemis. À cette croyance nous adhérons tous… ou du moins, ajoutai-je en me rappelant les opinions peu orthodoxes d'Emerson quant à la religion organisée, presque tous.

— Vous avez raison, fit-elle en baissant la tête en un geste de soumission, il ne m'abandonnera pas.

Je savais à qui elle faisait allusion.

— Aucun de nous ne vous abandonnera, rétorquai-je, mais nous avons un problème. Demain, nous commençons les fouilles, et pendant de longues heures, plusieurs jours d'affilée peut-être, nous quitterons la *dahabieh*. Avez-vous peur de rester ici toute seule avec l'équipage ?

Elle me fit véhémentement comprendre que oui.

— Il est là ! Je le sais ! J'ai vu des ombres qui bougeaient, dans la nuit…

— Dans votre tête, voulez-vous dire. Nos gardes n'ont rien remarqué d'inhabituel. Bon. Je suppose qu'il vous faudra venir avec nous. Je me demande bien ce que je vais pouvoir faire de vous.

*

* *

En fait, quand nous quittâmes le bateau le lendemain matin, elle se fondit assez bien parmi les villageois curieux qui se rassemblèrent autour de notre petit groupe. Des femmes se trouvaient parmi eux, et je n'aurais pas été capable de la distinguer des autres silhouettes enveloppées de noir si elle n'était restée tout près de moi. Je m'attendais à ce qu'elle suive

Emerson comme son ombre, mais elle n'en fit rien. Peut-être parce qu'elle aurait dû disputer cette position au chat.

Nous traversâmes le village, suivis de notre petite escorte. Certains espéraient être embauchés, d'autres n'étaient là que par curiosité. Les habitants de Haggi Qandil s'étaient accoutumés aux visiteurs depuis l'époque de nos premières fouilles dans ce secteur, car les steamers touristiques y faisaient fréquemment escale en remontant le fleuve, mais la vie dans ces petits villages est des plus mornes ; un nouveau visage, surtout s'il est étranger, attire une foule. Comme ces gens avaient changé depuis notre premier passage ! Équité et gentillesse avaient transformé une population autrefois renfermée en une troupe d'ardents partisans ; sourires, signes de la main, salutations en arabe – de même que les habituelles demandes de bakchich – nous accompagnèrent tout le long du chemin. Même les chiens maigres et maltraités nous suivaient, à distance prudente, sachant que les visiteurs leur jetaient parfois des restes de nourriture. J'ai moi-même cette habitude.

Plusieurs hommes et enfants continuèrent de nous suivre quand nous sortîmes du village pour prendre le chemin des falaises. Emerson, comme d'habitude, ouvrait la marche. La matinée était agréablement fraîche et il avait gardé sa veste de tweed. Je remarquai avec surprise qu'il avait pris le chat sur son épaule. Ramsès avait enseigné ce tour à Bastet, mais vu la faible largeur de cette partie de l'anatomie de mon fils, la chatte devait s'enrouler autour de son cou. La stature d'Emerson n'avait point ce défaut, et Anubis trônait, légèrement penché en avant comme une figure de proue. Je dois dire qu'ils offraient un spectacle des plus bizarres, et je me demandai comment Emerson avait pu inspirer une telle confiance à l'animal.

Emerson jeta un coup d'œil derrière lui, à la masse confuse et joyeuse des villageois, puis appela Abdullah.

— Dites à ces gens que nous n'aurons pas besoin d'ouvriers, ni de porteurs de paniers, avant demain ou après-demain. Qu'ils rentrent chez eux, nous leur ferons savoir quand nous voudrons embaucher.

— Moi, j'embauche dès aujourd'hui, dit Cyrus qui marchait à grands pas, les mains dans les poches.

Emerson ralentit pour lui permettre de le rattraper. Ils formaient un amusant contraste, Cyrus sanglé dans son costume de lin blanc immaculé, coiffé d'un casque colonial, ses joues creuses impeccablement rasées et sa barbiche taillée aussi nettement que les postiches des pharaons égyptiens ; Emerson en costume froissé et chemise au col déboutonné, les chaussures éraflées et poussiéreuses, sa tête brune nue sous le soleil. Le chat était bien mieux toiletté.

— Puis-je savoir qui vous embauchez, et dans quel but ? s'enquit poliment Emerson.

— Permettez-moi de vous en réserver la surprise, répondit Cyrus, tout aussi poliment.

Dès que nous arrivâmes sur le site, Cyrus prit ses recrues à part et les sermonna dans un arabe approximatif mais efficace. Il ne fallut pas longtemps pour que le résultat devienne visible. La construction va vite en Égypte, où le matériau le plus courant est la boue, utilisée sous forme de briques séchées au soleil ou comme mortier sur une structure de roseaux. Les techniques architecturales, tout aussi simples, n'ont pas changé depuis des temps immémoriaux. Nul besoin d'un équipement sophistiqué pour créer une maison carrée, à toit plat, avec une porte et quelques fentes d'aérations sous les rebords du toit. Les grandes fenêtres ne sont pas un avantage sous ce climat : elles laissent entrer la chaleur et des créatures avec lesquelles il n'est guère recommandé de partager son espace vital.

Emerson ignorait ostensiblement l'activité frénétique qui se déployait ainsi tout près de lui. Il se concentrait sur son étude préliminaire et les plans de la zone. Il n'y fit pas non plus immédiatement allusion quand nous fîmes une pause pour un rapide déjeuner. Prenant son assiette des mains de Bertha, qui s'était attribué les fonctions d'aide-cuisinière, il lui adressa la parole pour la première fois de la journée.

— Asseyez-vous et mangez. Qui vous a dit de nous servir ?

— C'était son idée, dis-je, sachant parfaitement qui il soupçonnait, et je suis d'accord. Dans la situation présente, l'anonymat est préférable à l'égalité que j'estime d'ordinaire primordiale.

— Humpf, fit-il.

Prenant cette onomatopée pour ce qu'elle était – une tacite reconnaissance de la sagesse de ma décision –, Bertha se retira en silence.

Cyrus la suivit du regard, les yeux plissés. Je lui avais transmis les informations, si maigres fussent-elles, que Bertha m'avait données. Il remarqua :

— Je n'ai pas confiance en cette fille. Je veux qu'elle soit surveillée jour et nuit, je veux qu'on l'enferme entre quatre murs, pour que personne ne puisse la joindre sans faire de barouf.

— Ah bon, c'est une prison que vous construisez ? fit Emerson en désignant d'un geste les murs qui s'élevaient peu à peu.

— Arrêtez, Emerson, je suis las de vos sarcasmes. Ces fichues tentes ne correspondent pas à l'idée que je me fais d'un camp convenable. Les murs de toile n'arrêteront ni les scorpions ni les puces de sable, et encore moins les voleurs. Puisque vous ne voulez pas passer la nuit sur la *dahabieh*…

— Où êtes-vous allé pêcher une idée pareille ?

— C'est vous qui me l'avez dit, espèce de tête de pioche, de…

— Quel langage, Vandergelt ! Il y a des dames. Vous avez dû mal comprendre. (Il se leva.) Mais allez-y, construisez votre baraquement si vous y tenez. Nous autres, nous avons du travail. Charles ! René ! Abdullah !

Nous passâmes donc les trois nuits suivantes, à bord de la *dahabieh*. L'œil expérimenté d'Emerson avait vu juste, une fois de plus. Les briques dans la combe étaient des fondations de maisons – une au moins – car à la fin du troisième jour les hommes en avaient dégagé l'essentiel et trouvé un pan de mur d'enceinte épais qui avait dû entourer toute la zone.

Les activités sociales en soirée étaient inexistantes, les deux jeunes gens rentraient tellement épuisés qu'ils piquaient du nez à table et gagnaient leur lit dès la fin du repas. Cyrus m'évitait, expliquant franchement qu'Emerson le mettait de si mauvaise humeur qu'il était incapable de converser aimablement, même avec moi. Emerson s'enfermait dans sa chambre et Bertha était enfermée dans la sienne. Moi, bien sûr, j'étais en pleine forme pour toute activité intéressante qui se serait présentée, si bien que les soirées me semblaient extrêmement ennuyeuses. Même

pas la moindre tentative de cambriolage ou attaque armée pour rompre cette monotonie.

Je fus donc ravie quand, le troisième soir, Cyrus vint me rejoindre au salon. Il était très élégant dans la tenue de soirée qu'il revêtait en mon honneur à chaque dîner. Son expression donnait à penser que son humeur s'était améliorée.

— Le courrier vient juste d'arriver de Deirout, me dit-il avec un sourire d'anticipation à l'idée de la joie qu'il espérait me procurer.

L'épaisse enveloppe qu'il me tendit portait en effet le tampon de Chalfont. Je m'empressai de l'ouvrir, tout en craignant que mon plaisir ne fût pas sans nuages.

Avant de quitter Louxor, nous avions procédé à un frénétique échange de télégrammes. Malheureusement, mon message annonçant le sauvetage d'Emerson n'était pas parvenu à destination avant que nos proches apprennent sa disparition, et le premier télégramme que je reçus d'eux était si paniqué qu'il en était presque inintelligible. Un second message m'annonçait que le mien était arrivé, exprimait le soulagement de tous, et demandait des détails. Je les fournis du mieux que je pus, étant donné les limitations de ce mode de communication et la nécessité d'être discret. Je savais que les opérateurs du télégraphe, à Louxor, étaient accessibles à la corruption, et que les chacals de la presse étaient au courant de cette déplorable faiblesse – au reste compréhensible dans un pays dont les habitants ne jouissent pas des avantages de l'éducation morale britannique, ni d'un salaire décent.

J'avais promis d'écrire et tenu parole, bien entendu. Mais je doutais que ma lettre fût déjà parvenue à destination. Elle n'était certainement pas arrivée assez tôt pour que Ramsès eût déjà répondu. Il avait dû rédiger cette missive avant même que la terrible nouvelle de la disparition de son père ne lui parvienne.

À cet égard, je me trompais, comme me le prouva la date mentionnée en début de lettre. Je regardais Cyrus, toujours debout, répugnant à s'asseoir avant que je l'en eusse prié, mais débordant d'une curiosité qu'il était trop poli pour exprimer.

— Restez, mon cher ami, lui dis-je, je n'ai pas de secret pour vous. Mais expliquez-moi d'abord comment cette missive a pu me parvenir si vite : elle est datée d'il y a huit jours seulement, et le bateau en met onze pour atteindre Port-Saïd. Vous êtes-vous assuré les services d'un magicien, ou avez-vous embauché un inventeur pour perfectionner une de ces machines volantes dont parlent les journaux ? Car je sais bien que c'est à vos bons offices que je dois cette faveur.

Cyrus prit un air gêné, comme chaque fois que je lui fais un compliment.

— Elle a dû être acheminée par voie de terre jusqu'à Marseille ou Naples, l'express met un ou deux jours, et un bateau rapide en met trois pour rallier Alexandrie. J'ai demandé à un ami, au Caire, de prendre votre courrier dès qu'il arrivait et de l'envoyer par le premier train.

— Et le gamin qui fait la navette entre Deirout et ici est à votre service, n'est-ce pas, Cyrus ?

— Je suis aussi curieux que vous, répondit-il en rougissant. Et même plus, je crois. N'êtes-vous pas impatiente de lire cette lettre ?

— Je suis partagée entre l'impatience et l'appréhension, avouai-je. Quand il est question des activités de Ramsès, c'est l'appréhension qui l'emporte, et il semble que cette lettre soit un long… Ah, moins long que je ne pensais, Ramsès y a joint des coupures de journaux londoniens. Les satanés fouineurs ! « Disparition d'un célèbre archéologue, on craint pour sa vie. » « Le monde archéologique pleure la perte de son membre le plus éminent. » Éminent ! Le *Times* me surprend. Le *Mirror,* peut-être… Maudit journal ! D'après le *Mirror,* le chagrin m'a rendue hystérique, un médecin veille sur moi jour et nuit, le *World* publie un dessin du lieu du crime, avec une énorme mare de sang ; le *Daily Yell*…

Les journaux s'échappèrent de ma main engourdie. D'une voix creuse, je repris :

— L'article du *Daily Yell* est de Kevin O'Connell. Je ne peux pas le lire, Cyrus, je ne peux pas. Son style journalistique me donne des envies de meurtre. Je tremble à l'idée de ce qu'il a pu écrire cette fois.

— Alors, ne lisez pas son article, fit Cyrus en se baissant pour ramasser les coupures éparpillées. Voyons plutôt ce que raconte votre fils.

— Son style ne vaut guère mieux que celui de Kevin, dis-je d'un ton lugubre.

En fait, la seule partie de la lettre qui me calma les nerfs fut l'introduction :

Chers Maman et Papa… Ma main tremble de joie et de crainte mêlées quand j'écris ce dernier mot : pendant un temps interminable je crus bien ne plus avoir la chance de l'employer en adresse directe. Un temps interminable, dis-je, et c'est bien ce qu'il nous parut, quoiqu'en fait il ne se soit écoulé qu'une douzaine d'heures avant que le télégramme de Maman ne ramène l'espoir dans nos cœurs submergés de chagrin. Oncle Walter faisait face avec un courage viril. Tante Evelyn pleurait sans arrêt, Jerry et Bob devaient se remonter le moral par de copieuses administrations de bière, Rose par de copieuses administrations d'eau froide et de sels. Je ne peux dépeindre le chagrin silencieux, la pâleur de Nefret, et les mots me manquent pour décrire ma propre peine. Seul Gargery restait impassible. « J'y crois pas, déclarait-il tout net. C'est pas vrai ! (je le cite tel quel, les émotions fortes ont toujours un effet déplorable sur sa grammaire.) Personne ne peut tuer le professeur, même en lui passant sur le corps avec une locomotive, et de toute façon il n'y en a pas beaucoup en Égypte, à ce qu'on dit. Et même s'ils l'avaient tué, Madame ne se laisserait pas soigner par les médecins, elle écumerait le pays, fracassant des crânes et tirant au pistolet. C'est pas vrai, ils racontent des menteries dans les journaux. »

Une série de bruits étouffés émanant de Cyrus interrompit ma lecture de ce remarquable spécimen littéraire. Sortant son mouchoir, il en tamponna ses yeux ruisselants et balbutia :

— Excusez-moi, chère amie, je ne puis pas m'en empêcher. Il est… Il est… Est-ce qu'il parle aussi comme ça ?

— Autrefois, oui, fis-je en serrant les dents, il n'a rien perdu de son éloquence, mais maintenant il la réserve à l'écriture. Je continue ?

— Je vous en prie.

Et vous voyez, Papa et Maman, Gargery est le seul de nous tous à avoir compris la vérité. Bien sûr, j'avais certains doutes touchant la véracité des récits des journalistes, mais mon affection filiale submergeait ma raison sur ce point.

Nous eûmes vent de la tragédie dès la veille du jour où parurent les articles, quand certains des journalistes, les plus responsables, entreprirent de nous interroger sur l'exactitude de leurs informations. Le premier appel vint du Times, et Oncle Walter réfuta tout en bloc. Ensuite nous refusâmes de communiquer par téléphone. Le résultat fut une ruée de visiteurs indésirables agitant des cartes de presse et demandant qu'on les laisse entrer. Inutile de dire qu'ils furent repoussés par nos forces défensives, mais l'inquiétude continuait de monter, et quand les journaux arrivèrent le lendemain matin, nous fûmes bien obligés de supposer qu'ils disaient vrai, car ils citaient des sources fiables au Caire et à Louxor. Ce fut seulement le soir qu'un messager réussit à nous apporter votre télégramme. Ah ! si vous aviez vu la scène ! Tante Evelyn pleurait plus fort que jamais, Rose piqua une crise d'hystérie. Oncle Walter et Gargery se prirent les mains, et restèrent dans cette position pendant dix bonnes minutes. Nefret et moi…

J'approchai, la lettre de mes yeux.

— Il a effacé quelque chose ici, dis-je en fronçant les sourcils, j'ai l'impression qu'il avait écrit « tombâmes dans les bras l'un de l'autre » et qu'il l'a remplacé par « exprimâmes notre émotion comme il convenait ».

— Il est vraiment incroyable ! dit Cyrus qui ne riait plus. J'espère que vous ne vous offenserez pas, ma chère Amelia, si je déclare que la seule chose qui pourrait empêcher un homme de demander votre main serait la perspective d'être le père de ce garçon.

— Emerson est le seul homme qui en soit capable, et grâce à Dieu il n'est point nécessaire d'envisager d'autres candidats. Voyons voir… Oh, nom de Dieu !

— Amelia !

— Je vous demande pardon, dis-je, presque aussi choquée que lui par cet inqualifiable écart de langage, mais vraiment, Ramsès ferait blasphémer un saint ! Il consacre quatre pages à décrire des émotions qui n'ont pas grand intérêt, et ensuite il raconte en un seul paragraphe quelque chose d'épouvantable. Écoutez plutôt :

La seule conséquence malheureuse du bonheur qui a suivi la réception de votre télégramme fut que Bob et Jerry (nos vaillants portiers) dormirent un peu lourdement cette nuit-là, en raison, comme ils l'expliquèrent plus tard, non d'un excès de bière, mais de la fatigue causée par leur intense soulagement. Quelle qu'en soit la cause (et je ne vois aucune raison de douter de la parole d'amis aussi loyaux, lesquels sont de surcroît en meilleure position que moi pour juger des effets d'une grande quantité de bière), ils n'entendirent pas les hommes qui escaladèrent le mur, et ce fut seulement lorsque les chiens décelèrent les intrus que leurs aboiements réveillèrent Bob et Jerry. Ils arrivèrent sur les lieux à point nommé pour chasser les cambrioleurs potentiels, à la grande déception des chiens. Ne vous inquiétez pas, Maman et Papa, j'ai imaginé un moyen d'éviter à coup sûr qu'un tel incident se reproduise.

En conclusion, je dirai que je suis encore plus déterminé à venir vous rejoindre pour vous offrir le soutien affectueux que seul un fils peut prodiguer. Je possède maintenant trois livres et dix-huit shillings.

— Flûte !

— Pourquoi dit-il… commença Cyrus. Oh !

— C'est moi qui le dis, avouai-je, Ramsès fait des économies pour acheter un billet de bateau.

— Ne vous inquiétez pas, un enfant ne peut pas acheter un billet ou voyager tout seul. Quelqu'un l'attrapera avant que le bateau quitte le quai.

— Je n'ose espérer que Ramsès n'y a pas pensé. Il a probablement l'intention de convaincre Gargery d'acheter les billets et de l'accompagner. Gargery est un faible, j'en ai peur, il aidera Ramsès et se pliera à sa volonté quel que soit le plan démentiel qu'il proposera, et de plus, il est désespérément sentimental. Il me faut télégraphier tout de suite, pour lui interdire de faire cette folie !

— Un télégramme à votre majordome ? s'étonna Cyrus, haussant un sourcil.

— Pourquoi pas, si les circonstances l'exigent ? Je dois aussi avertir Walter, il est trop naïf pour prévoir les machinations diaboliques que Ramsès et Gargery sont capables d'échafauder.

— Le garçon prendra votre message dès qu'il sera prêt, Amelia, il y a un bureau de télégraphe à Minia.

— Cela peut attendre jusqu'à demain matin. J'enverrai aussi une lettre. Auparavant, je ferais bien de regarder quels mensonges les journaux ont racontés. Je pourrais au moins les contredire, à défaut de pouvoir dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Cyrus m'apporta immédiatement un whisky soda bien tassé. Ainsi revigorée, je fus en mesure de prendre connaissance des articles avec un calme relatif. Je gardai celui de Kevin pour la fin.

L'audacieux jeune Irlandais et moi avions des relations plutôt houleuses. Lors de notre première rencontre, ses questions impertinentes avaient rendu mon époux au sang chaud si furieux qu'il l'avait poussé dans l'escalier du *Shepheard*. Ce n'était pas un début très prometteur pour une amitié, mais Kevin se tint vaillamment à nos côtés en plusieurs occasions, quand le danger menaçait. Au fond de son cœur, c'est un gentleman, et sentimental, de surcroît. Malheureusement, le gentleman comme le sentimental se trouvaient submergés, de temps à autre, par le journaliste professionnel.

Grâce au whisky (Cyrus veillait à tenir mon verre toujours plein) je parvins au milieu de l'article de Kevin sans agitation excessive.

— Ce pourrait être pire, murmurai-je. Je suppose que Kevin ne peut s'empêcher d'imaginer des malédictions et les « foudres

du destin frappant enfin celui qui depuis trop longtemps défiait les anciens dieux d'Égypte ». Mais je ne suis guère contente quand il dit que… Juste ciel !

Je sautai sur mes pieds.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Cyrus.

— Écoutez ça : *Notre correspondant part immédiatement pour l'Égypte, dans l'espoir d'interviewer Mr et Mrs Emerson pour éclaircir les dessous de cette étrange affaire. Il est convaincu que des mystères restent à élucider.*

Je fis une boule du journal et la jetai par terre. Anubis, ravi, se mit à la faire voltiger à coups de pattes.

D'ordinaire, un comportement aussi joueur de la part d'un animal particulièrement digne m'aurait amusée. À cet instant, j'étais trop effondrée pour lui accorder la moindre attention. Faisant furieusement les cent pas, je poursuivis :

— C'est affreux ! Il faut à tout prix empêcher Kevin de parler à Emerson.

— Bien sûr, mais somme toute, ce n'est qu'un vulgaire journaliste.

— Vous ne comprenez pas, Cyrus : isolés comme nous sommes, et avec Abdullah qui veille, nous pouvons éloigner les autres journalistes. Mais Kevin connaît nos habitudes, et avec son fichu charme irlandais, c'est un adversaire bien plus redoutable. Avez-vous oublié que c'est Kevin qui a fait de la mort de Lord Baskerville « La Malédiction des pharaons » ? C'est son enthousiasme journalistique qui a transformé la mort d'un gardien de nuit en « L'affaire de la momie du British Museum ». Il connaît le monde de l'archéologie, il a passé plusieurs semaines avec les militaires basés au Soudan, il a parlé aux officiers qui…

Je m'arrêtai net, portant une main tremblante à mon front. L'idée qui m'était venue avait la terrible évidence d'une équation mathématique.

— Non, murmurai-je, sûrement pas. Ce n'est pas Kevin.

Cyrus se hâta de m'entourer d'un bras respectueux.

— Qu'est-ce qui vous tourmente, ma chère ? Vous êtes blanche comme un linge ! Asseyez-vous, prenez un autre whisky.

— Il est des situations trop graves même pour le whisky soda, dis-je en me dégageant de son étreinte avec un naturel qui – je l'espérais – ne pouvait l'offenser. Mon idée est absurde, injuste, je la chasserai. Mais Cyrus, Kevin découvrira forcément l'amnésie d'Emerson. Il le connaît trop bien et depuis trop longtemps pour ne pas voir l'évidence.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi vous êtes si décidée à garder tout ça secret, même pour votre famille. Il me semble que son frère, au moins, a le droit de savoir.

— Vous ne les connaissez pas, Cyrus ! À peine Walter apprendrait-il la nouvelle que toute la maisonnée en serait informée et qu'ils se précipiteraient tous pour prendre le premier bateau en partance, Gargery compris ! Avez-vous oublié ce qu'a dit le professeur Schadenfreude ? Nous ne devons pas brusquer la mémoire d'Emerson, nous devons la laisser grandir et s'épanouir, comme une fleur.

— Ah… fit Cyrus, d'un ton aussi sceptique que celui qu'Emerson aurait sans doute eu.

— Je sais que les théories du docteur vous déplaisent, mais il fait incontestablement autorité dans son domaine, et son analyse du caractère d'Emerson était on ne peut plus juste. Il est impératif que nous donnions une chance à ses méthodes, et ce serait impossible si nos proches arrivaient en masse. Aucun d'eux n'est capable de la discipline de fer que je m'impose – et imaginez la réaction d'Emerson en se retrouvant nez à nez avec Ramsès. Un fils de onze ans serait déjà un choc pour un homme ignorant qu'il est marié, et un fils tel que Ramsès…

— Ce pourrait être le catalyseur qui lui rendrait la mémoire, objecta Cyrus sans me quitter du regard. La vue de son fils…

— Il me connaît depuis plus longtemps que Ramsès, et nous nous sommes rencontrés dans des circonstances qui devraient… Il est vain d'en discuter. Vous devez me laisser juger de ce qui est le mieux pour Emerson.

— Comme toujours, vous pensez à lui plutôt qu'à vous. Je voudrais que vous me permettiez…

— Je ne veux pas en discuter, coupai-je, adoucissant ce refus péremptoire d'un sourire affectueux. Si vous voulez bien m'excuser, Cyrus, je vais faire un petit tour sur le pont avant de

me retirer. Non, mon ami, ne m'accompagnez pas, vos hommes veillent, et j'ai besoin d'un peu de solitude pour réfléchir.

Il me fallut plus longtemps que je ne pensais pour apaiser les eaux agitées de mon désarroi. Les soupçons que j'avais nourris, ne fût-ce que brièvement, étaient terribles.

Emerson et moi avions discuté des qualités que devrait posséder un individu pour percer le secret de l'Oasis Perdue. Kevin les réunissait toutes, y compris quelques connaissances en archéologie. Il était également doué de l'insatiable curiosité et de l'imagination débordante (comme Emerson l'aurait décrite) qui lui permettraient de rassembler les fils disparates de l'énigme en un tout significatif.

Rien ne peut démoraliser autant que la trahison d'un ami. Certains des articles de Kevin avaient, de mon point de vue, passé les bornes, mais au pire ils ne menaçaient que nos réputations, il s'agissait là de quelque chose de tout à fait différent : une attaque de sang-froid contre la vie, le corps et l'esprit. Mentalement, je me représentai Kevin, son sourire, son visage parsemé de taches de rousseur, ses yeux bleus innocents, sa masse de cheveux flamboyants. Dans mon oreille intérieure j'entendis sa caressante voix irlandaise répéter les compliments et protestations d'affection dont je n'avais jamais mis en doute la sincérité.

Et je n'en douterai pas maintenant ! Un peu calmée, je me rappelai que Kevin n'était pas le seul homme disposant du savoir nécessaire pour résoudre l'énigme. Et je ne pouvais croire que l'appât d'un article à sensation – que fournirait sans nul doute l'histoire de l'Oasis Perdue – constituerait un mobile suffisant pour retourner un homme contre ses amis et sa propre nature.

Toutefois, le danger que faisait peser sur nous ses instincts ordinaires de journaliste était bien réel. Je savais n'avoir pas convaincu Cyrus de la nécessité de garder secret l'état mental d'Emerson, bien que les arguments que j'avais fait valoir fussent des plus raisonnables. Pourquoi affliger inutilement ceux que nous aimions ? Pourquoi leur donner une excuse pour se précipiter tous en Égypte et me rendre folle ? Pourtant je savais,

tout comme mon ami sensible et compréhensif, que j'avais d'autres motivations.

Je résolus de ne plus y penser. L'important était d'empêcher Kevin d'approcher Emerson. Je me mis à calculer. S'il avait pris les moyens de transports les plus rapides et poussé son endurance au maximum, il était peut-être déjà au Caire. Aurait-il l'intelligence de se renseigner là-bas sur notre position présente au lieu de suivre la piste d'origine vers Louxor ? Plusieurs de nos amis archéologues savaient que nous nous trouvions à Amarna, car nous avions dû nous adresser à eux pour obtenir l'autorisation de fouiller. La gentillesse de Maspero et son immense influence nous avaient grandement aidés à franchir les obstacles administratifs, et il n'était pas le seul au courant. Si Kevin partait directement pour Amarna, il pouvait arriver dans quelques jours.

« À chaque jour suffit sa peine », me rappelai-je. Au moins, j'étais prévenue. Je m'occuperais de Kevin quand il arriverait – car j'étais sûre qu'il finirait par venir.

La belle nuit égyptienne avait accompli son miracle. J'étais plus calme. La lune croissait, bientôt elle serait pleine et pendrait comme un globe de vivante lumière au-dessus des falaises, éclaboussant leur pâleur d'un éclat argenté. J'arpentais le pont, et le friselis de mes jupes se mêlait au doux clapotis de l'eau et au murmure des palmiers agités par la brise nocturne. Je pensais à la dernière pleine lune que j'avais contemplée du pont d'un autre bateau, moins d'un mois auparavant. J'étais alors emplie d'espoirs fous et bouillais d'impatience. Emerson était auprès de moi, sa main forte tenait la mienne, son bras m'enserrait la taille. Et voilà que je me retrouvais seule. Il était plus loin de moi que jamais, bien que nous ne fussions qu'à quelques mètres l'un de l'autre.

Les fenêtres des cabines donnaient sur le pont. La sienne était éclairée, et le fin tissu des rideaux n'arrêtait pas le regard. Jetant un coup d'œil en passant, je le vis assis devant une table couverte de papiers et de livres. Il me tournait le dos, la tête penchée sur son travail. Il ne réagit pas, bien qu'il eût probablement entendu le claquement de mes talons. La tentation de m'arrêter et de contempler ce spectacle si familier

et tant aimé – les muscles lisses entre ses larges épaules, les boucles épaisses tombant en désordre sur ses oreilles – fut presque irrésistible, mais je me dominai. La dignité m'interdisait de risquer d'être surprise à l'épier, telle une fillette énamourée.

Je passai donc sans m'arrêter et vis quelque chose bouger dans l'ombre près de sa fenêtre. Une voix basse murmura un salut en arabe, et je répondis d'un geste. Je ne pouvais voir de qui il s'agissait ; dans l'obscurité, les silhouettes des gardes étaient toutes semblables, car ils portaient les mêmes turbans et les mêmes robes volumineuses. C'étaient des hommes remarquables, qui semblaient tout dévoués à leur employeur. Il les payait certainement très bien. (Ce n'est pas du cynisme : aucun individu raisonnable ne peut être loyal envers un homme qui le paye mal.)

D'autres ombres anonymes me saluèrent sur mon chemin. L'homme qui se tenait accroupi près de ma fenêtre, dos au mur, fumait ; le bout rougeoyant de sa cigarette flotta comme une luciole géante quand il leva la main vers son front et son cœur.

Les fenêtres des cabines occupées par les deux jeunes gens étaient obscures. De celle de René s'échappait un ronflement sonore, positivement stupéfiant de la part d'un jeune homme à l'air si délicat et raffiné. La fenêtre de Bertha était sombre elle aussi. La marche entre le bateau et le site avait de quoi épuiser une fille des villes comme elle, peu habituée aux exercices physiques. Je reconnus à sa taille le garde qui surveillait sa fenêtre. C'était le plus fort et le plus silencieux des hommes d'équipage. Cyrus ne laissait rien au hasard.

Je jetai en passant un coup d'œil à sa propre fenêtre et vit qu'elle aussi était obscure. Peut-être était-il resté au salon, qui ouvrait sur le pont supérieur.

Comme seuls les guetteurs silencieux m'observaient, je me permis un sourire et un hochement de tête. Le traitement du docteur Schadenfreude n'avait pas guéri Cyrus de sa faiblesse sentimentale. Étant moi-même psychologue amateur à mes heures, je me demandai si la tendance de l'Américain à tomber amoureux de dames totalement inaccessibles ne venait pas d'un inconscient désir de rester célibataire. Si modeste que je fusse,

je ne pouvais point ne pas remarquer ses regards de plus en plus tendres et ses indignations chevaleresques, mais j'étais parfaitement consciente que cette affection grandissante ne se fondait que sur l'amitié et cette rude galanterie si américaine. N'importe quelle « dame en détresse » entre dix-huit et quarante-huit ans aurait éveillé les mêmes instincts. Cyrus savait qu'il était avec moi à l'abri des épreuves maritales, non seulement tant qu'Emerson était en vie, mais pour toujours. Après avoir connu un tel homme, comment pourrais-je en accepter un autre ?

Le clair de lune rendait mon humeur morbide. Il a souvent cet effet quand on le contemple seul. Je me retirai dans ma cabine, rédigeai les télégrammes pour Gargery et Walter, écrivis une lettre péremptoire à mon fils, et mis au propre les notes que j'avais prises sur le site. Quand j'eus fini, mes paupières étaient lourdes. Je pris néanmoins le temps de donner à mes cheveux leurs cent coups de brosse coutumiers, de prendre un bain (froid) prolongé et d'appliquer de la crème sur mon visage. (En Égypte, il ne s'agit pas de coquetterie mais de nécessité, car le soleil et le sable ont un effet terrifiant sur le teint.) J'avais espéré qu'une activité énergique m'empêcherait de rêver. Mais ce ne fut pas le cas. Je suis certaine qu'il est inutile de préciser à mon sensible Lecteur le thème de ces rêves.

*

* *

Pour une femme en excellente forme physique, ce qui est toujours mon cas, une nuit agitée est sans conséquence. Je me levai fraîche et alerte, prête à affronter les difficultés qui, j'en étais sûre, ne manqueraient pas de survenir. Emerson attendait son heure, tentant d'endormir notre vigilance en accomplissant ses devoirs archéologiques ; mais il n'est guère patient, et je le soupçonnais d'être sur le point de mettre à exécution ses ridicules projets. Je n'avais nul moyen de l'en empêcher, car les arguments sensés n'ont aucun effet sur lui quand il s'est mis quelque idée dans la tête. Je ne pouvais que prévoir le pire et prendre des mesures pour l'éviter. Ce plan présentait un

avantage : plus nous nous éloignions du fleuve, plus il serait difficile à Kevin O'Connell de nous rejoindre.

Le premier regard que je posai sur Emerson ce matin-là renforça mon sentiment que le jour J était arrivé. Il prenait son petit déjeuner avec l'air de quelqu'un qui fait provision de nourriture en prévision d'une intense activité, et il faisait montre d'une bonne humeur suspecte, complimentant René sur sa rapidité à assimiler les techniques d'excavation, et louant le plan du site que Charlie avait tracé. De temps en temps, il jetait un bout de saucisse à Anubis, qui le saisissait au vol comme une truite bondit pour attraper une mouche. Je maudissais la barbe qui dissimulait sa bouche. La bouche d'Emerson le trahit toujours quand il trame quelque chose, il ne peut en contrôler les commissures.

Il remarqua que je le fixais.

— Quelque chose vous gêne, MISS Peabody ? J'ai des miettes dans la barbe ? Ou bien est-ce la barbe elle-même ? Allez, ne soyez pas timide, parlez !

— Puisque vous insistez, commençai-je.

— J'insiste, j'insiste. Ayant moi-même des opinions arrêtées, je ne peux reprocher aux autres d'en avoir aussi.

— Très bien, en ce cas, fis-je, votre barbe est l'un des spécimens les plus malséants qu'il m'ait été donné de voir. Les barbes sont antihygiéniques et inesthétiques, elles tiennent chaud – du moins je le suppose –, elles sont dangereuses (pour les fumeurs), et elles trahissent un sentiment d'insécurité. À mon avis, les hommes ne portent la barbe que parce que les femmes n'en ont pas.

Les yeux d'Emerson s'étrécirent de fureur, mais il ne put parler tout de suite, sa bouche étant pleine de saucisse et d'œuf. Avant qu'il ait eu le temps d'avaler, Cyrus (dont la main tiraillait nerveusement sa barbiche) s'exclama :

— Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle. Je devrais peut-être…

— Ne faites pas l'imbécile, Vandergelt, rugit Emerson, elle dit des bêtises dans le but de me contrarier, MOI. Qui a commencé cette discussion sur les barbes, hein ? Dépêchez-vous de finir, vous autres, je veux me mettre au travail.

Et il partit, laissant la porte pivoter violemment sur ses gonds. Les jeunes gens se levèrent d'un bond et se précipitèrent à sa suite. Je beurrai un autre toast.

— Je ne parlais pas pour vous, Cyrus, cette barbiche fait tellement partie de vous, que je ne peux vous imaginer sans elle.

Je croyais lui faire un compliment, mais il n'en parut pas flatté.

L'air était encore agréablement frais quand nous gagnâmes la rive. Je me laissai distancer, pour parler avec le jeune Charlie qui me recherchait avec la visible intention de me demander conseil. Il lui fallut du temps pour en venir au fait. Finalement, je dus m'enquérir de ce qui le tourmentait.

— C'est la stèle. Celle qui est très haut sur la falaise, vous vous souvenez ?

— La stèle U, fis-je, ne vous inquiétez pas, Charlie, Emerson ne va pas s'en occuper tout de suite.

— Si, madame ! Il m'a demandé de m'y mettre aujourd'hui. Et… heu… je n'ai pu le dire au professeur, je n'ai pas osé. Mais je ne peux pas, je n'ai pas… ou plutôt, j'ai…

— Peur du vide ?

Il prit un air aussi coupable que s'il venait d'avouer un assassinat.

— Mon cher Charles, vous n'avez pas à avoir honte. Les recherches scientifiques ont démontré que ces peurs sont incontrôlables. Vous devez avouer la vérité, il serait dangereux, peut-être mortel, de vous forcer à accomplir quelque chose dont vous n'êtes pas capable.

Charles ne parut guère rasséréné par ce diagnostic consolateur, alors je dis :

— Si vous voulez, je parlerai moi-même à Emerson.

— Non, fit le jeune homme en carrant fermement les épaules, je vous remercie, madame, mais ce serait de la lâcheté.

— Alors, dites-le-lui vous-même, mais n'oubliez pas que je le préviendrai si vous ne le faites pas. Dépêchez-vous, nous sommes à la traîne.

Les autres n'étaient plus en vue. Nous marchions aussi vite que possible dans les rues du village, répondant aux saluts de ceux qui nous hélaient, trébuchant sur des chiens, des poulets,

des enfants, quand un homme vint à notre rencontre. Je retins une exclamation d'impatience. C'était le sheikh, le maire du village, et je voyais bien à son attitude qu'il avait l'intention de me retarder. Nous avions réussi à éviter les interminables cérémonies de bienvenue que la courtoisie exige d'ordinaire dans de si petites communautés, mais je ne vis aucune possibilité de m'échapper sans offenser mortellement cet homme.

Le pauvre vieux maire que nous avions connu était mort depuis longtemps. Son successeur était dans la force de l'âge, il semblait mieux portant et mieux nourri que la plupart des fellahs. Il m'accueillit avec la formule coutumière et je répondis de même.

— La Sitt honorera-t-elle ma maison ? fut la question suivante.

Sachant que cette visite me prendrait près d'une heure, je cherchai une échappatoire polie :

— L'honneur est trop grand. Je dois suivre Emerson Effendi, mon... heu... le chef de notre équipe. Il sera fâché si je suis en retard.

Je pensais que cet argument porterait dans ce monde dominé par les hommes, mais le maire plissa le front.

— La Sitt doit m'écouter. J'ai essayé de parler avec le Maître des Imprécations, mais il n'a pas voulu s'arrêter. C'est un homme sans peur, mais il faut qu'il sache. Mohammed est revenu.

Mohammed est un nom très courant en Égypte. Il me fallut un moment pour comprendre de qui il s'agissait.

— Le fils de l'ancien maire ? Je croyais qu'il s'était enfui, après l'affaire de la momie qui n'était qu'un mauvais homme.

— Il s'est enfui, en effet, quand vous et le Maître des Imprécations avez démasqué le bandit. Mohammed savait qu'il irait en prison pour avoir aidé le mauvais homme. Ou que le Maître des Imprécations le punirait, ce qui aurait été tout aussi douloureux. Il est parti du village pendant bien des années, mais il est revenu, Sitt, je l'ai vu de mes propres yeux hier soir.

Pour la énième fois, je souhaitai que mes prières n'eussent pas été exaucées avec autant de fantaisie par quelque Puissance

inconnue. Encore un fantôme du passé ! Tous nos anciens ennemis allaient-ils revenir nous hanter ? Tandis que je réfléchissais ainsi, le maire continuait, de plus en plus agité :

— Nous, nous sommes des gens honnêtes, nous respectons le Maître des Imprécations, nous honorons sa première femme, et tous les *Inglizi* qui nous donnent du travail. Mais dans chaque village il y a quelques hommes malhonnêtes. Je crois que Mohammed essayait de les soulever contre le Maître des Imprécations, car il parlait très fort au café, et ceux qui l'écoutaient étaient ceux d'entre nous qui ne sont pas honnêtes. Prévenez le Maître des Imprécations, Sitt, et prenez aussi garde à vous. Mohammed vous tient tous les deux pour responsables de sa déchéance. Il espérait devenir sheikh après la mort de son père.

Et il l'espère toujours, me dis-je. L'inquiétude du maire à notre égard n'était pas totalement altruiste. Mohammed risquait de devenir un rival pour lui. Mais c'était cependant un honnête homme, et je le remerciai avant de repartir en hâte.

Emerson avait baptisé notre site d'excavation le Village de l'Est, négligeant les objections de Cyrus qui maintenait qu'une maison et un pan de mur ne constituaient pas un village. Il ajoutait que personne, pas même un idiot tel qu'Akhenaton, n'eût construit un quartier d'habitation si loin du fleuve. (Cyrus était de ceux qui ne partageaient pas ma haute considération pour le pharaon hérétique, mais il s'abstenait généralement d'exprimer ses opinions en ma présence.)

Ils discutaient de la chose quand j'arrivai sur place, car même en me hâtant je ne pouvais suivre Emerson lorsqu'il était pressé. Il avait étalé ses cartes sur un rocher. Il retira sa pipe de sa bouche et en utilisa le tuyau pour désigner des emplacements.

— Là, Vandergelt, ce sont d'anciennes routes. Il y en a une demi-douzaine qui convergent vers cet endroit, à mi-chemin entre les tombes du sud et celles du nord. De toute évidence, la maison que nous avons fini de dégager hier n'était pas isolée, on trouve des vestiges de maçonnerie du même genre dans toute la combe. Et puis zut, pourquoi diable est-ce que je prends la peine de m'expliquer ? Allez voir Abdullah, il suit le mur d'enceinte, il ne devrait pas tarder à trouver une porte.

Grommelant et secouant la tête, Cyrus s'éloigna. Abdullah et ses ouvriers expérimentés d'Aziyeh offraient un spectacle fascinant pour un passionné d'archéologie ; par endroits, seul un œil exercé pouvait distinguer une brique effritée du sol naturel qui l'entourait. Cyrus se passionnait pour ce travail, n'en doutez pas, mais comme la plupart des excavateurs il préférait les tombes des rois ou des nobles aux habitations des humbles, qu'étaient sans nul doute ces vestiges. Les seuls objets que nous ayons trouvés étaient des perles de faïence et un fuseau de bois.

— Emerson, dis-je, pressante, il faut que je vous parle.

— Très bien, de quoi s'agit-il ?

Il avait roulé sa carte et s'appuyait sur un pied, impatient de se mettre au travail.

— Le maire vient de me dire qu'un de nos… de vos vieux ennemis est revenu au village.

— Quoi, encore un ?

Emerson éclata de rire et partit. Je courus derrière lui.

— Vous devez m'écouter. Mohammed a de bonnes raisons de nous… de vous en vouloir, il est sournois et lâche…

— Alors il aura le bon sens de ne pas se mettre en travers de mon chemin. Je pense que nous allons constituer des équipes de travail. Charles a l'air d'avoir compris le principe, avec l'aide de Feisal, il peut attaquer le coin sud-est, je veux me faire une idée de la variété…

Il s'éloigna, sans cesser de parler.

Comme je m'en doutais, Emerson n'avait menacé le pauvre Charlie de l'envoyer travailler sur la stèle que pour le taquiner. Il n'en fut plus question. À l'heure du déjeuner, les murs d'une deuxième maison avaient été partiellement dégagés, prouvant (pour Emerson du moins) le bien-fondé de sa théorie. Ma tâche, qui consistait à tamiser les gravats sortis du site, ne fut guère fructueuse. Il n'y avait que peu d'objets, et de qualité médiocre. Je fus pourtant heureuse de pouvoir m'interrompre, car le soleil était chaud et l'ombre rare. Comment Bertha arrivait-elle à supporter la chaleur, engoncée dans ses épais vêtements, je ne pouvais l'imaginer. Je lui avais demandé son aide dans la matinée, et elle s'était révélée aussi efficace que rapide.

Emerson avait gracieusement autorisé ses ouvriers surchargés de travail à se reposer pendant les heures les plus chaudes de la journée. C'était l'habitude sur la plupart des chantiers, mais Emerson se comportait toujours comme s'il accordait une faveur extraordinaire. Ce jour-là, il ne bougonna même pas. Quand les autres furent partis se mettre à l'abri du soleil, je me mis à le surveiller de près.

Il s'était allongé par terre, son chapeau sur le visage. J'occupais une des tentes, Cyrus une autre, les jeunes gens s'étaient retirés dans l'abri que Cyrus avait fait construire. Je ne savais pas où se trouvait Bertha, mais j'avais la certitude que l'homme assigné à sa garde le savait, lui.

Moins d'une demi-heure s'était écoulée quand Emerson enleva le chapeau de son visage et se redressa. Il dirigea vers la tente où je me cachais un long regard suspicieux avant de se relever.

J'attendis qu'il disparaisse derrière la crête avant de lui emboîter le pas. Comme je le soupçonnais, il se dirigeait vers l'est, vers les falaises et l'entrée de l'Oued Royal.

Aucune vie n'animait la plaine ni les parois accidentées des falaises. À cette heure de la journée, même les animaux du désert regagnaient leur terrier. Les seuls êtres en mouvement étaient un faucon qui décrivait des cercles dans le ciel blanchi de soleil, et la haute silhouette toute droite devant moi. Hérissée de chair de poule, je le suivais aussi vite que je pouvais. Délibérément, il offrait à Mohammed, ou à tout autre adversaire, l'opportunité que celui-ci espérait. Un homme de cette trempe épierait, suivrait, guettant avec une patience meurtrière le moment où sa victime serait seule. J'attendis qu'Emerson eût presque atteint la fissure dans la falaise pour le héler. Je n'osai attendre davantage, car les éboulis au pied des parois rocheuses présentaient des centaines de cachettes, et l'oued de plus en plus étroit en offrait des milliers. Il entendit, se retourna, une remarque désobligeante flotta jusqu'à mes oreilles, mais il attendit que je le rejoigne.

— J'aurais dû m'en douter ! lança-t-il quand j'arrivai, haletante et en nage, auprès de lui. Je ne peux donc pas faire une petite promenade de santé sans vous avoir sur mes talons

comme un chien de chasse ? Retournez au campement tout de suite.

— Une promenade de santé ? m'indignai-je. Pensez-vous que je sois dupe de cette théorie abracadabrante sur la tombe de Néfertiti ? Vous croyez sans doute que vous allez pouvoir nous faire creuser dans ce village pouilleux pendant que vous faites semblant de travailler dans l'Oued Royal. Vous n'avez nulle intention de perdre votre temps là-bas, ce n'est qu'un leurre à l'adresse d'un ennemi assez stupide pour croire vos fanfaronnades à propos de tombes secrètes. Et avec vous-même comme appât, au centre du piège !

— Vous mélangez les métaphores, remarqua-t-il d'un ton critique.

Sa voix était calme, mais je connaissais ce timbre doux, ronronnant, et il y avait dans ses yeux une lueur que j'avais déjà vue, mais jamais dirigée contre moi.

— Maintenant, faites demi-tour, MISS Peabody. Ou alors asseyez-vous ici, sur un rocher, jusqu'à ce que je revienne. Sinon je vous prends sur mon épaule et je vous ramène auprès de votre cher ami Vandergelt, lequel fera en sorte que vous ne vous échappiez plus.

Il fit un pas vers moi. Je reculai d'autant, involontairement.

— Cyrus ne ferait pas cela, dis-je.

— Je crois que si.

C'était bien mon avis. Et je ne doutais pas qu'Emerson tienne parole. L'idée n'était pas sans attrait, mais je la rejetai. Je ne pouvais arrêter Emerson, sauf à lui tirer une balle dans la jambe (cette idée-là aussi avait un certain attrait, mais à long terme elle risquait d'être néfaste). Si je voulais le surveiller et le protéger, l'artifice et la ruse étaient mes seules armes. J'y fis appel, me laissant tomber sur le rocher qu'il m'avait désigné en battant furieusement des paupières, comme pour retenir des larmes.

— J'attendrai ici, dis-je en reniflant.

— Ah, fit Emerson. Très bien, soyez sage. Après un moment il ajouta dans un bougonnement :

— Je ne serai pas long.

Comme je crois l'avoir déjà signalé, l'oued tourne vers l'est presque immédiatement, et une saillie rocheuse cache la plaine aux yeux de l'explorateur. Emerson la dépassa. J'attendis, surveillant l'emplacement par-dessus le mouchoir que j'avais porté à mes yeux. Après un court moment, la tête d'Emerson reparut, il me foudroya de ses yeux plissés. Je baissai la tête pour dissimuler mon sourire et pressai le mouchoir sur mes lèvres.

La tête disparut, et j'entendis les cailloux rouler sous ses pieds. Il s'éloignait. Dès que le bruit s'estompa je le suivis.

Je me dépêchais, le cœur battant, louvoyant entre les rochers qui jonchaient le sol du canyon. La difficulté, pour moi, n'était plus de me cacher mais de voir clairement. Les tours et détours du chemin, les amas de cailloux, ne m'accordaient que de brefs aperçus de la silhouette d'Emerson qui avançait toujours. La chance seule – où la bonté de la Providence – fit que l'un de ces brefs aperçus me permit de voir ce que je redoutais tant.

L'homme surgit de derrière un empilement rocheux qu'Emerson venait de dépasser. Se déplaçant sans bruit sur ses pieds nus, sa robe d'un blanc sale se distinguant à peine contre la pierre à chaux de la paroi rocheuse, il se précipita sur le dos d'Emerson. Le soleil jeta un éclair aveuglant, reflété par la lame de son poignard. Je hurlai :

— Emerson ! Derrière vous !

L'écho se répercuta de falaise en falaise. Emerson pivota sur lui-même, le bras levé de Mohammed s'abattit. Le poignard frappa. Emerson recula en chancelant et porta la main à son visage. Mais il resta debout. Mohammed, bras levé, prêt à frapper encore, tournait autour de lui, menaçant, mais pas assez téméraire pour s'approcher d'Emerson, même blessé et sans arme.

Inutile de dire que pendant ce temps, je continuai d'approcher, de toute la vitesse dont j'étais capable. Bien sûr, j'avais mon ombrelle. Une seconde ou deux me suffirent pour comprendre que ce n'était pas l'arme idéale. Je n'aurais pu les rejoindre à temps pour empêcher un second coup. Fourrant l'ombrelle sous mon bras, je sortis mon revolver de ma poche, visai et tirai. Quand j'arrivai auprès d'Emerson, Mohammed

avait filé depuis longtemps. Emerson était toujours debout, appuyé à une avancée de rocher. De son bras levé, il se pressait la joue. Comme il n'avait jamais de mouchoir sur lui, j'en déduisis qu'il utilisait sa manche comme substitut de ce précieux accessoire, pour tenter d'étancher le sang qui transformait le côté gauche de sa barbe en une masse poisseuse et s'écoulait sur le devant de sa chemise.

Agitation, célérité de mouvement et soulagement me faisaient haleter trop fort pour prononcer un mot. À ma grande surprise, je constatai qu'Emerson attendait que je parle la première. Par-dessus sa manche innommable, ses yeux m'observaient avec curiosité.

— Encore une chemise bonne à jeter, réussis-je à articuler.

Les orbes bleus attentifs se voilèrent un instant sous les paupières. Après un moment, Emerson marmotta :

— Sans parler de mon visage. Sur quoi tiriez-vous ?

— Sur Mohammed, bien sûr.

— Vous l'avez loupé de six bons mètres.

— J'ai obtenu l'effet désiré.

— Il s'est enfui.

— Votre critique implicite me fait beaucoup de peine. Asseyez-vous avant de tomber, espèce d'entêté, et enlevez cette manche crasseuse de votre figure, que je puisse évaluer les dégâts.

La blessure était moins grave que je l'avais craint, mais tout de même sérieuse. L'entaille allait de la pommette à la mâchoire, et elle saignait toujours abondamment. De toute évidence, mon mouchoir n'y suffirait pas. Je déboutonnai ma veste et l'ôtai.

— Qu'est-ce que vous fichez ? demanda-t-il, surmontant sa faiblesse passagère dans son inquiétude en me voyant commencer à dégrafer mon corsage.

— Je prépare des bandes, évidemment, rétorquai-je en retirant mon corsage.

Emerson s'empressa de fermer les yeux, mais je crois qu'il regardait entre ses cils.

C'était une plaie drôlement difficile à panser. Quand j'en eus fini, il ressemblait assez à une momie inachevée, mais le flot de sang était presque arrêté.

— Au moins, vous serez symétrique, maintenant, remarquai-je, cette entaille fera pendant à la cicatrice que vous avez sur l'autre joue.

Emerson me dévisagea, les paupières mi-baissées.

— Il faudra faire tout de suite des points de suture, poursuivis-je, et désinfecter à fond.

Emerson se redressa, me foudroyant du regard. Il essaya de dire quelque chose, mais les bandes dont j'avais enveloppé ses mâchoires le gênaient pour parler. Cependant, je compris le mot.

— J'ai bien peur de ne pas avoir le choix. Il est indispensable de raser la peau avant de traiter une plaie à la tête, vous le savez, il en va de même pour une plaie au visage. Mais consolez-vous, je n'en raserai que la moitié.

Chapitre 10

Plus un homme est mauvais, plus son sommeil est profond car s'il avait une conscience, il ne serait pas un misérable.

Dans l'immobilité de la mi-journée, les coups de feu s'étaient entendus très loin, et comme je l'appris plus tard, remarquant notre absence, nos amis avaient commencé les recherches. Lorsque nous émergeâmes de l'entrée de l'oued, je vis Abdullah qui approchait, à une vitesse dont je ne l'aurais jamais cru capable. Quand il nous aperçut il s'arrêta, les yeux écarquillés, puis il se recroquevilla par terre, se couvrant la tête de ses bras. Il resta ainsi, aussi immobile qu'une statue, jusqu'à ce que nous arrivions près de lui.

— J'ai échoué, fit une voix sépulcrale sous les plis d'étoffe, je vais retourner à Aziyeh et m'asseoir au soleil, avec les autres vieillards séniles.

— Levez-vous et cessez vos mélodrames, espèce de vieil imbécile ! grogna Emerson. En quoi avez-vous échoué ? Je ne vous ai pas embauché comme bonne d'enfant.

C'est là l'idée que se fait Emerson d'un réconfort amical. Il poursuivit son chemin sans attendre de réponse. Les autres étaient en vue maintenant, sous la direction de Cyrus, et je le laissai donc s'éloigner sans moi. Lentement, Abdullah se redressa de toute sa hauteur. Il aime le drame, c'est vrai, comme la plupart des Égyptiens, mais je vis que son visage digne était tendu par l'angoisse et le remords.

— Sitt Hakim, commença-t-il.

— Assez, mon ami, Allah lui-même ne pourrait arrêter Emerson quand il a décidé de faire une bêtise. Il vous doit la vie, je le sais et lui aussi. Simplement, il a une façon assez peu conventionnelle d'exprimer sa gratitude et l'affection qu'il vous porte.

Le visage d'Abdullah s'éclaira. Jugeant mal adapté à mon propos le vocabulaire sonore et digne de l'arabe classique, je continuai en anglais :

— Il nous faudra le surveiller d'encore plus près, c'est tout. Je vous jure, par moments il est encore plus pénible que Ramsès !

*

* *

Heureusement, Emerson se sentait un peu faible, de sorte qu'il suffit de dix minutes de hurlements continus pour le convaincre de retourner à la *dahabieh* – mais il n'y consentit qu'après avoir sermonné René et Charles touchant la poursuite des fouilles et insisté pour qu'Abdullah reste superviser les travaux. Il refusa de s'appuyer sur Cyrus ou sur moi, mais quand Bertha s'approcha – son voile dissimulant parfaitement toute émotion qu'elle eût pu ressentir – il accepta le bras qu'elle lui offrait.

Efficace et silencieuse, elle m'assista dans ma tâche médicale, jusqu'à ce que je commence à suturer la plaie. Fortifié par un verre de brandy et son obstination, Emerson n'émit pas le moindre son durant toute l'opération, à laquelle je ne pris moi-même aucun plaisir. Quand j'eus fini, je vis la jeune femme recroquevillée dans un coin de la pièce, me tournant le dos.

— C'est incroyable ce que les gens peuvent faire d'histoires pour une simple aiguille, remarquai-je en coupant des morceaux de sparadrap.

— Oui, n'est-ce pas ? opina Cyrus en se retournant, si vous me laissiez finir, Amelia ? Ça n'a pas dû être drôle pour vous…

— Ha ! fit Emerson, toujours allongé.

— J'en ai pour une minute, répliquai-je, vous voyez bien qu'il aurait été impossible de fixer du sparadrap sur ces moustaches.

Emerson déclara son intention de retourner travailler séance tenante. Après une discussion plutôt bruyante, il finit par accepter de se reposer pour le reste de la journée, à condition que nous le laissions absolument seul. Je refermai la porte de sa cabine, comme il m'en priait, et m'autorisai enfin à pousser un soupir.

— Ma pauvre petite, s'apitoya Cyrus, ça a dû être bien pénible pour vous. Vous avez été très courageuse.

— Oh, j'ai l'habitude de repriser Emerson. Mais il s'en est fallu de si peu ! Nous ne pouvons continuer à repousser ainsi les assauts au fur et à mesure. La meilleure défense, c'est l'attaque. Il faut prendre l'offensive !

Cyrus tira sur sa barbiche.

— Je savais que vous diriez ça. Vous êtes aussi terrible que lui, Amelia, c'est la deuxième fois que vous vous éclipsez et me faites friser la crise cardiaque. Je m'emploie de mon mieux à vous protéger…

— Je le sais bien, Cyrus, et j'apprécie vos bons soins, mais si je puis me permettre : le rôle de la pauvre petite femme en peine de mâle protection ne me sied pas.

Cette fois, ce fut Cyrus qui soupira.

— Okay. Mais faites-moi la faveur de me tenir au courant de vos projets, d'accord ? Que comptez-vous faire maintenant ?

— Je retourne au village.

— Alors je vais avec vous.

Nous eûmes une agréable conversation avec le maire. Quand je lui racontai ce qui s'était passé, il leva les bras au ciel et invoqua tous les saints du calendrier musulman, en commençant par le Prophète lui-même. Il protesta de son innocence et de celle du village en général. Je lui assurai que jamais je ne punirai un village entier pour les méfaits d'un seul homme, comme le font parfois certaines autorités tyranniques. Puis je lui fis une proposition qu'il ne put refuser. Nous longions la rive vers la passerelle quand Cyrus retrouva enfin sa voix.

— Mort ou vif ? C'est une fameuse idée d'offrir une récompense, mais étiez-vous obligée de dire…

— Ce n'est que pure rhétorique arabe, le rassurai-je, juste pour mettre un peu d'emphase.

— C'est efficace, pour sûr. « Sa tête dans un panier », ça c'est expressif.

— J'ai bien précisé que je le préférais vivant. Mais je prendrai ce qu'on me donnera.

Cyrus, secouant la tête, se dirigea vers ses quartiers, et j'allai jeter un coup d'œil chez Emerson. Il dormait profondément, comme je m'y attendais, car j'avais glissé un rien de laudanum dans sa carafe d'eau. Rassurée sur ce point, je gagnai ma cabine, non pour me reposer comme je l'avais promis à Cyrus, mais pour préparer ma prochaine action.

Ma stratégie était au point quand les travailleurs épuisés revinrent du chantier. Le plus difficile était de décider qui mettre dans la confidence, et jusqu'à quel point. Je n'attendais pas la moindre coopération d'Emerson, mais j'espérais, d'une façon ou d'une autre, l'amener à exposer ses intentions concernant les fouilles. Je craignais que Cyrus n'eût pas complètement abandonné son idée absurde mais charmante de me protéger ; il me faudrait donc trouver le moyen d'échapper à son attention quand il ne me convenait pas de l'accepter. Les hommes sont parfois de terribles nuisances ; la vie serait bien plus simple si nous autres femmes n'étions pas obligées de leur passer certaines de leurs petites manies.

Plus simple, mais bien moins intéressante. La vue de mon époux enfin imberbe, qui me regardait d'un air menaçant par-dessus la table du dîner, me fit courir un frisson par tout le corps et me rappela qu'aucun effort ne pouvait être trop grand pour le préserver du danger. À regret j'avais dû cacher la fossette de son menton, qu'il déteste et que j'adore. L'arête de son nez et sa lèvre supérieure étaient elles aussi déformées par des bandes de sparadrap. Mais sa forte mâchoire était enfin dévoilée ; le modelé splendide de sa joue intacte s'exposait à mes yeux aimants. Je m'apprêtai à le complimenter sur l'amélioration de son apparence quand Cyrus entra, s'excusant de son retard, avec l'air de ne pas savoir où se mettre. Je laissai tomber ma serviette.

— Cyrus ! vous avez rasé votre barbiche !

— Par solidarité, fit l'Américain en regardant Emerson.

— C'était inutile, vous auriez mieux fait de rester droit dans vos bottes, comme vous dites, vous autres Américains. Vous êtes ridicule.

— Pas du tout, intervins-je, étudiant le résultat, j'approuve, Cyrus, vous avez un menton bien modelé. En fait, cela vous rajeunit de dix ans.

Emerson détourna immédiatement la conversation en demandant à René de lui faire un compte-rendu du travail de l'après-midi.

— Vous aviez raison, professeur, dit René, la deuxième structure paraît être exactement de la même taille que celle d'à côté, cinq mètres sur dix. Les plans sont identiques, avec quatre pièces en tout. Dans une des pièces, nous avons trouvé un foyer avec un reste de plâtre noirci par la fumée au-dessus, et une partie du plafond s'est effondrée. Il était en paille tressée recouverte d'un plâtrage de boue…

— C'est le toit, pas le plafond, aboya Emerson, les maisons n'avaient qu'un étage. Le toit était desservi par un escalier, il était découvert mais on l'utilisait comme quartier d'habitation supplémentaire et comme resserre. Charles, et l'autre maison ?

Là encore, les conclusions d'Emerson s'avérèrent. La structure était plus vaste et plus complexe dans son plan que les autres maisons, le mur d'enceinte en formait les parois sud et est. Après quelques discussions complémentaires, Emerson annonça :

— Pas de doute. La grande maison appartenait à un contremaître ou un fonctionnaire. Nous avons là un village entouré d'un mur extérieur, et disposé avec une régularité qui nous indique qu'il a été conçu comme une unité, il ne s'est pas agrandi au hasard comme les villes ordinaires. Petrie a découvert un agencement similaire à Lahoun, je lui avais dit qu'il devait s'agir des demeures des ouvriers chargés de la construction et l'entretien de la pyramide qui se trouve à côté.

Il tenta d'incurver les lèvres à l'intention de Cyrus, mimique dont les effets furent quelque peu amoindris par les bandes de sparadrap qui lui encadraient le visage, puis ajouta :

— Vous voyez, Vandergelt, Akhenaton n'était pas si bête que cela. Notre village était habité par les ouvriers qui décoraient les

tombes et par les gardes de la nécropole. Il n'aurait pu être mieux situé : à mi-chemin des deux groupes de tombes nobles, et tout près de l'oued où se trouve le sépulcre d'Akhenaton lui-même.

Cette affirmation dogmatique (dont des fouilles ultérieures prouvèrent l'absolue justesse) ne souleva aucune contradiction, mais ne provoqua pas non plus le moindre enthousiasme dans l'auditoire. Cyrus exprima le sentiment général en disant :

— Sapristi, Emerson, on ne trouvera rien d'intéressant dans ce village d'ouvriers misérables. J'espère bien que vous n'avez pas l'intention de fouiller tout le site, ça nous prendrait tout l'hiver.

— Voilà bien une opinion de dilettante ! s'exclama Emerson avec son tact habituel. Nous ne savons pratiquement rien sur l'habitat de l'ancienne Égypte, et encore moins sur la vie des gens modestes. D'un point de vue historique, une découverte de cette nature est bien plus importante qu'une tombe pillée, dont nous n'avons déjà que trop d'exemplaires.

— Je suis d'accord, approuvai-je. Maintenant que nous avons commencé, nous devrions faire le travail proprement, et rédiger une publication d'envergure où nous inclurions une comparaison entre notre village et celui de Lahoun.

Je savais qu'Emerson n'avait aucunement l'intention de suivre ce plan, mais qu'il continuerait d'argumenter tant que Cyrus exprimerait des vues différentes. Plutôt que d'être d'accord avec moi, il dut faire marche arrière.

— Je n'ai jamais envisagé plus qu'une simple exploration de ce village, dit-il en fronçant les sourcils. Dès que la maison du contremaître sera dégagée et répertoriée, nous irons ailleurs.

Charles parut se recroqueviller et je lui adressai un sourire rassurant.

— Je présume qu'ensuite nous nous attaquerons à la stèle ? dis-je.

— Ah oui, vous présumez ? grogna Emerson en me décochant un regard féroce. La stèle attendra. J'ai l'intention d'aller travailler dans l'Oued Royal.

De toute évidence, il s'attendait à ce que je proteste. Je le fis donc. Les hommes sont faciles à manipuler, les pauvres ! Quand

enfin je cédai de mauvaise grâce, Emerson crut avoir gagné, tandis que je savais que c'était moi qui l'emportais. Où qu'il aille, nous irions, tous. L'union fait la force. C'est une maxime bien banale, mais comme toutes les maximes banales, elle est pleine de bon sens.

Après le dîner, Charles et René demandèrent la permission de se rendre au village, lequel s'enorgueillissait d'une sorte de café, où les hommes passaient leurs soirées à palabrer et paresser. Là, expliqua candidement Charles, René et lui espéraient améliorer leur maîtrise de l'arabe et renforcer leurs relations amicales avec les villageois. Je leur fis un court sermon maternel sur les dangers d'une familiarité excessive avec certaine partie de la population. Ils en furent fort embarrassés, mais j'aurais eu l'impression de négliger mes devoirs en ne leur disant rien.

Cyrus et moi nous réfugiâmes au salon pour un conseil de guerre. J'invitai Emerson à nous rejoindre, mais il refusa et partit vers sa cabine, comme je l'avais prévu. Ayant perdu beaucoup de sang, il avait besoin de repos. De plus, je voulais discuter de certains sujets en privé avec Cyrus.

— J'ai décidé de me confier entièrement à vous, Cyrus. Vous voudrez bien croire, j'espère, que ce n'est pas faute de foi en votre discrétion ou votre amitié que je me suis tue jusqu'à présent. J'ai juré de garder le secret, et je ne peux ni ne veux rompre ma promesse ; mais je crois que ce que je vais vous dire ne vous apprendra rien que vous n'ayez déjà compris.

Avec une gravité égale à la mienne, il répondit :

— Laissez-moi apaiser votre conscience, Amelia, en vous disant ce que je sais déjà. D'ailleurs, je ne pense pas être le seul qui soit parvenu à ces conclusions. Ceux d'entre nous qui connaissaient Willie Forth étaient au courant de l'histoire de son Oasis Perdue. Quelle plaie ! Notre principal souci était de l'empêcher de nous faire mourir d'ennui avec ses obsessions. Sur quoi, vous et Emerson rentrez de Nubie au printemps dernier avec une fillette que vous présentez comme la fille de Willie. En soi, ça ne veut pas dire grand-chose, elle aurait pu être élevée par de pauvres missionnaires inoffensifs, comme vous le prétendiez. Mais quand un individu escamote Emerson

et fait allusion à l'un de vos récents voyages, je me dis qu'il ne se donnerait pas tant de peine simplement pour retrouver une mission baptiste. Quand on ajoute qu'il tente de vous ramasser, vous, Ramsès et la petite, Cyrus Vandergelt est amené à conclure que peut-être ce vieux fou de Willie Forth n'était pas si fou que ça.

— Et tout cela exprimé avec votre sagacité coutumière, mon cher Cyrus. Il serait malhonnête et déloyal de ma part de nier les faits, mais je ne peux vous donner plus de détails.

— Incroyable, murmura-t-il, une lueur lointaine dans l'œil. Je me disais bien que ça devait être vrai, mais l'entendre de votre bouche… Et, comme le disait Willie, c'est un immense trésor d'objets anciens et de pièces d'orfèvrerie ?

— En tout cas il y en a assez pour que les pilleurs s'y intéressent. C'est pourquoi Emerson et moi avons juré de ne jamais indiquer où se trouve l'Oasis.

— Oui, bien sûr, fit Cyrus distraitement.

— Nous connaissons l'identité du responsable de nos présents ennuis, et je crois savoir comment il a obtenu l'information qui l'a décidé à nous attaquer. Mais je crains qu'il ne travaille pas seul. En fait, nous savons qu'il a des complices ; il a dû engager Mohammed, l'homme qui a assailli Emerson aujourd'hui : ce serait une trop grande coïncidence si les deux incidents n'étaient pas liés. Mohammed avait quitté le village depuis des années, et si je comprends bien son caractère, il n'est pas homme à risquer un mauvais coup ou une peine de prison à cause d'une vieille rancune.

Cyrus se caressa le menton d'un air pensif.

— Emerson a beaucoup d'ennemis…

— C'est vrai. (Je sortis une feuille de papier du porte-documents que j'avais apporté.) J'en ai fait une brève liste cet après-midi.

Cyrus en resta bouche bée :

— Un, deux, trois… douze personnes assoiffées du sang d'Emerson ? Il a des journées bien remplies, ma parole !

— La liste est peut-être incomplète, avouai-je, Emerson avait des journées bien remplies même avant notre rencontre ; et de nouveaux candidats se présentent sans cesse. Ceux-là sont ceux

que je connais personnellement. Oh, attendez, j'ai oublié Mr Vincey. Cela fait treize.

— J'espère que vous n'êtes pas superstitieuse, murmura Cyrus.

— Moi ? (J'émis un léger rire.) De toute façon, le nombre importe peu. Selon toute probabilité, plusieurs de ces gens sont morts ou en prison. Alberto… (J'inscrivis un point d'interrogation après son nom.) Alberto était en prison, j'en suis sûre. Je lui rendais visite de temps en temps quand nous passions par Le Caire, mais j'ai négligé de le faire ces dernières années. Habib… vous vous souvenez de Habib ?

— Oh oui ! Il a déjà essayé de fendre le crâne de mon vieux copain.

— Il n'avait pas l'air en bonne santé, et il y a déjà plusieurs années de cela. Il est peut-être mort. Mais nous devons absolument tenter de nous renseigner sur la situation actuelle de ces individus. Si l'un d'eux vient d'être libéré de prison, ou a disparu brusquement de son repaire habituel…

— Ça ne coûte rien d'essayer, dit Cyrus.

De toute évidence, il n'était pas convaincu par mon raisonnement, basé, je le reconnais, sur des éléments plutôt minces. J'ai toujours constaté que mes instincts, concernant les comportements criminels, m'étaient un guide plus fiable que la logique, mais j'avais le sentiment que cet argument n'aurait pas plus d'impact sur Cyrus qu'il n'en avait sur Emerson, bien que Cyrus eût sans doute exprimé ses réserves avec plus de tact.

Sourcils froncés, il parcourut la liste du regard. J'avais craint qu'un des noms évoque pour lui de pénibles souvenirs, mais il ne s'y arrêta pas et j'avais bien sûr trop de délicatesse pour le lui faire remarquer.

— Reginald Forthright, lut Cyrus, c'est le neveu du vieux Willie, celui dont les journaux parlaient ? Qui a sacrifié bravement sa jeune vie en recherchant son oncle ? Je le croyais mort ?

— Disparu dans le désert, rectifiai-je, mais ça me semble improbable qu'il soit impliqué. Pour commencer, il sait… Mais je n'en dirai pas plus ! Et puis Tarek aurait… Je crois que j'ai dit tout ce que je pouvais dire.

— Vos fréquentations ont vraiment des noms originaux, Charity Jones, Ahmed le Pou… Sethos ? Lui aussi, je le croyais mort.

— Vous plaisantez ! fis-je en souriant d'un air amusé. Il ne s'agit pas du pharaon du même nom, mort en effet depuis plusieurs milliers d'années. N'avez-vous jamais entendu prononcer ce nom dans un contexte moderne, Cyrus ? Vous le connaissez peut-être mieux sous le sobriquet de Maître du Crime ?

— Ça ne me dit rien, fit-il en haussant un sourcil, on dirait un personnage de roman-feuilleton… mais, attendez donc… Si ! J'ai entendu ce nom une fois, dans la bouche de Jacques de Morgan, l'ancien directeur du Département des Antiquités. Il avait un peu trop tâté de la bouteille ce soir-là, et racontait aussi que votre fils était possédé par un a*ffrit ;* alors quand il s'est mis à bredouiller ses histoires de Maître du Crime, je ne l'écoutais plus vraiment.

— Sethos n'est pas un *affrit,* bien qu'il possède certaines de leurs caractéristiques. Pendant des années il a contrôlé le marché noir des antiquités en Égypte. On ne le connaît que sous ses surnoms, et c'est un maître du déguisement, personne n'a jamais vu son vrai visage. C'est un véritable génie du crime…

— Vraiment ?

— Vraiment. C'est sans aucun doute le plus formidable de nos vieux adversaires, et selon toute logique il devrait être notre principal suspect. Il est très calé en égyptologie et contrôle une vaste organisation criminelle. Il est doté d'une intelligence supérieure et d'un sens poétique. La quête de l'Oasis Perdue possède toutes les qualités pour enflammer son imagination. Et puis, il a une… une rancune particulière contre mon mari.

— Ce n'est pas seulement le suspect le plus plausible, dit lentement Cyrus, il dépasse les autres d'au moins dix longueurs.

— J'espère que non, car nos chances de le mettre hors d'état de nuire sont quasi nulles. Nous pouvons traquer les autres et les retrouver, mais pas Sethos. De plus…

— Oui ?

— Aucune importance, murmurai-je. Du moins, c'est ce qu'Emerson dirait. Il ne faut pas qu'il voie cette liste.

— Ce serait sans effet, s'il ne se les rappelle pas. Mais ça restera entre vous et moi, Amelia.

Le visage de Cyrus trahissait sa joie de pouvoir me venir en aide.

— Nous mettrons la police sur les traces de ces messieurs-dames, poursuivit-il, autant s'adresser directement au sommet. Si vous pouvez me confier une copie de cette liste, j'enverrai un télégramme au consul-général britannique, Sir Evelyn Baring. Nous avons été en relation. C'est l'homme le plus puissant d'Égypte et…

— Je le connais bien, Cyrus, c'était un ami de mon père, et il s'est toujours montré très obligeant. Je lui ai déjà écrit une lettre. Ce mode de communication me semblait plus approprié car la situation est assez complexe pour nécessiter quelques explications. Selim ou Ali pourraient prendre le train de demain et lui remettre la lettre en main propre.

— Comme d'habitude, vous dominez la situation, ma chère, mais j'espère que vous ne verrez pas d'objections à ce que je fasse ma petite enquête de mon côté ?

— Vous êtes très gentil.

— C'est à ça que servent les copains.

J'acceptai son invitation à une promenade sur le pont. La nuit était tranquille ; les brillantes étoiles d'Égypte flamboyaient au-dessus de nous, mais bien que je fisse de mon mieux pour m'ouvrir à un spectacle qui jamais auparavant n'avait manqué de m'inspirer et m'apaiser, bien que le pas de mon compagnon se ralentît pour s'accorder au mien, et que son silence compatissant convînt à mon humeur, la tentative fut un échec. Comment aurais-je pu me perdre dans la magie de la nuit alors qu'un autre qu'Emerson marchait à mes côtés ? Bientôt, j'annonçai mon intention de me retirer et souhaitai affectueusement une bonne nuit à Cyrus.

En gagnant ma cabine, je fis une pause devant la porte d'Emerson, me disant qu'il aurait peut-être besoin de quelque médication pour l'aider à dormir. Apparemment, ce n'était pas le cas. Quand je frappai à la porte, je n'obtins aucune réponse.

J'hésitais, maudissant les étranges circonstances qui m'empêchaient de me conformer aux exigences du devoir et de

l'affection. J'appréhendais de m'aventurer dans la pièce sans sa permission, mais je ne pouvais m'éloigner sans m'être assurée qu'il ne souffrait pas – ce que son courage lui eût interdit d'avouer – et qu'il n'avait pas perdu connaissance.

Écouter aux portes est un acte méprisable auquel je ne m'abaisserai jamais. Les franges de mon châle se prirent inexplicablement dans la charnière de la porte. La frange était très longue et soyeuse, et il me fallut un moment pour la dégager sans rompre les fils. Tout en m'affairant, j'écoutais, à l'affût du moindre ronflement ou gémissement. Je ne perçus que le silence.

Quelque chose se pressa contre mon genou. La surprise m'arracha une exclamation étouffée et, en me tournant, je vis Anubis frottant sa tête contre moi. Près du chat, deux pieds chaussés de pantoufles aux bouts retroussés à la mode indigène, mais je connaissais ces pieds, tout comme chaque autre pouce de cette anatomie-là.

Emerson, vêtu d'une ample robe égyptienne, se dressait au-dessus de moi, bras croisés, sourcils levés.

— Où étiez-vous ? m'écriai-je, oubliant dans ma surprise que cette question n'apporterait qu'une réponse sarcastique ne m'apprenant pas ce que je désirais savoir.

— Dehors, répondit Emerson, et maintenant, je me propose de rentrer, si dans votre grande bonté vous voulez bien me laisser passer.

— Certainement, fis-je en m'effaçant.

— Bonne nuit, dit-il en ouvrant la porte.

Il entra – précédé du chat – et claqua le battant sans me laisser le loisir de répondre, mais j'avais quand même eu le temps de remarquer que le pansement, qui lui avait couvert la moitié du visage, ne mesurait plus guère que trois pouces. Ce nouveau pansement était fait très proprement, ce n'était donc pas lui qui s'en était chargé, mais une personne aux doigts fins et habiles.

*

* *

Notre messager partit avant l'aube pour attraper le train du Caire. Cyrus ayant proposé que nous envoyions l'un de ses hommes plutôt que Selim, j'avais accepté avec plaisir. J'aurais besoin de chaque homme loyal à partir de ce moment si Emerson persistait à vouloir travailler dans l'oued.

Quand nous fûmes réunis pour le petit déjeuner, j'examinai mes compagnons avec le soin d'un général passant son armée en revue. L'attitude de Charles et René m'inspirait quelque inquiétude, l'association d'yeux cernés et de sourires vagues était des plus suspectes. Cependant, les capacités de récupération de la jeunesse sont immenses, et je ne doutais pas qu'ils fussent capables de réagir à mes ordres avec autant de vigueur que de célérité.

Je ne m'étais pas encore habituée à voir Cyrus sans sa barbiche, mais j'approuvais le changement ; j'avais toujours vu dans la barbiche une forme particulièrement ridicule d'ornement facial. Comme de coutume, il paraissait frais et dispos.

Dois-je préciser que mes yeux s'attardèrent plus longuement sur le visage d'Emerson ? Je remarquai avec plaisir qu'il s'était rasé en se levant, alors que j'avais pensé qu'il laisserait sa barbe repousser afin de me contrarier. La partie visible de la plaie, la plus étroite, semblait se cicatriser de façon satisfaisante. Une longue bande de sparadrap ornait la noble courbe du nez, mais la fossette du menton s'offrait à mon regard admiratif. Sa bouche aussi était visible. Quand il croisa mon regard les commissures se serrèrent en une expression qui fit naître en moi les plus sinistres pressentiments. Mais il ne dit rien.

Je n'avais aucune preuve qu'il eût rendu visite à Bertha. Je n'avais pas posé de questions. Je préférais m'en abstenir.

Quand elle nous rejoignit sur le pont, je remarquai qu'elle avait apporté de légères modifications à sa tenue. Sa robe était du même noir discret, mais le voile ne couvrait plus que le bas de son visage, et il était fait d'un tissu presque transparent, qui laissait voir les contours arrondis de ses joues et la forme délicate de son nez. L'enflure semblait avoir disparu, et bien qu'elle les baissât pudiquement, ses yeux sombres, ornés de longs cils, semblaient limpides.

Certaines sources bien informées prétendent que les charmes à demi cachés sont les plus séduisants. Les charmes voilés de Bertha exerçaient, de toute évidence, un attrait puissant sur René (selon les mêmes sources, les gentlemen français sont particulièrement réceptifs), et il avait déjà été touché par sa triste histoire ; plusieurs fois il s'était approché pour lui offrir le soutien de son bras ou la consolation d'un salut amical. En gravissant le sentier menant au site, je vis qu'il l'avait débarrassée du ballot qu'elle portait, et marchait à ses côtés.

Je commençais à partager l'avis d'Emerson sur la présence de femmes dans les expéditions archéologiques. Il faudrait prendre des mesures touchant Bertha. Même si elle était victime et non espionne, elle avait le don de tourner la tête aux deux jeunes gens, ce qui les monterait l'un contre l'autre et réduirait leur efficacité.

Quand, laissant derrière nous les champs cultivés, nous nous engageâmes sur la piste du désert, j'aperçus le nuage de vapeur qui annonçait l'arrivée d'un steamer. Tous ne s'arrêtaient pas à Amarna, mais celui-ci, de toute évidence, s'apprêtait à faire halte.

— Flûte ! dis-je à Cyrus qui se trouvait à mes côtés, Emerson n'est pas de très bonne humeur en ce moment, et les touristes ont toujours un effet désastreux sur lui. J'espère que ceux-ci nous laisseront en paix.

— Ils ne s'arrêtent que le temps de voir les sols en mosaïques découverts par Mr Petrie, m'assura-t-il.

— C'est bien de Petrie, de laisser ainsi ses trouvailles à la merci des touristes et autres vandales ! récriminai-je. Une fois, nous avons découvert un magnifique fragment de mosaïque, et il a été détruit. Depuis, nous recouvrons ou emportons tout ce que nous trouvons.

Bien entendu, Cyrus était d'accord. Je gardais un œil sur le steamer, facile à localiser grâce à la vapeur de ses cheminées. Aucun « satané touriste » ne s'approcha de nous. Au bout de quelques heures, la volute régulière s'inclina et disparut. Je chassai alors le bateau de mon esprit. Je ne craignais point que Kevin fût parmi les passagers, il viendrait par le moyen le plus rapide, probablement le train. Mais Vincey, sournois, diabolique

comme il l'était, aurait pu utiliser un moyen de transport peu probable, justement parce qu'il était peu probable.

Emerson avait mis toute l'équipe au travail sur la maison du contremaître, sauf Ali et moi qui finissions de dégager les derniers débris de la deuxième des maisons plus modestes. C'était là que nous avions le plus de chances de trouver de petits objets ; aussi devions-nous procéder lentement et délicatement. Certains objets, surtout ceux en faïence translucide, étaient extrêmement fragiles ; d'autres, comme les colliers en perles, montraient encore leur dessin d'origine, bien que le fil eût pourri depuis longtemps. Qu'il m'eût confié cette tâche minutieuse prouvait qu'Emerson avait de plus en plus confiance en ma compétence, et je crois pouvoir dire, en toute modestie, que sa confiance était méritée.

Les murs qui entouraient la pièce où je travaillais avaient subsisté jusqu'à une hauteur d'un bon mètre, de sorte que je ne voyais rien de ce qui se passait à l'angle sud-ouest du site. Mais j'entendais. La plupart des remarques émanaient d'Emerson, c'étaient essentiellement des jurons, dont beaucoup s'adressaient à Abdullah. Notre dévoué *raïs* suivait Emerson comme son ombre, et celui-ci, enclin à une certaine brusquerie de mouvements, ne cessait de se heurter à lui.

Abdullah fut le premier à repérer les hommes qui approchaient. Son cri « Sitt Hakim ! » me fit lever d'un bond, et je dirigeai mon regard vers les silhouettes qu'il me désignait.

Ils étaient deux, vêtus à l'européenne. L'un d'eux, plus rond et plus petit, avait pris du retard sur son compagnon, qui avançait à grandes enjambées. Un casque de liège couvrait ses cheveux et obscurcissait ses traits, mais quelque chose, dans cette haute taille et ce maintien très droit, me fit frissonner d'inquiétude. Je franchis le mur et me précipitai pour arrêter Abdullah qui partait à la rencontre des deux arrivants, un poignard à la main.

— Attendez ! dis-je, lui saisissant le bras pour donner plus de poids à mon ordre, restez calme. Ils ne sont que deux, et ils n'approcheraient pas aussi ouvertement si…

Un cri d'Abdullah et un mouvement, non des deux hommes devant moi, mais dans mon dos, me coupa la parole. Abdullah tenta de libérer son bras de mon étreinte.

— Laissez-moi le tuer, Sitt, c'est un démon, un *affrit !* Regardez, il va saluer son maître.

Le chat avait sauté du mur où il dormait en plein soleil. Il courut vers l'homme qui s'arrêta pour l'accueillir. L'animal frotta sa tête contre la main de l'homme, mais quand celui-ci voulut le prendre, il s'écarta et alla s'asseoir à quelques pas de là.

Je saisis mon pistolet.

— Ne bougez pas d'un pouce, Abdullah, vous risqueriez de vous retrouver dans ma ligne de mire.

— Excellent conseil, fit une voix derrière moi, mais je dirais que le seul endroit sûr, c'est derrière un gros rocher, aplati par terre. Posez ce pistolet, Peabody, vous allez blesser quelqu'un.

— C'est bien mon intention, s'il m'en donne le moindre prétexte. Que diable peut-il avoir en tête, pour venir tout tranquillement à nous ? Vous savez qui c'est, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, répliqua Emerson, je vous prie de ne pas lui tirer dessus avant que nous ayons entendu ce qu'il veut nous dire. Je brûle de curiosité.

Cyrus et les autres hommes nous avaient rejoints.

— Moi aussi ! enchérit Cyrus. Laissez-le parler, Amelia, je l'ai dans mon collimateur.

Sa voix était égale, sans relief, il plissait les yeux et gardait la main dans sa-poche.

— Moi aussi, fis-je, visant le milieu de la poitrine de Vincey.

Il s'était arrêté à quelques mètres de nous, mains vides ouvertes devant lui.

— Je n'ai pas d'arme, dit-il tranquillement, fouillez-moi si vous voulez. Mais permettez-moi de parler pour me laver des soupçons que vous nourrissez contre moi, non sans quelque raison. Je ne les ai appris qu'il y a quelques jours, et depuis lors j'ai passé mon temps à rassembler les éléments qui prouveront que je ne suis pas celui que vous croyez.

— Impossible ! m'écriai-je. Je vous ai vu de mes propres yeux !

— Vous ne pouvez pas m'avoir vu. J'étais à Damas, comme je vous l'avais dit. J'ai amené mon alibi avec moi.

Il désigna le deuxième homme, qui l'avait maintenant rejoint. Il avait un visage rond et rouge, orné d'une paire de superbes moustaches recourbées comme les cornes d'un buffle d'eau. Enlevant son couvre-chef, il inclina tout le haut de son corps en un salut raide et compassé.

— *Guten morgen, meine freunde*. J'ai plaisir à vous saluer enfin. Je n'ai pu le faire quand vous êtes passés au Caire, car je me trouvais à Damas.

— Karl von Bork ! m'exclamai-je. Mais je vous croyais à Berlin, avec le professeur Sethe ?

— J'y étais, jusqu'à l'été, où une place dans l'expédition de Damas fut à moi offerte. On avait trouvé des vestiges égyptiens…

— Oui, maintenant je me rappelle, coupai-je. (Car, comme mon fils, Karl parle jusqu'à ce qu'on l'interrompe.) Quelqu'un – je crois que c'est le Révérend Sayce – me l'a dit quand nous avons dîné ensemble au Caire. Mr Vincey était donc avec vous ?

— *Ja, ja, das ist recht*. J'étais de fièvre malade, et craignais de mettre longtemps à guérir. Il me fallait un remplaçant pour continuer mon travail. C'est le Bon Dieu qui m'a rendu la santé plus tôt que je n'espérais, et quand Herr Vincey m'a envoyé un télégramme pour dire que la police l'accusait de terribles crimes, je me suis précipité pour l'innocenter. J'ai appris, avec une horreur et un désarroi que ma langue ne peut exprimer, l'accident du Herr Professor, mais jamais je n'aurais supposé…

— Oui, Karl, merci. La police a donc accepté votre histoire ? Je m'étonne qu'ils ne m'aient pas prévenue…

— Ils m'ont dit seulement hier que je n'étais plus soupçonné, expliqua Vincey, nous sommes partis aussitôt pour Amarna, car je désirais encore plus m'innocenter devant vous que devant la police. (Il commença de fouiller dans sa poche, puis m'adressa un sourire interrogateur.) Me permettrez-vous ? J'ai apporté d'autres preuves ; des billets de train, datés et poinçonnés, un reçu de l'hôtel Sultana, des attestations d'autres membres de l'expédition.

— La parole de Karl me suffit, dis-je, c'est un vieil ami que nous connaissons depuis des années…

— Humpf, fit Emerson, qui bien sûr ne se souvenait pas d'avoir jamais vu Karl.

— Tout de même, repris-je, j'espère que Karl ne s'offensera pas si j'appelle un autre témoin, et demande à Cyrus de vous tenir en joue – c'est l'expression consacrée, je crois – pendant que je vais chercher ce témoin.

— Bonne idée, approuva Cyrus, non que je doute de votre parole, von Bork, mais c'est l'histoire la plus abracadabrante que j'aie jamais entendue. Si ce n'était pas Vincey… Alors qui…

— Chaque chose en son temps, l'interrompis-je. Où est Bertha ?

Nous n'eûmes pas à la chercher, elle était à quelques mètres derrière nous. René entourait du bras ses frêles épaules.

— Vous n'avez rien à craindre, lui disait-il, il ne peut plus vous faire de mal, ce misérable, ce bandit…

— Mais ce n'est pas lui, protesta Bertha.

— Je voudrais pouvoir lui donner une bonne correction… (La bouche de René s'ouvrit.) Hein, qu'est-ce que vous dites ?

— Ce n'est pas cet homme.

Se dégageant de l'étreinte protectrice de René, Bertha avança lentement, ses grands yeux sombres rivés sur Vincey.

— Ils se ressemblent comme les fils d'une même mère, mais ce n'est pas le même homme. Qui le saurait mieux que moi ?

*

* *

— C'était donc bien Sethos, en fin de compte, fis-je.

Nous nous étions installés à l'ombre et j'avais demandé à Selim de faire du thé. Au vu des preuves éclatantes qu'il nous avait fournies, il aurait semblé injuste d'exclure Mr Vincey, mais je remarquai que Cyrus tenait sa tasse de la main gauche, gardant la droite dans sa poche.

— La conclusion s'impose, poursuivis-je. Qui d'autre qu'un as du déguisement – et nous savons que le Maître du Crime en est un – aurait pu imiter si bien l'apparence de Mr Vincey ?

D'une voix dangereusement douce, Emerson demanda des éclaircissements. J'obtempérai sans entrer dans les détails,

laissant de côté certaines de nos rencontres passées avec Sethos. Quand j'en eu fini, Emerson me dévisagea attentivement avant de parler.

— Je commençais à croire que votre cerveau était moins embrumé que celui de la plupart des femmes, Peabody, je serais désolé d'apprendre que je me trompais, mais ce tissu d'absurdité, cette fiction incroyable…

— Cet homme existe, intervint Vincey. (L'œil critique d'Emerson se posa sur lui et il rougit légèrement.) Tous ceux qui ont fréquenté le milieu des antiquités frauduleuses le connaissent. Le malheureux incident de mon passé, que je regrette amèrement et que depuis lors je m'efforce d'expier, m'a mis en contact avec ce milieu.

— *Ja, ja,* fit Karl en opinant vigoureusement du chef, moi aussi j'en ai entendu parler. *Natürlich,* on se dit que ce ne sont que des rumeurs sans fondement, mais quand une personne aussi distinguée que Monsieur de Morgan…

— Crénom de nom ! hurla Emerson, virant au rouge. Il semble falloir admettre que quelqu'un a profité de l'absence de Vincey, mais je ne veux plus entendre ces histoires ridicules de « Maître du Crime ». Vous autres, idiots crédules que vous êtes, vous pouvez passer la journée ici, à échafauder vos contes de fées, si ça vous chante, mais moi je retourne travailler.

Et il partit, Abdullah sur ses talons et Anubis sur les talons d'Abdullah. Vincey me décocha un sourire piteux.

— J'ai perdu la loyauté d'Anubis, dirait-on. Les chats sont des créatures rancunières. Il m'en veut de l'avoir abandonné, je suppose, et les excuses ne serviront à rien. J'espère que vous serez plus indulgente, Mrs Emerson. Me croyez-vous ?

— Aucune personne raisonnable ne peut douter devant les preuves que vous nous avez fournies dis-je, regardant tour à tour la petite pile de reçus et de déclarations – que j'avais bien sûr étudiés avec soin – et le visage solennel de Karl von Bork. Et ce malentendu m'a donné le plaisir de revoir Karl. Comment va Mary, Karl, nous avons entendu dire qu'elle était souffrante ?

— Elle va mieux, je vous remercie, mais… le Herr Professor… c'est donc vrai, ce que nos amis nous ont dit ? Il semblait ne pas me reconnaître.

— Il souffre d'une perte temporaire de mémoire dans certains domaines, avouai-je (ç'aurait été folie que de le nier). Mais ce fait n'est pas connu du grand public, et j'espère que vous serez discret – en particulier avec Walter, si vous avez l'occasion de lui écrire.

— Nous communiquons moins que je ne voudrais. Un savant d'un profond éclat, est Mr Walter Emerson. Dans mon propre domaine, la philologie, il est l'étoile la plus brillante. Il ne sait pas que son très distingué frère…

— Nous espérons une guérison totale, répondis-je fermement. Inutile d'inquiéter Walter. J'aimerais beaucoup bavarder encore avec vous, Karl, mais je ferais mieux de retourner à ma tâche. Nous verrons-nous plus tard ? J'espère que vous dînerez tous deux avec nous ce soir, sur la *dahabieh* de Mr Vandergelt.

Je jetai un coup d'œil à Cyrus, cherchant confirmation de mon invitation. Toujours aux prises avec le délicat problème de boire son thé de la main gauche, il hocha la tête avec brusquerie.

— Je pense que nous ferions mieux de partir, dit Vincey, vous êtes une femme bonne et juste, Mrs Emerson, mais vous ne pouvez pas, pour le moment, vous sentir tout à fait à l'aise en ma présence, je dois vous rappeler trop de pénibles souvenirs. Nous passerons la nuit à Minia et reprendrons notre route demain matin. Karl doit retourner à ses fouilles, il n'a déjà consacré que trop de temps à mes affaires. Pour moi, je suis à votre disposition, pour tout et à tout moment.

— Où serez-vous ? m'enquis-je.

— Dans mon appartement du Caire, m'employant à la même chose que vous. (Son visage se durcit.) Ma réputation a été ternie, souillée. Cette tache restera jusqu'à ce que le bandit qui m'a diffamé soit pris et puni. Mes raisons de le poursuivre sont moins impérieuses que les vôtres, mais j'espère qu'il vous sera réconfortant de penser que nous œuvrons dans le même sens.

J'étreignis Karl, ce qui le fit rougir et bégayer, et serrai la main de Mr Vincey. Cyrus ne fit ni l'un ni l'autre. Il ne sortit pas la main de sa poche avant que les deux silhouettes s'estompent, changées en fantômes par la distance et les tourbillons de sable. Puis il dit :

— Je dois être un vieux Yankee à la tête dure, mais j'éviterai de tourner le dos à ce Vincey.

— Vous connaissez Karl depuis aussi longtemps que moi. J'ai autant confiance en sa parole qu'en celle de Howard Carter ou de Mr Newberry.

— Plus un homme est honnête, plus il est facile à rouler, grommela Cyrus, Amelia, promettez-moi que si Mr Vincey vous invite dans une ruelle sombre, vous n'irez pas au rendez-vous.

— Cyrus ! Vous savez bien que je ne ferai jamais rien d'aussi stupide !

Quand je retournai m'occuper de la petite bague en faïence que je dégageais de sa gangue avec d'infinies précautions, je vis qu'Anubis était étendu sur le mur. Je l'avais oublié jusque-là, tout comme Mr Vincey, apparemment. De toute évidence, son « fidèle compagnon » n'était pas aussi fidèle qu'il l'avait cru. Pourtant, je ne pouvais blâmer l'animal de préférer ma compagnie et celle d'Emerson.

À l'aide de pinceaux et de minuscules pinces, je sortis l'anneau de la matrice de boue séchée qui l'emprisonnait. Emerson vint voir comment je m'en tirais, et je lui tendis la bague – ou, pour être plus précis, le chaton. Nous trouvions beaucoup de ces objets courants, faits de mauvaise faïence, fragiles. Mais la plupart du temps, l'anneau, plus fin, était absent ; c'est peut-être parce qu'ils étaient brisés qu'ils avaient été jetés. Parfois, ces bagues portaient le nom du pharaon régnant et constituaient un gage de la loyauté de celui qui les portait, d'autres étaient ornées de l'image du dieu favori de leur propriétaire.

— Bès, annonçai-je.

— Humpf. Donc, la dévotion d'Akhenaton à son « dieu unique » n'était pas partagée par tous les citoyens d'Amarna.

— L'attrait des petits dieux du foyer devait être difficile à combattre, remarquai-je en me redressant sur mes talons et massant mes épaules douloureuses, voyez la popularité de certains saints dans les pays catholiques. Bès était le patron de l'amusement et de la… heu… félicité conjugale…

— Humpf. Très bien, Peabody, ne traînez pas, il y a encore un bon tas de sable à tamiser.

Je consignai la bague sur le registre et la plaçai dans la boîte appropriée, étiquetée du chiffre assigné à la section de terrain, la maison, et la pièce elle-même. En me penchant de nouveau sur ma tâche, je me sentis étrangement déprimée. J'aurais dû être heureuse d'entendre Emerson utiliser sans « Miss » mon nom de jeune fille, appellation affectueuse que j'aimais tant. Il l'employait maintenant comme il le faisait à l'origine, dans une intention sarcastique, mais même cela constituait un pas en avant, car c'était une reconnaissance tacite de l'égalité qu'il aurait accordée à n'importe quel collègue, pourvu qu'il fût de sexe masculin.

Ce n'était pas Emerson qui avait fait changer mon humeur, ni même la découverte ahurissante de l'innocence de Mr Vincey – quoique la perspective d'affronter, non un criminel ordinaire, mais ce génie du crime énigmatique et inconnu, qui avait si souvent échappé à la justice, fût réellement décourageante. Ce qui me gênait le plus, c'était d'être forcée d'admettre que je m'étais trompée dans mon analyse du caractère de Sethos. J'avais eu la crédulité de croire en l'honneur de cet homme étrange, de croire à sa promesse de ne plus jamais s'immiscer dans ma vie. De toute évidence, il n'était pas plus digne de confiance dans ce domaine que dans les autres. Je n'aurais dû être ni surprise, ni déçue. Mais je l'étais. Quand nous reprîmes le chemin de la *dahabieh,* le globe enflé du soleil descendait vers le fleuve, nimbé par la brume du soir. Emerson avait fait travailler son équipe d'arrache-pied. Il s'était montré tout aussi exigeant envers lui-même, et plus encore envers moi. Raide et courbatue d'être restée si longtemps accroupie, j'acceptai avec reconnaissance le bras que m'offrait Cyrus. René donnait le sien à Bertha. Observant pensivement le couple disparate – le jeune homme svelte et élégant, flanqué de ce ballot d'étoffe informe – je remarquai :

— Je ne suis pas du genre à contrarier les élans amoureux, Cyrus, mais je n'approuve pas cette relation. Les intentions de René ne peuvent être sérieuses – il n'a certainement pas l'intention de l'épouser.

— Je l'espère bien ! s'exclama Cyrus. Sa mère vient d'une grande famille noble française, elle aurait une attaque s'il ramenait une fleur aussi flétrie.

— Je vous en prie, ne mentionnez pas ce détail devant Emerson : il a autant de préjugés contre la noblesse que contre les jeunes couples d'amoureux. Cependant, je ne peux approuver une liaison sans suite, ce ne serait pas juste pour cette pauvre fille.

— Je présume que vous avez déjà fait des plans pour son avenir, fit Cyrus, la bouche incurvée. Aura-t-elle son mot à dire ?

— Vous avez un délicieux sens de l'humour, mon cher Cyrus, je n'ai pas eu le temps de réfléchir sérieusement à la question. D'abord, il faudra que je découvre ses véritables talents, et la meilleure façon d'en tirer parti. Mais je ne la laisserai certainement pas retomber dans la vie de dépravation et de mauvais traitements qu'elle a connue jusqu'à présent. Un mariage honorable ou un métier honorable, quel autre choix s'offre à une jeune femme qui a la chance de pouvoir choisir ?

La main de Cyrus se porta vers son visage. En l'absence de barbiche à tirer, comme il le faisait toujours quand il était perplexe ou dérouté, il se frotta le menton.

— Je crois que vous êtes meilleur juge que moi, fit-il.

— Je le crois, en effet, dis-je en riant. Je sais bien ce que vous pensez, Cyrus : je suis une femme mariée et non une jeune fille sans expérience. Mais vous avez tort. Les hommes croient toujours ce qu'ils ont envie de croire, et l'une de leurs illusions les plus déplaisantes concerne le… le…

Alors que je cherchais la meilleure façon d'exprimer ce point délicat (et à vrai dire, il n'existe pas de façon délicate de l'exprimer), je vis la silhouette noire de Bertha s'approcher de René, et sa tête s'incliner vers lui.

— Ne cherchez pas, ma chère, je vois ce que vous voulez dire, sourit Cyrus.

Mais ce n'était pas la gêne qui m'avait fait perdre le fil. Le mouvement ondulant, chaloupé de la jeune femme avait éveillé un vieux souvenir presque oublié. Je connaissais une autre femme dont la démarche possédait cette même grâce sinueuse.

Son nom figurait sur la liste que j'avais adressée à Sir Evelyn Baring.

*

* *

Quand j'arrivai au village, avec Cyrus, le maire m'attendait. Avant même qu'il parle, son visage fermé m'indiqua ce qu'il avait à m'annoncer.

— Aucune trace de Mohammed ? m'enquis-je.

— Il n'est pas revenu au village, Sitt, et plusieurs hommes ont fouillé les falaises toute la journée. Hassan ibn Mahmoud croit qu'il s'est de nouveau enfui.

— J'aimerais parler à Hassan, dis-je, adoucissant ma requête de quelques pièces et précisant qu'il y en aurait autant pour Hassan s'il venait tout de suite.

Hassan survint promptement ; il nous épiait, caché derrière un mur. Il avoua sans détours qu'à lui aussi, Mohammed avait proposé de l'accompagner.

— Mais je ne ferais jamais une chose pareille, Sitt, dit-il en écarquillant les yeux autant qu'il pouvait.

L'effet n'était guère convaincant. Comme beaucoup d'Égyptiens, il avait les paupières enflammées par une infection chronique, et ses autres traits n'avaient rien de très séduisant.

— Je suis heureuse de l'entendre, Hassan, répondis-je posément, car si je pensais que vous voulez du mal au Maître des Imprécations, je vous arracherais le cœur par ma magie, et le jetterais au feu de la Géhenne. Mais vous avez peut-être accepté de suivre Mohammed, hier, pour l'empêcher de mettre ses projets à exécution ?

— L'honorable Sitt lit dans le cœur des hommes ! s'extasia Hassan. Mais avant que nous ayons pu agir, l'honorable Sitt a surgi, tirant des coups de pistolet en hurlant, et nous avons compris que le Maître des Imprécations était sauvé. Alors nous nous sommes tous enfuis.

Bien sûr, je ne croyais pas un mot de cette histoire, et Hassan le savait bien. Les lâches complices de Mohammed s'étaient cachés derrière les rochers pour voir qui prendrait l'avantage

avant de risquer leurs précieuses carcasses, mais si je n'étais pas arrivée ils se seraient jetés sur Emerson comme une meute de chacals sur un lion blessé. Contenant mon mépris et ma colère, je sortis de ma poche quelques pièces supplémentaires et me mis à jouer négligemment avec elles.

— Quel était le plan de Mohammed ?

Il me fallut subir encore bien des protestations d'innocence avant de pouvoir extraire les quelques bons grains cachés dans l'ivraie des mensonges de Hassan. Il répétait que Mohammed n'avait pas l'intention de tuer Emerson – et cela je le croyais. Une fois leur victime maîtrisée et vaincue, il l'aurait transportée dans un endroit connu de Mohammed, où ils l'auraient laissée. Hassan jura qu'il n'en savait pas plus – et cela aussi, je le croyais. Lui et ses amis n'étaient que des hommes de main, des outils, appelés à servir un dessein précis, puis être abandonnés.

— Et maintenant, conclut tristement Hassan, Mohammed s'est sauvé. Vous l'avez blessé avec une de vos balles, Sitt, car il saignait en s'enfuyant, et je crois qu'il ne reviendra pas, malheureusement.

Je l'assurai que la récompense tenait toujours, offris des sommes moindres pour des informations supplémentaires, et le renvoyai. Je n'étais pas très gaie, mais j'avais quand même meilleur moral.

Le crépuscule s'étirait sur le sol comme une femme vêtue de longs voiles gris flottants. Les fleurs dorées des lampes s'épanouissaient aux fenêtres des maisons.

— Si je n'étais pas en compagnie d'une dame, je cracherais, dit Cyrus. J'ai un mauvais goût dans la bouche.

— Contre ce mal, fis-je en lui prenant le bras, je prescris en général un whisky soda. Et si vous me priez de me joindre à vous, je ne refuserai pas.

— Ne vous laissez pas décourager, ma chère. Vous vous y êtes très bien prise avec cette canaille. Si Mohammed n'a pas déjà quitté le pays, il va avoir ses copains aux trousses. Je ne crois pas que nous ayons encore à nous soucier de lui.

— Mais qui sera le suivant ?

Nous avions atteint la plage, les lumières chaudes et accueillantes de la *dahabieh* brillaient, et des effluves de

mouton grillé nous chatouillaient les narines. De l'autre côté du fleuve, une unique étoile couronnait les falaises de l'ouest.

Je m'arrêtai.

— Me croirez-vous folle, Cyrus, si je vous confesse une faiblesse que j'ose à peine m'avouer à moi-même ? Puis-je me confier à vous ? Car j'éprouve le besoin de m'épancher auprès d'un ami qui puisse comprendre mes sentiments et ne pas m'en blâmer.

D'une voix rendue bourrue par l'émotion, Cyrus m'assura qu'il serait honoré de mes confidences. L'obscurité, ai-je déjà remarqué, est propice à la confession ; la douceur de la nuit, l'attention silencieuse d'un ami, me délièrent la langue, et je lui fis part de mon désir, égoïste et méprisable, de retourner au passé.

— Pouvez-vous me blâmer, demandais-je avec feu, d'avoir l'impression qu'un mauvais génie a intercepté la prière que j'avais eu la témérité d'adresser à notre bienveillant Créateur ? Les légendes et les mythes nous enseignent comment les vœux égoïstes sont déformés de façon à nuire à celui qui les émet, au lieu de l'aider. Souvenez-vous de Midas et de ses mains qui changeaient tout en or. Le passé est revenu, non pour m'aider mais pour me hanter. De vieux ennemis et de vieux amis…

— Ma chère, coupa Cyrus, vous avez trop les pieds sur terre pour croire à ces sornettes. Il me semble que vous attendez de moi non de la compassion mais une once de bon sens. Ces gens ne dormaient pas dans une sorte de musée éternel, attendant d'être réveillés pour se lancer aussitôt à votre poursuite. Ces dernières années, vous avez vu Karl de loin en loin, tout comme moi, Carter, et un tas d'autres gens. Les vieux ennemis eux aussi finissent forcément par réapparaître, et leur nombre s'accroît tous les jours, vu les méthodes que vous et Emerson employez. Il est impossible de revenir en arrière, Amelia. Nous sommes maintenant, pas autrefois, et vous ne pouvez aller que de l'avant.

J'inspirai à fond.

— Merci, Cyrus, j'en avais bien besoin.

Ses doigts fermes et chauds serraient les miens. Il se pencha vers moi.

— Le whisky soda dont vous parliez tout à l'heure finira de me guérir, dis-je, nous ferions mieux de rentrer, les autres vont se demander ce que nous sommes devenus.

*

* *

Ce soir-là, Emerson nous annonça que nous commencerions à travailler dans l'Oued Royal dès le lendemain, et qu'il avait l'intention d'y passer plusieurs jours et nuits. Nous, nous pourrions choisir de revenir à la *dahabieh* tous les soirs si nous le désirions, il nous autoriserait à partir assez tôt.

Cyrus me regarda. Je souris. Il leva les yeux au ciel et partit prendre les dispositions nécessaires.

Chapitre 11

Tout est permis en amour, guerre et journalisme.

La nuit précédente, j'avais rêvé que je retournais dans l'Oued Royal. Le clair de lune changeait les falaises déchiquetées en sculptures d'argent glacé, palais en ruine et colosses effondrés. Rien ne venait rompre l'absolu silence, pas même le bruit de mes pas. Je glissais, désincarnée comme l'esprit qu'il me semblait être. Des ombres aussi nettes que des taches d'encre s'avançaient, puis reculaient à mon approche. L'obscurité emplissait l'étroite fissure vers laquelle je me dirigeais, et quelque chose venait à ma rencontre, une forme de lumière pâle, couronnée d'un rayon de lune et enveloppée d'étoffe blanche. Les yeux, profondément enfoncés, disparaissaient dans l'ombre. La bouche était figée en un rictus de souffrance. Je tendis le bras, pour l'appeler et lui dire ma pitié, mais il m'ignora. Il gagna la nuit éternelle, condamné au néant par les dieux qu'il avait tenté de détruire. Pour toujours, il errerait et toujours, sans doute, je retournerais en rêve vers cet endroit hanté qui attire mon âme tout comme la sienne.

*
* *

— Vos yeux paraissent un rien cernés ce matin, Peabody, remarqua Emerson, auriez-vous mal dormi ? Quelque chose sur la conscience, peut-être.

Nous étions seuls sur le pont, les autres rassemblaient leur équipement. Nous aurions besoin de beaucoup de matériel si

nous devions passer plusieurs jours dans l'oued ; bien sûr, Emerson avait laissé à Cyrus toute la charge de l'organisation, et se plaignait déjà du retard.

Ignorant la provocation (car c'en était bien une) je dis :

— Je tiens à changer ce pansement avant que nous partions. Vous l'avez mouillé.

Il protesta, se fit prier, mais j'insistai, et il finit par me suivre dans ma chambre. Ostensiblement, je laissai la porte entrouverte.

— Êtes-vous sûre de vouloir abandonner votre luxueuse cabine pour une tente dans les rochers ? demanda-t-il en parcourant la pièce élégante d'un regard méprisant, je vous autorise à revenir à la *dahabieh* pour la nuit si vous préférez. Il y a à peine trois heures de marche aller et… Ouille !

Je lui avais arraché ce cri en enlevant brusquement le sparadrap.

— Je vous croyais fières de votre douceur, vous autres, anges de miséricorde, grogna Emerson entre ses dents.

— Pas du tout. Nous sommes fières de notre efficacité. Cessez de gigoter ou vous allez avaler de l'antiseptique. Il n'est pas destiné à l'usage interne.

— Ça pique ! grommela Emerson.

— Une partie de la plaie est infectée, je m'y attendais. Mais la cicatrisation se fait bien.

Je crois que ma voix était ferme, bien que mon cœur se serrât devant l'affreuse plaie enflammée.

— Retourner tous les soirs à la *dahabieh* serait, bien sûr, la solution la plus raisonnable, enchaînai-je en coupant des bandes de sparadrap. Mais si vous avez résolu de nicher dans l'oued comme un oiseau sauvage, nous devons nous aussi…

La voix de Cyrus criant mon nom m'interrompit avant qu'Emerson eût le temps de le faire, comme il en avait visiblement l'intention.

— Ah ! Vous voilà, fit Cyrus en apparaissant à la porte. Je vous cherchais !

— Vraiment ? Je ne l'aurais pas deviné, fit Emerson. (Il repoussa ma main.) Ça ira. Ramassez vos flacons, vos peintures, vos pots et tout votre attirail féminin, que nous puissions partir.

Bousculant rudement Cyrus au passage, il sortit. Je rassemblai mon matériel médical et fourrai la boîte dans mon sac à dos.

— C'est tout ce que vous emportez ? demanda Cyrus. Certes, quelqu'un pourra revenir si vous avez oublié quelque chose…

— Ce ne sera pas nécessaire, j'ai tout ce qu'il me faut.

Je pris mon ombrelle sous le bras.

Les hommes étaient en train de charger les ânes quand nous descendîmes du bateau. Emerson s'était mis en route, le chat sur l'épaule. Je m'arrêtai pour parler à Feisal, qui dirigeait les âniers.

— Ils ont été lavés, Sitt Hakim, m'assura-t-il.

Il parlait des ânes, et non des âniers, quoique l'apparence de ces derniers n'eût certainement pas souffert d'un peu d'eau et de savon.

— Bien.

Je sortis de ma poche une poignée de dattes que je donnai aux ânes. Un chien errant décharné s'approcha, la queue entre les pattes. Je lui jetai les restes de saucisses du petit déjeuner, que j'avais gardés.

— Pauvres créatures stupides ! fit Cyrus. Vous perdez votre temps en les nourrissant, ma chère, ils sont trop nombreux, et tous affamés.

— Mieux vaut une petite bouchée que rien du tout, répondis-je, en tout cas c'est ma philosophie. Mais qu'est-ce que tout ce chargement ? Nous allons nous installer dans un campement temporaire, pas dans un hôtel de luxe.

— Dieu seul sait combien de temps votre tête de mule de mari voudra rester dans l'oued, rétorqua Cyrus, et vous ne partirez pas tant qu'il y restera. Alors j'ai pensé qu'un peu de confort ne nous ferait pas de mal. J'ai fait venir quelques ânes de plus, au cas où vous seriez fatiguée de marcher.

Je déclinai cette offre délicate, mais René aida Bertha à s'installer sur l'une des petites bêtes puis marcha à ses côtés. Il fallut à peu près une heure à notre caravane pour traverser la plaine. Si on ne le bat pas, ce que je ne tolère jamais, le pas d'un âne n'est guère plus rapide que celui d'un homme. Je surveillais Emerson, qui marchait devant. Abdullah et plusieurs de ses fils

le suivaient de près, à sa bruyante contrariété. Le son porte loin dans le désert.

Nous grimpâmes jusqu'au pied des falaises et gagnâmes l'entrée de l'oued, où Emerson nous attendait. Il roulait des yeux, tapait du pied et se livrait à toutes sortes de mimiques impatientes, mais je crois que même lui était content de se reposer et reprendre souffle un moment. Nous nous trouvions assez haut pour apercevoir une partie du fleuve qui scintillait sous le soleil du matin, derrière les verts tendres des champs cultivés et des palmiers. Un sentiment de désastre imminent me saisit quand je me tournai pour contempler l'ouverture sombre dans les falaises.

La réalité était assez lugubre, bien qu'elle ne ressemblât guère au cauchemar qui allait hanter mes nuits pendant plusieurs années. La vallée était stérile, nue et morte. Pas un brin d'herbe, pas la moindre trace d'humidité. Les parois rocheuses qui s'élevaient de chaque côté étaient craquelées, horizontalement et verticalement, comme des ruines ; les débris de pierres qui s'amoncelaient à leur pied, les cailloux et rocs qui jonchaient le sol signalaient clairement les éboulements continuels et les brèves inondations, rares mais violentes, qui avaient aidé à modeler l'oued.

Quand nous nous engageâmes dans la Vallée, seules les hauteurs des falaises sur notre gauche s'éclairaient de soleil. Le fond du défilé était encore très obscur. Peu à peu, la lumière descendit et s'approcha de nous, sur le chemin serpentant entre les rochers écroulés, jusqu'à ce qu'enfin le soleil transforme l'endroit en une véritable fournaise. Le sol dénudé vibrait de chaleur. Le silence n'était rompu que par la respiration haletante des hommes et des ânes, le roulement des pierres sous nos pieds, et le tintement joyeux des outils à ma ceinture.

Jamais je n'avais autant apprécié le confort de mon pantalon et de mes hautes bottes. Même les jupes-culottes que je portais lors de ma première visite en Égypte, malgré l'amélioration qu'elles constituaient par rapport aux jupes traînantes et aux tournures volumineuses, ne me procuraient pas une telle liberté de mouvement. Je n'enviais aux hommes que la possibilité d'ôter plus de vêtements que ne me le permettait la décence.

Emerson, bien sûr, avait retiré sa veste et retroussé ses manches de chemise jusqu'aux coudes avant même d'avoir parcouru un mile, et quand le soleil enveloppa nos silhouettes transpirantes, même Cyrus, en me jetant un regard d'excuse, ôta sa veste de lin et desserra sa cravate. Les robes de coton que portaient les Égyptiens étaient bien mieux adaptées au climat que les vêtements européens. Tout d'abord, je m'étais demandé comment ils arrivaient à se déplacer si facilement sans se prendre les pieds dedans, mais je me rendis vite compte qu'ils n'hésitaient pas à les relever, voire les enlever en cas de nécessité.

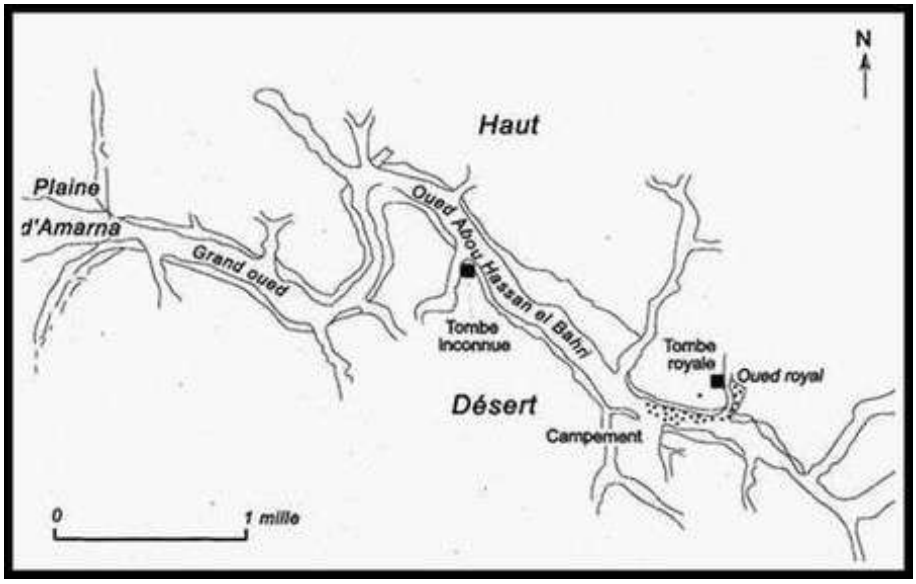
Au bout de trois miles environ, les parois rocheuses se rapprochèrent et des canyons plus étroits s'ouvrirent de chaque côté. Emerson s'arrêta.

— Nous camperons ici.

— La tombe royale est plus loin, objecta Cyrus en s'épongeant le front. Au bout de cet oued qui part vers le nord…

— Il n'y a pas assez de place pour vos fichues tentes dans l'Oued Royal. De plus, les autres tombes dont je parlais sont tout près. Il y en a au moins une dans cette petite vallée qui va vers le sud.

Cyrus ne protesta plus. Le mot « tombe » avait sur lui le même effet que le mot « pyramide » sur moi. À l'expression ironique d'Emerson, je compris qu'il devinait ce que je pensais : ces tombes seraient encore plus vides et délabrées que la sépulture abandonnée d'Akhenaton. Pourtant, l'espoir fait vivre, comme on dit, et je partageais l'opinion de Cyrus : mieux vaut être optimiste que pessimiste, car si l'on doit être déçu, pourquoi en souffrir par avance ?



Oued royal-El Amarna

Nous laissâmes les hommes installer le campement, tâche difficile sur un sol si encombré de rochers, et parcourûmes une centaine de mètres de plus, vers l'entrée de l'Oued Royal qui partait vers le nord. Nous y fûmes en quelques minutes.

Au bout d'un moment, Cyrus prit la parole d'une voix douce, rêveuse :

— Cet endroit a quelque chose… Qui était-il vraiment, ce personnage énigmatique. À quoi croyait-il en réalité ?

Je voyais à l'expression d'Emerson qu'il était ému, lui aussi, mais lorsqu'il répondit sa voix débordait de sens pratique :

— Réfléchissons plutôt aux mystères de la tombe elle-même. Akhenaton y a été enterré, j'en mettrais ma main au feu. On a trouvé des pièces de son équipement funéraire réduites en miettes, même le sarcophage, objet massif en pierre dure. La plupart des fragments mesuraient moins de cinq centimètres. Aucun pilleur de tombe ne se serait donné tant de mal. Les coupables devaient être des ennemis du roi, poussés par la haine et la soif de vengeance. Ont-ils aussi détruit sa momie, ou a-t-elle été transférée dans un endroit plus sûr, avec le reste de son équipement funéraire, quand la ville a été abandonnée ? Sa seconde fille est morte jeune, avant qu'ils aient le temps de lui préparer une tombe séparée. On a aussi trouvé là des fragments

d'un autre sarcophage, qui devait être le sien, je suis certain qu'elle a été enterrée dans les salles où on a découvert les fresques représentant ses parents en larmes devant son cadavre.

— Et Néfertiti ? Il n'y a qu'un seul emplacement de sarcophage dans la chambre funéraire. Les salles séparées qui partent du couloir d'entrée lui étaient peut-être destinées, mais elles n'ont pas été terminées et pas le moindre fragment de matériel funéraire n'a été découvert à l'intérieur ou aux alentours.

— Et les bijoux que Mond a acheté en 1883 ? demanda Cyrus, il y avait une bague avec son nom…

— Ils faisaient partie – une infime partie – des trésors funéraires de son mari, asséna Emerson. Un de ceux qui ont transféré la momie d'Akhenaton dans une autre tombe se les sera mis dans la poche – je parle au figuré, bien sûr – ou alors, ils auront été volés par les vandales qui ont détruit le sarcophage. La première hypothèse me paraît plus probable. Le sarcophage était trop lourd pour être transporté, mais le corps dans son cercueil et les biens enterrés avec lui – huile, nourriture, vêtements, meubles, ornements… – ont été emportés. Mond a acheté ces bijoux à des villageois des environs. Le voleur de l'époque avait dû cacher son butin quelque part dans l'oued, avec l'intention de revenir le chercher plus tard, mais il ne l'a pas fait. La cachette a été découverte par des voleurs actuels, c'est certain.

— Donc, vous pensez que sa tombe à elle… commença Cyrus.

— Reste à trouver, compléta Emerson, mais nous devons d'abord nous attaquer à la tombe royale. Je veux qu'on la déblaie entièrement, jusqu'au rocher. Il faudra évacuer et tamiser les gravats du couloir, sonder les sols, les plafonds et les murs pour vérifier s'il n'y a pas de passages secrets. Où est passé ce foutu… Sacré nom d'une pipe, Abdullah ! Allez-vous cesser de me marcher sur les talons ?

— Je dois être prêt à obéir aux ordres du Maître des Imprécations, déclara Abdullah.

— Je vous ordonne de ne pas rester si près de moi. Allez chercher Ali et quatre… non, cinq hommes, je ne veux que des

ouvriers expérimentés pour travailler ici. Vous savez ce que nous cherchons, Abdullah.

— Nous commençons tout de suite ? se récria Abdullah, les yeux exorbités.

Au-dessus de nos têtes, le ciel sans nuages vibrait de chaleur.

— Il est presque midi, intervins-je, le voyage a été long et pénible. Nous allons nous reposer et déjeuner avant de nous mettre au travail, Abdullah.

— Quant à vous, fit Emerson en me dévisageant d'un regard bleu et critique, vous pouvez emmener votre cher chasseur de trésor Vandergelt dans le grand oued et vous mettre en quête d'autres tombes.

— Nous n'avons pas assez de main-d'œuvre, objecta Cyrus. Il y a des tonnes de rochers et de sable à tamiser.

— Engagez des hommes au village.

— Pour l'amour du ciel, m'exclamai-je, vous perdez la tête, Emerson !

— C'est ce que vous me répétez sans cesse, répondit-il d'un ton égal.

— Nous ne pouvons prendre le risque d'accueillir des étrangers parmi nous, insistai-je. Plusieurs hommes de Haggi Qandil se cachaient dans les falaises quand Mohammed vous a attaqué, prêts à vous emmener si son plan réussissait. La plupart des villageois sont honnêtes, je crois, mais quelques-uns...

— Alors, engagez ceux qui sont honnêtes, coupa Emerson. Ne pouvez-vous donc prendre la moindre initiative sans me demander mon avis ?

*

* *

Bien entendu, je ne prêtai pas la moindre attention à la tentative d'Emerson de diviser nos forces.

— Si vous voulez vous concentrer sur la tombe royale, alors concentrons-nous, dis-je fermement. En plus des travaux que vous avez énumérés ce matin, il nous faudra établir un plan plus précis de toute la tombe et copier les bas-reliefs restants. Les

copies de Bouriant sont inestimables parce qu'elles représentent des fragments qui ont disparu depuis, mais…

— Arrêtez de me sermonner, bon sang ! fulmina Emerson en se tripotant le menton.

N'y trouvant pas de barbe à tirer, il le frotta jusqu'à le faire virer au rose vif.

— Évidemment, j'avais bien l'intention de faire ce que vous venez de dire. Puisque vous m'avez devancé, vous aurez le privilège de copier les bas-reliefs.

J'étais sûre qu'en faisant cette proposition, il me rendait la monnaie de ma pièce pour sa barbe rasée. Les salles intérieures de la tombe étaient torrides comme l'enfer.

— Très bien, répondis-je avec calme, quelle méthode préconisez-vous ? Pression à sec ou calque ?

— Les deux, fit Emerson, les lèvres incurvées en une expression qu'on pouvait à peine appeler un sourire. Je veux que la moindre éraflure de ces murs soit répertoriée. Une technique pourrait dévoiler des détails que l'autre aura laissé passer. Quand vous aurez rapproché les deux résultats et en aurez tiré une image complète, vous retournerez dans la tombe afin de la comparer avec le mur. Vous pouvez prendre René pour vous aider. Commencez par la salle E et faites bien attention de ne rien oublier.

La salle E était la chambre funéraire, la partie la plus profonde, la plus reculée et la plus chaude de la tombe.

— Très bien, dis-je encore.

Emerson s'éloigna en ricanant. Pendant qu'il expliquait aux hommes ce qu'il attendait d'eux, je pris Abdullah à part :

— Je ne sais pas ce qu'il mijote, mais il vient de m'envoyer dans la partie la plus profonde de la tombe, je ne pourrai pas le surveiller. Il n'a pas dit ce qu'il comptait faire, mais je crains le pire. Je me fie à vous, mon ami ! Surveillez-le. Ne le laissez pas s'éloigner tout seul.

— Ne craignez rien, Sitt. Depuis qu'il nous a échappé, j'ai veillé à ce que quelqu'un le surveille en permanence, même quand il dort – ou fait semblant de dormir.

— Parfait. Je me fie à vous comme à moi-même.

J'étais sur le point de m'éloigner quand le vieil homme me rappela d'une voix hésitante :

— Sitt Hakim…

— Oui, Abdullah ?

— Je ne voudrais pas vous donner à croire que votre sécurité nous importe moins que celle du Maître des Imprécations…

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, mon ami, protestai-je avec chaleur. Nous comprenons chacun le cœur de l'autre, je crois, et nous savons tous deux que le Maître des Imprécations a plus que moi besoin de protection. Il est le plus courageux des hommes, mais il prend des risques stupides (J'ajustai ma ceinture.), alors que je peux me défendre toute seule.

Les lèvres barbues d'Abdullah frémirent.

— Oui, Sitt, mais j'espère ne pas vous offenser en disant que, tout comme vous vous fiez à moi, je me fie au riche Américain. Il est aussi votre ami, il ne laissera aucun mal vous atteindre s'il peut l'empêcher.

— Mr Vandergelt est un véritable ami, approuvai-je, nous avons de la chance d'avoir des amis aussi loyaux, et vous en particulier, Abdullah.

Les devoirs de la courtoisie et de l'amitié ayant été remplis, Abdullah se lança à la poursuite d'Emerson et j'allai chercher René pour l'envoyer prendre notre matériel.

Bien entendu, Cyrus se proposa pour m'aider, mais je voyais bien que ce pénible travail de fourmi ne lui disait rien. De plus, il n'avait pas l'expérience nécessaire. Quand je l'eus assuré que je pouvais fort bien me passer de lui, il n'insista pas. Il avait déjà l'œil sur un amas de débris de l'autre côté de l'oued, près de l'endroit où d'autres chercheurs, dont Emerson, avaient trouvé des traces d'une entrée de tombe, et je voyais bien qu'il ne songeait qu'à creuser. René et moi descendîmes nos rouleaux de papier et nos crayons dans les galeries et escaliers. Nous franchîmes le puits à demi comblé (sur lequel on avait jeté des planches) puis, après encore une courte descente, nous entrâmes dans la chambre funéraire.

De forme carrée, elle faisait à peu près trente pieds de côté (10, 36 mètres sur 10, 40, pour être exact). Elle comportait deux piliers carrés et un socle surélevé qui autrefois supportait le

sarcophage. Le sol était recouvert d'une boue durcie qui formait une croûte plâtreuse. Les murs et piliers en pierre étaient recouverts d'une couche de plâtre et décorés de bas-reliefs peints. Là où le corps de l'hérétique avait reposé, ses ennemis avaient donné libre cours à leur fureur. L'essentiel du plâtre avait disparu. Cependant, certains des dessins avaient été grossièrement esquissés sur la pierre avant l'application du plâtre, et ces ébauches rudimentaires avaient survécu.

— Nous commencerons par le mur du fond, dis-je à René, moi à droite, vous à gauche. Regardez-moi faire d'abord. Je suis sûre que vous connaissez le principe, mais j'ai mes propres méthodes.

Le procédé de pression à sec consiste à presser une feuille de papier sur les gravures avec les doigts. En mouillant le papier, on obtiendrait bien sûr une copie plus précise, mais l'eau endommagerait les parties effritées et ferait disparaître toute trace de peinture. La technique du calque s'explique d'elle-même. Il faut des crayons à mine tendre et une pression régulière sur la surface à copier. Les muscles du bras et de la main sont soumis à rude épreuve, en particulier lorsqu'on travaille sur une paroi verticale.

Je ne m'étendrai pas sur nos conditions de travail. Imaginez le climat le plus chaud, le plus poussiéreux, le plus mort, le plus sec que votre esprit puisse concevoir, et multipliez-le par deux. Cela vous donnera quelque idée de ce que René et moi endurâmes cet après-midi-là. J'étais bien résolue à me cramponner à ma tâche jusqu'à tomber d'épuisement, et René n'entendait pas se laisser surpasser par une simple femme (mais bien sûr il était trop avisé pour exprimer cette opinion). Pour lui bien plus que pour moi, j'imposais de temps à autre des interruptions pour nous reposer, nous aérer et nous sustenter. Il fallait absorber de grandes quantités d'eau pour éviter la déshydratation. Chaque fois que nous émergions, mes yeux cherchaient Emerson. Chaque fois, il se trouvait en un endroit différent – remesurant une salle que Charlie avait déjà mesurée, en lui disant qu'il s'était trompé, critiquant Abdullah pour avoir négligé un morceau de poterie dans une fissure du sol, ou asticotant la petite équipe qu'il avait assignée à Cyrus. Il nous

ignora tout l'après-midi, René et moi. Quand enfin il nous rejoignit à pas lourds, ce fut pour nous dire d'arrêter le travail pour la journée.

René émit un faible gémissement. Je déclarai :

— Dès que j'aurais terminé cette feuille.

Emerson prit l'un des dessins que j'avais terminés et l'approcha de la lampe.

— Humpf, fit-il avant de reprendre le chemin de la sortie.

Quand nous remontâmes, la Vallée était baignée d'ombres bleues. René s'écroula, hors d'haleine. Je lui tendis ma gourde. L'eau était si chaude qu'on aurait pu l'utiliser pour faire du thé, mais elle lui rendit suffisamment de force pour gagner la sortie. Je dus quand même l'aider à descendre la pente.

— Vous avez fait des découvertes ? demandai-je à Cyrus qui nous attendait en bas.

— Guère. Emerson tient absolument à ce qu'on vérifie le moindre pouce de sable. À ce train-là, il nous faudra quinze jours pour atteindre le rocher. Pour l'instant, nous avons trouvé une masse en diorite, comme celles que les anciens utilisaient pour casser les pierres, et quatre morceaux de poterie. (De sa manche, Cyrus essuya son front couvert de sueur et me regarda en clignant des yeux.) Mais ma pauvre, vous avez l'air d'avoir passé la journée dans un bain de vapeur. Vous devez être épuisée.

— Pas du tout. Une bonne tasse de thé bien chaud, en sus d'une bonne tasse d'eau tiède pour me baigner le visage, et je serai en pleine forme.

— Nous pouvons faire mieux que ça, fit Cyrus en me prenant le bras. Venez voir ce que mes hommes ont accompli.

Cela tenait du miracle. La zone ne convenait guère à l'établissement d'un campement. L'espace central était si petit que les tentes avaient dû être disposées en rang au lieu d'être regroupées. Débarrasser complètement le sol de ses pierres aurait pris des semaines, mais les ouvriers avaient écarté les plus gros rochers et préparé des surfaces relativement planes pour y installer les tentes. Des nattes et tapis adoucissaient le sol caillouteux, et des lits de camp promettaient un repos confortable. Nous avions dû apporter avec nous même le bois et

le crottin séché pour le feu, car il n'y avait pas là la moindre brindille à ramasser. Plusieurs feux brûlaient, éclairant le crépuscule, et des lanternes pendaient près des tentes. Devant chacune étaient disposés brocs d'eau, bassines et serviettes.

— Je comprends pourquoi vous aviez besoin de tant d'ânes. Je suppose que vous les avez renvoyés dès qu'ils ont été déchargés ?

Nous parcourions le camp du regard, moi avec admiration, et Cyrus avec modestie.

— Je me suis dit que ce serait préférable. Sur un terrain aussi accidenté, un âne ne se déplace pas plus vite qu'un homme. (Il hésita un moment.) J'espère qu'Emerson ne piquera pas une colère quand il se rendra compte que j'ai gardé certains de mes hommes. Ils ne connaissant pas grand-chose à l'archéologie, mais ils ont de bons yeux et une nature suspicieuse.

— Qu'il pique une colère s'il en a envie. Moi, j'approuve, et je me crois encore capable de forcer… Enfin, de convaincre Emerson d'accepter l'inévitable. Comment avez-vous réussi à persuader vos hommes d'équipage de travailler comme gardes ?

— L'argent a une grande force de persuasion, ma chère. Nous reparlerons de tout ça plus tard ; allez visiter vos quartiers et dites-moi s'il vous manque quelque chose.

Le seul défaut que je pus trouver était un excès de luxe inutile, en particulier les oreillers moelleux et le joli service à thé en porcelaine.

— Cela n'ira pas, Cyrus, dis-je en souriant, Emerson va s'étouffer en voyant ces oreillers à volants.

— Et alors ? fit-il, boudeur.

— Plus grave, repris-je, il n'y a pas assez de place pour un second lit de camp, Bertha devra partager ma tente. Non (il était sur le point de protester), je crains qu'il n'y ait pas d'autre solution. Loin de moi l'idée de calomnier les jeunes gens, mais je ne puis permettre que le moindre soupçon de scandale ternisse une expédition à laquelle je participe. Ce genre de racontars, vrais ou faux, nuirait à la progression des femmes dans ce métier, et vous savez que cette progression est de la plus grande importance à mes yeux.

— Soit, soupira Cyrus. Si c'est ce que vous voulez, Amelia, il en sera ainsi.

Le cuisinier de Cyrus était de ceux qui avaient consenti à rester. Je supposais que Cyrus lui avait offert des sommes astronomiques, car les bons cuisiniers trouvent facilement à s'employer sans avoir besoin de supporter des conditions aussi pénibles.

Je servais le thé près du feu quand Charlie entra dans le camp, chancelant. Le pauvre jeune homme faisait peine à voir, sa chemise était aussi trempée que s'il s'était tenu sous une cascade, et ses cheveux dégoulinaient.

— Comment s'est passé la journée ? m'enquis-je gaiement. Vous traciez les plans de la tombe, je crois ?

— Pas seulement, répondit Charlie d'une voix enrouée par la fatigue et la poussière. Je crois que j'ai maintenant pratiqué tous les aspects possibles de l'archéologie. Si le professeur…

Il fut interrompu par le professeur lui-même, qui s'était éloigné pour inspecter le campement. Et voilà qu'il fondait sur nous, en brandissant un objet ressemblant à une massue. Il faisait si sombre que je ne pus identifier la chose avant qu'il s'approche du feu.

— Que diable comptez-vous faire avec ça, Vandergelt ? tonna-t-il en fourrant la carabine – car c'en était une – sous le nez de Cyrus.

— Emerson, pour l'amour du ciel, pointez-la d'un autre côté ! m'exclamai-je, quelque peu inquiète.

— Elle n'est pas chargée, rétorqua Emerson en envoyant valser l'arme. Mais les munitions sont là, avec une demi-douzaine d'autres carabines. Qu'est-ce que vous…

— Si vous me laissiez parler, je vous répondrais, coupa Cyrus avec calme. Personne ne vous oblige à emporter un six-coups, mais pas question que je renonce à un moyen de défense aussi évident. Ce sont des Mauser Geweehrs, avec des cartouches de 7.92 millimètres et des chargeurs à cinq balles. Un bon tireur, comme moi, peut faire sauter la tête d'un homme à deux cents mètres. Et si je vois une tête que je ne connais pas, c'est ce que je ferai, que ça vous plaise ou non.

Les dents d'Emerson brillèrent à la lueur du feu.

— Je suis sûr que votre discours a fait grande impression sur les dames, Vandergelt. En ce qui me concerne, ce n'était sûrement pas votre but, n'est-ce pas ? J'espère que votre vue est bonne, il ne faudrait pas que vous tiriez sur Abdullah ou moi par erreur.

Entendant Cyrus grincer des dents, je me hâtai d'intervenir :

— Cessez vos enfantillages, s'il vous plaît. Le dîner sera bientôt prêt, allez vous laver.

— Bien Maman, répondit Emerson.

Il avait les dents assez grandes, très blanches. Les reflets du feu sur leur émail était du plus terrible effet.

Bertha s'éclipsa pour aller aider le cuisinier. Quand le groupe se reforma, les humeurs s'étaient quelque peu rassérénées – en particulier celle d'Emerson – et le repas délicieux mit chacun dans une disposition d'esprit plus détendue. Avec une certaine affabilité, nous comparâmes nos rapports sur les activités de la journée et discutâmes des plans pour le lendemain. La seule note discordante fut introduite par… Emerson, bien sûr, qui demanda pourquoi je traînais près du feu au lieu de collationner les copies que j'avais faites pendant la journée.

Avec un calme olympien, je répondis :

— Parce qu'il est impossible de mener à bien cette tâche dans de telles conditions. La lumière est insuffisante, et je ne dispose pas de surfaces planes assez grandes pour y étaler les feuilles.

— Mmm, fit Emerson.

Bientôt, bâillements et silences prolongés vinrent interrompre les conversations, et je décrétai qu'il était temps de se retirer. La journée avait été longue et dure pour la plupart d'entre nous.

Bertha ne fut pas contente d'apprendre qu'elle devait partager ma chambre. Elle ne se plaignit pas – c'était une créature très silencieuse, du moins avec moi – mais elle possédait un grand talent pour exprimer ses sentiments sans l'aide de la parole. N'ôtant que sa robe de dessus et son voile, elle s'enroula dans une couverture. Quelques minutes plus tard, sa respiration régulière m'indiqua qu'elle s'était endormie. J'avais l'intention de lui poser quelques questions, mais j'étais

moi-même extraordinairement fatiguée. Je sentais mes paupières tomber…

Combien de temps me fallut-il pour comprendre que ma somnolence n'était pas naturelle, je ne le sais. Je résiste particulièrement bien aux drogues et à l'hypnose. Il ne s'agit pas tant d'une immunité physique que de quelque chose dans mon caractère, je crois. Pendant une période indéterminée, je restai allongée, flottant entre veille et sommeil, écoutant les voix basses des ouvriers et le cliquetis des ustensiles de cuisine se fondre peu à peu dans le silence. Il était bien plus de minuit, je pense, quand une sentinelle vigilante, dans mon cerveau, se fit enfin entendre.

— Ce sommeil n'est pas naturel, cria-t-elle, secoue-toi et agis !

C'était plus facile à dire (ou à penser) qu'à faire. Mes membres me semblaient inertes comme des tentacules sans os. Mais le remède était tout proche. J'y avais déjà eu recours dans des circonstances similaires, et grâce au réaménagement de la tente, rendu nécessaire par l'ajout du lit de Bertha, tout mon équipement se trouvait à portée de main. Il me suffisait de tendre le bras.

Mes doigts étaient aussi maladroits que les pattes d'un animal, mais enfin je réussis à ouvrir ma mallette médicale et à en sortir mes sels. Je les respirai à fond. Mon cerveau s'éclaircit, et j'eus en prime la nette impression que le dessus de mon crâne s'envolait. Je m'assis et posai les pieds par terre. J'avais retiré mes bottes, ma veste et ma ceinture à outils avant de me coucher. Il me fallait remettre au moins les bottes avant de mener mon enquête. Non seulement le sol était inégal et douloureux pour des pieds déchaussés, mais il fallait éviter les scorpions et autres bestioles.

Je cherchais toujours mes bottes, à tâtons – car je jugeais imprudent d'allumer une lampe – quand j'entendis un doux roulement de cailloux au-dehors. Je compris qu'un son similaire avait dû alerter ma vigilante sentinelle. Un animal aurait pu le causer, ou un homme sans mauvaises intentions, mais je n'y croyais pas. Me levant d'un bond, je m'étalai immédiatement par terre, ou pour être plus précise, sur le lit de Bertha. Le choc

fut trop brutal pour la légère armature, le lit s'écroula, avec Bertha dedans.

Bien que je n'eusse point prévu cette manœuvre, l'incident eut l'effet désiré, à savoir, alerter le campement. Mon cri de surprise fut suivi d'un autre, bien plus perçant. Des pierres craquèrent et roulèrent sous des pieds lancés dans une course effrénée. Un coup de feu claqua.

Je réussis à me dégager de l'amas de couvertures et des fragments du lit de camp rompu. Bertha n'avait pas bronché. Si je n'avais pas été tout à fait sûre qu'une drogue nous ait été administrée, son immobilité aurait balayé mes doutes. Un sommeil normal n'aurait pas manqué d'être interrompu par l'écroulement du lit et la chute de ma personne. D'abord, je localisai mon ombrelle, puis, trouvant mes genoux encore trop flageolants pour me permettre une position plus digne, je rampai vers l'entrée de la tente. Quand je soulevai le rabat, la première chose qui frappa mes yeux hagards fut une luciole géante, qui se balançait d'avant en arrière comme si elle était ivre. Je fis un effort de concentration. La lumière venait d'une lanterne. La main qui la tenait appartenait à Emerson. En me voyant, il s'exclama :

— Sacré nom d'une pipe !

Il n'en dit pas plus, car ses genoux fléchirent et il s'assit brutalement, sans doute sur un caillou pointu, à en juger par le blasphème qu'il laissa échapper.

*

* *

— C'est très intéressant de comparer les effets d'une drogue sur des individus différents, remarquai-je un peu plus tard.

— Rrrr, fit Emerson.

Il avait impatiemment rejeté mon offre de sels et buvait tasse sur tasse d'un café très fort.

— Vous, poursuivis-je, semblez avoir acquis une certaine résistance, à la suite de vos… heu… récentes expériences. Cyrus a été moins éprouvé que René et Charles…

— Rrrr, fit Cyrus.

— Et c'est Bertha la plus sensible de nous tous.

— Va-t-elle se remettre ? s'enquit René anxieusement.

— Oui. Elle en sera quitte pour une bonne nuit de sommeil, contrairement à nous tous. Le garde, continuai-je, semble avoir été relativement peu affecté. Bien sûr, comme nous ne savons pas comment le laudanum nous a été administré, nous ne pouvons être sûrs de la quantité ingérée par chacun.

— Il était dans la nourriture, marmonna Emerson.

— Ou dans la boisson. Nous en avons tous absorbé, les Égyptiens aussi. Même le garde reconnaît qu'il somnolait quand il m'a entendue crier. La question est importante, reconnaissez-le, car il nous faut déterminer qui a eu l'opportunité de verser la drogue dans notre nourriture. Messieurs, il y a un traître parmi nous !

Emerson me jeta un regard critique par-dessus sa tasse de café.

— Mise à part votre formulation mélodramatique, Peabody, il semble que vous ayez raison. Le cuisinier est le suspect le plus évident.

— Trop évident, objectai-je, vous savez comment il travaille, ses marmites qui mijotent pendant des heures sur un feu en plein air, avec tout le monde qui va et vient… et reste causer un moment. Il faut interroger les domestiques…

— Sottises, grogna Emerson, nous n'avons aucun moyen de découvrir le coupable. Cette saleté a pu être mise dans une outre d'eau avant même que nous quittions le village. Ce pourrait être n'importe qui.

Ses yeux d'un bleu intense examinèrent les visages attentifs et il répéta lentement, avec emphase.

— N'importe qui.

Charles prit immédiatement un air si fautif, que mon vieil ami l'inspecteur Cuff l'eût arrêté sur le champ. J'en déduisis qu'il était très probablement innocent.

Mais quand enfin nous nous séparâmes, je me demandai ce que je savais vraiment sur les deux jeunes archéologues. René travaillait avec Cyrus depuis plusieurs années, mais même une relation durable ne pouvait laver de tout soupçon en un tel cas. La perspective d'un trésor et d'une grandiose découverte a de

quoi appâter un caractère faible. En dehors de nos ouvriers d'Aziyeh, il n'y avait que trois personnes qu'on pouvait considérer comme au-dessus de tout soupçon : Emerson, Cyrus et moi-même. Quant à Bertha… son sommeil drogué était authentique. Je l'avais soumise à plusieurs tests, et je n'avais pas le moindre doute. Mais seul le plus stupide des conspirateurs omettrait en pareille occurrence de s'inclure parmi les victimes. Je ne croyais pas Bertha si stupide.

*

* *

Dans la claire lumière du matin, nous pûmes constater que seule la zone environnant ma tente présentait des signes d'intrusion. Des empreintes partielles de pieds nus apparaissaient en deux endroits où aucun de nos hommes n'était passé.

Quand nous partîmes pour l'Oued Royal, Cyrus portait une carabine. Les sourcils d'Emerson se levèrent quand il s'en aperçut, mais il ne formula aucune objection, même quand Cyrus déclara froidement :

— Ne vous mettez pas des idées en tête si vous voyez quelqu'un sur la falaise : j'ai envoyé deux de mes gars là-haut pour monter la garde.

Tout comme Cyrus, j'avais décidé de prendre quelques précautions. Malgré les vociférations d'Emerson (que j'ignorai, bien entendu), opposé à cet appauvrissement de notre main-d'œuvre, j'avais envoyé Selim, le plus jeune fils d'Abdullah, monter la garde à l'autre bout du grand oued. Selim, beau garçon d'à peine seize ans, était le grand ami de Ramsès. Connaissant la folle témérité de la jeunesse, j'avais hésité à lui assigner ce poste, et ne m'y étais décidée qu'après qu'Abdullah m'eut assuré que lui tout comme Selim se sentiraient déshonorés si son offre était refusée. Aussi fermement que je pus, je rappelai au jeune homme que son rôle se bornait à observer, et qu'il manquerait à son devoir s'il se lançait à l'attaque.

— Restez caché, l'exhortai-je, tirez un coup de feu en l'air pour nous alerter si vous voyez quelque chose de suspect, mais ne visez personne. Si vous ne jurez pas sur le Prophète d'obéir à mes ordres, Selim, j'envoie quelqu'un d'autre.

Selim jura, ses grands yeux bruns aux longs cils pleins de franchise. Je n'aimais pas sa façon de tenir amoureusement sa carabine, mais devant Abdullah qui rayonnait de fierté paternelle, je n'avais vraiment pas le choix. J'espérais seulement que, s'il tirait sur quelqu'un, ce serait sur Mohammed et non sur le reporter du *London Times*.

Ou même sur Kevin O'Connell. C'était lui que j'attendais, naturellement, m'étonnant qu'il n'eût pas encore réussi à nous retrouver.

Quand nous retournâmes au campement ce soir-là, après des heures éprouvantes dans la sécheresse torride de la chambre funéraire, je trouvai Selim qui m'attendait. Je lui avais ordonné de venir me faire son rapport au coucher du soleil. Même pour protéger Emerson, je n'aurais pas laissé pendant la nuit un garçon aussi excitable à un poste si dangereux, car, comme le sait tout Égyptien, c'est alors que démons et *affrits* sortent de leur cachette. Le visage de Selim rayonnait de vénération. Il brûlait de me donner ses informations.

— Il est venu, Sitt, comme vous l'aviez prédit ! L'homme que vous m'aviez décrit ! Vous êtes vraiment la plus grande des magiciennes ! Il m'a dit qu'il ne vous avait pas prévenue de son arrivée, mais que vous seriez contente de le voir. Il a dit qu'il était votre ami. Il a dit…

— Il a essayé de vous convaincre, par un bakchich peut-être, de le laisser passer, dis-je, renforçant ainsi ma réputation de puissante magicienne aux yeux de ce jeune innocent. A-t-il laissé un message, comme je… comme ma magie le prévoyait ?

— La Sitt voit tout et sait tout, déclara Selim avec respect.

— Merci, Selim, fis-je en prenant le papier plié qu'il me tendait, allez vous reposer maintenant, vous avez accompli aujourd'hui un vrai travail d'homme.

Bertha s'était réveillée le matin sans séquelles, mais était restée somnolente et amorphe toute la journée. Quand nous étions rentrés, elle était allée droit à la tente, mais lorsque j'y

pénétrai elle se leva et sortit. Je ne tentai point de la retenir. M'asseyant au bord du lit, je dépliai le billet. Il devait avoir été rédigé sur place, car l'écriture était très irrégulière, comme si le papier avait été appuyé sur un rocher. Cette difficulté n'avait pas restreint la tendance naturelle de Kevin à la verbosité, ni éteint son enthousiasme bouillonnant d'Irlandais.

Après ses habituels compliments ampoulés, il en venait aux faits :

J'attends avec un plaisir que je ne puis exprimer par de simples mots le bonheur de retrouver des amis à qui je voue une admiration sans bornes, vous et le professeur, et de vous féliciter pour votre dernière évasion miraculeuse. En fait, je brûle d'une telle impatience que je ne pourrais accepter un refus. J'ai installé mes pénates dans la jolie maisonnette que quelqu'un (oserai-je espérer que ce soit vous, en prévision de ma venue ?) a aimablement construite tout près de l'entrée de ce canyon. L'un des villageois a accepté de m'apporter chaque jour eau et nourriture, de sorte que mon séjour devrait être confortable. Néanmoins, comme vous le savez, je suis du genre impatient, aussi, ne me faites point trop attendre ou je pourrais prendre le risque de me rompre le cou en descendant la falaise pour vous rejoindre.

Quelques compliments supplémentaires suivaient. Ce furent les derniers mots, un impertinent « au revoir » en français, qui firent s'échapper de mes lèvres l'indignation que j'avais jusque-là réprimée.

— Crénom ! m'exclamai-je.

Le visage de Bertha apparut à l'entrée de la tente. Au-dessus du voile, ses yeux s'agrandissaient de terreur.

— Quelque chose ne va pas ? Est-ce… de lui ?

— Non, la rassurai-je, tout va bien en ce qui vous concerne. Vous n'êtes pas obligée de rester dehors, Bertha, bien que j'apprécie votre courtoisie.

Pliant la lettre, je la rangeai dans mon coffret et sortis pour asperger d'eau mon visage poussiéreux et encore plus empourpré maintenant.

Ce soir-là, je ne me joignis pas aux conversations avec mon entrain habituel. J'essayais de trouver un moyen de rencontrer Kevin et de l'éloigner. J'étais certaine que, si je me refusais à le rencontrer, il ferait exactement ce qu'il menaçait de faire, et s'il ne se rompait pas le cou en descendant de la falaise, l'un des gardes de Cyrus lui tirerait certainement dessus. Une femme moins honorable aurait peut-être vu là une solution idéale, mais je ne pouvais nourrir pareille idée. De plus, il restait possible qu'il échappe aux gardes et réussisse à descendre sans se faire de mal.

Je devais le voir et lui parler, avec l'espoir qu'en faisant appel à l'amitié qu'il déclarait éprouver pour moi, je le persuaderais de nous laisser tranquilles. Un petit bakchich, sous forme d'une promesse d'interviews futures, pourrait y aider. Mais comment le contacter seule et sans escorte ? S'il avait vent de mes intentions, Cyrus insisterait pour m'accompagner et sa présence réprobatrice briserait l'atmosphère d'amicale confiance dont j'avais tant besoin pour parvenir à mes fins.

Il me faudrait partir pendant la pause de midi, décidai-je. Ce serait folie d'essayer de parcourir dans le noir ce chemin long et difficile, et je ne pouvais m'éclipser longtemps pendant les heures de travail. La période de repos durait en général deux ou trois heures. Je ne pouvais espérer revenir avant qu'on découvre mon absence, car la distance à parcourir était de près de trois miles, plus le retour, mais si j'arrivais à discuter avec Kevin avant d'être rejointe, j'aurais atteint mon but. C'était faisable, estimai-je. En tout cas, cela valait la peine d'essayer. Et je ne courrais aucun danger puisque Selim montait la garde à l'entrée du canyon.

Ayant ainsi arrêté ma décision, j'attaquai mon dîner de bon appétit. Je remarquai que les autres avaient tendance à examiner chaque bouchée suspicieusement avant de la manger, mais j'étais parvenue à la conclusion que cette ruse, ayant échoué la première fois, ne serait pas tentée de nouveau.

J'avais raison. Me réveillant plusieurs fois au cours de la nuit, je ne me rendormais qu'après avoir eu la certitude de n'éprouver qu'une torpeur parfaitement naturelle. Bertha semblait elle aussi agitée, ce qui me rassura encore plus.

René et moi fîmes du bon travail durant la matinée dans la Salle des Piliers (c'est-à-dire la chambre funéraire) car je ne laisse jamais mes préoccupations personnelles empiéter sur mes devoirs archéologiques. Nous en avions presque terminé avec le mur du fond. Les parties les plus basses ne pourraient être copiées convenablement avant que le sol ne soit dégagé jusqu'au rocher. Je fis part de la chose à Emerson quand nous nous arrêtâmes pour déjeuner.

— Je présume que vous ne désirez pas que les hommes viennent soulever la poussière pendant que vous travaillez dans la salle ? demanda-t-il. Laissez donc cela pour plus tard, vous avez trois murs et les quatre côtés des deux piliers à faire, si je ne m'abuse ?

La figure de René s'allongea. Il avait espéré profiter d'une ou deux journées de repos pendant que les ouvriers dégageraient le sol.

J'avais envisagé de glisser un peu de laudanum dans le thé du déjeuner pour m'assurer que tous dormiraient profondément pendant que je m'éclipsais. Cela n'étant pas très *fairplay,* je n'en mis que dans la tasse de Bertha.

Elle s'effondra presque immédiatement. Malgré ma hâte de partir, car le temps m'était mesuré, je me forçai à rester allongée pour m'assurer que tous suivaient Bertha dans les bras de Morphée. Étendue, les yeux fixés sur elle, je ne pus m'empêcher de me demander ce que l'avenir lui réservait. Quelles pensées, quelles peurs, quels espoirs se dissimulaient sous ce front blanc et lisse, dans ces yeux énigmatiques ? Elle ne s'était jamais confiée à moi, n'avait jamais répondu à mes tentatives pour gagner sa confiance. Pourtant, je l'avais déjà vue entretenir des discussions animées avec René et, moins souvent, avec Charlie ; même Emerson parvenait à provoquer, à l'occasion, un de ses rares éclats de rire argentins. Certaines femmes s'entendent mal avec les autres femmes, mais cela ne pouvait être la cause de sa réticence envers moi, car elle se méfiait aussi de Cyrus – qui, dois-je reconnaître, ne cachait pas son aversion pour elle. Était-elle toujours l'esclave volontaire de l'homme qui l'avait traitée avec tant de brutalité ? Était-ce elle qui avait drogué notre nourriture ?

Elle me tournait le dos. Me levant lentement, mue par une impulsion que je n'aurais pu expliquer, je me penchai sur elle. Comme si mon regard attentif avait pénétré son sommeil, elle bougea et murmura quelque chose. Je me rejetai vivement en arrière. Le silence régnait autour de nous. Il était temps de partir.

J'avais retiré ma ceinture avant de m'allonger. J'aurais bien voulu l'emporter avec moi, mais je n'osai courir le risque de faire du bruit. Remerciant le ciel et ma propre prévoyance pour les poches de ma veste, j'y répartis mes outils les plus essentiels. L'un des plus importants, mon petit couteau si pratique, me fournit à point nommé un moyen de quitter la tente. Après avoir taillé une longue fente, je sortis, empoignai mon ombrelle, et partis.

Cyrus avait placé ma tente un peu à l'écart des autres, dans l'aimable intention de me procurer autant d'intimité que le terrain le permettait. Ce n'était pas beaucoup, car dans sa section la plus large l'oued ne dépassait guère une centaine de mètres. Ma tente s'appuyait aux éboulis qui bordaient les falaises. Mes bottes à la main, je descendis l'amas de cailloux. Même nos amis Égyptiens portaient ici des sandales, car l'épaisse corne qui leur protégeait la plante des pieds ne suffisait pas contre les pierres aux bords coupants qui jonchaient le sol du canyon. Mes bas pourtant épais n'y suffirent pas non plus, mais je n'osai chausser mes bottes avant d'avoir mis un peu de distance et quelques gros rochers entre le campement et moi.

Il faisait très chaud, tout était immobile. La seule ombre tombait sur les amas abrupts d'éboulis à la base des falaises. Comme je devais absolument me dépêcher, il me fallut suivre le chemin qui serpentait entre les rochers au fond de l'oued, en plein soleil. Si je n'avais pas été si pressée, j'aurais apprécié cette promenade. C'était la première fois depuis bien longtemps que je me trouvais seule.

Bien entendu, je tenais mon ombrelle d'une main ferme et regardais les alentours avec vigilance, mais je tendais à me fier à ce sixième sens qui prévient du danger. Les personnes qui, comme moi, sont sensibles aux atmosphères et ont souvent été

l'objet d'attaques violentes développent ce sens à son maximum, et il me faisait rarement défaut.

Je ne saurais expliquer pourquoi ce fut le cas cette fois-là. Certes, j'étais occupée à préparer le discours que j'allais tenir à Kevin, et les hommes avaient dû passer un certain temps embusqués, immobiles, car j'aurais sûrement entendu le bruit de quelqu'un descendant la pente.

Ils ne se montrèrent pas avant que j'aie dépassé le premier d'entre eux, de sorte que lorsqu'ils émergèrent tous en même temps, la retraite m'était coupée. Un deuxième homme surgit d'un trou en face de moi. Deux autres apparurent en avant. Ils se ressemblaient tous dans leurs robes loqueteuses et leurs turbans, mais j'en reconnus un. Mohammed ne s'était donc pas enfui. Il me fallait bien admirer sa ténacité, mais je n'aimais pas sa façon de me sourire.

La paroi de la falaise se fendait d'innombrables crevasses et fissures. Certains des rochers tombés étaient assez gros pour dissimuler non pas un, mais plusieurs hommes. Combien d'adversaires pourrais-je vaincre ? Resserrant ma prise sur le manche de mon ombrelle, je passai en revue les diverses possibilités à une vitesse que mon écriture mesurée ne peut rendre.

La fuite, en quelque direction que ce fût, aurait été pure folie. Dans les éboulis, je ne pouvais progresser assez vite pour distancer ceux qui se lanceraient à ma poursuite. Une fuite en avant m'aurait précipitée dans les bras de deux adversaires qui s'étaient mis à progresser lentement vers moi. Une retraite vers l'est, d'où je venais – non pas la fuite, mais un recul posé et délibéré – semblait être le meilleur espoir. Si je pouvais venir à bout de l'homme seul qui me barrait la route…

Mais à l'instant même où je faisais passer mon ombrelle dans ma main gauche pour saisir mon pistolet, cet espoir fut réduit à néant par un roulement de cailloux. Un autre homme venait de l'est prêter main-forte à son complice. Je n'avais guère de chances, pensai-je, de mettre hors d'état de nuire ni d'éviter deux hommes. Mon pistolet n'était précis qu'à très courte distance, et il me faudrait tirer en courant. Mais il me fallait quand même essayer.

Le deuxième homme apparut, et mes doigts se figèrent sur le canon de mon pistolet (qui s'était retourné dans ma poche, ce que je n'avais pas prévu). C'était Emerson, tête nue, visage empourpré, et lancé dans une course extrêmement rapide.

— Courez, espèce d'idiote ! cria-t-il en se jetant sur l'Égyptien surpris, qui s'écroula dans un flottement d'étoffe crasseuse.

Je supposai qu'il s'adressait à moi, et je n'étais pas en situation de me plaindre des termes qu'il avait choisis. L'apparition soudaine et l'action rapide d'Emerson avaient jeté nos opposants dans une confusion momentanée, et je me défis sans mal de l'homme le plus proche de moi. Mais quand Emerson me prit la main et s'enfuit, en me traînant derrière lui, j'approuvai sans réserve sa décision. J'aurais cependant aimé qu'il surmonte ses préjugés à l'égard des armes à feu. Une carabine aurait été du plus grand secours à cet instant précis.

Nous étions encore à plus d'un mile du campement et je ne voyais pas comment nous pourrions l'atteindre avant d'être rattrapés. Était-il venu seul ? Les secours étaient-ils en route ? Les questions se bousculaient dans mon esprit mais j'étais trop essoufflée pour les formuler. Cela valait probablement aussi bien car Emerson, de toute évidence, n'était pas d'humeur à discuter. Après avoir contourné un surplomb rocheux, il obliqua brusquement à droite, me prit par la taille et me projeta en haut de l'amas d'éboulis.

— Filez, haleta-t-il, soulignant sa suggestion d'une vive claque sur une partie adaptée de mon anatomie. Par cette ouverture ! Dépêchez-vous !

En levant les yeux, j'aperçus ladite ouverture, un trou noir de forme irrégulière dans la paroi de la falaise. Elle était vaguement triangulaire, se rétrécissant en une fente qui tournait à angle aigu au sommet de l'éboulis. Seule sa partie la plus large pouvait laisser passer un corps humain. Je passai, avec peu de bonne volonté consciente mais beaucoup d'aide de la part d'Emerson, qui me poussait par-derrière. Je ne résistais pas, bien que la perspective de tomber dans le noir, sans la moindre idée de ce qui se trouvait en dessous et au-delà, ne fût guère attirante. Mais elle était néanmoins préférable à l'autre possibilité.

J'atterris quelque peu brutalement sur une surface inégale, environ deux mètres au-dessous de l'ouverture. Le sol était jonché de cailloux et autres objets qui pénétrèrent douloureusement dans mes mains nues. En me remettant sur pied tant bien que mal, j'entendis un vilain bruit d'écrasement et un hurlement, que suivit une cascade de cailloux. J'en déduisis qu'Emerson avait décoché un coup de pied dans la figure d'un de nos poursuivants. La confusion qui s'ensuivit lui donna le temps de faire une entrée un peu plus digne que la mienne. Les pieds en avant, il se laissa tomber à côté de moi. Pendant quelques secondes, hors d'haleine, il ne put que haleter bruyamment. L'espace où nous nous trouvions était assez réduit ; juste derrière nous, le sol se relevait abruptement pour rejoindre le plafond. La largeur ne dépassait pas cinq ou six pieds, mais à la régularité relative des parois, je compris que nous étions dans une des entrées de tombe dont parlait Emerson.

Il reprit son souffle.

— Où est votre ridicule petit pistolet ? demanda-t-il.

Je le sortis et le lui remis. Tendant le bras à l'extérieur, il pressa deux fois la détente.

— Pourquoi gaspillez-vous les munitions ? Je n'ai que six balles, et vous n'avez même pas…

— J'appelais à l'aide, coupa-t-il.

Appeler à l'aide n'est pas dans les habitudes d'Emerson. Mais en l'occurrence, cela semblait la seule possibilité raisonnable. L'entrée de la tombe-grotte était si étroite et si mal située que nos adversaires ne pouvaient y pénétrer qu'un par un – courant par là même le risque considérable de se faire taper sur la tête, l'un après l'autre, par Emerson. Mais nous ne pouvions pas, quant à nous, sortir tant qu'ils nous attendaient. Emerson, pour une fois, avait accepté l'inévitable, mais de toute évidence cela ne lui plaisait guère.

— Oh, fis-je, vous êtes venu seul ?

— Oui, répondit-il très bas.

Puis sa voix enfla en un rugissement assourdissant :

— Espèce d'idiote ! Qu'est-ce qui vous a pris de faire quelque chose d'aussi stupide !

Je reculai, mais je ne pus aller très loin. Les mains d'Emerson m'agrippèrent brusquement les épaules, et il me secoua comme un prunier, sans cesser de hurler. Déformées par l'écho, ses paroles n'étaient guère intelligibles, mais j'en saisis le sens général.

Je ne crois pas que je l'aurais frappé si ses violentes secousses n'avaient – tout à fait involontairement, bien sûr – provoqué une douloureuse collision entre la paroi derrière moi et ma tête. J'avais perdu mon chapeau durant notre fuite et mon chignon s'était défait, de sorte que le choc ne fut pas amorti. La douleur fut si vive qu'elle balaya tout scrupule que j'aurais pu avoir à lui faire mal à mon tour. Néanmoins, si je n'avais pas été (pour diverses raisons) dans un état d'excitation émotionnelle considérable, je ne l'aurais pas fait. Sauf dans des jeux d'une nature toute différente, et sans rapport aucun avec ce récit, je n'avais jamais frappé Emerson. Ç'aurait été tricher que de frapper un adversaire qui ne peut rendre les coups.

Je n'avais absolument pas l'intention de le frapper au visage, mais mon coup aveugle tomba en plein sur sa joue bandée.

L'effet fut remarquable. Après une longue inspiration de douleur (et, j'imagine, de fureur) il changea sa prise. Un de ses bras m'entoura les épaules, et l'autre les côtes. M'attirant vers lui, il pressa ses lèvres sur les miennes.

JAMAIS il ne m'avait embrassée ainsi ! Entre l'étreinte d'acier de ses bras et sa bouche qui appuyait sur la mienne, ma tête était si penchée en arrière que j'avais l'impression que mon cou allait céder. Entre la paroi derrière moi et la masse dure de ses muscles, mon corps était pris comme dans un étau. En matière de transports d'affection, le talent naturel d'Emerson, par un entraînement constant et des études assidues, avait atteint des sommets, mais jamais il ne m'avait embrassée AINSI. (Ni, je l'espérais bien, aucune AUTRE non plus.) Mes sens n'étaient pas courtisés, mais assaillis, maîtrisés, vaincus.

Quand enfin il relâcha sa prise, je serais tombée si je n'avais eu la paroi derrière moi. Lorsque s'apaisa le rugissement du sang dans mes oreilles, j'entendis d'autres voix, incertaines et angoissées. Les couvrant toutes, j'en discernai une qui me

sembla devoir appartenir à Cyrus, car elle criait mon nom. Sans cela je ne l'aurais pas reconnue.

— Nous sommes là ! s'époumona Emerson. Sains et saufs ! Tenez-vous prêts, je vous la passe.

Puis il se tourna vers moi.

— Je vous demande pardon, fit-il doucement, c'était inqualifiable de la part d'un gentleman – ce que, malgré mon comportement excentrique, je prétends être. Je vous donne ma parole d'honneur que cela ne se reproduira pas.

J'étais trop secouée pour répondre, ce qui valait probablement mieux, car j'aurais alors dit le fond de ma pensée : « Oh si ! Cela se reproduira, si j'y peux quelque chose ! »

Chapitre 12

Quand un homme a dîné sous votre toit et pris place au salon, il est plus difficile de le jeter ensuite dans un étang.

Je n'eus d'autre choix que de me confier à Cyrus.

— C'est Kevin O'Connell que je devais voir, expliquai-je, je vous avais bien dit qu'il viendrait. Selim m'a transmis son message hier soir.

Je m'étais assise sur un tabouret pour déguster une tasse de thé, car j'estimais avoir droit à un petit remontant. Emerson, bien entendu, s'était immédiatement remis au travail. Cyrus ne l'avait pas suivi, il s'était installé à mes pieds sur le tapis, comme un guerrier vaincu, le visage caché dans les bras.

Je lui touchai doucement l'épaule du bout de mon pied.

— Ce qu'il vous faut, c'est une bonne tasse de thé.

Cyrus pivota sur lui-même et se redressa. Son visage était toujours empourpré, mais la teinte livide qu'il avait précédemment s'était quelque peu estompée.

— Je n'ai jamais été buveur, fit-il, mais je commence à comprendre comment on se retrouve alcoolique. Au diable le thé ! Où est la bouteille de brandy ?

Il plaisantait, bien sûr. Je lui tendis une tasse de thé.

— Aidez-moi de vos conseils, Cyrus. Que dois-je faire au sujet de Kevin ?

— Amelia, vous êtes la plus… Je n'ai jamais vu un tel… Vous… vous…

— Nous avons déjà eu cette discussion, Cyrus. Je vous l'ai dit : je suis désolée de vous avoir inquiété, mais comme vous voyez,

tout finit bien. Nous avons capturé Mohammed. Un ennemi en moins ! Et dès que son nez cassé sera guéri, nous pourrons l'interroger et découvrir qui l'a engagé.

— Un de moins, répéta Cyrus, lugubre, combien en reste-t-il ? Si vous continuez à prendre de tels risques pour les attraper, mon cœur va lâcher. Votre lèvre saigne à nouveau, ma chère, je ne peux supporter cette vue.

— La chaleur du thé a dû rouvrir la plaie, murmurai-je en pressant ma serviette sur ma bouche. Ce n'est pas une blessure de guerre, vous savez, je… me suis juste mordue la lèvre.

Nous restâmes tous deux silencieux un moment, plongés dans des pensées bien différentes (du moins je le supposais). Enfin je me secouai et proposai vivement :

— Bon. Si nous en revenions à Kevin…

— Je l'estourbirais volontiers, cette petite canaille ! Sans lui… D'accord, Amelia, d'accord. Où est-il, et que voulez-vous que je fasse ?

Je résumai la situation.

— Donc, fis-je en conclusion, nous ferions bien de partir tout de suite.

— Maintenant ? se récria Cyrus.

— Bien sûr. En nous dépêchant, nous pourrons être de retour avant la nuit. Je ne prévois pas de nouvelle attaque dans l'immédiat, les hommes qui se sont enfuis n'ont guère eu le temps de signaler leur échec. Mais c'est difficile de marcher dans le noir.

— Allez-vous en parler à Emerson ? demanda Cyrus en reposant sa tasse, un sourire sarcastique aux lèvres.

— Non, pourquoi ? Il a déjà dû vous prévenir de ne pas me quitter des yeux.

— Ce n'était pas nécessaire.

Il n'avait pas besoin d'en dire plus ; son regard ferme et ses lèvres serrées proclamaient sa détermination. La suppression de la barbiche était vraiment une bonne chose. Il me faisait penser à ces shérifs forts et silencieux dont parlent les romans américains.

Il me laissa en promettant qu'il serait prêt dans cinq minutes. Il m'en fallut moins pour ranger le service à thé et boucler ma

ceinture. Puis je pris dans ma poche l'objet que mes mains crispées avaient saisi sur le sol rocailleux de la tombe. Mon sens du toucher, affiné par des années d'expérience, m'avait permis de deviner, à la forme, qu'il ne s'agissait pas d'une pierre mais d'une chose façonnée par l'homme, et ce même instinct m'avait poussée à le glisser dans ma poche.

C'était une bague en faïence de mauvaise qualité, comme celles que j'avais trouvées dans le village d'ouvriers et ailleurs. Certaines portaient le nom du pharaon régnant, d'autres s'ornaient d'images de différents dieux. Celle-ci entrait dans la seconde catégorie. L'image était celle de Sobek. Le dieu crocodile.

*

* *

Cette fois, non seulement Cyrus, mais aussi deux de ses hommes m'accompagnaient. Tous étaient armés. Cette précaution me semblait inutile, mais les hommes aiment à marcher une arme à la main, en faisant jouer leurs muscles, et je ne voyais aucune raison de leur refuser ce plaisir innocent. Comme je l'avais prévu, le trajet se passa sans incident. Après avoir salué Selim, qui était sorti de sa cachette en nous apercevant, nous émergeâmes de la bouche de l'oued et marchâmes jusqu'à la maisonnette en briques de boue.

Kevin s'était installé très confortablement. Nous le trouvâmes à l'ombre devant la maison. Assis sur une sacoche à chameau, il lisait un roman à couverture criarde, un verre dans une main et une cigarette dans l'autre. Il fit semblant de continuer à lire jusqu'à ce que nous l'ayons presque rejoint, puis il sauta sur ses pieds avec un sursaut de surprise théâtral mais peu convaincant.

— Pour sûr, c'est un mirage que j'vois… une vision ravissante comme les houris du paradis musulman. Bonjour, ma très chère M'dame !

Quand il s'approcha de moi, le soleil enflamma ses cheveux et rougit ses joues hâlées. Les taches de rousseur, le nez en trompette, le sourire engageant et les grands yeux bleus

évoquaient irrésistiblement l'image du jeune gentleman irlandais… et éveilla chez moi une impulsion irrésistible à laquelle je ne tentai point de résister. J'abattis mon ombrelle sur son bras tendu.

— Je ne suis pas votre très chère m'dame, et cet accent est aussi faux que vos protestations d'amitié !

Kevin recula en se frottant le bras et Cyrus, incapable de retenir son sourire, remarqua :

— Je croyais que vous comptiez le convaincre par la douceur. Si vous souhaitez le rouer de coups, mes hommes peuvent s'en charger.

— Mon Dieu, fis-je en baissant mon ombrelle. Dans l'émotion, j'ai bien peur d'avoir perdu de vue mes objectifs. Détendez-vous, Kevin, je ne vous frapperai plus. Sauf si vous me contrariez.

— Je ferai de mon mieux pour l'éviter, s'empressa de répondre Kevin, le serez-vous si je vous offre une chaise… ou plutôt une sacoche à chameau ? J'ai bien peur de ne pas avoir assez de sièges pour votre escorte.

Cyrus, d'un geste, avait déjà ordonné à ses hommes de prendre position de chaque côté de la petite maison, d'où ils pouvaient voir dans toutes les directions.

— Je resterai debout, fit-il sèchement.

— Vous vous souvenez de Mr Vandergelt, bien sûr, dis-je en prenant le siège qu'il m'offrait.

— Ah ! je savais bien que cette figure me disait quelque chose. C'était il y a longtemps, et tout d'abord je ne l'ai pas reconnu sans sa barbiche. Comment allez-vous, monsieur ? (Il s'apprêtait à tendre la main, mais se ravisa devant le regard sombre de Cyrus.) Et comment va le professeur ? J'espère qu'il est tout à fait remis de son… accident ?

— Vous, au moins, vous ne tournez pas autour du pot. Ce n'était pas un accident, vous le savez très bien. La malédiction des anciens dieux d'Égypte, avez-vous écrit. Vos lecteurs doivent commencer à se lasser des malédictions.

— Bon D… Je veux dire : non, madame, les lecteurs ne se lassent jamais des mystères et du sensationnel. Vous et moi,

nous ne nous laissons pas avoir si facilement, et je serais ravi de rétablir la vérité si je connaissais les faits.

Il se tenait toujours le bras. Je savais parfaitement que Kevin aurait considéré un bras cassé, bien plus qu'une simple ecchymose, comme le juste prix à payer pour l'histoire qu'il désirait connaître. Je restai donc de marbre devant son regard douloureux et plein de reproche.

— Vous serez le premier à connaître les faits, je vous le promets, dès qu'ils pourront être rendus publics.

Le chenapan laissa échapper un croassement de bonheur.

— Ah ah ! Il existe donc des faits inconnus pour l'instant. Inutile de nier, Mrs Emerson, et cessez donc de mordiller cette adorable lèvre. Je connais déjà un fait qui ne manquera pas d'exciter l'imagination de mes lecteurs, car j'ai passé quelques journées instructives au Caire, à converser avec nos amis communs.

C'est une vieille astuce des journalistes et autres brigands que de prétendre savoir quelque chose pour pousser leur victime à l'admettre. J'éclatai d'un rire insouciant.

— Je suppose que vous voulez parler de l'incident du bal masqué. Ce n'était qu'une farce idiote…

— Cessons d'ergoter, Mrs Emerson, je veux parler de la perte de mémoire du professeur.

— Crénom ! Les seules personnes au courant avaient juré de garder le secret. Qui…

— Vous savez bien que je ne peux révéler mes sources.

Il me tenait, et le savait. Son large sourire trahissait son impertinent plaisir de vilain petit lutin irlandais.

En fait, je croyais bien savoir qui avait « mangé le morceau » pour parler familièrement, à l'américaine. Le seul ami que nous eussions en commun était Karl von Bork. Les relations de Kevin avec les autres archéologues étaient superficielles et essentiellement acrimonieuses. Kevin avait fait la connaissance de Karl von Bork au bon vieux temps de Baskerville House, et Karl avait gagné le cœur de la jeune fille qu'ils aimaient tous deux. Kevin avait dû prendre un malin plaisir à manipuler cet Allemand intelligent mais naïf, pour le pousser à en dire plus qu'il ne voulait.

Cyrus, qui jusque-là écoutait en silence, prit la parole :

— Il se fait tard, Amelia. Renvoyez-le ou laissez-moi lui donner une correction. Mes amis peuvent le retenir prisonnier ici jusqu'à ce que vous ayez décidé…

— Nous énervons donc pas, intervint Kevin, les yeux écarquillés, Mrs Emerson, M'dame, vous n'allez pas permettre…

— L'enjeu est tel, que non seulement je permettrai, mais je préconiserai cette solution. Je détesterais voir Cyrus courir le risque d'un procès et d'une publicité très déplaisante pour m… par amitié, mais je suis prête à toutes les bassesses pour éviter que ces informations soient rendues publiques. J'aimerais pouvoir faire appel à votre sens de l'honneur, mais je crains que vous n'en ayez point. J'aimerais pouvoir me fier à votre parole, mais je ne le puis.

D'un air décidé, je me levai. Cyrus mit la carabine à hauteur de son épaule.

— Il ne vous tirera pas dessus, expliquai-je en réponse au cri d'effroi de Kevin, du moins je ne crois pas. Cyrus, dites à vos hommes de le traiter aussi bien que possible. Je passerai de temps en temps, Kevin, pour voir comment vous allez.

Alors, Kevin prouva qu'il était bien l'homme que j'avais toujours – malgré les apparences contraires – pensé qu'il était. Il éclata de rire. Compte tenu des circonstances, c'était une assez bonne imitation de gaieté insouciante.

— Vous avez gagné, Mrs Emerson. Je ne crois pas que vous soyez sérieuse, mais je préfère ne pas prendre le risque. Que dois-je faire ?

Il n'y avait vraiment qu'une solution. Si Kevin me donnait sa parole de garder le silence, il serait parfaitement sincère… sur le moment. Tout comme Ramsès et, j'en ai peur, bien d'autres personnes, il trouvait toujours une bonne excuse pour faire ce qu'il avait promis de ne pas faire, s'il y tenait réellement. Il fallait le garder enfermé, et la prison la plus sûre dont nous disposions était l'Oued Royal lui-même.

Je dus ralentir le pas pour m'accorder à celui de Kevin. Il n'avait pas la forme physique qu'il eût dû avoir. Si je n'avais pas été fâchée contre lui, je l'aurais gratifié d'un petit sermon amical touchant les vertus de l'exercice physique. Sur le coup, je limitai

mon sermon à des sujets plus essentiels, et il ne fut guère amical. Je terminai en l'informant que s'il fournissait volontairement le moindre renseignement à Emerson (car l'interdiction pure et simple semblait la meilleure solution) je ne lui adresserais plus jamais la parole.

Une expression de tristesse, le rouge de la honte envahirent le visage du jeune homme.

— Que vous le croyiez ou non, Mrs Emerson, il est des actes trop méprisables, même pour moi. Dans nos luttes de l'esprit, nous avons combattu loyalement – et en cela j'inclus le professeur, qui m'a tourné en ridicule aussi souvent que je l'ai moi-même embarrassé. J'apprécie nos joutes, et même si vous refusez de l'admettre, je crois que vous aussi. Mais si je pensais risquer de vous causer de graves torts, moraux ou physiques, aucune promesse de récompense, si grande fût-elle, ne pourrait me faire agir.

Il avait tenu ce long discours d'une voix éduquée, dénuée de la moindre trace d'accent.

— Je vous crois, dis-je. Et à cet instant, je le croyais.

— Merci. Alors, comment allez-vous expliquer ma présence ?

— C'est un problème. Emerson ne vous reconnaîtra peut-être pas, mais ses opinions sur les journalistes ne datent pas d'hier. Vous ne pourrez vous faire passer pour un archéologue, car vous ne connaissez rien aux fouilles.

— Je pourrais dire que j'ai le bras cassé, proposa-t-il en me jetant un regard lourd de sous-entendus.

— Vous pourriez bien avoir deux bras cassés, et autant de jambes, cela n'empêcherait pas Emerson de vous poser des questions et vous trahiriez votre ignorance. Ah ! Je sais ! J'ai trouvé la solution idéale !

*

* *

— Un détective ? (La voix d'Emerson montait d'un cran à chaque syllabe.) Et pourquoi diable avons-nous besoin d'un détective ?

À la question ainsi posée, il m'était difficile de trouver une réponse raisonnable. Je réagis donc d'une façon qui, j'en avais la certitude, ne manquerait pas de le distraire.

— Ce n'est pas avec les progrès que VOUS faites que nous allons résoudre notre petit mystère. Toutes ces interruptions deviennent insupportables.

C'était délicieux de regarder Emerson essayer de décider à quelle provocation répondre en premier. Je ne pensais pas qu'il fût capable de résister à la tentation de jouer avec le mot « insupportable » pour me l'appliquer, mais peut-être parce qu'il ne trouva pas, sur le moment, de repartie suffisamment cinglante, il se mit sur la défensive, ce qui, comme j'aurais pu le lui dire, est toujours une erreur.

— J'ai attrapé un de ces porcs, tout de même !

— Attrapé n'est pas vraiment le mot. Et vous n'auriez pas dû le frapper si fort. On ne comprend rien à ce qu'il dit, avec son nez et sa mâchoire immobilisés, et de plus…

Emerson roula des yeux, serra les poings et partit comme la foudre. Kevin, qui s'était éloigné à distance prudente pendant la discussion, revint s'asseoir sur le tapis à mes pieds.

— Il est tout à fait comme avant. Êtes-vous bien sûre qu'il…

— Il me serait difficile de m'y tromper. Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Si votre langue fourche ne serait-ce qu'une fois, je laisse Cyrus s'occuper de vous à son idée. Et n'oubliez pas de m'appeler Miss Peabody.

C'était peut-être la lumière du soleil couchant qui adoucissait les traits du jeune homme, mais sa voix aussi était pleine de gentillesse quand il murmura :

— Ça, ce doit être le pire, M'dame. Comment est-ce qu'il a pu oublier une femme comme vous…

— Je ne vous demande pas de compassion, Kevin, je vous demande… j'exige, votre coopération.

— Vous l'avez, Mrs… Miss Peabody. Je suppose que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'aille bavarder avec les autres, Abdullah, par exemple ? Après tout, ajouta-t-il d'un ton vertueux, si je suis censé être détective, il faut bien que j'interroge les gens.

Il marquait un point. Maintenant qu'il était trop tard, j'aurais voulu avoir trouvé une autre identité pour Kevin, celle d'un sourd-muet analphabète, par exemple. Comme le faisait remarquer Sir Walter Scott : « Il est bien maladroit, celui qui ment pour la première fois. » Prenant mon silence pour un accord, il s'éloigna, les mains dans les poches, en sifflotant joyeusement. Je restai là, à peser ce nouvel élément et ce qui pourrait en résulter.

Kevin connaissait déjà ce que je souhaitais le plus lui cacher. Il semblait ignorer encore d'autres faits tout aussi importants, et j'étais bien déterminée à l'empêcher de les apprendre. Kevin se jetterait sur l'histoire de l'Oasis Perdue comme un chien sur un os bien faisandé, car c'était exactement le genre de récit fantastique dont il avait fait sa spécialité. Le moindre indice suffirait à le mettre en chasse ; il ne prendrait même pas la peine de le vérifier, car selon les critères de sa profession, la fiction valait bien la réalité. Rapidement, je passai en revue les personnes présentes au camp pour m'assurer qu'aucune d'elles ne risquait d'informer Kevin.

Emerson ne savait de l'affaire que ce que je lui en avais dit, et il se montrait assez sceptique. Pour moi, Kevin était la dernière personne avec qui je discuterais de ce sujet. Je ne doutais pas de la discrétion de Cyrus. René et Charles ignoraient tout, ainsi qu'Abdullah. Bertha prétendait que son « maître » ne lui avait rien dit. Si elle mentait… Alors, elle avait toutes les raisons de continuer de se taire. Raconter des faits qu'elle prétendait ignorer prouverait qu'elle avait menti, et trahirait un secret que son maître ne désirait pas plus que nous voir se répandre.

Mon raisonnement était sans faille. Soulagée de ce poids (si seulement tous mes problèmes étaient aussi facilement réglés !) j'allai examiner mon nouveau patient.

L'un des hommes de Cyrus montait la garde devant l'abri dressé pour Mohammed. C'était une précaution inutile, le pauvre bougre était tellement imbibé de laudanum qu'il n'aurait pas bronché, même si on avait mis le feu à son lit. Je répugnais à gaspiller mes remèdes sur un aussi méprisable sujet, mais il souffrait énormément et même si la pitié n'avait pas adouci ma fureur, je n'aurais pu lui redresser le nez tant qu'il se tordait en

hurlant. Sa mâchoire, d'après moi, n'était que tuméfiée, mais comme je ne pouvais en être certaine je l'avais également emmaillotée.

Couché sur une pile de nattes, il était affreux à regarder. Même les principes de la charité chrétienne et l'éthique d'une profession dont je me considère comme une praticienne capable, quoique sans formation théorique, n'auraient pu me forcer à toucher ces guenilles infestées de puces ou laver ce corps crasseux. Le plâtre que j'avais appliqué sur son nez saillait comme le bec grotesque de quelque monstre mythique. Des poils noirs hirsutes sortaient à des angles bizarres de chaque côté des bandes qui lui couvraient presque tout le bas du visage. Une fente blanche luisait sous chaque paupière. Sa bouche béait, exhibant des chicots brunâtres et pourris. La lumière de ma lanterne jetait des ombres qui amplifiaient chaque trait repoussant et transformaient en trou noir la caverne béante de sa bouche.

Je lui pris le pouls et écoutai sa respiration. Je ne pouvais rien faire de plus. Seul le temps, et une solide dose de chance, pouvaient achever de le guérir. Je priai de tout mon cœur pour son rétablissement, mais je dois bien avouer que la charité chrétienne entrait pour bien peu dans ma prière.

Quand je ressortis, le crépuscule était assez avancé, mais la lumière de ma lanterne éclaira une forme qui s'éloignait. L'ondulation des vêtements trahissait son identité, aucun homme ne marchait comme elle. Je ne l'avais pas entendue parler avec le garde, elle avait donc dû tourner les talons dès qu'elle s'était rendu compte que je me trouvais là.

Je la rattrapai.

— Bertha ! Attendez, je voudrais vous parler. Que faisiez-vous ici ?

Son attitude était humble ; mains jointes, tête baissée. À voix basse, elle dit :

— Je voudrais vous aider à soigner cet homme, Sitt, je ne peux pas faire grand-chose pour vous montrer ma gratitude, mais je suis douée pour les travaux féminins.

On aurait dit qu'elle avait délibérément rejeté son héritage européen. Sa voix, ses manières, ses paroles se faisaient chaque

jour plus égyptiennes. Et, bien sûr, je trouvais ce phénomène particulièrement agaçant.

— Il n'existe pas de travail qu'une femme ne puisse accomplir, rétorquai-je. Un de ces jours, il faudra que nous ayons une petite discussion à ce sujet. Pour le moment, la meilleure façon de m'aider est de fouiller votre mémoire. Tout ce dont vous vous souviendrez peut avoir de l'importance, même si cela vous semble insignifiant.

— Je m'y efforce, Sitt, murmura-t-elle.

— Et ne m'appelez pas Sitt ! Miss Peabody suffira, si mon prénom vous écorche la langue. Partez maintenant, le blessé n'a pas besoin des services que vous pourriez lui rendre.

Un petit soupir, comme d'amusement, s'échappa de ses lèvres. Il devait s'agir d'une toux réprimée, pensai-je, car je n'avais rien dit de drôle.

Quand vint l'heure du dîner, Kevin avait déjà réussi à s'attirer les bonnes grâces de René et Charlie. Je ne savais comment il s'y était pris avec René, mais il avait gagné le cœur de Charlie en professant une passion pour les automobiles.

— C'est ça, le progrès ! concluait-il avec enthousiasme, le moteur à combustion interne de Daimler…

— Mais avez-vous vu la Panhard ? interrompit Charlie. La courroie de transmission…

Ils continuèrent leur inintelligible bavardage de vilebrequins et de transmissions. Bertha se tenait près de René, Emerson foudroyait tout le monde du regard et moi… moi, je regardais Emerson. Cela semblait le rendre nerveux, mais je ne vis aucune raison d'y renoncer.

Il ne m'avait pratiquement pas adressé la parole depuis le captivant épisode de la tombe, sauf en voyant arriver Kevin, quand sa colère avait vaincu sa détermination. D'abord, je m'étais sentie un brin découragée par ses excuses et le silence qui avait suivi. Je suis moi-même quelque peu sentimentale, et j'avais espéré que cette étreinte passionnée briserait les liens qui entravaient sa mémoire. Schadenfreude avait bien dit qu'il n'en serait rien. Il m'avait même conseillé avec la dernière vigueur de ne pas recourir à de tels procédés. Apparemment, il avait raison.

Pourtant, en repensant à l'incident, j'avais l'impression qu'il offrait quelque encouragement. On pouvait l'interpréter comme un signe de progression dans la relation que, suivant les instructions du médecin, je tentais de rétablir. L'agacement avait remplacé l'indifférence première d'Emerson, et il s'intéressait assez à moi maintenant pour me suivre et risquer sa vie pour me sauver. Qu'il en eût fait autant pour Abdullah ou n'importe lequel de nos hommes, j'étais prête à l'admettre. Mais nul mélange de soulagement et de colère n'aurait pu le pousser à se conduire avec Abdullah comme il l'avait fait avec *moi*.

Pourtant… Ce baiser pouvait avoir moins de sens que je l'espérais. J'avais pu le constater bien des fois, Emerson a le sang chaud. La simple proximité d'une femme qui, si elle n'est pas d'une beauté irrésistible, est considérée par certains comme digne d'admiration, aurait pu suffire à inspirer une telle réaction chez un homme qui subissait une tension émotionnelle considérable.

Oserai-je avouer la vérité ? Pourquoi pas, puisque ces lignes ne seront jamais lues par d'autres yeux avant que je puisse trouver un éditeur digne d'elles (recherche plus difficile que je n'avais cru de prime abord) et alors, elles auront été sévèrement révisées. J'espérais, je priais pour que la mémoire d'Emerson lui revienne, mais ce que je souhaitais vraiment voir revenir, c'était son amour pour moi, que ce fût par le souvenir ou sur un nouveau départ. Ce mariage entre deux esprits loyaux, basé sur la confiance et le respect mutuels (et une autre attirance dont je serais la dernière à nier l'importance), était tout pour moi. J'avais la ferme intention de le reconquérir, par n'importe quel moyen. Il pouvait être quelque peu délicat d'annoncer à un homme venant de vous demander votre main, pour la première fois pense-t-il, qu'il a déjà un fils de onze ans. Ce serait un choc encore plus grand que de recevoir tout l'impact de Ramsès en une seule fois, au lieu de s'y préparer peu à peu. Pourtant j'aurais pu, et de grand cœur, affronter des difficultés encore plus grandes, si seulement…

Mes émotions oscillaient ainsi, comme le balancier d'une pendule. J'étais tellement absorbée par mes pensées, et la contemplation de la physionomie magnifique et renfrognée

d'Emerson, que je n'eus pas conscience de l'arrivée de Cyrus. Une toux discrète me fit lever les yeux.

— Je donnerais tout l'or du monde pour connaître vos pensées. Elles doivent être bien tristes, à voir votre visage.

— Seulement confuses, répondis-je, mais j'y mettrai bon ordre, ne vous inquiétez pas. Quand Mohammed pourra parler, nous aurons peut-être fait un grand pas vers la solution de nos difficultés actuelles. Quel dommage que son nez et sa bouche aient tant souffert du choc !

Emerson, qui écoutait ouvertement, prit cette remarque pour une nouvelle critique. Encore plus renfrogné, il se leva et partit, tout raide.

— Ne vous éloignez pas ! lui criai-je. Le dîner sera bientôt servi.

Je n'obtins aucune réponse, pas même un grognement.

— J'ai quelque chose qui pourrait vous remonter le moral, dit Cyrus. Mon domestique est allé chercher le courrier, comme d'habitude. Il vient d'apporter les lettres les plus récentes.

— De si loin ? (Je pris le paquet qu'il me tendait.) Oh ! Cyrus, vous êtes le plus attentionné des hommes.

— Je me disais que vous deviez brûler de savoir ce qui se passe dans votre bonne vieille Angleterre. Je suis moi-même assez curieux, alors…

— Bien sûr, je n'ai pas de secret pour vous, Cyrus. Mais je vois que le dîner est prêt. Je crois que je lirai ces lettres après manger. Non seulement le paquet est énorme, mais j'ai peur que la prose de Ramsès me coupe l'appétit.

Au regard admiratif de Cyrus, je compris qu'il voyait là une démonstration de flegme britannique. En fait, ce n'était qu'une lâche répugnance à lire la dernière production littéraire de mon fils qui, à n'en point douter, me racontait une foule de choses angoissantes auxquelles je ne pouvais rien. Si quelque fait grave s'était produit, Walter aurait envoyé un télégramme.

Aussi, après un repas que personne, sauf Kevin, ne semblait avoir envie d'avaler, nous nous dispersâmes. Emerson ne nous avait pas rejoints. J'en conclus qu'il avait dîné avec Abdullah et les autres. Sur mon invitation, Cyrus me suivit jusqu'à ma tente. Le paquet contenait deux lettres de Chalfont. Reconnaissant sur

l'une l'écriture élégante et précise d'Evelyn, je décidai de la garder pour la bonne bouche – ou comme antidote – et de lire d'abord celle de Ramsès.

Très chers Maman et Papa, J'ai le regret de vous annoncer que Gargery n'est toujours pas un héros. Mais nous avons une autre héroïne.

Je n'aurais jamais cru que Tante Evelyn avait tant de courage. Ce fut pour moi une expérience salutaire bien qu'humiliante, qui m'apprendra, je l'espère, à me méfier encore plus des préjugés que la société nourrit sur le comportement et le caractère des femmes. Je m'étais toujours cru à l'abri de ces idées préconçues et j'aurais bien dû l'être, ayant en permanence sous les yeux l'exemple exceptionnel de Maman. Le cerveau humain fonctionne de façon bien curieuse ! Il semble capable d'ignorer tout élément s'opposant, non seulement à ses propres désirs, mais aux convictions toutes faites ancrées en lui et qui, y ayant été instillées sans qu'il s'en aperçoive, ne sont pas reconnues comme irrationnelles. À la froide lumière de la raison…

Avant de tourner la page, qui se terminait par le début de phrase que je viens de citer, je me cramponnai à mon sang-froid. Il n'eût servi à rien de le perdre, l'objet de ma fureur étant hors de portée. Il avait dû lire les articles de psychologie dont je lui avais interdit de prendre connaissance… Le lui avais-je interdit ? J'en avais l'intention, car certaines de ces théories sont bien trop choquantes pour l'esprit innocent d'un enfant. Mais je ne pouvais être sûre de l'avoir fait. Énumérer à Ramsès tout ce qu'il ne devait pas faire était un processus fort long, et il était presque impossible de l'actualiser assez vite, car mon fils concoctait sans cesse de nouvelles atrocités.

Me rendant compte que je me laissais aller à divaguer, tout comme Ramsès, je repris ma lecture :

… la plupart de ces convictions s'écroulent. Elles ne sont, en fait, que superstitions irréfléchies. D'où viennent-elles donc ? J'avoue n'avoir pas encore trouvé de réponse à cette question.

Il est très désagréable de les découvrir dans son esprit quand, comme moi, on se croit d'une rationalité à toute épreuve.

J'aimerais beaucoup en discuter avec vous, Chers Maman et Papa, car cela m'intéresse énormément, mais le moment est peut-être mal choisi, et vous devez vous demander quel incident a provoqué ces réflexions.

Vous vous souvenez peut-être que, dans ma dernière lettre, je disais que les chiens aboyaient la nuit. Puisque c'était la seule aide qu'ils nous apportaient, je décidai, comme je crois l'avoir dit, de prendre les mesures nécessaires pour nous procurer un animal capable de nous garder plus efficacement. Vous comprenez, j'avais un affreux pressentiment.

Moi aussi. Je laissai échapper un cri :

— Oh, non !

— Quoi ? s'inquiéta Cyrus.

… un affreux pressentiment : nous n'en avions pas fini avec les intrusions nocturnes. J'avais la certitude qu'il me serait impossible de convaincre Oncle Walter de la logique de ma décision, de sorte qu'il me fallut la mettre à exécution moi-même, et je dois dire qu'il était bien malcommode de devoir attendre que tous soient endormis pour me glisser au-dehors et… [ma voix se brisa] *libérer… le lion…*

— Dieu tout-puissant ! s'exclama Cyrus. Continuez, Amelia, je ne peux supporter ce suspense !

… de sa cage, puis de me relever à l'aube pour l'y faire rentrer avant qu'un autre membre de la maisonnée ne le rencontre. Nefret, très gentiment, m'aida.

De nouveau, l'émotion me submergea.

— Et de deux, fis-je. Un seul était déjà chose terrible, et maintenant… Pardonnez-moi, Cyrus, je vais essayer de ne plus flancher.

… m'aida en deux occasions, considérant que j'étais en pleine croissance et avais besoin de sommeil. Inutile de vous dire, Maman et Papa, que j'acceptai son offre aussi amicalement qu'elle m'était faite.

Bien entendu, j'avais enfermé les chiens et prévenu Bob et Jerry de rester cloîtrés dans la loge quand le lion était dehors. Ils trouvaient mon action tout à fait raisonnable.

Oncle Walter m'avait mortellement insulté. Ses réflexions au sujet du lion étaient imméritées et fort injurieuses, surtout quand on pense que ma prévoyance a évité – ou du moins, aidé à éviter – un incident qui aurait pu être désastreux.

M'étant préparé à une telle éventualité, je fus le premier à m'éveiller quand les cris perçants d'une femme terrifiée, mêlés aux rugissements d'un gros fauve, emplirent la nuit. Je dormais tout habillé, bien sûr, afin d'être prêt à l'action. Il ne me fallut qu'une seconde pour saisir l'arme que j'avais préparée (le tisonnier de la cheminée) et me précipiter dans l'escalier.

La lune jetait une lueur givrée sur la pelouse, (laquelle était bel et bien couverte de givre, la nuit étant froide). Les formes du grand fauve et de sa proie se découpaient clairement. Je me hâtai vers eux, mon tisonnier à la main, et découvris un spectacle des plus déconcertants. La clarté était tout juste suffisante pour me permettre de discerner les traits de la personne qui se trouvait entre les pattes du lion. Surpris et peiné, je reconnus Ellis, la nouvelle bonne de Tante Evelyn.

À vrai dire, le lion ne lui aurait probablement pas fait de mal. Certes, il grognait, mais le son recelait plus d'interrogation que de férocité. Je ne savais comment réagir. Ellis s'était évanouie, ce qui était sans doute ce qu'elle avait de mieux à faire.

Pendant que je me demandais quelle conduite adopter, je vis Nefret accourir vers moi, ses petits pieds nus silencieux dans l'herbe. Ses cheveux dénoués flottaient derrière elle, la lumière pâle leur donnait une teinte dorée-argentée, sa chemise de nuit légère voletait autour de son corps élancé, c'était une vision de… [Là, quelque chose avait été rayé. Ramsès poursuivait] *de parfaite efficacité féminine. Elle avait son couteau à la main.*

Avec son aide, je persuadai le lion de lâcher son nouveau jouet. En grommelant tout bas, il s'éloigna avec Nefret, dont les doigts s'enfonçaient affectueusement dans sa crinière. Les allusions littéraires qui me vinrent à l'esprit viendront sans doute aussi au vôtre, Maman, inutile donc de gaspiller du papier pour vous les décrire.

Je me mis en devoir de ranimer Ellis, mais je n'eus pas le temps de la gifler plus d'une fois, par le fait d'un vacarme émanant de la maison. Je m'attendais à quelque réaction de ce côté, m'étonnant qu'elle ne se soit pas produite plus tôt, mais je présume que les événements que je viens de décrire n'avaient pris que quelques minutes. C'est vraiment stupéfiant, ce que le temps passe vite quand on fait quelque chose d'intéressant !

Ces bruits me semblaient dénoter quelque chose de plus grave que l'indignation d'Oncle Walter réveillé en sursaut. Ces hurlements étaient aigus – ceux d'une femme, en déduisis-je. Abandonnant Ellis, je me mis donc à en chercher l'origine. Comme vous le savez, la majorité des fenêtres du château sont très petites. Seules celles du salon ont été modernisées ; elles ouvrent sur la roseraie. C'est de cette pièce que provenaient les cris, et en arrivant par le jardin je constatai avec angoisse que les fenêtres étaient ouvertes. La pièce était sombre et tout d'abord je ne pus distinguer ce qui se passait à l'intérieur. Des mouvements rapides, des halètements, des cris de douleur et d'épuisement étaient les seuls indices dont je disposais. Puis les combattants – car c'est d'un combat qu'il s'agissait – s'approchèrent de la fenêtre. Le tisonnier me tomba de la main quand je les reconnus.

L'un était un homme, une montagne de muscles vêtue d'une veste courte en futaine, et coiffé d'une casquette enfoncée sur les yeux. Il tenait une massue, ou un gourdin, avec quoi il parait les coups que faisait pleuvoir sur lui…

Mais vous avez sans doute déjà deviné. Son bonnet de nuit s'était défait, ne tenant plus que par les cordonnets, ses cheveux nattés tombaient sur une épaule. Son visage était figé en un rictus féroce très différent de son apparence habituellement si douce, et ce avec quoi elle harcelait le bandit terrifié semblait être – et était bien – une ombrelle.

Je me repris, récupérai mon tisonnier et fonçai à son secours. Elle n'en avait guère besoin, mais le misérable aurait pu s'échapper si je ne l'avais fait tomber. À nous deux, nous le maîtrisâmes. Tante Evelyn arracha la ceinture de sa robe de chambre pour lui lier les bras.

C'est à cet instant qu'Oncle Walter arriva sur les lieux, suivi de Gargery et Bob, tous deux munis de lanternes. Ils avaient erré dans toute la propriété, ne sachant où se déroulaient le drame (errer n'est pas le terme approprié, car l'apparence d'Oncle Walter montrait qu'il avait couru aussi vite qu'il pouvait, bien que sans résultat. Tout comme Papa, il déteste être réveillé en sursaut et met longtemps à réagir).

Bob alluma les lampes et – sur mon ordre car j'ai le regret de dire qu'Oncle Walter avait complètement perdu la tête – Gargery finit d'entraver les jambes de notre cambrioleur. Je n'avais jamais vu Oncle Walter se conduire de façon aussi désordonnée. Il se précipita vers Tante Evelyn, la secoua, puis l'étreignit avec une violence que je ne lui avais jamais vue… Chose étrange, Tante Evelyn n'en semblait pas contrariée.

Je n'ai plus de feuilles de papier, et ne peux aller en chercher parce qu'Oncle Walter m'a consigné dans ma chambre jusqu'à nouvel ordre, je suis donc obligé d'être bref. Ellis partait retrouver un ami, comme elle l'expliqua, quand le lion l'avait interceptée. (Rose dit que les personnes comme Ellis se font des amis partout. Je trouve que c'est un trait de caractère bien sympathique.) Notre cambrioleur prétendit qu'il cherchait des objets de valeur. L'inspecteur Cuff l'a emmené à Londres. L'inspecteur Cuff est un homme bien taciturne. Tout ce qu'il a accepté de dire en partant avec son prisonnier, c'est « Je crois que je peux vous être plus utile ailleurs. Vous aurez de mes nouvelles en temps voulu. » Quant à Tante Evelyn, elle dit qu'elle possède cette ombrelle depuis un certain temps. Je ne la lui avais jamais vue. Elle est comme les vôtres, Maman, toute simple et très lourde, alors que les siennes sont en général garnies de dentelle. Je me demande bien pourquoi elle a acheté un tel objet si elle pensait ne jamais en avoir besoin. Mais c'est là une autre question, et nous pourrons en discuter plus tard.

Mon papier me dit que je dois m'arrêter. Votre fils affectueux, Ramsès.

P.S. Je sais que Papa est très occupé avec ses fouilles, mais j'aimerais bien recevoir un mot de sa main.

Cyrus et moi restâmes silencieux un moment. Puis il dit :

— Excusez-moi, Amelia, je reviens tout de suite.

Quand il reparut, il tenait une bouteille de brandy.

J'en bus une petite gorgée, et Cyrus un peu plus.

— Tout commentaire serait superflu, dis-je. Voyons maintenant la lettre d'Evelyn.

Mais Evelyn ne faisait aucune allusion à l'incident relaté par Ramsès. Après des salutations affectueuses et l'assurance que tout allait bien, elle expliquait que le principal but de sa lettre était de clarifier pour elle-même la signification des événements récents.

Mes modestes pouvoirs de déduction sont tellement inférieurs aux vôtres, Amelia, que j'hésite à exprimer des idées qui ont dû venir depuis longtemps à votre esprit clair et décidé. Pourtant, je m'y risque, dans l'espoir que par le plus grand des hasards je mettrai le doigt sur quelque chose qui vous aurait échappé.

Tout comme vous sans doute, je me demande comment ces affreux individus ont pu apprendre le secret que vous cachiez avec tant de soin. L'histoire que vous avez racontée étant tout à fait plausible, nos ennemis ont donc dû avoir des sources d'information inconnues du public. Plusieurs possibilités me sont venues à l'esprit ; je vous les énumère ci-dessous.

1 L'un de nous aurait involontairement donné des renseignements qu'il n'aurait pu obtenir qu'en visitant l'endroit mentionné par Mr Forth. Vous ne seriez jamais assez négligente pour cela, ma chère Amelia, et j'ai beau me creuser la cervelle, je ne me souviens d'aucune circonstance où j'aurais pu laisser échapper quelque indice. Je préfère ne rien demander à Walter, car la simple idée qu'il pourrait même involontairement être responsable de vos problèmes briserait son noble cœur. Pourtant je me demande : lui ou Radcliffe ont-

ils mentionné – dans l'un des articles qu'ils ont écrits depuis votre retour, ou auprès de collègues – des choses qu'un expert pourrait reconnaître comme une connaissance de première main ? Les articles n'ont pas encore paru, mais ils ont sans doute été lus, à tout le moins par les rédacteurs en chef des revues ?

2 Un des officiers du camp militaire a peut-être eu plus d'informations sur le sujet que vous ne le pensez. Mr Forthright s'était-il lié d'amitié avec l'un d'eux ? Ont-ils vu la carte ? Vous dites qu'elle portait des indications de cap très précises, je ne connais pas grand-chose dans ce domaine, mais il me semble que de tels détails feraient réfléchir une personne intelligente, surtout après votre retour à Gebel Barkal en compagnie de Nefret.

3 J'hésite à mentionner cette hypothèse, car elle me paraît encore plus idiote que les précédentes, mais je ne puis m'empêcher de repenser à ce jeune homme que Nefret a rencontré à l'école de Miss McIntosh. Un individu dont la curiosité a été éveillée pourrait chercher à la revoir dans le but de la questionner sur son passé. Comme nous le savons, il est bien difficile d'éviter tous les impairs, et une innocente enfant ne se méfie pas. Je me demande – je ne puis m'exprimer en termes plus forts –, je me demande : cette brève rencontre aurait-elle eu des suites ? Ce jeune homme aurait-il pu tenter de la renouveler, si elle ne lui avait pas encore apporté ce qu'il cherchait ? À ma demande, Nefret a un soir exécuté pour nous l'invocation à Isis. (Ne craignez rien, ma chère Amelia, j'ai fait en sorte qu'elle s'imagine que c'était simplement pour nous distraire.) Walter ne pouvait contenir son excitation. Il avait reconnu certaines phrases de la chanson, qui disait-il appartiennent à un rituel très ancien. Et certes, personne ne pourrait penser qu'elle a appris cette danse – ou qu'on l'aurait autorisée à l'exécuter – dans une mission chrétienne.

Alors je l'ai questionnée – avec tout le tact nécessaire, je vous assure – à propos du jeune homme qu'elle appelait Sir Henry. Il a d'épais cheveux noirs ondulés, avec une raie au milieu, une moustache de style cavalier, des yeux gris ou bleu clair et de longs cils. Il est de taille moyenne, avec le teint clair, un

menton plutôt pointu et un nez étroit. Cette description est trop vague pour être d'une grande utilité (d'autant que, si mon hypothèse est exacte, il devait être déguisé). Pourtant, je vous la transmets, parce qu'une nouvelle idée, des plus effrayantes, m'est venue. Si le jeune homme en question n'a pas repris contact avec Nefret, c'est peut-être parce qu'il ne se trouve plus en Angleterre. Vos récentes communications tendaient à nous rassurer, ma chère Amelia, mais je vous connais bien, et je sens un formalisme, une raideur donnant à penser que vous nous cachez quelque chose. Je ne vous presserai pas de questions. J'apprécie la tendre affection qui vous retient d'ajouter à notre inquiétude. (Je vous ferai cependant observer, ma chère sœur, que les suppositions éveillent souvent des craintes bien pires que la réalité.) La logique m'oblige également à penser que, si les enfants ont été menacés, vous et Radcliffe devez courir un danger plus grand encore. Prenez garde à vous, je vous en prie ! Modérez votre courageuse tendance à foncer tête baissée vers le danger ! Et tentez de retenir Radcliffe – mais je sais que ce n'est pas tâche facile. Rappelez-lui, comme je vous le rappelle, que pour certaines personnes votre santé et votre sécurité comptent autant que la leur. Au premier rang d'entre elles se trouve,

Votre sœur affectionnée,
Evelyn.

Les larmes me brouillèrent la vue quand je lus ces dernières lignes. Quelle bénédiction qu'une telle affection ! Et comme j'avais sous-estimé Evelyn ! Le sermon de Ramsès sur les idées préconçues ne m'était pas destiné (du moins, je ne le pensais pas) mais tout ce qu'il avait écrit sur lui-même pouvait aussi bien s'appliquer à moi. Moi qui, entre tous, aurais dû savoir. N'avais-je point vu Evelyn affronter avec calme l'épouvantable momie ? Ne l'avais-je point entendue accepter, dans l'espoir de sauver ceux qu'elle aimait, une proposition qui faisait frémir chaque nerf de son corps ? Je m'étais rendue coupable des mêmes préjugés que les hommes, aveugles et partiaux, que je condamnais.

Evelyn ne soufflait mot de ses aventures. Elle avait consacré tous ses efforts à essayer de trouver une réponse au mystère. Son analyse était brillante. L'esprit qui l'avait conçue était aussi aiguisé que le mien.

Cyrus relisait la lettre de Ramsès. Sensible à tout changement sur mon visage, il s'enquit doucement :

— Qu'y a-t-il, Amelia ? Une mauvaise nouvelle que Ramsès n'aurait pas mentionnée ? J'ai peine à croire qu'il puisse ou veuille omettre quoi que ce soit, mais…

— Vous avez raison sur ce point, Evelyn me ménage bien plus que mon fils.

Je pliai sa lettre et la mis dans ma poche. Qu'elle y reste, contre mon cœur, pour me rappeler ma chance et ma honte !

— J'espère que vous me pardonnerez de ne point partager cette lettre avec vous, Cyrus, repris-je. C'est la tendre affection qu'elle exprime qui m'a mis les larmes aux yeux.

J'étais toute prête à suivre son conseil de gagner mon lit, car la journée avait été épuisante. Pourtant, jamais la fatigue ne m'a empêchée d'accomplir mon devoir, et j'allai d'abord examiner mon patient – dont l'état ne s'était pas modifié – puis je me mis en quête de Bertha. Plus tôt je trouverais pour elle un établissement convenable, mieux cela vaudrait. Il était réellement pénible de devoir jouer les chaperons, en plus de toutes mes autres tâches.

Je ne fus guère surprise de la trouver assise près du feu mourant, en grande conversation avec Kevin. Sachant que si je faisais mystère de son identité, il n'en serait que plus déterminé à lui parler, je l'avais simplement présentée comme une autre des victimes du bandit qui avait attaqué Emerson. Je me doutais bien que Kevin chercherait à lui parler. Aucun journaliste n'aurait pu résister à cette silhouette mystérieusement voilée, à cette démarche fluide si séduisante. Et les femmes bafouées constituent toujours un bon sujet pour la presse. J'aurais pu trouver moi-même le titre de cet article ; les mots « esclave de l'amour » y figureraient certainement. Dans les pages de ce journal intime, j'avoue que j'étais prête à jeter la pauvre Bertha dans les griffes de ce loup de la presse si son histoire pouvait le détourner d'autres aspects de l'affaire.

Je n'avais toutefois aucune raison de faire le moindre effort pour satisfaire Kevin, j'interrompis donc l'entretien et envoyai Bertha se coucher.

— Vous devriez en faire autant, Kevin, nous nous levons à l'aube et la journée sera longue.

— Pas pour moi, rétorqua-t-il avec un sourire paresseux, nous autres détectives, nous avons nos propres horaires, allant et venant pour questionner celui-ci ou celui-là…

— Vous n'irez nulle part, vous resterez avec moi, pour que je puisse garder un œil sur vous.

— Enfin, ça valait la peine d'essayer, murmura-t-il. Au fait, Mrs… Miss Peabody, si vous me racontiez votre téméraire coup de main pour sauver le professeur ? Ça finira bien par se savoir, vous ne croyez pas ? ajouta-t-il avec un sourire provocant. En ce moment-même, mes confrères les plus entreprenants interrogent certains habitants de Louxor. D'après ce que j'ai entendu dire, vous n'y êtes pas allée de main morte. Ne préféreriez-vous pas que les journaux rapportent les faits réels plutôt que les inventions que quelques-uns de mes collègues…

— Oh, taisez-vous et allez vous coucher ! coupai-je.

Il s'éloigna, chantonnant quelque chanson irlandaise d'une façon calculée tout exprès pour m'ennuyer. Quand je regagnai ma propre tente, Bertha dormait déjà, ou faisait semblant. J'avais la ferme intention de lui demander de quoi elle avait parlé avec Kevin, mais pour l'instant j'avais autre chose en tête. Allongée sur mon lit, je pus enfin examiner à loisir les suggestions d'Evelyn.

J'avais moi-même envisagé ses deux premières hypothèses. La troisième m'avait échappé, je l'avoue. Et le chagrin menaça de me submerger quand je mesurai l'étendue de ma stupidité. Qu'un jeune gentleman survienne à l'école le jour même où Nefret y était attendue, qu'il insiste pour rencontrer certaines des élèves, voilà qui était fortement suspect. Comment avais-je pu ne pas m'en rendre compte sur le moment ? Des instincts maternels que je ne pensais pas posséder avaient-ils pu obscurcir mon intelligence habituellement si claire ?

Fort peu probable, décrétai-je.

L'énoncé incisif d'Evelyn me rendait clair quelque chose que j'aurais dû comprendre bien plus tôt. Aucune circonstance suspecte isolée ne pouvait pousser un ennemi à agir avec tant de violence et d'obstination ; mais une combinaison de nombreux petits faits, si. Il aurait pu, en premier lieu, avoir été alerté par le souvenir d'une conversation avec Willoughby Forth, lequel apparemment avait seriné son histoire à chaque archéologue se trouvant en Égypte. Un interrogatoire bien mené des officiers de la Sudan Expeditionary Force aurait complété ses informations. Si grande que fût ma répugnance à attribuer une responsabilité quelconque à Walter, il m'avait fallu plus d'une fois le mettre en garde, pour éviter qu'il se trahisse. Il avait plusieurs rivaux amicaux dans le domaine de la philologie ; avait-il laissé entendre à Franck Griffith, ou un autre, qu'il était sur le point de réussir une avancée miraculeuse pour déchiffrer le méroïtique ? Griffith était un homme honnête, je ne le suspectais nullement, mais il avait pu en parler à quelqu'un d'autre.

Ayant ainsi flairé une possibilité, le bandit aurait ensuite cherché à la confirmer… et quelle meilleure source que Nefret elle-même ? Elle était loin d'être aussi naïve et sans défense que le pensait Evelyn, mais les vues d'Evelyn étaient partagées – comme Nefret elle-même l'avait souligné – par la société. Il existait une multitude de façons de renouer une relation ainsi amorcée ; si tout le reste échouait, restait la bonne vieille méthode de l'« accident devant le portail ». Comme il serait surpris, le jeune gentleman blessé, de reconnaître la charmante jeune fille qu'il avait rencontrée à l'école de Miss McIntosh ! Comme il hésiterait à abuser de sa bonté ! Comme il serait reconnaissant des soins et des attentions amicales de la chère enfant !

Cela n'avait pas été nécessaire. Evelyn avait vu juste. J'avais regardé Nefret exécuter l'invocation à Isis ; en aucune façon elle n'aurait pu l'apprendre d'une famille de missionnaires, ni même dans un village indigène dirigé par une telle famille. Il fallait être très érudit pour en reconnaître l'origine – mais on pouvait en dire autant des autres indices.

Pourtant, notre ennemi mortel avait retenu sa main jusqu'à ce qu'il découvre la preuve finale. Des œuvres d'art n'ayant pu provenir que d'un endroit tel que celui décrit par Willoughby Forth. Il avait dû fouiller nos chambres au Caire et trouver les sceptres. Les attaques n'avaient commencé que plusieurs jours après notre arrivée dans la ville.

Evelyn, ma douce, ma chère Evelyn, dont j'avais si lamentablement sous-estimé l'intelligence, avait raison sur tous les points. Le bandit n'était plus en Angleterre. Il se trouvait en Égypte – dans notre propre campement. Je savais que nous avions un traître parmi nous. Et maintenant, je savais de qui il s'agissait.

*

* *

— Charlie ?

Quand Cyrus émergea de sa tente le lendemain matin, je l'attendais – pas trop près, pour ne pas le gêner en surprenant par inadvertance ses ablutions. Le sourire joyeux dont il m'avait saluée s'évanouit quand il entendit mes explications, et le nom jaillit de ses lèvres avec la force de l'incrédulité.

— C'est la première fois qu'il travaille avec vous, Cyrus, vous ne le connaissiez pas auparavant.

— Non mais… je connais son père, sa famille. Je n'engage pas des gens sans…

— Il se peut qu'il soit le vrai Charles H. Holly. Les ingénieurs et les archéologues ne sont pas plus immunisés contre la cupidité que les membres d'autres professions.

— *Il se peut qu'il soit le vrai…* Excusez-moi, Amelia, mais parfois c'est drôlement dur de suivre votre pensée. Vous ne soupçonnez tout de même pas Charlie d'être votre Maître du Crime déguisé ?

— C'est possible, mais peu probable. Je doute que Sethos ose se présenter devant moi. De près, j'aurais vite fait de pénétrer n'importe lequel de ses déguisements. Mes soupçons à l'endroit de Charlie n'ont rien à voir avec Sethos, ajoutai-je, non sans

quelque acrimonie car son air sceptique m'irritait. Il correspond à la description d'un homme qui, j'ai des raisons de le croire…

— Moui. C'est ce que vous disiez. Pourriez-vous répéter vos explications ? J'ai peur de ne pas vous avoir très bien suivie la première fois.

Je repris donc mon raisonnement, et le parachevai en lui lisant la description donnée par Evelyn.

— Mais, mais, bégaya Cyrus, cette description ne correspond pas du tout à Charlie ! Ça ressemble plutôt à René. Mais je ne crois pas que…

— C'est justement là toute l'astuce, « Sir Henry » était déguisé, de toute évidence. Il aura pris soin de changer certains aspects de son apparence en venant nous rejoindre – la couleur de ses cheveux, sa moustache –, le menton allongé et le nez étroit correspondent à ceux de Charlie, et il a approximativement le même âge.

— Sapristi, marmotta Cyrus, combien d'hommes de cet âge ont le menton allongé et le nez étroit, à votre avis ? Deux millions ? Cinq ?

— Mais un seul se trouve parmi nous, coupai-je avec impatience, et l'un d'entre nous est un espion de Sethos. Réfléchissez, non seulement on a drogué notre nourriture, mais l'embuscade qui m'a été tendue hier a forcément été organisée par quelqu'un ayant deviné que je suivrais ce chemin. Il a dû lire le message de Kevin et comprendre que j'y répondrais dès que je pourrais.

— Déduction que pourrait faire quiconque a l'honneur de vous connaître, dit Cyrus en se frottant le menton. Ma chère, je ne nie pas qu'il pourrait y avoir du vrai dans ce que vous dites, mais vous serez la première à admettre que je ne puis condamner un homme sur des indices aussi ambigus.

— Je ne vous demande pas de le passer par les armes, vous me connaissez suffisamment, j'espère, pour ne pas me juger capable de sauter à des conclusions hâtives ou d'enfreindre les principes de la justice britannique. En fait, je serais plutôt tentée de le laisser croire qu'il n'est pas soupçonné. Tôt ou tard, il se trahira, et alors nous le tiendrons ! Et peut-être aussi son

chef. C'est une excellente idée, Cyrus. Certes, il faudra le surveiller de près…

— Je pense pouvoir m'en charger, dit lentement Cyrus.

— Je suis contente que nous soyons d'accord. Maintenant, Cyrus, allez boire votre café, vous semblez un peu mou ce matin. Vous n'êtes pas vexé, au moins ?

— Pas le moins du monde. J'espère que vous prendrez votre petit déjeuner avec moi ?

— Je dois d'abord aller voir comment va Mohammed. J'avoue que je me surprends à toujours remettre cette tâche. Sa simple présence – sans parler de la vermine qui infeste sa personne – me donne la chair de poule. Et ne me suggérez pas de confier ce répugnant devoir à quelqu'un d'autre, mon cher Cyrus. Ce n'est pas mon genre. De plus, il est possible qu'il soit aujourd'hui capable de parler, et je ne laisserais à personne le soin de l'interroger.

— Cela fait bien longtemps que j'ai renoncé à vous détourner de vos projets, dit Cyrus en souriant. Votre sens du devoir est aussi remarquable que votre inépuisable énergie. Voulez-vous que je vous accompagne ?

Je l'assurai que ce n'était point nécessaire et il s'éloigna en secouant la tête. C'était devenu une habitude chez lui, depuis quelque temps.

Je m'arrêtai devant l'abri pour parler au garde. Il faisait partie de l'équipage de Cyrus, c'était un individu massif, dont la peau sombre et les traits aquilins dénotaient les origines berbères ou touaregs. Comme les hommes du désert, il portait un *keffieh,* et non un turban. Il m'assura être allé voir Mohammed à intervalles réguliers durant la nuit et n'avoir remarqué aucun changement.

Pourtant, dès que j'eus soulevé le rabat, je vis qu'il y avait eu un changement, le plus définitif de tous. Mohammed gisait dans la même position qu'à ma dernière visite, à plat sur le dos, la bouche entrouverte et les yeux mi-clos. Mais maintenant, aucun souffle ne faisait trembler les poils hérissés de sa barbe, et les bandages de ses mâchoires étaient tachés de vilaines marques brunes, dues au sang qui s'était échappé de sa bouche.

Chapitre 13

La superstition a ses bons côtés.

— Eh bien, Sitt Hakim, admettrez-vous que ce cas dépasse vos compétences ? fit une voix derrière moi.

Bien sûr, c'était Emerson. Sa voix avait cette désagréable inflexion traînante indiquant qu'il est d'humeur sarcastique. Je me retournai, en maintenant le rabat ouvert.

— Il est mort, dis-je. Comment étiez-vous au courant ?

— Inutile de posséder de grandes connaissances médicales pour comprendre qu'un homme ne peut vivre très longtemps avec un poignard dans le cœur.

Je n'avais pas encore remarqué le manche du poignard, étant bien plus secouée que je ne voulais l'admettre, surtout devant Emerson.

— Pas dans le cœur, rectifiai-je, le poignard est au centre de la poitrine. La plupart des gens commettent cette erreur. La lame a dû lui percer un poumon. Dans son état, même une blessure légère l'aurait tué.

Carrant les épaules, je me dirigeai vers Mohammed. Emerson me repoussa rudement et se pencha sur le corps. Je n'élevai aucune objection. Si repoussant qu'eût été Mohammed de son vivant, il était encore plus répugnant mort. Après quelques instants, j'entendis un vilain bruit de succion et Emerson se redressa, le poignard à la main.

— Il n'est mort que depuis quelques heures, le sang a séché, mais ni la mâchoire ni les extrémités ne présentent le moindre signe de rigidité. Le poignard ressemble à ceux que portent la plupart des hommes, il n'a aucune marque distinctive.

— Il faut fouiller cet abri ! dis-je avec fermeté. Laissez-moi passer, l'assassin a peut-être laissé des indices.

Il me saisit le bras et m'entraîna au-dehors.

— Quand on possède un chien, on n'est pas censé aboyer, fit-il. Où est votre petit détective ?

Il était assis près du feu avec les autres, buvant tranquillement son thé. La surprise – de courte durée – fut bien plus grande que l'horreur quand Emerson annonça gravement que Mohammed n'était plus. Charlie semblait aussi stupéfait que les autres, ce qui ne fit que renforcer mes soupçons. Si un espion et un traître n'apprend pas à feindre l'émotion de façon convaincante, il ne reste pas longtemps dans la profession.

Cyrus fut le seul à comprendre aussitôt la gravité du coup qui nous était porté.

— Sacré nom d'une pipe ! Ne vous adressez aucun reproche, ma chère, vous avez fait tout ce que vous pouviez. Une blessure aussi grave…

— Même les talents de la grande Sitt Hakim n'auraient pu prévaloir dans ce cas, dit Emerson. (Il jeta devant lui le poignard qu'il dissimulait jusque-là derrière son dos.) Mohammed a été assassiné – et pas par moi… L'acte a été perpétré pendant les heures d'obscurité. Avec ce poignard.

Les autres examinèrent l'arme comme s'il s'agissait d'un serpent prêt à mordre. Charlie fut le premier à parler.

— On l'a donc délibérément réduit au silence ! C'est affreux ! Cela veut dire qu'il y a un traître parmi nous !

Je devais reconnaître qu'il était parfait.

— Nous le savons bien, s'impatienta Emerson, et maintenant qu'il est trop tard, nous savons que Mohammed représentait un danger pour le traître ou son chef. Comment diable l'assassin a-t-il pu échapper à votre garde, Vandergelt ?

— Je vais vite le savoir ! grogna Cyrus.

— Mr O'Connell désire sans doute vous accompagner, fit Emerson comme Cyrus se relevait.

Kevin ne semblait guère pressé.

— Laissez-moi au moins finir de déjeuner, plaida-t-il. Si ce type est mort, il peut bien attendre quelques minutes de plus.

— Vous n'avez guère cette obstination qui caractérise la plupart de vos semblables, Mr O'Connell, je pensais que vous seriez le premier à vous précipiter pour examiner le corps, scruter son visage hideux, tâter la plaie, fouiller ses vêtements sanglants, ramper par terre à la recherche d'indices. Ce ne sont pas quelques puces, poux et mouches qui peuvent gêner un homme aux nerfs si bien trempés. Toutefois, faites attention aux scorpions.

Le visage de Kevin avait quelque peu verdi.

— Arrêtez, Emerson, fis-je, Allez, Kevin, je vous accompagne.

— Chacun à son goût, murmura Emerson en français.

Il s'assit et tendit la main vers la théière.

Comme je m'y attendais, Kevin ne me fut d'aucune aide. Après un unique regard au corps immobile de Mohammed, il se détourna en hâte et se mit à griffonner dans son carnet, tandis que je rampais sur le sol et accomplissais tout ce qu'Emerson avait prescrit. Cependant je ne tâtai pas la plaie, ce n'était pas nécessaire puisque les taches sur la lame indiquaient de façon précise la profondeur de la blessure.

Pendant que je cherchais des indices, Cyrus interrogeait le garde. J'entendis l'essentiel de leur conversation ; la voix de Cyrus était assez forte et le garde se défendait avec une vigueur croissante. Il maintenait que personne ne s'était approché durant la nuit. Oui, il aurait pu s'assoupir, nul ne l'avait relevé, et un homme ne peut se passer de sommeil indéfiniment. Mais son corps bloquait l'entrée de l'abri et il jurait qu'il se serait réveillé instantanément si quelqu'un avait tenté de passer.

— Le garde n'y est pour rien, Cyrus, lui criai-je. L'assassin n'est pas entré par là. Venez voir.

La fente dans la toile de tente m'aurait échappée si je n'avais précisément cherché quelque chose de ce genre. Elle avait été faite par une lame très tranchante, celle-là même sans doute qui avait pénétré la poitrine décharnée de Mohammed.

— L'assassin n'avait même pas besoin d'entrer, dis-je, il lui a suffi de passer le bras pour frapper. Il devait savoir exactement où était placé le lit de Mohammed. Et j'avais laissé une lampe allumée, pour que le garde puisse voir à l'intérieur. C'était une

perte de temps que de chercher des indices sous la tente. Allons voir s'il a laissé des empreintes au-dehors.

Bien entendu, il n'en avait laissé aucune.

Je congédiai Kevin, ravi de pouvoir partir, mais retins Cyrus par le bras, pour laisser Kevin prendre de l'avance.

— Maintenant, prendrez-vous les mesures que je suggérais ? soufflai-je, Charlie doit être mis hors d'état de nuire. Vous étiez prêt à le faire pour Kevin…

— Et je le suis toujours. Il n'y a pas que les archéologues qui soient accessibles à la cupidité.

Je crois avoir laissé échapper un cri.

— Vous ne voulez pas dire…

— Qui, mieux que l'homme vous l'ayant adressée, pouvait savoir que vous aviez reçu une invitation que vous ne refuseriez pas ? Depuis le début, je me disais qu'il y avait là quelque chose de bizarre. Un dur à cuire comme O'Connell se serait faufilé jusqu'à vous, plutôt que de vous demander de le rejoindre. Il vous a pratiquement forcée à l'amener ici, et maintenant, voyez ce qui arrive – dès sa première nuit parmi nous.

— Non. Sûrement pas Kevin.

Ce n'était pas la première fois que ces mots jaillissaient de mes lèvres. Kevin ne m'avait sans doute pas entendue, mais à cet instant précis il se retourna vers nous. Peut-être fut-ce l'effet de mes nerfs surmenés, l'angle ou la lumière, mais je vis sur son visage une expression rusée, furtive. Je n'avais jamais vu ce visage sous un jour aussi sinistre.

Aidée d'un Kevin parfaitement inefficace, j'interrogeai les autres dans l'espoir d'établir des alibis. Je n'espérais pas de résultats probants, et n'en obtins aucun. Tous prétendaient dormir du sommeil du juste, et niaient avoir entendu le moindre bruit insolite. Charles jura que René n'aurait pu quitter la tente sans l'éveiller, et René fit de même à propos de Charlie. Cela ne signifiait rien. Je pouvais en dire autant – et le fis – en ce qui concernait Bertha. Mais cet acte méprisable avait dû être accompli en moins de cinq minutes et, innocents ou coupables, nous étions tous assez fatigués pour dormir profondément.

Emerson m'observait avec un amusement acide qu'il ne faisait aucun effort pour dissimuler. Finalement, il dit :

— Alors, MISS Peabody, vous êtes satisfaite ? J'aurais pu vous dire que tout cela était une perte de temps. Y a-t-il quelqu'un, en dehors de moi, ayant l'intention de travailler aujourd'hui ?

Prenant cela – à juste titre – pour un ordre, René et Charles suivirent Emerson et son exemple. Le chat aussi.

J'étais d'humeur assez morose en préparant mon matériel – carnet de notes, crayons, règle graduée, gourdes d'eau, bougies et allumettes. Je me demandais si je pourrais endurer toute cette journée, si elle devait continuer comme elle avait commencé. Emerson s'était remis à m'appeler MISS Peabody. Il ne m'avait pas demandé mon aide. Au lieu de progresser vers cette compréhension croissante que j'appelais de mes vœux, nous étions plus distants que jamais.

S'il en avait fallu encore davantage pour me démoraliser, l'annonce de l'endroit où nous allions travailler aurait fait l'affaire. Cyrus avait décidé d'explorer la nouvelle tombe. Elle n'était signalée par aucun des précédents visiteurs de l'oued, de sorte qu'on pouvait bel et bien la dire inconnue, et rien n'enflamme l'imagination d'un excavateur comme l'espoir d'être le premier à pénétrer dans un tel sépulcre. De toute évidence, Emerson connaissait déjà cet endroit, comme Cyrus le fit remarquer avec amertume :

— Il en sait bien plus qu'il n'en dit sur un tas de choses, cet entêté. Il pense qu'il n'y a rien d'intéressant à trouver ici, sinon il aurait creusé lui-même depuis longtemps, mais il n'a pas la science infuse, ce fichu bonhomme, et il doit bien y avoir quelque chose là-dedans.

Je ne lui avais pas parlé de ma découverte. Le chaton de bague était toujours dans ma poche. Il me semblait le sentir peser sur mon cœur – ce qui était idiot, car il était minuscule et très léger. Si j'avais obéi aux règles que me dictait ma conscience archéologique, je l'aurais laissé au campement, bien à l'abri dans une boîte, en inscrivant sur l'étiquette le lieu et la date de sa découverte. Je ne puis expliquer ou justifier la stupide lubie qui me disait de le garder sur moi, telle une amulette pour écarter le danger.

Les anciens dieux démoniaques d'Égypte, à têtes d'animaux, avaient été bannis par le roi hérétique, mais il est plus facile

d'édicter des lois que de les faire appliquer quand l'interdit s'oppose à des désirs et besoins passionnés, profondément enracinés dans l'âme humaine. Nos précédentes fouilles avaient démontré que le menu peuple n'avait pas abandonné ses bien-aimés dieux domestiques. Sobek était un dieu crocodile dont le principal lieu de culte se trouvait à Fayoum, tout au nord. C'était la première fois qu'on en trouvait une représentation à Amarna ; néanmoins sa présence n'était pas plus surprenante que celle de Bès, le grotesque petit patron du mariage, ou de Thouéris, qui protégeait les femmes enceintes. Mais pour moi, tomber là sur une image du dieu crocodile, après avoir échappé de justesse à un péril mortel… Est-il si surprenant que la superstition luttât dans mon esprit avec la raison ?

D'abord, le serpent, et maintenant le crocodile. Le troisième sort nous menaçait-il ? Si les traditions du mythe et des légendes se vérifiaient, ce serait le plus dangereux de tous.

*

* *

Les hommes durent passer la majeure partie de la journée à dégager l'entrée de la tombe, obstruée par des rochers tombés de la falaise. Certains étaient de taille considérable, et l'éboulis, durci par les inondations répétées, avait séché en prenant la consistance du ciment. C'est moi qui fis remarquer à Cyrus qu'il fallait tamiser ces débris. L'eau pouvait avoir envahi la tombe par l'ouverture au-dessus et par d'autres encore à découvrir, comme cela était arrivé plus d'une fois, et des objets pouvaient avoir été entraînés dans l'éboulis.

Seules les bonnes manières de Cyrus et – me plaît-il de croire – son respect pour mes compétences professionnelles l'empêchèrent de protester vigoureusement contre ce travail long et fastidieux. La sagesse de mes méthodes n'apparut que tard dans la journée. Le fragment brisé que nous découvrîmes aurait certainement échappé à l'attention de chercheurs moins minutieux.

Ce n'était qu'un morceau d'albâtre (ou plus exactement, de calcite), long de cinq centimètres et apparemment sans forme

précise. Le mérite d'en reconnaître la valeur revint à Feisal – qui bien sûr avait été formé selon mes méthodes. Il me l'apporta, souriant d'avance des louanges que je lui décernerais.

— Regardez, Sitt, il y a une inscription. Vous voyez les hiéroglyphes ?

L'excitation qui envahit chaque membre de mon corps quand je déchiffrai ces quelques signes fut suffisante pour balayer, momentanément, toute autre considération. Appelant Cyrus d'un cri perçant, je lui montrai l'inscription brisée.

— « La grande épouse du roi, Neferneferuaten Néfertiti. » C'est un morceau de chaouabti, Cyrus, un chaouabti appartenant à Néfertiti !

— Un oushebti ?

Cyrus m'arracha l'objet. Je lui pardonnais son manque passager de courtoisie. Comme moi, il mesurait toute l'importance de l'inscription.

Les oushebtis, ou chaouabtis, sont des objets de nature exclusivement funéraire. Ce sont des images du défunt (ou de la défunte) qui s'animent dans l'au-delà pour le servir et travailler à sa place. Plus une personne était riche, plus elle possédait de ces statuettes. On avait découvert une foule d'oushebtis portant le nom d'Akhenaton ; Emerson en avait encore trouvé trois la veille, dans la tombe royale. Mais celui-ci était le premier que je voyais, ou dont j'entendais parler, portant le nom de la reine.

— Dieu tout-puissant, Amelia, vous avez raison ! Ce sont les jambes et une partie des pieds d'un oushebti. Il ne peut provenir de la tombe royale…

— Nous ne pouvons être sûrs de rien.

À mon grand regret, je dois dire que certains savants concoctent des histoires fantastiques à partir de preuves discutables. Je ne me suis jamais laissée aller à cette faiblesse et mon devoir était de mettre Cyrus en garde contre trop d'enthousiasme.

— Des débris du matériel funéraire d'Akhenaton, y compris des oushebtis, ont pu être jetés hors de sa tombe, poursuivis-je, et une violente inondation aurait pu les entraîner assez loin dans l'oued. Mais cet objet n'appartient pas à son équipement funéraire personnel. Le nom de Néfertiti apparaît au côté du

sien sur de nombreux objets, mais les oushebtis n'étaient fabriqués et nommés que pour la personne décédée.

Cyrus tenait l'objet aussi religieusement que s'il avait été fait d'or pur.

— Alors, il doit provenir de son équipement à elle, et c'est sa tombe que nous avons trouvée !

— Non, fis-je à regret. Si elle a bien été enterrée séparément, sa tombe doit être plus proche de celle de son mari. D'après le peu que nous ayons vu de celle-ci, elle semble minuscule et inachevée. Mais c'est quand même une découverte remarquable, Cyrus. Félicitations !

— Le mérite vous en revient, ma chère.

— Et à Feisal.

— Oh, bien sûr. (Cyrus donna une solide bourrade dans le dos de Feisal.) Vous aurez un bon bakchich, mon vieux. Et il sera encore plus gros si vous trouvez d'autres pièces comme celle-ci.

Mais quand le crépuscule nous obligea à interrompre le travail, aucune autre découverte intéressante n'avait été faite. La frustration de ses espoirs mit Cyrus de mauvaise humeur ; je dois toutefois reconnaître que sa conduite était un modèle de résignation comparée aux démonstrations auxquelles Emerson se livrait parfois.

— J'en ai assez d'essayer de me laver dans une tasse d'eau, grommelait le pauvre Cyrus tandis que nous regagnions le campement à pas lents. Si je ne trouve pas bientôt une baignoire, même les mules ne voudront plus m'approcher, alors les dames…

— La dame n'est pas en meilleure condition, répondis-je en souriant. J'avoue que de tous les inconvénients de la vie en plein air, c'est l'impossibilité de se laver correctement qui me gêne le plus. Si je ne me trompe, nous serons demain vendredi, les hommes demanderont leur jour de repos, alors je présume qu'Emerson a l'intention de retourner au fleuve.

— On ne peut être sûr de rien avec ce bouc à tête de cochon, dit Cyrus, en veine de descriptions pittoresques.

Je promis de voir ce que je pourrais faire pour convaincre Emerson. J'espère que personne ne croira que je désirais un répit dans notre labeur par manque de stoïcisme. Une dame

aime toujours à être fraîche et élégante, et une dame qui tente de conquérir le cœur d'un gentleman ne peut croire au succès quand elle a l'aspect d'une momie poussiéreuse et l'odeur d'un vieil âne. Pourtant, là n'étaient point mes raisons (du moins, je ne le crois pas) de souhaiter quitter l'Oued Royal. L'endroit commençait à m'oppresser. Les parois rocheuses semblaient se rapprocher, les ombres s'épaissir. J'avais parcouru des tunnels poussiéreux à quatre pattes, m'étais engagée dans des trous à peine assez larges pour me livrer passage, sans jamais éprouver ce sentiment de claustrophobie qui m'étreignait à présent.

Les autres étant rentrés eux aussi, je me mis en quête d'Abdullah. Lui et les autres ouvriers avaient leur propre campement, ils étaient terriblement snobs (avec quelque raison, étant les ouvriers qualifiés les plus recherchés du pays) et se refusaient toujours à frayer avec des inférieurs. J'avais emporté ma mallette médicale et, en voyant les sourires ravis qui m'accueillirent, j'eus honte de ne pas avoir pris le temps de venir palabrer avec eux, ni même de demander s'ils avaient besoin de soins.

J'eus encore plus honte quand ils me montrèrent toute une série de blessures bénignes, allant d'un doigt écrasé à un cas assez sérieux d'ophtalmie. Après avoir nettoyé les yeux de Daoud avec une solution d'acide borique, et soigné les autres plaies, je les réprimandai sévèrement de ne pas être venus me voir immédiatement.

— Demain, nous retournerons au fleuve, dis-je, mes réserves de médicaments sont au plus bas, et nous avons tous besoin de repos.

— Emerson ne voudra pas, objecta tristement Abdullah.

— Ou il viendra de son plein gré, ou nous l'emmènerons roulé dans un tapis, sur notre dos !

Les hommes sourirent et échangèrent des coups de coude. Le visage renfrogné d'Abdullah s'éclaira un peu. Mais il secoua la tête.

— Vous savez pourquoi il est venu, Sitt.

— Bien sûr. Il espérait pousser notre ennemi à l'attaquer de nouveau, afin de pouvoir le capturer. Jusqu'à présent, ce plan

brillant n'a marché qu'à moitié. Nous avons été attaqués deux fois…

— Pas nous, Sitt Hakim, vous.

— Et Mohammed. Cela fait trois. Et nous n'avons pas avancé d'un pouce.

— Emerson est très en colère, déclara Abdullah, il a pris des risques insensés aujourd'hui, encore plus que d'habitude. Une fois, il a même failli m'échapper. Heureusement, Ali l'a vu s'éloigner et l'a suivi. Il était presque au bout de l'oued quand nous l'avons rattrapé.

— Que faisait-il ?

Abdullah écarta les bras et haussa les épaules.

— Qui peut suivre les pensées du Maître des Imprécations ? Il espérait peut-être qu'ils attendaient de le trouver seul.

— Raison de plus pour le persuader de quitter cet endroit, dis-je fermement, c'est trop dangereux. Je vais le chercher.

— Je prépare le tapis, Sitt ! dit Abdullah.

Emerson n'était pas dans sa tente. Le crépuscule tombait, la nuit coulait dans l'étroite fissure comme une eau noire dans une cuvette. Trébuchant parmi les pierres, je jurais tout bas (preuve, s'il en était besoin, que le calme qui me caractérise m'avait abandonnée). Enfin, je perçus une odeur de tabac et distinguai le rougeoiement de sa pipe. Il était assis sur un rocher, à quelque distance du feu. D'abord, je pris la forme sombre à ses pieds pour un autre rocher. Mais ses contours bougèrent, comme une ombre mouvante.

— Bertha, levez-vous tout de suite, fis-je d'un ton sec, une dame ne s'accroupit pas ainsi.

— Je lui ai offert un rocher, dit Emerson d'une voix égale, alors épargnez-moi le sermon que vous vous disposez sans doute à me faire. Elle avait besoin de réconfort, comme toute femme normale en ces circonstances. Vous ne pouvez vous attendre à ce qu'un gentleman anglais comme moi repousse une femme en détresse.

— Elle n'avait qu'à venir me trouver. (Mon ton, je le crains, restait un rien critique.) Qu'y a-t-il, Bertha ?

— Comment pouvez-vous me le demander ?

Elle restait recroquevillée aux pieds d'Emerson, et j'eus l'impression qu'elle se serrait encore davantage contre lui, si c'était possible.

— Il est là, dehors ! poursuivit-elle. Je sens ses yeux sur moi. Il joue avec moi, comme un chat avec une souris. Vos gardes ne servent à rien, il va et vient à sa guise, et quand il décidera de me frapper, il le fera.

Elle se redressa, vacillante. Même dans l'obscurité je distinguai le tremblement convulsif de ses vêtements.

— Cet endroit est horrible, reprit-elle, il se referme sur nous comme une tombe gigantesque. Chaque rocher, chaque crevasse cache un ennemi. Êtes-vous faite de glace ou de pierre, pour ne pas le sentir ?

Je lui aurais donné deux bonnes gifles si j'avais pu localiser ses joues. Tendant le bras à l'aveuglette, je saisis un membre – un bras, je crois – et le secouai vigoureusement.

— Assez, Bertha, aucun de nous ne se plaît ici, mais ce n'est pas une démonstration d'hystérie malséante qui arrangera les choses.

— Malséante ? fit une voix dans le noir.

Je l'ignorai et poursuivis :

— Vous n'aurez plus qu'une nuit à souffrir. Nous partons demain.

— C'est vrai ? C'est bien vrai ?

Emerson avait dû inhaler par inadvertance une trop grande quantité de fumée. Il fut pris d'une violente quinte de toux.

— Oui, confirmai-je d'une voix forte, maintenant, allez vous… Oh, et puis faites ce que vous voulez, je m'en fiche ! Mais cessez de pleurnicher et de geindre, vous mettez tout le monde sur les nerfs.

Elle s'éloigna, se déplaçant sur le sol inégal aussi facilement que si elle pouvait voir dans le noir. Emerson avait repris le contrôle de son souffle.

— Vos propres nerfs semblent à toute épreuve, MISS Peabody. De même que votre monstrueuse confiance en vous. Ainsi donc, vous avez décidé que nous partions ?

— Des circonstances qui devraient sauter aux yeux de toute personne sensée exigent une brève période de repos et de

réorganisation. Je ne peux collationner mes croquis de la tombe royale dans ces conditions. Les hommes ont droit à leur journée de congé, j'ai utilisé presque toute ma réserve de médicaments pour Mohammed et de plus… Seigneur ! Pourquoi est-ce que je prends la peine de discuter avec vous ?

— Il n'est pas dans vos habitudes de daigner expliquer vos décisions, répondit Emerson, de cette même voix douce qui ne me disait rien de bon, je présume que vous avez persuadé Abdullah et les autres, de même que votre loyal Vandergelt ? Je ne puis vous empêcher de faire ce qu'il vous plaît, mais qu'est-ce qui m'empêche de rester, moi ?

— Abdullah et les autres, ainsi que mon loyal Vandergelt, répliquai-je vertement. Maintenant, revenez près du feu. Ne restez pas assis dans le noir, pour que quelqu'un vienne vous poignarder dans le dos.

— Je m'installerai où je veux, MISS Peabody, et aussi longtemps que je le voudrai. Bonne nuit.

*

* *

Personne ne tenta de poignarder Emerson dans le dos, à son grand dépit j'en suis sûre. Il vint bientôt nous rejoindre près du feu. Je l'attendis avant de faire mon annonce, car il n'est pas dans mes habitudes de saper son autorité en cachette. D'après mon expérience, une confrontation directe et une discussion animée finissent par faire gagner du temps.

La discussion n'eut pas lieu, et la nouvelle de notre départ ne provoqua pas la surprise ni la joie que j'attendais. Il s'avéra que tous considéraient cette décision comme allant de soi.

— Après tout, vendredi est le jour sacré des musulmans, fit remarquer Charlie, nous nous sommes dit qu'un homme éclairé comme Mr Vandergelt respecterait les droits de ses employés et que nous l'avions nous aussi bien mérité.

Il décocha un regard taquin à son employeur.

Cyrus grogna, comme l'aurait fait Emerson. Emerson ne grogna même pas.

Je me demandais ce qu'il avait en tête. Quelques instants de cogitation me donnèrent la réponse. Il avait espéré pousser notre adversaire à se découvrir. Jusque-là, cet adversaire s'était abstenu de relever le défi, comme l'aurait fait toute personne sensée. Il avait envoyé des hommes de main et des espions pour accomplir sa sale besogne, et s'il était venu lui-même, c'était sous couvert d'obscurité, mais je doutais que ce fût le cas. La base de son *modus operandi,* pour employer un terme technique, consistait à conduire son régiment depuis l'arrière. Il n'avait osé affronter Emerson face à face qu'une fois ce dernier enchaîné et réduit à merci.

L'impatience est l'un des défauts les plus criants d'Emerson, et bien que le mot « obstiné » soit trop doux pour lui, il ne refuse pas systématiquement d'adopter une conclusion quand on la lui met sous le nez. Son stratagème n'avait pas réussi, et selon toute probabilité ne réussirait pas dans l'avenir. Bien entendu, je l'avais compris depuis le début, et si Emerson avait accepté d'écouter la voix de la raison, je le lui aurais dit. Il n'avait pas voulu écouter, et la conclusion lui était maintenant imposée. Et puis, il commençait à se lasser de lutter contre des attentions qui le distrayaient de ses activités archéologiques et ne donnaient aucun résultat concret. Le moment était venu de changer de terrain.

Au moins, me dis-je, notre séjour sur le site n'aura pas été une totale perte de temps. La disparition de Mohammed était une douteuse bénédiction, car Sethos pourrait trouver autant de tueurs sans scrupules qu'il en souhaiterait. Mais nous avions fait du bon travail dans la tombe royale (surtout moi) et rassemblé quelques idées de sites prometteurs pour des excavations futures. Kevin était maîtrisé, il ne semait pas le trouble dans tout le pays. Et, que Cyrus l'admette ou non (c'était non), je savais que Charlie était l'homme à surveiller. Je me félicitais de ne pas avoir cédé à ma première impulsion de le mettre aux arrêts. Une surveillance discrète de ses faits et gestes nous mènerait peut-être à son maître.

Le plus consolant de tout – oserai-je l'avouer ? – était que nous avions survécu à deux des terribles malédictions du conte ancien. Je n'osais en souffler mot à âme qui vive, de peur d'être

raillée, mais vous verrez, Cher Lecteur, que les instincts d'une femme discernent mieux les voies mystérieuses du Destin, que ne saurait le faire la froide logique.

*

* *

Le moral des troupes était au beau fixe quand nous partîmes le lendemain matin. Nous étions à pied, car puisque nous laissions sur place les tentes et l'essentiel de notre équipement, les ânes n'étaient pas nécessaires. Le rire musical de Bertha s'élevait fréquemment, répercuté par les parois rocheuses. Son timbre plein d'espérance me rappela qu'elle était très jeune. Si aguerrie que je fusse aux difficultés des voyages dans le désert, j'attendais avec impatience de pouvoir prendre un bain et changer de vêtements. J'avais emporté avec moi trois de mes costumes de travail, tous étaient dans un état épouvantable, poussiéreux et fripés car, bien sûr, il n'avait pas été possible de les laver.

Quand nous émergeâmes de la bouche évasée de l'oued et vîmes devant nous l'étendue de la plaine, j'eus l'impression qu'on enlevait de mes épaules un invisible fardeau. De l'air, du soleil, de l'espace ! C'était un ineffable soulagement après tous ces jours de confinement. Le soleil était haut et le désert vibrait de chaleur, mais devant nous le vert frais des cultures et le scintillement de l'eau soulageaient nos yeux.

Notre chemin passait à gauche des petites collines qui fermaient le Village de l'Est. Personne ne proposa de faire une halte, bien que nous eussions déjà marché pendant deux heures. Nous étions tous pressés d'arriver. Emerson, selon son exaspérante habitude, distançait toute la troupe, le chat cramponné à son épaule et Abdullah sur les talons. Bertha et les deux jeunes gens restaient en arrière. Je suis sûre qu'il est inutile de préciser que Cyrus marchait à mes côtés, comme toujours.

Seules nos voix brisaient le silence. Peu à peu pourtant, je pris conscience d'un autre bruit, haut perché et monocorde comme une sonnerie mécanique. Le volume du son augmentait à

mesure que nous nous approchions de la crête. Devant nous, sur la gauche, je vis la petite maison que Cyrus avait fait construire. Le bruit semblait venir de là.

Emerson l'avait entendu, lui aussi. Il s'arrêta, tête penchée. Posant le chat, il se dirigea vers la maison.

Le soleil me brûlait la nuque et la tête avec la force d'un brasier, mais un frisson glacial parcourut chaque pouce de mon corps. J'avais reconnu le bruit. C'était le hurlement d'un chien.

Je me dégageai du bras de Cyrus et me mis à courir.

— Emerson, n'y allez pas ! Emerson, arrêtez-vous !

Il me jeta un coup d'œil et continua.

Emerson déteste faire étalage de ses émotions, mais il aime les animaux autant que moi. Ses efforts en faveur de créatures maltraitées et menacées n'atteignent pas l'extravagance à laquelle son fils est malheureusement enclin, mais il est souvent intervenu pour sauver des renards poursuivis par des chiens ou des chasseurs. Les cris du chien donnaient à penser qu'il souffrait. Ils attirèrent Emerson tout comme ils m'auraient attirée moi-même, si je n'avais eu des raisons de craindre un danger.

Je gardais mon souffle pour courir. Je peux, quand les circonstances l'exigent, atteindre une vitesse honorable, mais cette fois-là je crois que je battis tous mes records. Emerson atteignit la maison avant que je le rattrape. Il s'arrêta, la main sur le loquet, et me dévisagea avec curiosité.

— Cette pauvre bête s'est fait enfermer, qu'est-ce qui…

Incapable d'articuler faute de souffle, je me jetai sur lui. C'était une erreur, mais je crois qu'elle était pardonnable. Je n'avais pas remarqué que ses doigts avaient déjà soulevé le loquet.

En entendant nos voix, le chien se rua vers la porte. Elle s'ouvrit d'un coup. Emerson fut projeté contre le mur, et je tombai assez brutalement.

Les chiens errants des villages sont des créatures malingres, affamées, de race indéterminée. Ce ne sont pas des animaux de compagnie, mais des bêtes sauvages ayant de bonnes raisons de craindre et de haïr les humains. Ceux qui survivent aux

épreuves du jeune âge y parviennent parce qu'ils sont plus durs et plus sournois que les autres. Celui-ci était fou furieux.

Il aurait sauté directement à la gorge d'Emerson si je ne l'avais repoussé. Il attaqua donc le premier objet qu'il vit… mon pied. Une écume sanglante lui éclaboussait les babines. Il planta ses crocs dans ma botte, la secoua, la mordit. Je tenais toujours mon ombrelle. Je l'abattis sur la tête de l'animal. Le coup aurait assommé un chien moins déchaîné, mais celui-ci n'en devint que plus furieux.

Emerson m'arracha mon ombrelle, la souleva au-dessus de sa tête, puis frappa de toutes ses forces. J'entendis l'os craquer et enfin, un hurlement d'agonie qui pour toujours hantera mon souvenir. L'animal roula sur lui-même, battant l'air de ses pattes. Emerson le frappa de nouveau. Le bruit fut moins clair, mais tout aussi affreux.

Emerson me prit sous les bras et me tira loin du cadavre. Il était aussi blanc que le bandage de sa joue. Plus blanc, même, pour être exacte, car le bandage s'était beaucoup sali et Emerson avait refusé que je le lui change avant de partir ce matin-là. Abdullah se tenait à côté, poignard à la main. Il ne bougeait pas plus qu'une statue, et lui aussi avait pâli.

Agenouillé à mon côté, Emerson tendit le bras et saisit le poignard d'Abdullah.

— Allumez un feu, ordonna-t-il.

Abdullah le regarda un instant d'un air vide, puis hocha la tête.

Kevin avait laissé là une réserve de combustible. J'avais vaguement conscience des mouvements rapides d'Abdullah, mais je dois avouer que l'essentiel de mon attention se concentrait sur ma botte, qu'Emerson découpait au poignard. Les lacets étaient noués et poisseux de salive, et la partie qui m'entourait la cheville était déchiquetée.

— N'y touchez pas ! m'écriai-je, vous avez toujours des égratignures sur les mains et une plaie ouverte…

Je m'interrompis dans un cri de douleur irrépressible, quand Emerson saisit la botte d'une poigne de fer et me l'arracha. Cyrus apparut juste à temps pour m'entendre crier. La fureur assombrit son front, et je crois qu'il s'apprêtait à se jeter sur

Emerson lorsqu'il aperçut le cadavre du chien. Le sang se retira de son visage quand son intelligence aiguë saisit la signification du spectacle.

— Dieu du ciel, s'écria-t-il, est-ce qu'il vous a…

— C'est ce que j'essaie de déterminer, imbécile ! fit Emerson.

Il examinait mon bas sale avec l'intense concentration d'un scientifique penché sur son microscope.

— Faites-les reculer, ordonna-t-il quand les autres se précipitèrent dans un concert d'exclamations inquiètes et curieuses, et ne touchez pas le…

Le son qui s'échappa de ses lèvres n'était ni un soupir ni un grognement. C'était un juron étouffé. Je l'avais vue aussi. Une si petite écorchure, d'à peine un pouce de long, mais elle pouvait signifier ma mort.

Soigneusement, Emerson ôta mon bas et pris mon pied nu dans sa main.

Il n'est guère convenable de s'enorgueillir de son apparence, et Dieu sait si j'ai peu de raisons de le faire, mais dans l'intimité de ces pages je confesserai que j'ai toujours trouvé mes pieds assez bien tournés. Petits, étroits, très cambrés, ils avaient trouvé grâce aux yeux d'Emerson soi-même. Maintenant il considérait fixement non le pied lui-même, mais cette fine estafilade sur ma cheville. La peau était à peine déchirée et ne saignait presque pas.

Durant un moment, personne ne parla. Puis Abdullah déclara :

— Le feu est assez chaud, Maître des Imprécations.

Il tendit la main, j'eus l'impression qu'elle tremblait un peu. Emerson lui donna le poignard. Si Ramsès s'était trouvé là, il eût déjà été en train de bavarder. Kevin était presque aussi pernicieusement loquace que mon fils, de sorte que je ne fus pas surprise quand, le premier, il brisa le silence. Ses taches de rousseur apparaissaient sombres sur son visage très pâle.

— Ce n'est qu'une toute petite écorchure, peut-être que le chien n'était pas enragé, peut-être que…

— Si personne ne fait taire cette fichue pie jacasse irlandaise, je l'assomme ! grogna Emerson.

— Nous ne pouvons nous permettre de courir ce risque, Kevin, expliquai-je, je vais m'asseoir maintenant…

— Restez allongée, dit Emerson, de la même voix lointaine, Vandergelt, rendez-vous utile. Mettez votre sac à dos sous sa tête et voyez si vous trouvez la bouteille de brandy.

— J'ai toujours une flasque de brandy sur moi, fis-je en fourrageant dans l'attirail pendu à ma ceinture, à titre purement médical, bien sûr, et il y a de l'eau dans cette gourde.

Emerson me prit la flasque de brandy et arracha le bouchon. Je bus comme une pocharde endurcie, car le martyre inutile n'entre pas dans mes aspirations. J'espérais seulement que je pourrais boire assez de l'affreux breuvage pour m'enivrer et perdre conscience, mais je savais que si je buvais trop vite je n'arriverais qu'à me rendre malade.

Mieux valait être ivre et malade ou me tordre de douleur que mourir. La rage est mortelle à coup sûr, et il est difficile d'imaginer mort plus désagréable.

Quand Abdullah revint, la tête me tournait déjà et j'étais heureuse de pouvoir m'appuyer contre le support que Cyrus m'avait installé. Il était agenouillé auprès de moi, le visage figé dans une expression d'affectueuse angoisse, et tenait ma main dans la sienne. La lame du poignard, au feu, avait viré au rouge cerise. Abdullah avait entouré le manche d'un linge. Emerson s'en saisit.

La sensation fut assez déplaisante. Curieusement, ce sont le sifflement et l'odeur écœurante de viande brûlée qui me contrarièrent le plus. Quelqu'un hurla. Moi, très probablement.

Quand je repris conscience, je sentis des bras autour de moi. Ce n'étaient pas ceux d'Emerson ; clignant des yeux pour m'éclaircir la vue, je le vis debout, tout près, qui me tournait le dos.

— C'est fini, très chère Amelia, dit Cyrus en me serrant plus fort, c'est fini et vous ne risquez plus rien, grâce à Dieu.

— Parfait, fis-je.

Puis, je m'évanouis de nouveau.

Quand je revins à moi, je n'eus pas besoin de regarder pour savoir qui me portait dans ses bras. J'avais dû rester inconsciente assez longtemps, car lorsque j'ouvris les yeux je vis

des feuilles de palmier au-dessus de ma tête. Un poulet caqueta et battit des ailes. Emerson avait dû le repousser du pied. Ce n'était pas son habitude, d'ordinaire il les enjambait.

— Réveillée ? s'enquit-il en me voyant remuer faiblement, permettez-moi d'être le premier à vous féliciter de votre conduite séante.

Je tournai la tête et le regardai. La sueur avait coulé et séché sur ses joues, traçant des sillons dans la poussière qui les barbouillait.

— Vous pouvez me poser maintenant, fis-je, je vais marcher.

— Ne soyez pas stupide, Peabody, répondit-il d'une voix irritée.

— Laissez-moi la prendre, pria Cyrus, toujours près de moi.

— Inutile, nous y sommes presque.

— Comment vous sentez-vous, ma chère ? s'enquit Cyrus.

— Assez bien, mais un peu bizarre. J'ai l'impression que ma tête est séparée du reste de mon corps. Veillez, Cyrus, à ne pas la laisser s'envoler. C'est si pratique pour poser son chapeau.

— Elle délire, diagnostiqua Cyrus, inquiet.

— Elle est complètement soûle, dit Emerson, c'est une drôle de sensation, n'est-ce pas Peabody ?

— En effet, je ne m'y attendais pas.

Je m'apprêtais à continuer de décrire mes sensations, quand j'entendis un bruit de pas précipités et une voix qui criait :

— Emerson, ô Maître des Imprécations ! Attendez-moi. Tout va bien. Le chien n'avait pas la rage. Elle est sauve, elle ne va pas mourir !

Les bras d'Emerson me serrèrent comme un étau, puis se détendirent. Il se retourna et je vis Abdullah qui courait vers nous en agitant les bras. Il souriait d'une oreille à l'autre et de temps en temps, il faisait un petit bond absurde, comme un enfant.

Nous avions atteint le centre du village. La procession qui nous suivait depuis les champs – hommes, femmes, enfants, poulets et chèvres – fit cercle autour de nous. La vie dans ces villages est très morne. Le moindre incident rassemble une foule.

— Alors ? fit Emerson calmement quand son contremaître arriva, tout pantelant.

— On lui avait coincé un bâton entre les mâchoires pour lui tenir la gueule ouverte, haleta Abdullah, les échardes ont pénétré profondément quand le bâton a fini par casser. Et ceci, ajouta-t-il en montrant un bout de corde sale et déchiquetée, raidie de sang, était enroulé très serré autour de ses…

— C'est bon, coupa Emerson en me regardant.

— C'est affreux, m'exclamai-je, la pauvre bête ! Si je tenais le misérable, je le… Oh mon Dieu, oh mon Dieu, soudain je ne me sens pas bien du tout… Ce doit être la colère… Emerson, vous feriez mieux de me reposer immédiatement.

*

* *

Je me sentis mieux ensuite, mais découvris à mon grand dam que je ne pouvais me tenir debout. Ce n'était pas mon pied qui m'en empêchait, bien qu'il me fît un mal de tous les diables, mais mes genoux qui ne cessaient de se plier à des angles bizarres. Je n'aurais jamais cru que l'anatomie du genou permît une telle flexibilité.

— L'expérience est moins agréable que vous ne pensiez, n'est-ce pas ? me dit Emerson, et le pire reste à venir. Si vous trouvez que votre tête vous fait mal maintenant, attendez de voir ce que ce sera demain matin.

Il était si beau, avec ses yeux bleus brillant de malice, ses cheveux mouillés qui ondulaient au-dessus de son front et sa forte stature revêtue de vêtements froissés, mais propres, que je ne pus m'offusquer de son amusement. Quelqu'un avait remplacé le pansement sale ; Bertha, supposai-je. Elle m'avait soigné avec l'efficacité et la délicatesse d'une infirmière expérimentée, m'aidant à me défaire de mes vêtements crasseux – car mes mains ne semblaient pas fonctionner mieux que mes genoux – et procédant aux autres nécessités de ma toilette. Cyrus m'avait portée jusqu'au salon, où nous nous trouvions maintenant tous rassemblés, restaurant notre intérieur après avoir rafraîchi notre extérieur. Notre groupe

était certainement plus présentable que la bande d'individus fourbus, sales et hébétés qui étaient montés d'un pas mal assuré sur le bateau.

Lissant mes jupes, je me laissai aller contre le dossier du canapé et permis à Cyrus de surélever mon pied sur un tabouret.

— Riez donc, Emerson, fis-je, je me sens en pleine forme. J'avoue que je suis bien soulagée de savoir que je n'ai pas attrapé la rage. Quand je pense au courage d'Abdullah, examiner cette pauvre bête, au risque de s'infecter lui-même !

— Il est bien dommage qu'il n'y ait pas pensé plus tôt, remarqua Cyrus d'un ton critique, il aurait pu vous épargner cette torture.

— C'est moi qui ai eu l'idée d'examiner le chien, intervint Emerson, trouver rapidement un chien enragé au stade requis n'est pas si facile qu'on pourrait le croire, et peu d'hommes, quel que soit leur courage, se risqueraient à en attraper un. Pourtant, l'idée ne m'est pas venue immédiatement, et la cautérisation ne pouvait être retardée. Chaque seconde compte avec ce genre de blessures. Une fois que le mal s'introduit dans le flux sanguin… Bon, n'y pensons plus ! Le chien a été volontairement torturé et enfermé dans la maison pour attendre notre arrivée. Qui savait que nous prendrions ce chemin ?

— Tout le monde, à mon avis, dit Charlie, c'est le jour de repos, nous pensions…

— En effet, renchéris-je, cette piste ne nous mènera nulle part. Le misérable a dû penser que cela valait la peine d'essayer. Tout ce qu'il avait à y perdre, c'était ce pauvre chien ! Heureusement que nous sommes arrivés assez vite ! Au moins, il ne souffre plus maintenant.

— C'est bien dans votre caractère de penser au chien, murmura Cyrus en me prenant la main.

— Humpf, fit Emerson, vous feriez mieux de penser à ce qui serait arrivé si Abdullah n'avait pas examiné le chien.

— Nous aurions enduré des jours, des semaines d'incertitude, dit sobrement Kevin, même la cautérisation ne garantit pas…

— Non, non, coupa Emerson avec impatience, votre souffrance morale n'intéresse pas notre attaquant, O'Connell. Qu'espérait-il y gagner ?

— Le plaisir de vous imaginer en train de vous croire dans les affres de la rage, suggérai-je, toux paroxystique, convulsions, dépression extrême, excitabilité…

Emerson me jeta un regard très « vieille Angleterre ».

— Vous ne valez pas mieux qu'O'Connell. C'est vous que le chien a attaquée, pas moi.

— Mais c'est vous qui étiez visé, insistai-je, vous marchez toujours en tête, vous auriez été le premier à entendre les hurlements de cette pauvre bête, et tous ceux qui connaissent votre caractère savent comment vous réagissez immanquablement à ce genre de…

— Tout comme vous. (Les yeux d'Emerson étaient fixés sur mon visage.) Vous couriez comme le diable en personne, Peabody, comment pouviez-vous savoir que le chien constituait une menace ?

J'avais espéré qu'il ne se poserait pas cette question.

— Ne soyez pas ridicule, fis-je d'un ton irrité assez convaincant, je ne m'inquiétais pas du chien, je craignais qu'on l'ait utilisé pour vous attirer dans un piège quelconque, c'est tout. Vous foncez toujours tête baissée là où les anges eux-mêmes n'osent…

— Contrairement à vous ? coupa Emerson. Je suppose que vous avez trébuché et m'êtes tombée dessus par accident ?

— Parfaitement, fis-je de mon ton le plus digne.

— Humpf. Bon. Peu importe lequel d'entre nous était la victime désignée. Qu'aurions-nous fait, si nous avions pensé que le chien avait la rage ?

— J'aurais affrété un train pour l'emmener au Caire, dit Cyrus en serrant plus fort ma main, là-bas, ils doivent avoir le vaccin de Pasteur.

— Très bien, Vandergelt, dit Emerson, et quelque part en route, un groupe de braves étrangers vous auraient soulagé de votre fardeau. Sauf si… Crénom ! (Il sauta sur ses pieds, les yeux exorbités.) Quel imbécile je fais !

Et sans un mot de plus il sortit de la pièce en trombe, laissant la porte se balancer violemment sur ses gonds.

— Oh, crénom ! répétai-je, avec tout autant de véhémence, courez-lui après, Cyrus ! Fichues jupes, fichu pied, et fichus genoux… Dépêchez-vous, vous dis-je !

Quand je parle sur ce ton, on me désobéit rarement (sauf Ramsès). Cyrus me jeta un regard stupéfait mais suivit Emerson. Charles dévisagea René, René dévisagea Charles. Charles haussa les épaules. Comme un seul homme, ils se levèrent et sortirent.

Kevin, hésitant, restait sur le seuil, un pied dedans et un pied dehors.

— Où est-ce qu'il va ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais à priori, quelque part où il ne devrait pas aller – en tout cas pas seul et sans protection. Revenez vous asseoir, Kevin, vous ne les rattraperez pas maintenant. Si telle était votre intention.

Kevin prit un air peiné. Avant qu'il puisse proclamer son courage et son zèle, Bertha courut vers lui et lui saisit le bras.

— N'y allez pas ! Restez et protégez-nous ! C'est peut-être une ruse…

— D'Emerson ? m'enquis-je ironiquement, il fait grand jour et l'essentiel de l'équipage est encore à bord. Asseyez-vous, Bertha, et cessez de geindre.

Sa mâle vanité apaisée par cette supplique d'une femme sans défense, Kevin entoura de son bras la forme frêle et tremblante, pour la conduire jusqu'à un canapé. Alors elle arracha le voile de son visage, comme s'il la brûlait.

— Il est arrivé avant vous, fit-elle. Comment se fait-il que le chien vous ait attaquée vous ?

— Je lui barrais la route, répondis-je.

— Par hasard ? Je n'y crois pas. J'ai vu comme vous couriez vite. Que vous devez l'aimer !

— N'importe qui en aurait fait autant, rétorquai-je d'un ton bref, n'ayant pas pour habitude de discuter de mes sentiments avec de jeunes inconnues.

— Pas moi, déclara franchement Kevin. En tout cas, pas si j'avais eu le temps de réfléchir. (Il soupira profondément et

tapota la main de Bertha.) Eh oui, mais il y a ce satané code moral britannique, qu'on nous enfonce dans le crâne dès notre plus jeune âge. C'est dans notre nature. J'ai beau essayer de me contrôler, il m'arrive de me conduire en gentleman au lieu de me préoccuper d'abord de ma précieuse carcasse.

— Pas souvent, murmurai-je.

Bertha tremblait violemment. Kevin s'assit à côté d'elle et se mit à lui susurrer des paroles de réconfort avec un accent des plus vulgaires. Je ne leur prêtais plus aucune attention. Je contemplais d'un œil fixe les larges fenêtres du salon, par où j'avais vu Emerson foncer à toutes jambes vers le village, nu tête, sans veste, les cheveux voletant dans la brise. Les autres le suivaient, mais je ne leur prêtais aucune attention non plus, pas même en pensée.

Bien avant que j'eusse osé l'espérer, ils revinrent. J'en aurais hurlé de soulagement. Cyrus avait dû l'arrêter et le convaincre de se montrer raisonnable – ou, plus probablement, Emerson avait réfléchi. En règle générale, il était totalement imperméable à la persuasion, si raisonnable fût-elle.

Lui et Cyrus marchaient côte à côte, les deux jeunes gens les suivaient à distance respectueuse. Il était bien agréable de les voir en si bonne intelligence. Ils semblaient discuter sérieusement, et j'aurais donné beaucoup pour entendre ce qu'ils se disaient. Cela ne fait rien, pensai-je, j'interrogerai Cyrus plus tard.

Chapitre 14

Les hommes trouvent toujours quelque excuse valorisante pour se laisser aller à leurs petits péchés.

Le serpent, le crocodile et le chien. Nous les avions tous les trois affrontés, et vaincus ! La dernière de ces trois menaces était la plus subtile et la plus dangereuse de toutes : si Emerson n'avait pas pensé à examiner le cadavre du chien, j'aurais pu tomber entre les mains de notre ennemi juré. Je ne pouvais lui reprocher de ne pas y avoir songé plus tôt. L'idée, malgré son irréfutable logique, ne m'était pas venue non plus. J'avais d'autres préoccupations à ce moment-là. Seuls ceux qui l'ont vu de leurs yeux peuvent comprendre l'horreur qui emplit l'âme à la simple idée de cet épouvantable mal. La cautérisation est le traitement le plus efficace, mais elle ne réussit pas à tous les coups.

Emerson lui-même était un brin perturbé. Je me rappelais son visage figé, livide quand il se penchait sur moi, la crispation de ses lèvres quand il se préparait à appliquer la lame d'acier chauffée au rouge sur ma peau. Mais ces mains fermes n'avaient pas tremblé, ces yeux bleus attentifs étaient restés secs.

Bien sûr, on peut s'attendre à un tel courage de la part d'un homme de sa trempe, mais je ne lui en aurais point voulu s'il avait essuyé quelques larmes viriles.

Les yeux qui me fixaient en cet instant n'étaient pas bleu saphir, mais gris acier. C'étaient les miens, reflétés dans le miroir de ma coiffeuse. Nous avions gagné nos chambres après le déjeuner. Les autres dormaient ; j'étais censée en faire autant.

Cyrus m'avait déposée sur mon lit en me souhaitant un doux repos. Emerson, en passant devant ma porte, m'avait crié :

— Essayez de dormir, MISS Peabody, c'est le meilleur remède que je connaisse.

Comment aurais-je pu dormir ? Mon cerveau bouillonnait de confusion. J'avais réussi à gagner ma coiffeuse, à cloche pied, non pour pouvoir contempler mon visage, mais parce que je pense mieux en position verticale.

J'avais profité de ce que Cyrus m'emmenait dans ma cabine pour le questionner sur la conversation que j'avais surprise par la fenêtre.

— J'essayais simplement de le raisonner, ma chère, il voulait retourner dans le désert quand nous l'avons rejoint, il paraît qu'il voulait examiner de plus près le cadavre du chien. Ne vous inquiétez pas, il s'est ravisé.

Mais j'éprouvais quelque doute. Jamais je n'avais réussi à raisonner Emerson aussi facilement.

Mes pensées étaient encore alimentées par le contenu des lettres que j'avais trouvées dans ma cabine. Le messager de Cyrus, informé de notre retour, les y avait déposées. Remettant à plus tard le bonheur de lire la dernière épître de Ramsès, j'avais commencé par les autres, n'ayant aucune raison de supposer que la prose de mon fils m'apaiserait l'esprit.

Une brève note d'Howard Carter, à Louxor, m'informait que la ville grouillait de journalistes qui le pourchassaient, ainsi que nos autres amis, pour obtenir des interviews. « J'étais dans la salle hypostyle de Karnak hier, écrivait-il, quand une tête a jailli de derrière une colonne et une voix a crié : « Est-il vrai que Mrs Emerson a brisé deux de ses ombrelles durant le sauvetage de son époux ? » J'ai hurlé que non, évidemment, mais préparez-vous, Mrs Emerson, aux pires excès de l'affabulation journalistique. Toutefois, je suppose que vous y êtes habituée. »

Des messages de quelques amis au Caire rapportaient également des assauts exaspérants et des rumeurs encore plus insultantes. La lettre du secrétaire particulier de Sir Evelyn Baring – à laquelle il avait ajouté de sa main une note aimable (et visiblement perplexe) – offrait plus de réconfort. Il avait été impossible de localiser en si peu de temps tous les individus

mentionnés, mais les enquêtes suivaient leur cours, et en étudiant les annotations portées sur la liste, je commençai à me demander si, après tout, ma théorie n'était pas fausse. Ceux de nos anciens ennemis qui avaient été incarcérés se trouvaient toujours dans leur prison. On avait trouvé Ahmed le Pou flottant dans la Tamise quelques mois auparavant. Je n'en fus guère surprise : un homme qui consomme et vend de l'opium n'a pas une espérance de vie bien longue. Restaient… (je comptai) six personnes. Rien ne nous garantissait qu'elles n'étaient pas toutes les six à nos trousses, mais cette réduction du nombre, illogiquement, me donna du courage ; Je ne pouvais plus reculer. En soupirant, j'ouvris la lettre de Ramsès.

Très chers Maman et Papa, je suis parvenu à la conclusion que mes talents se situent dans le domaine intellectuel plutôt que dans les prouesses physiques, pour l'instant du moins. J'arrive à me consoler quelque peu en me disant que mes capacités physiques vont croître dans une certaine mesure, de par le processus naturel du temps – c'est-à-dire, pour employer des termes plus familiers, à mesure que je grandirai. Je n'ose espérer atteindre un jour au degré de force et de férocité qui caractérise Papa, mais pourtant, les quelques talents naturels que je possède peuvent être développés par des exercices constants et la pratique de disciplines particulières. J'ai déjà commencé ce régime et entends bien continuer.

Un frisson glacé me parcourut. Je ne pouvais me bercer d'illusions quant au genre de disciplines qu'envisageait Ramsès. La plupart d'entre elles comportaient le lancement de projectiles pointus ou explosifs. Il est sans doute heureux que je n'eusse pas de brandy dans ma cabine et que mon pied fût trop douloureux pour me permettre d'aller jusqu'au salon. À l'instar de Cyrus, je commençais à comprendre comment on peut sombrer dans l'alcoolisme.

Je me forçai à reprendre ma lecture, en me demandant quand Ramsès se déciderait à en venir aux faits.

Je dois avouer, puisque la franchise est une vertu que Maman a toujours essayé de m'inculquer (quoique dans certains cas, j'aie bien l'impression qu'elle cause plus de mal que de bien) que je ne suis pas le seul instigateur du plan qui, je l'espère, résoudra nos difficultés présentes. L'inspiration est venue d'une source inattendue. Plusieurs sources inattendues se sont présentées au cours des dernières semaines, et j'espère m'être guéri de mes préjugés en ce domaine, bien que, comme je l'ai dit, j'attende avec impatience l'occasion de discuter avec vous de ce sujet passionnant.

Mais permettez-moi de rapporter les faits dans l'ordre, ce que Maman approuverait.

Grâce à la douce intervention de Tante Evelyn en ma faveur, je ne fus confiné dans ma chambre que vingt-quatre heures. Une fois libéré, je me trouvai quelque peu désemparé. Les garçons, comme vous le savez, sont à l'école. Nefret lisait Raison et Sentiments, *de Jane Austen, et paraissait fort absorbée par ce roman que je trouve pour ma part assez stupide. Les dames de ma connaissance ne ressemblent pas du tout à celles qui sont décrites dans ce livre. La petite Amelia me proposa gentiment une partie de jeu de l'oie, mais je n'étais pas d'humeur à me livrer à des jeux puérils. (Ne craignez rien, Maman, je fus très poli, je ne voudrais pour rien au monde blesser la chère petite.)*

En temps normal, je serais allé à la bibliothèque poursuivre mon étude de la grammaire égyptienne, mais la voix de la sagesse me conseillait de garder quelque temps mes distances avec Oncle Walter. Je me dirigeai donc vers le boudoir de Tante Evelyn, dans l'intention d'en apprendre davantage (avec le plus grand tact, il va sans dire) sur les raisons qui l'avaient poussée à acquérir une grande ombrelle noire.

Elle ne s'y trouvait point, mais Rose était là, qui faisait le ménage. J'offris de l'aider à épousseter, mais elle refusa tout net. Par contre, elle ne vit aucune objection à converser.

Les événements passionnants survenus deux nuits plus tôt étaient bien sûr très présents dans nos esprits. Je lui avais déjà raconté toute l'histoire, mais elle demanda à l'entendre de nouveau. J'acceptai de bonne grâce. (Elle non plus ne savait

pas pourquoi Tante Evelyn avait acheté cette ombrelle, et elle refusa d'en discuter.) Ce dont elle voulait parler, c'était de la mauvaise conduite d'Ellis. Elle n'apprécie guère Ellis, comme je crois vous l'avoir dit. Ellis est bien plus jeune que Rose. Elle est aussi bien plus mince, et elle a de beaux cheveux blonds. J'ignore quel rôle peuvent jouer ces éléments dans l'attitude de Rose envers Ellis. Je ne les mentionne que dans un souci de précision.

« Ça ne m'étonne pas d'elle, fit-elle en reniflant, je le lui avais bien dit, à Mrs Evelyn, qu'elle ne ferait pas l'affaire. Je les connais, les filles dans son genre. »

« Quel genre ? » demandai-je.

Avant qu'elle puisse répondre, à supposer qu'elle en ait eu l'intention, Tante Evelyn entra. Elle m'invita à venir m'asseoir près d'elle sur le divan (ce que je fis avec plaisir) et prit son ouvrage. Cela me faisait un drôle d'effet de la voir là, paisible et composée comme une grande dame sur un tableau, avec sa broderie, tout en me rappelant la sauvage vierge guerrière de l'autre nuit.

« Ne vous gênez pas pour moi, dit-elle de sa voix douce, je sais que vous aimez bavarder, tous les deux. Faites comme si je n'étais pas là. »

« Nous parlions d'Ellis, expliquai-je, Rose connaît les filles dans son genre. J'essayais de comprendre de quel genre il s'agit. »

Rose devint toute rouge et se mit à frotter vigoureusement la desserte.

« Rose, Rose, la gronda gentiment Tante Evelyn, vous devriez vous montrer plus charitable. »

Je ne sais comment Rose trouva le courage de protester. D'ordinaire elle se contente de marmonner « Oui, Madame » et de maltraiter le mobilier. Je ne puis attribuer son soudain accès de franchise qu'à l'une de ces prémonitions que Maman et moi, et d'autres apparemment, éprouvent de temps en temps.

Elle était toujours très rouge, mais elle parla sans détours.

« Excusez-moi, Miss Evelyn, mais je crois que vous devez savoir. Elle est toujours en train d'espionner et de se faufiler

partout. L'autre jour, je l'ai vue qui sortait de la chambre de Maître Ramsès. Vous savez bien qu'elle n'a rien à y faire, Madame, la chambre de Maître Ramsès, c'est mon travail. Et que faisait-elle dehors en pleine nuit, je vous le demande ! »

Ce fut très étrange, chers Maman et Papa, comme l'évidence nous frappa tous trois au même instant. Nous nous dévisagions, éberlués de cette incroyable conclusion. Sauf qu'elle n'avait rien d'incroyable. Tante Evelyn fut la première à parler.

« La chambre de Maître Ramsès, dites-vous ? Que pouvait-elle bien y faire ? »

Je me frappai le front (certaines personnes le font dans les livres, mais je crois que personne ne le fait dans la réalité, en tout cas pas plus d'une fois.)

« Nous avons une petite idée, non ? Depuis combien de temps Ellis est-elle chez vous, Tante Evelyn ? »

La discussion qui s'ensuivit fut fort animée, et nous en tirâmes une conclusion unanime. J'étais bien penaud d'avoir négligé une suspecte aussi évidente, mais c'est moi qui échafaudai le plan.

« Il nous faut la laisser découvrir ce qu'elle cherche, m'écriai-je. Une fois qu'elle l'aura trouvé, nous la laisserons partir avec, sans qu'elle se doute que nous l'avons démasquée. »

Tante Evelyn et Rose approuvèrent le plan avec un enthousiasme si flatteur que j'en fus tout gêné. Leur certitude que j'étais capable de produire un faux convaincant du document en question était encore plus flatteuse, car comme vous le savez, chers Maman et Papa, l'original est dans le… [ces trois derniers mots avaient été barrés] *est ailleurs.*

Je me mis immédiatement au travail (la contrefaçon est un passe-temps fascinant, je l'ai ajouté à ma liste de talents à cultiver). Estimant que la vraisemblance était essentielle, je me servis d'une feuille d'un des carnets de notes de Papa. (Celui des fouilles de Dachour, que j'avais emporté dans le but d'étudier sa reconstitution du temple de la pyramide. Il y a plusieurs points dont j'aimerais discuter avec lui un jour prochain.) Mais reprenons : il me fallait vieillir le papier, naturellement. Après quelques essais, j'adoptai la solution suivante : le passer au

four après en avoir déchiré les bords et l'avoir aspergé d'eau. Ensuite, je traçai les contours de la carte, que j'avais de bonnes raisons de me rappeler, sur une autre page du carnet, et recommençai. Le résultat fut des plus satisfaisants. Inutile de vous dire, mes chers parents, que les indications de cap que j'y inscrivis n'étaient pas ceux qui figuraient sur l'original. J'apportai aussi quelques modifications supplémentaires.

La question suivante était : où dissimuler le document. La bibliothèque nous parut l'endroit le plus plausible, mais nous nous accordâmes sur la nécessité d'attirer l'attention d'Ellis touchant l'emplacement exact du document.

Sans la collaboration enthousiaste de Rose et son remarquable talent de comédienne, le plan n'aurait jamais réussi. La bibliothèque fait partie, paraît-il, de ces endroits où Ellis n'a aucune raison d'aller. (Je suppose que vous saviez cela, Maman, mais moi je l'ignorais, et je trouve des plus intéressants ce cloisonnement des tâches et du statut social qui en découle.) C'est Mary Ann, la bonne, qui a la charge de cette pièce. Il nous fallut donc nous débarrasser d'elle, car son caractère ne se plie point à la tromperie, et aussi parce que nous estimions que moins nous serions nombreux dans le secret, mieux cela vaudrait.

J'eus le temps, avant de tourner la page, d'espérer qu'on ne s'était pas débarrassé trop brutalement de la pauvre Mary Ann. C'était une femme aux cheveux gris, très douce, qui de sa vie n'avait jamais fait de mal à personne.

L'incident du lion avait mis en lambeaux, selon sa propre expression, ses nerfs déjà bien usés. Il ne fut donc pas très difficile de la persuader de prendre quelques jours de congé. (Mary Ann n'est jamais difficile à persuader.) Dès qu'elle fut partie pour la gare, Rose tomba dans l'escalier et se foula la cheville. (En fait, sa cheville n'a rien, chers Maman et Papa, mais elle a joué son rôle de façon tout à fait convaincante.) Il ne restait qu'à demander à Ellis de remplir certaines des fonctions revenant normalement à Mary Ann ou Rose.

Elle accepta de faire le ménage dans la bibliothèque avec une bonne grâce qui nous fournit l'ultime preuve de sa duplicité. Selon Rose et Tante Evelyn, une femme de chambre digne de ce nom donnerait ses huit jours plutôt que de s'abaisser à une tâche aussi dégradante. (Fascinant, n'est-ce pas ? J'ignorais que des attitudes si peu démocratiques avaient cours dans le monde des domestiques.)

Deux détails restaient à régler : faire sortir Oncle Walter de la bibliothèque pendant qu'Ellis la fouillerait, et donner à celle-ci un indice évident de l'endroit où chercher. Tante Evelyn se fit fort d'aplanir la première difficulté. (Ils furent absents tout l'après-midi, je me demande bien ce qu'ils ont fait.) Je me chargeai du deuxième problème. Ma prestation n'aurait sans doute pas convaincu Maman, mais Ellis n'est pas très intelligente. Je la laissai me surprendre en train de lire les papiers qu'Oncle Walter conservait dans un tiroir de son bureau fermant à clef. Mon sursaut coupable en l'apercevant, mon empressement à remettre les papiers dans le tiroir, ajoutèrent de la vraisemblance à ma petite comédie. Dans ma hâte de quitter la pièce, bien sûr, j'oubliai de refermer à clef le tiroir du bureau.

J'ai l'immense plaisir de vous apprendre, Maman et Papa, que notre stratagème a réussi. Ellis a disparu avec armes et bagages, et le faux document aussi.

Maintenant, chers Maman et Papa, la cerise sur le gâteau. (La modestie m'empêche de vous dire de qui est venue cette idée.) Dès que nous eûmes arrêté notre plan, nous fîmes usage de cet appareil fort commode qu'est le téléphone, pour contacter l'inspecteur Cuff et lui expliquer la situation. Il feignit de n'être pas surpris. En fait, il prétendit avoir toujours soupçonné Ellis, et qu'un des buts de son départ pour Londres était de vérifier ses antécédents. Il nous assura qu'Ellis serait suivie dès qu'elle quitterait la maison.

Nous n'espérons pas de rapport de l'inspecteur avant plusieurs jours, mais je poste cette lettre immédiatement pour qu'elle vous parvienne aussi vite que possible. Car je suis certain que dès que le document sera en leur possession, les

individus qui se sont comportés de façon si déplaisante cesseront de nous poursuivre de leur assiduité.

Votre fils dévoué, Ramsès.

P.S. Je continue de penser que ma place est à vos côtés car, mes chers parents, vous semblez attirer les individus dangereux. Je possède maintenant sept livres et sept shillings.

Il me fallut un moment pour me remettre totalement de cette remarquable épître. Mon état de faiblesse avait probablement sa part dans la confusion qui me saisit, bien que le contenu de cette lettre eût de quoi jeter le trouble dans n'importe quel esprit. Ce que dirait Emerson en découvrant que ses précieuses notes de fouilles avaient été vandalisées pour fabriquer de faux documents, je n'osais l'imaginer. Où Ramsès avait-il appris à crocheter les serrures ? (Un autre de ses « talents utiles, » supposai-je.) Je frissonnais rien que d'y penser (Gargery, l'inspecteur Cuff, Rose ? ?). Quant au pauvre Walter, ses nerfs étaient sans doute aussi usés que ceux de la pauvre et très éprouvée Mary Ann, bien qu'il fût agréable d'apprendre que lui et Evelyn étaient en aussi bons termes.

J'écartai ces considérations pour examiner la principale information fournie par Ramsès. Imaginer Rose, Evelyn et Ramsès en train de conspirer pour confondre la traîtresse était chose si délicieuse que j'en pardonnais presque tous ses péchés à mon misérable fils, sauf son style littéraire pompeux. Mais une pensée me ramena bientôt à la réalité. La lettre datait de dix jours. Sethos avait dû apprendre déjà le succès de sa complice, elle lui avait sans doute télégraphié immédiatement. Pourtant, les attaques contre nous n'avaient pas cessé. Une, et peut-être deux d'entre elles avaient eu lieu après l'arrivée probable de la nouvelle.

Le serpent, le crocodile et le chien… La petite histoire ne mentionnait aucune autre menace. Allait-il tout recommencer ?

Peut-être fut-ce l'absurdité même de cette idée qui me remit les pieds sur terre. Ou peut-être l'espoir que le stratagème de Ramsès fonctionnerait, mais que la nouvelle n'était pas encore connue du Maître du Crime. En tout cas, je me demandai si le parallèle avec le conte égyptien n'était pas davantage qu'une

coïncidence ou une influence surnaturelle. L'imitation pouvait-elle être voulue ? L'esprit qui avait échafaudé ce plan complexe pouvait-il avoir été influencé par « Le Conte du prince maudit » ?

Plusieurs personnes savaient que j'étudiais cette histoire. Le nom de Mr Neville fut le premier à me venir à l'esprit, mais il en avait parlé lors du dîner, au Caire. Beaucoup de nos amis étaient présents.

Sethos se trouvait-il parmi eux ?

Ce sinistre maître du déguisement aurait pu considérer comme une gageure de jouer le rôle d'une personne très connue, à l'apparence bien particulière, comme le Révérend Sayce par exemple. Mais je n'y croyais pas. Personne ne respectait plus que moi les capacités de Sethos, mais il n'avait nul besoin de prendre un tel risque. Il disposait d'alliés et d'employés secrets dans tout le monde de l'archéologie. Un de nos invités aurait pu mentionner mon intérêt pour cette histoire à l'un de ses complices. À regret, je dus admettre que cette ligne de réflexion n'était pas plus fructueuse que d'autres que j'avais déjà examinées. Elle menait à un groupe de personnes que j'avais déjà soupçonnées de fournir des renseignements au Maître du Crime : les archéologues. Certains auraient pu le faire en toute innocence.

Chaque indice se brisait dans ma main dès que j'essayais de m'en saisir. En constatant l'habileté avec laquelle le bandit barbu avait enfoncé l'aiguille hypodermique dans le bras d'Emerson, j'avais pensé qu'il avait peut-être reçu une formation médicale. Cette suspicion ne m'apportait rien, maintenant que je savais que cet homme était Sethos. Il s'était montré en plusieurs occasions très renseigné sur l'usage et les effets de certaines drogues. Et puis d'ailleurs, la plupart des fouilleurs connaissent les rudiments de la médecine, puisqu'ils sont obligés de traiter les blessures survenues sur le site.

Un autre élément, dont j'avais un temps pensé qu'il réduirait la liste des suspects, se révélait peu concluant. Les officiers de la Sudan Expeditionary Force ne se trouvaient pas tous au Soudan. Après la chute de Khartoum, beaucoup avaient bénéficié de permissions. J'avais moi-même vu un visage

familier dans le hall du *Shepheard*. J'avais oublié son nom, mais je me rappelais maintenant où je l'avais rencontré. C'était chez le général Rundle à Sanam Abou Dom. Sethos n'avait eu nul besoin de se rendre au Soudan pour soutirer des renseignements aux officiers informés de notre expédition.

Dans un élan de colère frustrée, j'abattis mes poings sur la table. Flacons et pots tremblèrent violemment. Une petite bouteille d'eau de Cologne se renversa.

Le choc de la bouteille fut suivi d'un coup frappé à la porte. Il n'y avait qu'un seul être que j'eusse envie de voir, et je savais que ce n'était pas lui. Emerson ne frappait pas doucement aux portes.

— Entrez, fis-je sans enthousiasme.

C'était Bertha. Son apparence avait changé de façon stupéfiante. Son visage et sa tête étaient découverts. Elle avait troqué ses voiles sombres contre une robe rayée bleu et blanc. C'était une *gallabieh* d'homme, les femmes mariées ne portaient que du noir, et comme les fillettes étaient précipitées dans le mariage à des âges indécemment tendres, aucun vêtement féminin n'aurait convenu à la silhouette adulte de Bertha. Quoiqu'un peu large pour elle, la robe mettait ladite silhouette en valeur, car le tissu était fin, et je la soupçonnais de ne rien porter en dessous. Ses cheveux nattés pendaient sur son épaule comme une corde animée, aussi grosse que mon poignet. Son visage était net, sans marque, son teint aussi clair que le mien.

Avant que je puisse lui faire part de mes réflexions, elle expliqua :

— Je venais voir si vous aviez besoin de quelque chose. La brûlure doit être très douloureuse.

De fait, elle m'élançait furieusement. Mais je ne crois pas que les plaintes soulagent les maux.

— Cela passera avec le temps. Nous ne sommes guère riches en glace, ici.

— Alors, prenez quelque chose pour dormir.

— Je ne puis me permettre de m'abrutir l'esprit. Nous ne sommes déjà que trop vulnérables.

— Vous devriez au moins vous étendre.

— Sans doute. Non, je n'ai pas besoin que vous me souteniez. Passez-moi simplement cette ombrelle, voulez-vous ?

Ce n'était pas celle que j'avais en revenant du campement. Je ne pense pas que j'aurais pu la toucher à nouveau. Heureusement, j'en avais toujours plusieurs.

Bertha m'aida à mettre de l'ordre dans ma toilette et me tendit un verre d'eau. Je me sentais un brin fébrile, de sorte que lorsqu'elle mouilla un mouchoir et me le passa sur le visage, je ne protestai pas. Elle était très adroite et douce. Une idée me vint.

— Je suis contente que vous soyez là, Bertha. Je voulais vous parler. Avez-vous déjà pensé à suivre une formation d'infirmière ?

La question parut beaucoup la surprendre. Mais je suis habituée à ce que les gens réagissent ainsi à mes remarques. Ceux dont le cerveau fonctionne avec moins d'agilité que le mien ont souvent du mal à suivre ma pensée.

— Il nous faut vous trouver un métier, expliquai-je, la profession d'infirmière est accessible aux femmes, et bien que mon vœu le plus cher soit de voir les femmes conquérir des emplois jusqu'ici réservés aux hommes, vous ne me semblez pas avoir la force de caractère nécessaire pour réformer la société. Le métier d'infirmière pourrait vous convenir, si vous arrivez à vous endurcir un peu.

— M'endurcir, répéta-t-elle pensivement, je pense que je le pourrais, oui.

— Ce n'est qu'une suggestion. Pourtant, je crois que vous devriez y réfléchir. Je vous renverrai en Angleterre dès que ces problèmes seront réglés. Je le ferais dès maintenant – car je vous avoue franchement que je serais soulagée de ne plus être responsable de vous – si je pensais que vous consentiriez à partir.

— Je ne veux pas. Pas avant que… les problèmes soient réglés.

Mains croisées sur les genoux, visage composé, elle me dévisagea avec beaucoup d'attention pendant un moment, puis reprit :

— Vous feriez cela pour moi ? Pourquoi ?

Mes yeux se dérobèrent à son regard scrutateur. Elle avait changé de façon remarquable, mais ma réticence avait une autre cause, qui ne me fait pas honneur. Je surmontai cette réticence, comme je surmonte toujours, je crois, les faiblesses de caractère.

— J'ai vu ce que vous avez fait, Bertha, la nuit où je suis venue sauver Emerson. Si vous ne vous étiez pas jetée contre la porte pour essayer de barrer la route à l'homme qui voulait l'assassiner, j'aurais peut-être sorti mon pistolet trop tard. C'était la réaction d'une femme loyale et courageuse.

Une ombre de sourire tira le coin de ses lèvres :

— C'est peut-être que je n'ai pas eu le temps de réfléchir avant d'agir, comme disait O'Connell.

— Ce n'en est que plus méritoire. Votre instinct est plus sûr que vos actes conscients. Oh, j'avoue avoir douté de vous. Vous allez rire, ajoutai-je en riant moi-même, mais pendant un moment je vous ai soupçonnée d'être un homme.

Au lieu de rire, elle passa lentement les mains sur son corps. Le tissu tendu, collant à ses formes, ne laissait aucun doute.

— L'homme que vous appelez Sethos ? demanda-t-elle, même avec un voile et des robes épaisses, il lui faudrait être très doué pour donner le change.

— Il est très doué, vous devriez le savoir.

— Je ne crois pas que c'était lui.

— C'était forcément lui. Je n'aurais pas cru qu'il puisse traiter une femme comme il vous a traitée… Bon, cela démontre simplement que même un juge des caractères aussi sagace que moi peut parfois se laisser abuser. Il s'est choisi cette fois un pseudonyme approprié : le serpent rusé et rampant, celui qui a trompé Eve.

— À quoi est-ce qu'il ressemble ? demanda Bertha, se penchant en avant.

— C'est là qu'est le problème. Ses yeux sont d'une teinte indéfinissable, ils peuvent paraître gris, ou bleus, ou bruns, noirs même parfois. Ses autres traits se prêtent tout aussi bien à la modification. Il m'a expliqué certaines de ses méthodes pour les déguiser.

— Alors, vous lui avez parlé, vous avez été près de lui ?

— Heu… oui.

— Mais sûrement, fit Bertha en m'observant, aucun homme ne peut se déguiser complètement aux yeux d'une personne aussi… aussi perspicace que vous. Était-il jeune ?

— Il est plus facile de contrefaire l'âge que la jeunesse, admis-je, et quand il a essayé de… dans sa vanité, il a exhibé certains traits qui sont sans doute les siens. Il est presque aussi grand qu'Emerson, à peine un pouce de moins. Et bien bâti. Sa démarche avait l'élasticité de la jeunesse et de la force physique, son… je crois que je vous ai dit tout ce que je sais. D'après ce que j'ai vu de votre ancien maître, ces caractéristiques correspondent.

— Oui.

Nous restâmes assises quelque temps en silence, plongées dans nos pensées. Puis elle se leva.

— Il vous faut du repos. Puis-je vous demander quelque chose avant de partir ?

— Bien sûr.

— Se souvient-il de vous ?

— Il a de bonnes raisons de… Oh, vous voulez parler d'Emerson ? (J'étais fatiguée, un soupir passa mes lèvres.) Pas encore.

— Vous comptez pour lui. J'ai vu son visage quand il a appliqué le couteau sur votre pied.

— Vous espérez sans doute me réconforter, Bertha, et j'apprécie votre intention, mais j'ai peur que vous ne compreniez pas le caractère britannique. Emerson en aurait fait autant pour n'importe quelle personne en difficulté, et il aurait éprouvé la même pitié pour… pour Abdullah. Surtout pour Abdullah. Filez maintenant, et réfléchissez sérieusement à la carrière d'infirmière.

Je voulais être seule. Ses paroles, malgré leur gentillesse, m'avaient profondément blessée. Comme j'aurais voulu croire que le désarroi d'Emerson devant ma souffrance était plus que la simple compassion d'un gentleman anglais envers une personne en difficulté. Hélas, je ne pouvais me mentir à moi-même. Et Emerson (malgré certaines excentricités) était incontestablement un gentleman anglais.

Bien que moins énergique que de coutume, je tins à me joindre aux autres pour le dîner. Je confesse que, en entrant dans le salon, je me sentis comme une héroïne de roman, me laissant aller gracieusement au soutien respectueux de mon ami Cyrus, vêtue de ma plus élégante robe d'intérieur. C'était celle que j'avais cette fameuse nuit à Louxor, quand Cyrus était venu m'apporter le télégramme de Walter dans ma chambre. En fermant les agrafes et nouant les rubans, je m'étais remémoré l'état d'angoisse extrême où je me trouvais ce soir-là. Le souvenir avait été salutaire. Peu importaient les dangers qui nous menaçaient, peu importait le risque de ne jamais reconquérir le cœur d'Emerson. Aucun tourment ne pouvait se comparer à ces heures terribles, quand j'ignorais s'il était en vie et s'il me serait rendu un jour.

Les visages de ceux qui se levèrent pour m'accueillir rayonnaient de sourires de bienvenue et (si je puis le dire sans être taxée de vanité) d'admiration. Le visage que j'avais espéré voir ne se trouvait pas parmi eux. Il n'était pas là.

— Flûte ! laissai-je échapper malgré moi.

Cyrus, qui s'apprêtait à me déposer sur le sofa, s'interrompit.

— Vous ai-je fait mal ? Je suis si maladroit…

— Non, non, vous ne m'avez pas fait mal. Posez-moi, Cyrus.

René se précipita vers moi, un verre à la main. Son expression montrait que lui, au moins, appréciait la soie jaune et les dentelles vaporeuses. Bien sûr, il était français.

— Non merci, fis-je, je n'ai pas envie de sherry.

— Voilà madame, intervint Kevin, poussant René de côté, exactement ce que le médecin a recommandé. J'ai pris la liberté de le faire bien tassé. Pour la douleur, vous comprenez.

La lueur dans ses yeux quand il me tendit le verre amena malgré moi un sourire sur mes lèvres. Je savais qu'il se rappelait une certaine occasion, à Londres, où il m'avait invitée dans un de ces curieux établissements qu'on appelle, je crois, pubs, et s'était étouffé dans son propre verre en m'entendant commander un whisky soda. Ce n'est pas Kevin, me répétai-je, ce n'est pas le jeune homme qui combattit à mes côtés contre les prêtres masqués, Kevin qui nous avait soutenus – quand il

n'écrivait pas sur nous des articles infamants – pendant l'affaire Baskerville.

— Et si je puis me permettre, continua-t-il gaiement, cet ensemble jaune sied à merveille à vos joues caressées de soleil et vos boucles brunes, Mrs… Miss Peabody.

— Inutile, fis-je, il n'est pas là. Où diable s'est-il fourré ?

Il y eut un bref temps de silence inconfortable.

— Ne vous faites pas de souci, M'dame, dit Charles, Abdullah est parti avec lui.

Je posai soigneusement mon verre avant de parler.

— *Parti*. Où donc ?

Tous les yeux, y compris les miens, étaient braqués sur Charles. Il fut tiré de cette situation embarrassante par l'arrivée d'Emerson lui-même. Comme d'habitude, il laissa la porte ouverte. Jetant un coup d'œil à mon verre, il remarqua :

— Je vois que vous soignez le mal par le mal, MISS Peabody ?

Puis il se dirigea vers la table et se versa un whisky soda bien tassé.

Plusieurs réponses me vinrent à l'esprit. Je les rejetai toutes, les jugeant inutilement provocantes et peu susceptibles de susciter des explications satisfaisantes. Je me contentai de demander :

— Vous avez fait des découvertes miraculeuses ?

Il se retourna et s'appuya contre la table, son verre à la main. Son expression éveillait les pires soupçons. Je la connaissais bien : cet éclat dans ces yeux bleu saphir, cette courbe des sourcils, ce petit pli au coin de la bouche. « Fat » n'est peut-être pas le mot approprié. Il évoque toujours, au moins pour moi, un certain formalisme qui ne pourra jamais, au grand jamais, s'appliquer à Emerson. « Faraud » est une meilleure description.

— Miraculeuses ? C'est sans doute le mot que vous choisiriez. Je préfère y voir le résultat de l'expérience et d'un travail acharné. J'ai trouvé une nouvelle stèle. Je pensais bien qu'il devait y en avoir une autre sur le côté nord du périmètre. Elle est en très mauvais état, ce qui nous obligera à en copier l'inscription dès que possible.

Charles s'étrangla avec son sherry.

— Je vous demande pardon, fit-il en portant sa serviette à ses lèvres.

— Ce n'est rien, répondit Emerson jovialement, contenez votre joie, Charles, je vous promets que vous serez le premier à vous en approcher.

— Merci, monsieur, répondit Charles.

*

* *

— Je n'arrive pas à comprendre ce qui cloche chez moi, m'écriai-je en appuyant mes mains sur mes tempes douloureuses. D'ordinaire, j'arrive à suivre le raisonnement d'Emerson, même lorsqu'il est incompréhensible pour des gens normaux, mais là, je suis perdue. Il prépare quelque chose, mais quoi ?

Je m'adressais, non à moi-même, mais à Cyrus. Il avait insisté pour me ramener à ma cabine immédiatement après le dîner. Comme personne d'autre ne se proposait, j'acceptai son offre, car je ne me sentais pas en état de me débrouiller toute seule.

Il ne répondit pas tout de suite, occupé qu'il était à ouvrir la porte sans me lâcher.

— Laissez-moi faire, dis-je en tendant la main vers la poignée.

Le domestique diligent de Cyrus avait fait le ménage et laissé une lampe allumée. Ce n'est qu'au moment où Cyrus s'apprêtait à me déposer sur mon lit que j'aperçus quelque chose de bizarre.

— Crénom ! Quelqu'un a fouillé dans mes papiers !

Cyrus parcourut la pièce du regard. Étant un homme, il ne vit rien d'anormal.

— Le domestique… commença-t-il.

— Il n'a aucune raison d'ouvrir le coffret où je range mes lettres et mes documents personnels. Regardez, il y a un bout de papier qui dépasse ; j'espère que vous ne me croyez pas si négligente ! Passez-moi le coffret, voulez-vous ?

C'était une boîte de métal comme celles qu'utilisent les hommes de loi. Je ne l'avais pas fermée à clef, car elle ne contenait que les lettres que j'avais reçues et mes notes sur « Le

Conte du prince maudit ». Les croquis de la tombe royale et mes notes d'excavation se trouvaient dans un autre porte-documents.

Je feuilletai rapidement la liasse de papiers.

— Aucun doute, dis-je, il n'a même pas pris la peine de les replacer dans le bon ordre. Soit il manque d'expérience comme criminel, soit il ne se soucie pas que je m'aperçoive de ses recherches.

— Quelque chose manque ?

— Pas dans ce coffret. Heu… Cyrus, vous voulez bien vous tourner un moment ?

Il me lança un regard vexé et interrogateur, mais s'exécuta immédiatement. Le bruissement des draps devait le rendre malade de curiosité, ses épaules ne cessaient de bouger. En vrai gentleman, il resta immobile jusqu'à ce que je lui donne la permission de se retourner.

— De plus en plus étrange, murmurai-je en fronçant les sourcils, il ne manque absolument rien. On aurait pu penser que…

— … qu'un voleur expérimenté aurait d'abord regardé sous le matelas ? fit Cyrus en haussant les sourcils. Je ne vous demanderai pas ce que vous y dissimulez, mais je suis sûr que vous pourriez trouver une meilleure cachette. Peu importe. Le fait que votre trésor, quel qu'il soit, n'ait pas été emporté ne donne-t-il pas à penser que c'est un domestique, poussé par la curiosité, qui a fouillé dans vos papiers ?

— Cela me donne plutôt à penser que le mobile de l'intrus est encore plus sinistre que je ne le suppose, car je suis incapable de le deviner.

— Oh ! fit Cyrus en se grattant le menton.

Sa stature élancée, son visage buriné, symboles vivants de la virilité, paraissaient incongrus dans cette jolie pièce luxueuse. Je l'invitai à s'asseoir, et il se posa inconfortablement sur le bord d'une chaise fragile.

— Votre nervosité n'a rien d'étonnant, ma chère, dit-il, la plupart des hommes seraient anéantis après une telle épreuve. Je voudrais que vous preniez tout cela un peu plus à la légère.

J'ignorai cette suggestion ridicule :

— Puisque nous perdrions notre temps en vaines spéculations sur les mobiles de l'intrus, revenons-en à Emerson. Il est très content de lui, c'est mauvais signe. Cela ne peut avoir qu'une signification : il a découvert quelque chose sur notre ennemi ou l'endroit où il se cache. Quelque chose qu'il savait déjà, sans quoi il n'aurait pas dit : « Quel imbécile je fais ! » Qu'est-ce que cela peut être ? Si Emerson l'a découvert, je devrais en être capable moi aussi. Il parlait de m'emmener au Caire… des étrangers dans le train… soins médicaux… Bien sûr ! Quelle imbécile je fais !

L'élégante chaise émit un craquement lugubre quand Cyrus changea de position. J'étais trop excitée pour remarquer ce signe d'inconfort.

— Suivez mon raisonnement, Cyrus, si nous avions pensé que j'avais moi ou Emerson, qui était la victime visée – été contaminée, nous serions partis pour Le Caire. Notre ennemi nous aurait interceptés. Mais pourquoi attendre que nous soyons dans le train ? Il aurait eu de meilleures chances en nous tendant une embuscade entre ici et Deirout – sur la felouque qui nous aurait fait traverser le fleuve, ou sur le chemin de la gare. Il était là, Cyrus, là, dans le village, probablement chez le *'Omdeh,* car c'est là que les touristes se logent – et c'est là qu'allait Emerson, chez le *'Omdeh !* Si vous n'aviez pas…

La chaise émit une série de craquements alarmants. Cyrus se laissa aller contre le dossier, les yeux au plafond.

— Cyrus, fis-je très doucement, vous le saviez. Vous m'avez menti, Cyrus. Quand je vous ai demandé où était allé Emerson, vous m'avez répondu…

— C'était pour votre bien, se défendit-il. Parfois, Amelia, vous me fichez la frousse, avec votre façon de tout deviner. Vous êtes sûre de ne pas pratiquer la sorcellerie en cachette ?

— J'aimerais bien. Cela me permettrait de jeter des sorts à certaines personnes. Allez, Cyrus, dites-moi tout.

J'avais vu juste, bien sûr. Un groupe de touristes était arrivé ce matin-là, à cheval. Ils avaient demandé l'hospitalité au *'Omdeh,* puis changé d'avis. Ils étaient repartis assez précipitamment, peu après notre retour.

— Ils ont dû entendre Abdullah annoncer que le chien n'avait pas la rage. Eux, ou quelqu'un qui le leur aura répété.

— Tout le pays a entendu les hurlements d'Abdullah, grommela Cyrus.

— Ce n'est pas sa faute. Ce n'est la faute de personne. Voilà donc pourquoi Emerson a fouillé les falaises du nord cet après-midi ! Il pense que les « touristes » sont toujours dans les parages. C'est fort possible, notre ennemi n'abandonnera certainement pas maintenant. Et, bien sûr, Emerson compte s'occuper personnellement de lui. Je ne puis le permettre. Où est Abdullah, je dois…

Je m'apprêtai à me relever. Cyrus se précipita à mes côtés. Doucement mais fermement, il me força à me rallonger.

— Amelia, si vous continuez, je vais vous pincer le nez et vous obliger à ingurgiter une dose de laudanum. Vous ne ferez qu'aggraver votre blessure si vous ne lui laissez pas la possibilité de cicatriser.

— Vous avez raison, bien entendu. Que c'est agaçant ! Je ne peux même pas faire les cent pas pour me calmer les nerfs.

Il avait bien vite surmonté son embarras à se trouver seul avec moi dans ma chambre ! Il était assis sur le lit, tout bonnement, et ses mains reposaient toujours sur mes épaules. Il planta son regard dans le mien.

— Amelia…

— Auriez-vous la bonté d'aller me chercher un verre d'eau, Cyrus ?

— Dans une minute. Il faut que vous m'écoutiez maintenant. Je n'en peux plus.

Par respect pour des sentiments qui étaient – j'en suis convaincue – sincères et profonds, je ne rapporterai pas les termes dans lesquels il s'épancha. Ils étaient simples et virils, tout comme Cyrus lui-même. Quand il se tut, je ne pus que secouer la tête en disant :

— Je suis désolée, Cyrus.

— Alors, il n'y a pas d'espoir ?

— Vous vous oubliez, mon ami.

— Ce n'est pas moi qui suis oublié, rétorqua brutalement Cyrus. Il ne vous mérite pas, abandonnez, Amelia !

— Jamais. Même si cela doit durer toute ma vie.

C'était un moment dramatique. Je crois que ma voix et l'expression de mon visage montraient ma détermination. Je l'espérais de tout cœur.

Cyrus ôta ses mains de mes épaules et se retourna. Je lui dis gentiment :

— Vous prenez pour des sentiments plus profonds ce qui n'est que de l'amitié, Cyrus. Un jour, vous trouverez une femme digne de votre affection.

Il restait silencieux, épaules voûtées. J'ai toujours pensé qu'une touche d'humour allège les situations embarrassantes.

— Et il y a peu de chances qu'elle ait un fils tel que Ramsès !

Cyrus carra ses larges épaules.

— Personne d'autre ne pourrait avoir un fils tel que Ramsès. Mais si vous considérez cela comme une consolation… Enfin, je n'en dirai pas plus. Dois-je aller vous chercher Abdullah maintenant ? Je suppose que si je ne le fais pas, vous allez sortir de votre lit à cloche-pied et vous traîner jusqu'à lui.

Il réagissait en homme. Je n'en attendais pas moins de sa part.

*

* *

Abdullah semblait encore plus incongru que Cyrus dans ma chambre. Il examina les volants et froufrous avec une expression d'intense suspicion, et refusa la chaise que je lui offrais. Il ne me fallut pas longtemps pour le pousser à avouer que lui aussi m'avait trompée.

— Mais Sitt, vous ne m'avez rien demandé, s'excusa-t-il piteusement.

— Vous n'auriez pas dû attendre que je vous le demande. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver immédiatement ? Oh, passons à autre chose, ajoutai-je impatiemment, voyant Abdullah rouler des yeux en tentant d'inventer un nouveau mensonge. Maintenant, dites-moi exactement ce que vous avez appris cet après-midi.

Il s'installa confortablement par terre près du lit, et nous nous plongeâmes dans une grande conversation amicale. Emerson, accompagné d'Abdullah, de Daoud et d'Ali (il avait au moins eu le bon sens de les emmener avec lui), avait tenté de découvrir où étaient allés les mystérieux touristes. Aucun marinier ne reconnut leur avoir fait traverser le fleuve. Ils disaient probablement la vérité car, comme l'expliqua innocemment Abdullah, « les menaces du Maître des Imprécations sont plus fortes que l'argent ». Les hommes que nous cherchions se trouvaient donc toujours sur la rive est. Un chamelier itinérant confirmait cette hypothèse, il avait aperçu un groupe de cavaliers qui se dirigeait vers l'extrémité nord de la plaine, où les falaises s'incurvent vers le fleuve.

— Ensuite, nous les avons perdus, poursuivit Abdullah, mais ils ont dû installer leur campement quelque part dans les collines ou le haut désert, Sitt, nous ne sommes pas allés plus loin. Il se faisait tard et Emerson a décidé de rentrer. Il avait l'air tout content.

— Bien sûr qu'il était content, le bougre ! murmurai-je en serrant les poings. Voilà qui explique son soudain intérêt pour les bornes. Ce n'est qu'une excuse pour fouiller cette zone et, avec un peu de chance – de son point de vue – se faire attaquer à nouveau. De plus, il s'imagine que je suis impotente et incapable de m'opposer à son plan stupide. Bon, attendez un peu qu'il voie…

Un tremblement presque imperceptible dans la barbe d'Abdullah me fit taire. Il est d'un maintien particulièrement impassible, ou aime à le croire. Comme il croit également que je suis dotée de pouvoirs occultes, il a du mal à me cacher ses pensées.

— Abdullah. Mon père. Mon ami très honoré. Si Emerson tente de quitter le bateau cette nuit, arrêtez-le par tous les moyens. Utilisez même la violence s'il le faut. Et si vous lui parlez de notre conversation…

Je m'interrompis pour accroître l'effet de mes paroles. J'ai souvent constaté que les menaces non formulées sont les plus terrifiantes. De plus, je n'en trouvais point que je fusse capable de mettre à exécution.

— J'entends, j'obéirai.

Il se leva dans un gracieux flottement d'étoffe. Ses paroles cérémonieuses d'obéissance m'auraient davantage impressionnée si je n'avais pas vu qu'il tentait de réprimer un sourire. Il ajouta :

— Il est bien difficile de cheminer sur la lame effilée qui passe entre les ordres d'Emerson et les vôtres, Sitt. Il m'a dit la même chose voici moins d'une heure.

Chapitre 15

Je dis toujours qu'il n'est rien de plus confortable et de plus commode qu'une tombe.

À l'aube, j'étais debout et habillée, ceinture à outils autour de la taille et ombrelle à la main. Mon apparence martiale était peut-être un rien gâtée par la pantoufle de laine bleu pâle qui chaussait mon pied gauche. M'appuyant lourdement sur l'ombrelle, je réussis à gagner la salle à manger (les escaliers me semblèrent quelque peu difficiles, jusqu'à ce que je songe à les gravir en position assise).

Je m'attendais à plus d'agitation et de reproches à mon entrée. Kevin m'accueillit d'un sourire entendu et la faible protestation de Cyrus (Amelia, je crois vraiment que vous ne devriez pas…) ne fut pas achevée. Emerson contempla la pantoufle de laine bleu pâle, leva les sourcils, ouvrit la bouche, la referma et se resservit de pain.

Quand le petit déjeuner fut terminé, Cyrus alla s'assurer que les ânes étaient prêts. Bertha, les trois jeunes gens sur ses talons comme trois jars aux trousses d'une oie, m'offrit de préparer mon matériel. J'acceptai avec reconnaissance.

— Un moment, dis-je à Emerson qui s'apprêtait à se lever, je voudrais vous parler, à propos de Charles.

Il ne s'y attendait pas. La main sur le dossier de sa chaise, il m'examina suspicieusement, tête penchée de côté.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il ne vous a pas parlé de sa peur du vide ? Mon Dieu, c'est bien ce que je craignais, les hommes sont si…

— Si, il m'en a parlé, interrompit Emerson, sourcils froncés en une grimace hautaine. Je ne sais pas comment il espérait se lancer dans une carrière d'archéologue, entre les tombes dans les falaises, les pyramides, les…

— Alors c'est parfait, dis-je en reconnaissant les signes avant-coureurs d'un de ses fameux sermons. C'était bien cruel de votre part de le taquiner, hier.

— Ne me poussez pas à bout, Peabody, fit-il entre ses dents, j'ai déjà du mal à me contenir. Comment osez-vous paraître avec ce chausson ridicule et cette expression satisfaite exaspérante ? Je devrais vous enfermer dans votre cabine et vous attacher sur le lit ! Nom d'un chien, c'est ce que je vais faire !

Bien que mon ombrelle fût retenue à mon poignet par sa petite lanière, je ne tentai pas d'empêcher Emerson de me soulever dans ses bras. Je suis une femme volontaire, mais même les meilleures d'entre nous succombent parfois à la tentation. Quand il se dirigea vers l'escalier, je dis d'un ton ferme :

— Amenez-moi directement à un âne, s'il vous plaît. Vous feriez bien d'épargner votre temps et votre énergie, Emerson, car rien ne pourra me faire rester dans cette cabine si je décide d'en sortir.

Emerson me déposa sur le dos de l'âne et partit en trombe, pestant contre Abdullah puisqu'il savait qu'il ne servirait à rien de pester contre moi. Abdullah me lança un regard. S'il avait été anglais, il m'aurait fait un clin d'œil.

Nous nous mîmes bientôt en route. Bertha et moi sur des ânes, les autres à pied, même Kevin malgré ses piteuses objections. Après avoir passé en revue d'un air incroyablement réfléchi les différentes possibilités, le chat décida de me rejoindre sur mon âne. Notre chemin se dirigeait presque plein nord, longeant la piste du désert qui traverse le défilé des montagnes à une extrémité de la plaine d'Amarna et suit le fleuve avant de s'élever dans les collines, au sud. Il ne présentait aucune marque, sinon des empreintes d'hommes et d'ânes ; de chaque côté, le désert sans eau s'étendait, vide sous le soleil. Pourtant jadis, ce chemin constituait la voie royale vers une

grande cité. Belles maisons et temples décorés s'alignaient de chaque côté. Depuis la Fenêtre d'Apparition du palais, le roi lançait des colliers d'or à ses courtisans favoris. Il ne restait maintenant que quelques petits monticules et des creux affaissés. Le temps et le sable inexorable avaient détruit les signes de la présence éphémère de ces hommes, comme ils détruiraient un jour toute trace de la nôtre.

Un peu plus de trois miles séparent Haggi Qandil de la bordure du nord. Le soleil était déjà chaud. Kevin soufflait, grommelait, épongeait son front ruisselant. Je lui offris mon ombrelle mais il la refusa. Une peur idiote de paraître efféminé, sans doute. Je souhaitai qu'il n'aille pas m'embarrasser en s'évanouissant. Contrairement aux autres, il n'était pas habitué au climat, et Emerson ne ralentissait le pas pour personne.

Sur la droite, à plusieurs miles, se trouvaient les tombes du nord et la stèle que nous avions vue le premier jour. Emerson ne prit pas cette direction. Au fur et à mesure que nous avancions, les falaises déviaient de plus en plus nettement vers le fleuve, jusqu'à n'en être plus séparées que par quelques centaines de mètres. Elles offraient une ombre bienvenue, mais je commençais à éprouver de nouveau la sensation d'oppression qui me pénétrait quand nous campions dans l'Oued Royal. À cet endroit, le roc était encore plus accidenté (du moins, c'est ce qu'il semblait à mes yeux inquiets), troué non seulement de crevasses et de petits oueds, mais aussi d'anciennes carrières.

Enfin, Emerson s'arrêta et regarda en l'air. Anubis sauta de mes genoux et alla se poster près de lui. Très haut sur la paroi, j'aperçus des bas-reliefs fragmentés et des rangées d'hiéroglyphes. Il y avait donc bel et bien une stèle. Je n'aurais pas été autrement surprise de découvrir qu'Emerson l'avait inventée. Elle était nouvelle – pour les archéologues, du moins, car elle était très ancienne et abîmée… et bien plus au nord que toutes les autres. Un bref frisson de fièvre archéologique me traversa, mais il passa rapidement. J'avais la certitude qu'Emerson n'était pas venu jusque-là pour ajouter quelques hiéroglyphes supplémentaires aux stèles déjà découvertes.

Cyrus réussit à réprimer ses jurons, en manquant s'étrangler.

— Bon D… Sapristi ! Tout ce chemin, pour *ça ?*

— Le texte est probablement identique aux autres, répondis-je, vous savez bien comme elles sont délabrées, nous trouverons peut-être ici un fragment qui n'a pas survécu ailleurs, lequel nous permettra de combler des vides.

— Vous en tout cas, vous ne trouverez rien du tout, décréta-t-il. Seul un lézard pourrait aller se promener sur cette falaise. Venez vous asseoir à l'ombre, ma chère, si l'on peut appeler ça de l'ombre.

Il me souleva de mon âne et m'installa sur le tapis que Bertha avait étalé. Les hommes s'affairaient déjà à décharger les autres bêtes. René et Charles, piqués au vif par les commentaires sarcastiques d'Emerson, leur prêtèrent main-forte. Kevin se jeta à mes pieds avec un soupir de martyr, quémandant de l'eau.

Je versai une tasse au journaliste exténué et lui rappelai que s'il endurait la chaleur et la soif, il ne devait s'en prendre qu'à lui-même.

— Vous êtes curieux comme un chat, Kevin, cela vous joue des tours.

— À propos de chat, parlez-moi un peu de cet animal diabolique qui suit partout le professeur. Quand je l'ai vu, j'ai d'abord cru qu'il s'agissait de celui que vous aviez adopté lors de l'affaire Baskerville, mais il paraît bien plus sauvage.

— Nous nous en occupons provisoirement, pour un ami, répondis-je, il n'y a là aucune histoire sensationnelle. Excusez-moi, je veux voir ce qu'ils font.

— Est-il bien raisonnable de marcher avec cette cheville ? demanda Kevin en me voyant me lever, appuyée sur ma fidèle ombrelle.

— Elle n'est ni brisée ni foulée, simplement un peu douloureuse. Restez là, Kevin, je n'ai pas besoin de vous.

Sous la direction d'Emerson, les hommes montaient un échafaudage rudimentaire, assemblant les pièces de bois à l'aide de cordes. Le résultat paraissait affreusement branlant, mais je savais qu'il était bien plus solide qu'il ne le semblait. J'avais souvent vu nos hommes aller et venir sur ces constructions avec une insouciance de danseurs de corde, apparemment inconscients des craquements et oscillations des planches. Mais

cette fois-ci, l'échafaudage devrait supporter un poids bien plus lourd.

Cyrus était si absorbé par le travail qu'il ne m'aperçut pas avant que je vienne m'arrêter près de lui. J'écartai d'un revers de main ses protestations et sa tentative pour me soulever. Je continuai mon chemin en claudiquant et il me suivit, sans cesser de protester.

Derrière une saillie rocheuse, un ravin s'enfonçait dans la falaise, formant un angle aigu. Le sol, comme toujours, était jonché de rochers écroulés et de cailloux apportés par les inondations. Sur les parois s'entremêlaient les ombres noires des crevasses de toute taille et de toute forme qui trouaient la roche.

Je levai les yeux et mon cœur fit un bond. J'avais aperçu la silhouette d'un homme, découpée sur le ciel. Puis je reconnus Ali. Se penchant avec précaution au bord de la falaise, il aidait un autre homme à se hisser au sommet. Ils se tournèrent et regardèrent en bas, non vers moi mais vers ceux qui se tenaient juste à l'angle de la falaise.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? demanda Cyrus, curieux.

— Ali et Daoud font descendre des cordes. Les hommes en bas les fixeront au sommet de l'échafaudage. Il n'y a pas d'autre moyen de le stabiliser, car même si nous avions des pitons d'acier, il serait difficile de les enfoncer dans le rocher. Emerson attachera une autre corde autour de sa taille, pour plus de sûreté. Du moins, je l'espère.

— S'il ne le fait pas, vous le lui rappellerez, dit Cyrus en souriant.

— Certainement. Je ferais mieux d'aller vérifier.

Avant de me remettre en marche, je me tournai pour jeter un dernier regard derrière nous à la vallée désolée, et à la falaise qui en fermait le côté nord. L'échafaudage instable et ceux qui s'y trouvaient formaient une cible parfaite pour quelqu'un qui se serait embusqué dans les rochers du sommet.

— Je vois que vous et vos hommes avez toujours vos armes, remarquai-je.

— Et nulle intention de nous en séparer, répondit Cyrus d'un air résolu.

Se protégeant les yeux de la main pour regarder en l'air, il reprit :

— Ouais, c'est l'endroit parfait pour placer une sentinelle. Je vais envoyer un des gars, si vous voulez bien retourner vous asseoir.

Sans me laisser le temps de discuter, il me souleva et me ramena vers le tapis à grandes enjambées. Emerson était déjà sur l'échafaudage et René grimpait pour le rejoindre. Je constatai avec soulagement que tous deux avaient des cordes de sécurité.

Le soleil continuait de monter, et l'ombre diminuait. Mais Cyrus avait pourvu même à cela. Ses hommes dressèrent un petit abri, en empilant des pierres sur lesquelles ils tendirent une toile. Quand les ouvriers s'arrêtèrent pour manger et se reposer, la température avoisinait les 60 degrés. René semblait le plus épuisé de tous. Ce n'était guère étonnant, car il avait passé plusieurs heures sur l'échafaudage, sous un soleil de plomb.

L'après-midi s'étirait sans incident, et mon sentiment de malaise aurait dû s'estomper. Mais il continuait de croître, lentement, d'heure en heure. J'avais l'impression que chaque pouce de ma peau était à vif. Je fus surprise et soulagée quand Emerson annonça que le travail était fini pour la journée. Il restait plusieurs heures avant le coucher du soleil ; j'avais pensé qu'il continuerait, comme toujours, jusqu'à la dernière seconde.

L'annonce fut accueillie avec un unanime soupir de gratitude. Les mains sur les hanches, frais comme un gardon, Emerson considéra d'un œil sarcastique ses subordonnés en nage, et foudroya du regard Kevin, gracieusement étendu aux pieds de Bertha.

— Demain, vous irez employer ailleurs vos talents de fin limier, annonça-t-il. Vous êtes une plaie, Mr O'Connell, vos grognements et gémissements me portent sur les nerfs, et si je ne m'abuse, vous êtes au bord de l'insolation. Vous autres ne valez guère mieux. Autant rentrer.

D'ordinaire, la chaleur sèche et torride d'Égypte me convient bien mieux que le climat de mon pays natal. J'avais peut-être eu un peu de fièvre dans l'après-midi. Toutefois, je crois plutôt que

c'est mon appréhension – pour Emerson, non pour moi – qui me donnait si chaud et me plongeait dans le désespoir. La sensation s'atténua quand nous prîmes le chemin du retour. Pour une fois, j'avais fait erreur, le danger auquel je m'attendais ne s'était pas manifesté. Je me rappelai à moi-même qu'il était parfaitement possible pour Emerson d'oublier des menaces contre sa vie s'il faisait une découverte archéologique importante, mais j'étais certaine qu'il n'avait pas abandonné – seulement remis à plus tard – le plan secret, quel qu'il fût, qu'il avait en tête. Il me faudrait le surveiller de près pendant la nuit.

Perdue dans mes pensées, m'efforçant d'anticiper les prochaines actions d'Emerson, rendue léthargique par la chaleur et bercée par l'amble de l'âne, je sombrai dans une sorte de somnolence éveillée. L'âne dut trébucher, car je faillis tomber la tête la première.

Une main me rattrapa immédiatement. Clignant des yeux, je vis le visage de Cyrus près du mien.

— Encore un petit effort, ma chère, nous sommes à mi-chemin.

Je regardai autour de moi. À ma droite se trouvait le village d'El Til, niché dans les palmiers. Une brise légère venue du fleuve apportait des senteurs de feux et de cuisine. L'orbe enflé du soleil flottait mollement juste au-dessus des falaises de l'ouest ; le dieu d'Akhenaton, l'Aton vivant, se préparait à laisser le monde dans l'obscurité, dans un sommeil qui ressemblait à la mort. Mais il reviendrait, comme il était revenu des milliers de fois, remplir chaque terre de son amour et éveiller chaque créature vivante pour qu'elle lui rende grâce.

Je suis souvent encline aux rêveries poétiques. Pourtant, il eût mieux valu qu'elles ne me vinssent pas à cet instant précis. Elles me firent perdre plusieurs précieuses secondes.

Bertha chevauchait près de moi, aussi silencieuse qu'une statue. Les ânes avaient pris de l'avance sur les hommes fatigués. Je les voyais marcher derrière nous en piteuse procession. Kevin se trouvait parmi les traînards, cheveux flamboyants dans les rayons du soleil couchant. Charles marchait à côté de lui, ralentissant son pas pour s'accorder à celui de son ami qui boitait ; René…

J'arrachai les rênes à Cyrus et fis stopper net ma pauvre monture.

— Où est-il ? criai-je, où est Emerson ?

— Il arrive, répondit Cyrus, il est juste derrière nous. Il s'est arrêté avec Abdullah pour…

— Et Abdullah ? Lui non plus, je ne le vois pas. Ni vos deux gardes, ni le chat !

La vérité, la terrible vérité, me frappa comme un éclair.

— Allez au diable Cyrus ! hurlai-je. Comment avez-vous osé ? Je ne vous le pardonnerai jamais !

Je regrettai beaucoup de devoir l'assommer, mais je n'aurais jamais pu m'en défaire autrement. Il tentait de saisir les rênes quand mon ombrelle s'abattit sur son bras. En évitant un second coup, il trébucha et tomba. Je plantai mes talons dans les flancs de l'âne.

Je crois que c'est mon cri de douleur qui lui donna des ailes. J'avais oublié que je ne portais qu'un chausson à mon pied blessé. Comme seul l'âne pouvait m'entendre, je me permis quelques expressions que j'avais apprises d'Emerson. Cela me soulagea un peu, mais guère.

Ils s'étaient tous ligués contre moi, Cyrus, Abdullah, et bien sûr Emerson. C'était une maigre consolation de penser qu'il leur avait fallu s'y mettre à trois pour me berner. Depuis combien de temps préparaient-ils leur coup ? Au moins depuis la nuit précédente ; l'expédition d'aujourd'hui n'avait pour but que de m'égarer et m'épuiser, afin de me faire relâcher ma vigilance à la fin d'une longue journée fatigante. Je grinçais des dents. Quelle duplicité ! Ce n'était vraiment pas *fair play*.

Je n'ai jamais frappé un animal, pas même en cette occasion. Mes cris de *Yalla ! Yalla !* éperonnaient suffisamment ma monture. Oreilles en arrière, le petit âne fonçait à une vitesse qu'il n'avait sans doute jamais atteinte auparavant. Comme tous les ânes de mes expéditions, il était bien soigné depuis qu'il se trouvait entre mes mains et maintenant, cette bonté portait ses fruits, comme le promettent les Écritures.

J'écarquillais les yeux dans l'espoir d'apercevoir des formes mouvantes aux pieds des collines. Je ne vis rien. Le terrain inégal était idéal pour se cacher, et ses vêtements poussiéreux se

fondraient avec la roche claire. Il était parti de ce côté, j'en étais sûre, suivant la courbe de l'arc tandis que le reste de la troupe continuait droit vers le sud par la voie royale. Je ne pouvais que deviner sa destination, mais je discernais son dessein aussi clairement que s'il l'avait proclamé devant moi. Il avait réussi, par des moyens qui m'échappaient, à organiser une rencontre avec notre mortel ennemi.

J'espérais l'arrêter avant qu'il n'atteigne son but. Les ânes avaient marché lentement, Emerson pouvait se déplacer aussi vite qu'eux, même sur un terrain cahoteux. En coupant par la plaine, je comptais que mon chemin couperait le sien, non à l'endroit où j'estimais qu'il se trouvait à ce moment, mais plus en avant. Il ne pouvait être loin du but car même lui n'eût pas été assez fou pour s'attaquer dans l'obscurité à un ennemi aussi dangereux. Au moins, Abdullah se trouvait avec lui, ainsi que deux hommes armés. La situation n'était peut-être pas aussi désespérée que je le craignais. Toutefois, je ne regrettais pas mon acte, la nature impulsive d'Emerson requiert le frein d'une personne plus calme.

Je m'attendais à être suivie, mais je ne regardais pas en arrière. Mes yeux restaient fixés sur les falaises, qui se rapprochaient rapidement. Quand je compris où je fonçais, j'eus l'impression qu'une main me broyait le cœur. À gauche, une rangée de rectangles sombres tranchait sur le rose brillant des falaises illuminées par le soleil couchant. Ils indiquaient les entrées des tombes du nord, lieux du repos définitif des nobles de la cour d'Akhenaton. À droite, à courte distance, s'ouvrait l'Oued Royal. Était-ce cet endroit de si mauvais augure qu'Emerson avait choisi comme décor pour le dernier acte de ce drame ?

Non. Ce n'était pas le cas. L'entrée était à quelque distance quand je l'aperçus. Pour une fois, il portait son casque de liège, de sorte que même ses cheveux noirs, si reconnaissables, étaient dissimulés. C'est un panache de fumée qui me signala sa présence. Confortablement installé sur un rocher, il fumait sa pipe en me regardant approcher. Installé non moins confortablement sur un autre rocher, Anubis le regardait. Par terre, aux pieds d'Emerson, il y avait une carabine.

Il se leva et fit stopper l'âne en m'arrachant les rênes.

— « Omniprésente » est un mot qui vous sied fort bien, remarqua-t-il. « Importune » vient également à l'esprit.

Le calme de sa voix ne me trompa point, car j'y percevais le ronronnement sourd qui indique ses fureurs extrêmes, par opposition à ses petites sautes d'humeur. Ses yeux quittèrent mon visage pour regarder la silhouette qui se précipitait vers nous. Cyrus avait dû prendre l'âne de Bertha. J'espérais qu'il n'avait pas fouetté la pauvre bête, pour arriver si vite.

— Je ne peux donc pas vous faire confiance, Vandergelt, même pour les choses les plus simples, dit Emerson.

— Je vais l'attacher à l'âne, répondit Cyrus en mettant pied à terre. Tenez-lui les mains pendant que je…

— Le premier qui lève la main sur moi… menaçai-je en brandissant mon ombrelle.

— Trop tard, dit Emerson, il est là, lui ou un de ses hommes, derrière cette crête, juste au nord. Il y en a un autre au sud. Ils sont probablement armés, et vous feriez une cible tentante, dans cette plaine à découvert. Il vous a laissés approcher sans vous faire de mal pour nous tenir tous avant de refermer son petit piège.

Il se leva et s'étira.

— Baissez-vous ! m'écriai-je.

— Aucun d'eux ne peut nous viser sans se mettre dans la ligne de tir d'Abdullah ou d'un des hommes de Vandergelt, expliqua-t-il, c'est une des raisons qui m'ont fait choisir cet emplacement. Il y en a une autre. Derrière ce petit éperon se trouve l'entrée d'une grotte, poursuivit-il en se tournant. Quand je l'ai découverte, voici quelques années, je pensais qu'il pouvait s'agir d'une entrée de tombe, mais elle n'a jamais…

Le claquement net d'une carabine vint interrompre sa conférence et démentir son appréciation de notre situation. Des fragments de pierres tombèrent en cascade de la falaise. Un de ces fragments dut atteindre mon âne, car la pauvre bête, dans un braiment terrifié, s'enfuit au triple galop, m'arrachant les rênes. L'autre suivit. Prenant tout juste le temps de saisir la carabine, Emerson se mit à courir, en me poussant devant lui.

Derrière le petit éperon qu'il avait indiqué s'ouvraient une bonne dizaine de fentes et fissures, parmi lesquelles trois au moins étaient assez larges pour laisser passer un homme. Emerson me propulsa dans l'une d'elles, qui ne semblait en rien différente des autres. Cyrus était sur nos talons.

Nous nous trouvions dans une cavité à peu près ronde et d'environ dix pieds de diamètre. Elle se rétrécissait vers le fond, tel un entonnoir, et se perdait dans l'obscurité. Je ne pouvais estimer la longueur du boyau. Emerson pivota pour faire face à Vandergelt.

— Abdullah était censé couvrir ce type. Vandergelt, où sont vos hommes ? demanda-t-il dans un grondement sinistre.

Une série d'impacts vinrent frapper la falaise, tout près de nous. Aucun coup de feu n'y répondit. Emerson respira profondément.

— Bon. Je suppose que l'arme que vous m'avez si gentiment prêtée… Oui, je vois, une seule balle, dans la chambre. En toute justice, je devrais l'utiliser contre vous.

Cyrus avança jusqu'à ce que le canon de l'arme touche sa poitrine. Il n'y avait presque plus de lumière, je ne distinguais que leurs silhouettes qui se faisaient face.

— Ça n'a plus d'importance, dit Cyrus calmement, ce qui compte…

Il me désigna d'un geste.

— Mmmm, oui. (Emerson posa la carabine contre le mur et fit jouer ses doigts.) Il y a une autre sortie.

— Quoi ? s'enthousiasma Cyrus.

— Allons ! Me croyez-vous stupide au point de nous conduire dans une impasse ? Ce devait être mon issue de secours, si mon plan tournait mal, ce qui semble bien être le cas. Le problème, c'est que le tunnel de sortie est très étroit. La dernière fois, j'ai réussi à passer de justesse. J'espère qu'il ne s'est pas obstrué davantage depuis.

— Alors, qu'attendons-nous ? demandai-je.

Je n'avais pas encore pris la parole, car mon esprit vacillait sous l'impact des horribles implications contenues dans les paroles d'Emerson. Pourquoi Abdullah et les deux hommes de Cyrus ne ripostaient-ils pas au tir de nos assaillants ? Les

carabines appartenaient toutes à Cyrus. Celle qu'il avait donnée à Abdullah était-elle également inutilisable ? L'idée de la trahison de celui que je considérais comme un ami loyal m'était presque insupportable. Cette trahison n'était pas dirigée contre moi, car Cyrus n'avait pas prévu ma présence. Je ne connaissais que trop ses raisons de vouloir perdre Emerson. Mais le temps n'était pas au châtiment. Nous étions tous en danger, nous échapper devait être notre priorité. Comme je me félicitais d'être accourue aux côtés d'Emerson !

— Qu'attendons-nous ? répétai-je.

— Seulement ceci, répondit Emerson.

Il me prit doucement par l'épaule et me frappa au menton de son poing fermé.

Quand Emerson frappe les gens, c'est de toutes ses forces, ce qui n'est pas peu dire. Je présume que, n'ayant pas l'habitude de mesurer la force nécessaire dans une telle situation, il la sous-estima. Je ne crois pas être restée inconsciente plus de quelques secondes. Il m'avait retenue dans ma chute, de sorte que lorsque je repris conscience, ma tête reposait contre sa poitrine. Il parlait.

— … si ce n'est pas déjà fait, que nous n'avons pas d'armes. Quelqu'un doit rester ici pour les retarder un moment. Si nous nous retrouvons coincés comme un bouchon dans une bouteille quand ils arrivent…

— Oui, je comprends.

— Vous devriez réussir à passer, vos épaules sont un rien plus étroites que les miennes. Sinon, essayez de bloquer le tunnel de l'autre côté. Et retirez-lui cette fichue ombrelle, ou sinon elle reviendra.

Cyrus dit doucement :

— Si je ne passe pas, je reviendrai me battre à vos côtés.

— Alors, c'est que vous êtes vraiment un imbécile. Allez, emmenez-la.

Inutile de dire que je n'avais pas l'intention d'accepter un tel plan. Mais je savais devoir attendre le bon moment, car si je dévoilais mes intentions, Emerson me frapperait de nouveau, peut-être plus fortement. Je préférais avoir affaire à Cyrus. Mon ombrelle pendait à mon poignet, retenue par sa petite lanière.

Je restai inerte et molle quand Emerson me déposa dans les bras de Cyrus. Je pensais qu'il me serrerait peut-être une dernière fois dans ses bras avant de me lâcher, mais il ne le fit pas, peut-être parce qu'une balle, percutant la falaise tout près de l'entrée, envoya des fragments de roche dans toute la grotte.

Emerson ne donnait pas dans le mélodrame bien que, comme tous les hommes, il fût enclin à la grandiloquence. Il était absolument sûr de pouvoir repousser, seul, tout un bataillon d'hommes armés. Et il avait le culot de me sermonner sur ma confiance en moi ! Si nous survivions assez longtemps, les secours arriveraient peut-être. Quelles qu'eussent été les intentions de Cyrus (et je ne pouvais croire aux accusations d'Emerson, il devait y avoir erreur) il était maintenant lui-même en danger, et ses hommes ne l'abandonneraient pas. En tout cas, pas s'ils voulaient être payés. René et Charles l'avaient vu me suivre. Nos loyaux ouvriers se précipiteraient à mon secours avant même d'entendre l'écho significatif des coups de feu. Oui, ils viendraient. Et nous – tous les trois – pourrions défendre l'étroite entrée de la grotte jusqu'à leur arrivée.

Une obscurité infernale nous enveloppa dès que Cyrus s'engagea dans le tunnel. C'était un boyau étroit, mais assez haut pour lui permettre de progresser debout, du moins au début. Je compris que la voûte s'abaissait quand Cyrus recula avec un cri de douleur, s'y étant cogné la tête.

Le moment semblait opportun. Je ne voulais pas attendre que nous arrivions dans un espace trop restreint interdisant le moindre mouvement. Agrippant mon ombrelle fermement, je me raidis, étendis les jambes et échappai lestement à Cyrus. Entre le coup qu'il avait reçu sur la tête et la rapidité de mes mouvements, il fut pris de court. Je réussis à le contourner et rebroussai chemin rapidement. J'avais vaguement conscience que mon pied me faisait atrocement mal, mais je ne ralentissais pas. Maintenant accoutumée aux errances des pistolets dans les poches, je réussis sans difficulté à extraire le premier de la seconde.

Bientôt, j'entendis des voix. Les timbres calmes et mesurés, l'absence de tout bruit d'altercation, me surprirent tant que je ralentis. Étaient-ce déjà les secours ? Je devais m'assurer avant

de tirer que je n'allais pas blesser un ami. M'arrêtant au bout du tunnel, je risquai un coup d'œil prudent dans la grotte.

Il tenait une lanterne dans la main gauche, et dans la droite un objet qui expliquait qu'il eût besoin de lumière. Il est difficile d'atteindre à coup sûr une cible mouvante dans l'obscurité totale, surtout quand ladite cible a la ferme intention de vous frapper. L'objet n'était pas une carabine, mais une quelconque arme de poing. Je ne suis guère calée en matière de pistolets, je peux seulement dire qu'il était beaucoup plus gros que le mien.

Les boucles dorées de Vincey avaient été un brin dérangées par le vent, mais à part cela il était aussi net et composé que ce malheureux soir, au Caire, quand je l'avais rencontré pour la première fois. Il sourit, et le vilain angle de sa mâchoire s'adoucit.

— N'essayez pas de saisir votre arme, dit-il aimablement.

Emerson jeta un coup d'œil à l'arme abandonnée sur le sol non loin de lui.

— Elle est vide.

— C'est ce que je me suis dit quand j'ai vu que vous ne ripostiez pas à nos tirs. J'aurais pu chercher longtemps votre cachette si Anubis ne m'avait obligeamment montré le chemin. Vous aviez raison de proposer une trêve, mais je dois vous prévenir que vous n'en tirerez aucun avantage.

— Oh, on ne sait jamais, fit Emerson.

Ses yeux allèrent se poser sur le chat qui se tenait entre eux, la queue hérissée, les regardant tour à tour.

— Je pensais bien que vous ne résisteriez pas à mon invitation, Vincey, j'avais remarqué que vous preniez un plaisir enfantin à parader.

Le sourire de Vincey s'accrut.

— J'espère que vous n'allez pas prétendre avoir douté de mon parfait alibi, mon cher Emerson. Vous n'avez pu comprendre qu'après coup.

Adossé à la paroi, à ma droite, Emerson lança à son interlocuteur, un regard intense.

— Vous me prenez pour un nigaud, fit-il, lèvre incurvée, je vous ai beaucoup vu pendant ces quelques jours où j'ai été votre hôte. Nous avons partagé des heures et des heures de

bavardage, vous vautré sur cet affreux fauteuil trop rembourré et moi… dans une position légèrement moins confortable. Il aurait été difficile de me tromper sur votre identité. Comment avez-vous réussi à entraîner von Bork dans cette vilaine affaire ?

— Son petit laideron d'épouse a besoin d'un traitement médical. La sentimentalité est une faiblesse, les hommes intelligents savent en tirer profit.

Une main saisit mon bras. Je me dégageai. Maintenant, Cyrus ne pouvait plus rien faire. Il savait que s'il tentait de m'entraîner je me débattrais, ce qui révélerait notre présence au souriant misérable armé d'un très gros pistolet.

Emerson secoua la tête.

— Vous avez bien joué, dans le passé, mais vous avez déjà perdu cette dernière partie. Mes amis sont en route. Vous ne pouvez espérer m'emmener avant que…

— J'ai peur que vous m'ayez mal compris. Les règles du jeu ont changé. Je n'ai plus besoin de l'information que j'espérais obtenir de vous. Quand je quitterai cet endroit, vous ne viendrez pas avec moi.

— Hmmm. (Emerson se frotta le menton.) Je vous ai toujours considéré comme un homme pratique, Vincey. Si vous aviez ce que vous vouliez, pourquoi risquer votre peau en me pourchassant ?

Le sourire de Vincey s'élargit encore, tirant les muscles de son visage en une épouvantable grimace.

— Parce que vous continueriez de risquer la vôtre pour m'empêcher d'accomplir mes projets. Je ne puis supporter de vous avoir aux trousses jusqu'à la fin de mes jours. J'avoue que vous tuer me procurera un certain plaisir personnel – traitez-moi de sentimental si vous voulez. Vous m'avez défié, vous avez fait échouer mes plans les plus parfaits – et le pire de tout, vous vous êtes montré condescendant envers moi quand j'étais à terre ! (Sa voix devenait de plus en plus aiguë.) Je vais prendre tout mon temps. La première balle sera pour votre jambe, je crois. Ensuite, un bras, ou alors l'autre jambe…

Je n'avais attendu jusque-là que par curiosité. Visant soigneusement, je pressai la détente.

Emerson se laissa prudemment tomber sur le sol. La balle atteignit Vincey au bras gauche. Il laissa choir sa lanterne, mais la blessure devait être légère car, avec un violent juron, il pivota et pointa son pistolet vers moi. Je pointai le mien sur lui, mais quelque chose me fit rater ma cible. Ce devait être Cyrus qui me tirait en arrière, ou la balle qui, en heurtant la paroi près de moi, me fit sursauter. Mes deux coups suivants, précipités, se perdirent. À mon grand dam, je remarquai que l'une d'elle frappait le sol tout près de la main tendue d'Emerson. Il jura bruyamment et retira sa main. Je tirai encore – et entendis le percuteur heurter le vide. J'avais oublié de recharger mon arme après qu'Emerson s'en fut servi pour appeler à l'aide.

Il ne restait plus que l'attaque directe. Je jaillis de l'entrée du tunnel, droit sur Vincey. Malheureusement, la même idée était venue à Emerson. Nous nous heurtâmes lourdement et tombâmes. Il m'entoura de ses bras et tenta de me retourner, pour se placer au-dessus de moi. De nouveau, nos esprits fonctionnaient à l'unisson. Je l'emportai : c'est moi qui atterris sur *lui,* m'efforçant de le protéger de mon corps.

Il m'était relativement difficile de suivre le cours des événements, tant j'étais occupée à tenter de protéger Emerson, qui ne cessait de gigoter. Vincey avait été quelque peu déconcerté, je crois, par la succession rapide et apparemment incohérente de nos actes. Il hésita perceptiblement avant de viser à nouveau.

Je fermai les yeux et m'accrochai à Emerson. Nous allions mourir dans les bras l'un de l'autre, comme il l'avait proposé un jour. L'idée ne me séduisait pas plus maintenant qu'alors.

Les échos de la détonation m'assourdirent. Il me fallut un peu de temps pour me rendre compte que je respirais encore, indemne, et qu'il y avait eu deux coups de feu, si rapprochés que les détonations s'étaient confondues. J'ouvris les yeux.

Juste devant moi se trouvait le bras d'Emerson. Son coude s'appuyait sur le sol ; sa main tenait la carabine, pointée en oblique vers le haut ; son doigt était sur la détente.

Je comprenais enfin pourquoi Emerson avait attiré son ennemi dans la grotte en laissant l'arme sur le sol, comme

inutile, il n'avait qu'une balle. Il eût été difficile de l'employer à meilleur escient.

Il me repoussa et se leva. Je m'assis, oreilles encore bourdonnantes, tête en effervescence. Quand on s'est résigné à mourir, il faut un moment pour se réhabituer à vivre.

Vincey gisait sur le sol, recroquevillé dans une mare de sang qui s'élargissait. Un autre homme était tout proche, étendu sur le dos. La balle de Vincey – celle qui nous était destinée – l'avait atteint en pleine poitrine, le projetant en arrière. La lumière de la lanterne éclairait doucement son visage immobile et ses mains détendues, vides.

Chapitre 16

Force physique, sensibilité morale, tendresse de cœur, voilà exactement ce qu'il faut chez un mari.

— Trop tard, m'écriai-je en me tordant les mains, il a donné sa vie pour nous ! Oh, Charlie, si seulement vous étiez arrivés cinq minutes plus tôt !

Il ne s'était en fait pas écoulé si longtemps avant l'arrivée des secours. Charlie avait été le premier à entrer, et maintenant il se tenait agenouillé, tête basse, près du corps de son patron. Sa peine était si sincère que je regrettai de l'avoir soupçonné.

— Je ne crois pas que cela aurait changé grand-chose, observa Emerson. En vous entendant arriver, Vincey aurait tiré, et le résultat eût été le même.

— Vous avez raison, dis-je. Excusez-moi Charles, je l'aimais beaucoup ; et puis vous voyez, il a donné sa vie pour… Qu'est-ce que vous dites, Emerson ?

— Rien, rien, fit-il.

Charles se releva lentement, les traits tirés par le chagrin. Je réitérai mes excuses. Il tenta de sourire :

— Je le regretterai toujours, moi aussi, M'dame. Vous pouvez nous le confier, maintenant, à René et moi. Vous semblez vous-mêmes assez éprouvés. Allez aider Abdullah, la dernière fois que nous l'avons vu, il se battait contre deux types armés de carabines.

Nous arrachâmes Abdullah à ses victimes ; les deux hommes ne cherchaient qu'à se défendre, et ils s'enfuirent dès qu'ils en eurent la possibilité.

— Les explications viendront, Abdullah, fis-je d'un ton apaisant. Ce n'était qu'un malentendu.

— Vous n'êtes pas blessés ?

Comme il faisait trop noir pour bien voir, il se laissa aller au point de faire courir ses mains inquiètes sur le corps d'Emerson, et aurait fait de même pour moi, je crois, si la bienséance n'avait prévalu.

Nos hommes se disputèrent l'honneur de me porter, de sorte que je leur permis de le faire chacun à leur tour. Emerson ne se proposa pas. Le chat dans les bras, il était si perdu dans ses pensées qu'il semblait ne pas même entendre les questions insistantes d'Abdullah, à qui je finis par promettre :

— Nous vous raconterons tout un peu plus tard, quand nous nous serons reposés. Pour le moment, contentez-vous de savoir que tout est terminé. Heu… c'est bien le cas, n'est-ce pas Emerson ? Emerson !

— Quoi ? Ah, oui, je crois… Il n'y avait que trop de personnes impliquées, mais la plupart étaient les victimes ou les employés de Vincey. C'est lui qui tirait les ficelles. Maintenant qu'il n'est plus là, je crois que nous n'avons plus rien à craindre.

— L'avez-vous tué, ô Maître des Imprécations ? s'enquit Abdullah.

— Oui.

— Bien.

Ce fut seulement quand nous atteignîmes la *Néfertiti* qu'Emerson posa Anubis par terre et me prit des bras de Daoud, dont c'était le tour.

— Reposez-vous et mangez, mes amis. Nous vous rejoindrons plus tard, dit-il.

Anubis nous précéda sur la passerelle. En le regardant se déplacer de sa démarche alerte, tout prêt semblait-il à abandonner son maître défunt sans un signe de regret ou de chagrin, je ne fus pas loin de partager la crainte superstitieuse d'Abdullah envers lui.

— Vincey lui avait appris à venir dès qu'il sifflait, fis-je doucement, c'est ainsi qu'il a pu vous enlever. Et ce soir…

— Ce soir, il a fait ce que JE lui avais appris à faire. Je ne voulais pas tuer Vincey, mais j'étais prêt à le faire si je n'avais

pas d'autre choix. Il commençait à m'ennuyer. Mais j'aurais préféré le prendre vivant, et je pensais que si le chat me suivait, il suivrait le chat.

— Vous lui avez appris… Comment ?

— Avec du poulet.

S'arrêtant devant ma porte, il l'ouvrit.

— Et, bien sûr, le charisme de ma personne, ajouta-t-il.

Le domestique avait allumé les lampes. Quand la porte s'ouvrit, je laissai échapper un cri, car devant nous se dressaient deux créatures aux formes indistinctes mais terrifiantes, vêtues de guenilles, aux yeux égarés cernés de rouge, aux visages hagards barbouillés de poussière.

Ce n'étaient que nos reflets dans le grand miroir placé entre les fenêtres. Emerson repoussa le chat, referma la porte d'un coup de pied, me déposa sur le lit et s'écroula près de moi avec un grognement venu du cœur.

— Nous ferions-nous vieux, Peabody ? je me sens un peu fatigué.

— Mais non, mon ami, répondis-je. N'importe qui serait épuisé après une telle journée.

Emerson se redressa.

— Vos protestations ne me rassurent pas. Je vais tenter une expérience.

M'étreignant fermement, il m'écrasa contre lui et appliqua sa bouche sur la mienne.

Il m'embrassa pendant un temps assez long, et se livra à d'autres démonstrations qui me firent presque oublier la découverte stupéfiante qui embrasait mon cerveau abasourdi. Enfin, je réussis à dégager mes lèvres assez longtemps pour murmurer :

— Emerson, vous rendez-vous compte que je suis…

— Ma femme ? coupa Emerson en s'écartant légèrement, je l'espère bien, parce que sinon, ce que je m'apprête à faire serait peut-être illégal, probablement immoral et en tout cas indigne d'un gentleman anglais. Satanées boutonnières. Elles sont toujours trop étroites pour…

De toute façon, mon corsage était bon à jeter.

*

* *

Un peu plus tard (beaucoup plus tard, en fait), je murmurai :

— Quand avez-vous retrouvé la mémoire, Emerson ?

Ses bras m'entouraient et ma tête reposait sur sa poitrine. Le paradis ne pouvait receler plus de délices (mais je ne confesserai une opinion aussi peu orthodoxe que dans les pages de ce journal intime). Nous étions en parfaite harmonie et le resterions toujours, car comment la discorde pourrait-elle ternir pareille compréhension ?

— Ce fut un instant mémorable, répondit Emerson, quand je vous ai vue arriver comme un ouragan, brandissant votre ridicule petit pistolet, sans le moindre souci de votre propre sécurité… Et là, vous avez dit les mots qui ont brisé le sortilège : « Encore une chemise bonne à jeter ! »

— Oh, Emerson, c'est si peu romantique ! J'aurais cru…

Je repoussai son bras et me redressai. Il voulut m'attirer de nouveau contre lui, mais je m'écartai à quatre pattes.

— Allez au diable, Emerson, m'exclamai-je avec passion, c'était il y a une éternité ! Vous voulez dire que vous m'avez laissée me ronger les sangs, souffrir mille morts et craindre le pire, une éternité durant, alors que…

— Là, Peabody, calmez-vous.

Emerson se rassit et s'appuya contre les oreillers.

— Ce n'est pas si simple. Venez, je vais vous expliquer.

— Aucune explication ne peut justifier pareille chose, criai-je. Vous êtes le plus…

— Venez là, Peabody.

Je vins.

Après un certain laps de temps, Emerson commença ses explications.

— Cet instant de révélation m'avait littéralement assommé, ce fut aussi violent qu'un choc électrique, et tout aussi bref. Pendant les jours qui ont suivi, des bribes de souvenirs me sont revenues, mais il m'a fallu plusieurs jours pour remettre toutes les pièces à leur place. J'étais en pleine confusion, c'est le moins

qu'on puisse dire. Vous admettrez, j'espère, que la situation était un rien complexe.

— Eh bien…

— Certes, on peut en dire autant de toutes les situations dans lesquelles vous nous fourrez, poursuivit-il.

Ma position, à cet instant, ne me permettait pas de voir son visage, mais au ton de sa voix je savais qu'il souriait.

— Dans ce cas précis, il m'a paru plus sage de ne pas me confier avant que tout soit clair dans ma tête. Cela m'arrive assez rarement, même quand je n'ai pas à lutter contre l'amnésie.

— Votre sens de l'humour est l'un de vos principaux attraits, mon ami. Mais à présent…

— Exact, ma chère Peabody. Ce délicieux intermède ne peut durer davantage, il reste de nombreux points obscurs à éclaircir. Je serai bref. La loyauté d'au moins un de nos compagnons était plus que douteuse. Les seules personnes auxquelles j'étais sûr de pouvoir me fier étaient vous et Abdullah – et nos autres hommes, évidemment. Me confier à l'un de vous revenait à vous mettre en danger et à compliquer encore plus la situation…

Il se tut et… fit autre chose. Quelque plaisir que j'y prisse, je reconnus l'une de ses vieilles astuces pour faire diversion. Ses explications, pour l'instant, étaient évasives et peu convaincantes.

Pourtant, son rappel des devoirs austères qu'il nous restait à remplir me ramena à la réalité ; fermement, quoique à regret, je me dégageai de son étreinte.

— Comme le bonheur est égoïste, remarquai-je tristement, j'avais presque oublié le pauvre, le noble Cyrus. Je dois aider Charles et René à faire le nécessaire. Et puis, il faudra rassurer nos proches, en Angleterre ; et faire suffisamment peur à Kevin O'Connell pour qu'il se taise, et… Il y a tant à faire ! Emerson, vous devez écrire à Ramsès tout de suite… heu… vous vous souvenez de Ramsès, n'est-ce pas ?

Emerson gloussa.

— De tous mes souvenirs, ce fut le plus difficile à digérer. Au premier abord, notre fils est vraiment incroyable. Ne vous inquiétez pas, je lui ai déjà écrit.

— Quoi ? Quand ? Comment avez-vous… Crénom, Emerson, c'est vous qui avez fouillé ma cabine ? J'aurais dû m'en douter. Personne d'autre n'aurait laissé un tel désordre.

— Il me fallait savoir ce qui arrivait à notre famille, Amelia, je me méfiais depuis assez longtemps pour avoir prévenu Walter, mais en retrouvant la mémoire je me suis fait un sang d'encre à leur sujet. La lettre de Ramsès m'a beaucoup touché. Je ne pouvais pas laisser ce pauvre enfant dans l'ignorance.

— Vous m'y avez bien laissée, moi, coupai-je. Dites-moi juste une chose avant que nous reprenions le combat, pour ainsi dire. Quand vous m'avez embrassée dans la tombe…

— Ce n'était pas la première fois que je vous embrassais dans une tombe, fit Emerson en souriant, c'est peut-être l'atmosphère qui m'avait fait perdre la tête. J'étais un peu fâché contre vous, Peabody, vous m'aviez fait une peur bleue.

— Je le savais bien. Et vous saviez, vous, ce qu'il y avait entre nous… N'essayez pas de me dire le contraire. Et pourtant vous… vous… Vous ne m'aviez jamais embrassée AINSI !

— Ah ! Mais cela vous a plu, n'est-ce pas ?

— Vous aussi, cela vous a plu, n'est-ce pas ? De me bousculer, me railler, m'insulter…

— Ce n'était pas désagréable, reconnut Emerson. Comme au bon vieux temps, quand nous étions jeunes, hein, Peabody ? Et j'avoue que cela m'a plu d'être de nouveau amoureux. Même si vos méthodes pour gagner le cœur d'un homme sont un peu… Peabody ! Arrêtez ! Vous êtes vraiment la plus…

Entre rire, fureur et une autre émotion qu'il est inutile de décrire, j'avais pratiquement perdu tout contrôle de moi. Comment les choses auraient-elles tourné, je ne le sais, car juste au moment où elles commençaient à devenir intéressantes elles furent interrompues par un coup frappé à la porte. Pestant, Emerson se cacha dans la salle de bain. J'enfilai le premier vêtement qui me tomba sous la main et allai ouvrir.

La vue du visage triste de René me rendit mon sérieux. Il tentait de maîtriser son chagrin en homme, mais il ne pouvait abuser mes yeux perspicaces.

— Pardonnez-moi de vous déranger, dit-il, mais j'ai pensé que vous voudriez savoir. Nous l'emmenons à Louxor. Il avait

exprimé le désir d'être enterré là-bas, près de la Vallée des Rois où il a vécu les années les plus heureuses de sa vie. Il nous faut partir tout de suite si nous voulons attraper le train du Caire. Vous comprenez, le temps presse.

Je comprenais, et appréciais la délicatesse avec laquelle il avait exprimé cette déplaisante réalité. J'essuyai une larme.

— Je dois aller lui dire adieu, René. Il a donné sa vie…

— Oui, chère madame, mais j'ai peur que le temps manque. C'est mieux ainsi. Il voudrait que vous vous souveniez de lui tel… tel qu'il était.

Ses lèvres tremblaient. Il se détourna pour cacher son visage.

— Alors, nous le rejoindrons dès que possible, fis-je en lui tapotant l'épaule, il faudra prévenir ses amis, ils voudront assister à la cérémonie. Je dirai quelques mots, sur cette belle phrase de l'Évangile, si appropriée : *« Il n'y a pour personne de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »*

René se retourna vers moi.

— Fiez-vous à nous, madame. Quand vous serez à Louxor, vous vous installerez au Château, je présume ? Je suis certain que c'est ce que Mr Vandergelt aurait voulu.

— Très bien.

Je lui tendis la main. Il la porta à ses lèvres, avec une grâce toute française.

— Mes hommages, chère madame. Adieu et bonne chance, dit-il en français.

*

* *

Je savais bien que notre petit groupe serait tristement réduit ce soir-là, mais je ne m'attendais pas à trouver Kevin seul au salon. Bien entendu, il était occupé à griffonner dans son détestable petit carnet. En me voyant, il tenta vaguement de se lever.

— Restez assis, fis-je en m'installant dans un fauteuil, et n'essayez pas de me faire croire que vous êtes terrassé par l'épuisement ou le chagrin.

— J'ai de la peine pour ce pauvre Vandergelt, dit-il, mais tant qu'à partir – et c'est notre lot à tous – il aurait voulu que cela se passe ainsi. « Il n'y a pour personne de plus grand amour… »

— Gardez vos citations pour vos articles, coupai-je d'un ton sévère, nous avons à parler, Kevin. Mais où sont les autres ?

— René et Charles sont partis pour Deirout.

— Oui, je sais. Et Bertha ?

— Dans sa cabine, je suppose. J'ai sollicité la faveur d'une conversation avec elle, mais elle s'y est refusée. Quant à votre… au professeur…

— Il est ici, dis-je en le voyant entrer.

Jamais il ne m'avait paru plus beau. Ses cheveux humides ondulaient en vagues brillantes, seule la vilaine plaie à demi cicatrisée déparait le parfait modelé de son visage. Avec un sourire à mon adresse et un rictus pour Kevin, il se dirigea vers la desserte.

— Comme d'habitude, Peabody ? demanda-t-il.

— S'il vous plaît. Nous devons porter un toast, aux amis absents et à l'amour qui surpasse l'amour de…

— Surveillez votre langue, Peabody, ce fichu journaliste note chaque mot.

Il me tendit mon verre, puis se tourna vers Kevin qui le regardait, bouche ouverte et yeux exorbités.

— J'exige de voir votre article avant que vous l'envoyiez, O'Connell. S'il contient quoi que ce soit de diffamatoire, je vous casse les deux bras.

Kevin avala sa salive.

— Je n'y comprends plus rien, professeur. Vous avez retrouvé la mémoire ?

— C'est donc cela, le canular qui circule en ville ? Comme c'est intéressant. Je me demande combien j'obtiendrai de dommages et intérêts quand je vous traînerai devant les tribunaux.

— Mais je n'ai jamais… Croyez-moi, professeur… bégaya Kevin en tentant de dissimuler ses papiers sous son coude.

— Bien, fit Emerson en montrant les dents, maintenant, Mr O'Connell, je vais vous donner la matière de votre prochain article. Vous pouvez prendre des notes, ajouta-t-il aimablement.

Je dois dire que je n'aurais pas mieux menti moi-même. Emerson omit toute référence à l'affaire Forth, décrivant Vincey comme « un de nos vieux ennemis, qui réapparaissait périodiquement ». Kevin nota fiévreusement ses descriptions frappantes de nos diverses rencontres mouvementées avec Vincey.

— Et puis, conclut Emerson, fatigué de ses attentions, je lui ai tendu un piège, ce soir, avec l'aide d'Abdullah et de deux des gardes de Mr Vandergelt, qui avait eu la bonté de les mettre à ma disposition. Vandergelt était censé tenir Mrs Emerson à l'écart. Il n'y a pas réussi, car elle est têtue comme…

— L'amour lui a fait deviner les intentions de son cher époux, murmura Kevin, griffonnant furieusement, et son dévouement lui a donné des ailes pour foncer tête baissée…

— Si vous osez écrire ça, intervins-je, c'est moi qui vous casse les deux bras.

— Humpf, grogna bruyamment Emerson, laissez-moi finir. À cause de… d'une erreur de mes assistants, Vincey a réussi à entrer dans la grotte où nous avions trouvé refuge. Il s'en est suivi une petite altercation, au cours de laquelle Vincey a tiré sur Vandergelt. Je fus… heu… dans l'incapacité d'attraper ma propre carabine à temps pour sauver Vandergelt, mais ma balle l'a frappé quelques instants plus tard.

— C'est un peu plat, observa Kevin, mais qu'importe, je m'occuperai des détails. Et quel était donc le mobile de ce type, professeur ?

— La vengeance, répondit Emerson en croisant les bras. Pour une vieille offense imaginaire.

— Il a ruminé pendant des années sur une vieille offense imaginaire, et il en est devenu fou… Vous ne voudriez pas être un peu plus explicite ? Non, je vois que non. Et les agressions contre Mrs Emerson ?

— La vengeance, répéta fermement Emerson.

— Oui, bien sûr, sachant qu'il ne pourrait blesser davantage ce cœur dévoué qu'en frappant… Oui, parfait, je vais pouvoir écrire des pages là-dessus.

— Vous êtes incorrigible, O'Connell ! dit Emerson, incapable de réprimer un sourire. Souvenez-vous que j'exige de lire votre

article avant que vous l'envoyiez. Venez, Peabody, j'ai promis à Abdullah que nous irions lui parler.

L'histoire qu'Emerson raconta à nos hommes était bien différente. J'avais l'impression de rentrer enfin chez moi. Nous étions assis sur une caisse, au bord du fleuve, entourés d'hommes qui nous écoutaient en fumant, et nous interrompaient de temps à autre d'une exclamation admirative ou marquant la surprise. Les étoiles brillaient de tout leur éclat au-dessus de nos têtes, la brise légère agitait les cheveux d'Emerson.

Une partie de ce qu'il raconta ce soir-là était nouveau pour moi aussi. Car il avait sur moi l'avantage d'avoir profité longtemps de l'« hospitalité » de Vincey, selon ses propres termes. Et en imaginant ce méprisable bandit, qui se prélassait dans son confortable fauteuil en narguant son malheureux prisonnier, mon seul regret était qu'Emerson en eût si vite disposé. J'avais remarqué l'incongruité de ce fauteuil dans le chenil puant où Emerson était gardé prisonnier, mais c'est seulement en entendant le changement dans sa voix quand il y faisait allusion que je mesurai toute la cruauté subtile et insidieuse que pouvait receler un objet apparemment inoffensif, comme l'était un fauteuil de velours rouge. Je ne pourrai plus jamais prendre place sur un siège de cette couleur.

L'alibi de Vincey m'avait paru tout à fait convaincant. Les preuves écrites de son séjour en Syrie étaient des faux, évidemment, mais même si je m'étais méfiée, je n'aurais pas pensé à vérifier leur authenticité avant qu'il soit trop tard. Et je n'avais pas les mêmes raisons qu'Emerson de douter du pauvre Karl von Bork (je me promis de demander des nouvelles de Mary et de voir ce que je pouvais faire pour elle), surtout après le témoignage de Bertha…

— Quoi ? m'écriai-je quand Emerson en arriva à ce point du récit, Bertha était l'espionne de Vincey ? Jusqu'à la fin ?

— Un point pour moi ! lança Emerson avec un sourire satisfait et un geste vulgaire.

— Mais les marques de coups… et elle s'est jetée devant la porte de votre cellule pour empêcher le garde d'entrer, c'était très courageux…

— Elle essayait simplement de sortir, expliqua Emerson, elle ne voulait pas être impliquée dans un meurtre, et était folle de terreur. Vous voir surgir ainsi du plafond, tel un diable de sa boîte, aurait fait paniquer n'importe qui. Moi-même, je…

— S'il vous plaît, Emerson, fis-je avec toute la dignité dont j'étais capable.

Cette sale petite créature m'avait bien bernée. Je bouillais en me rappelant lui avoir dit qu'elle devait s'endurcir un peu. S'endurcir ! Ce devait être elle qui avait planté le poignard dans la poitrine de Mohammed.

— Oui, répondit Emerson quand j'exprimai cette hypothèse, elle est aussi dangereuse et sournoise qu'un serpent. Ce n'est guère surprenant, quand on pense à la vie qu'elle a menée.

— Je suppose qu'elle mentait aussi en prétendant s'être retrouvée dans la misère à la mort de son père ?

— Oh, c'est ce qu'elle vous a dit ? Malheureusement, sa… carrière a commencé bien plus tôt. Elle était la compagne de Vincey depuis plusieurs années. *Une* de ses compagnes… Quant aux marques de coups, ce n'était que du maquillage et du rembourrage. Vous ne vous êtes pas méfiée quand elle a refusé vos soins ? Ni même en la voyant se voiler le visage le temps que ses prétendues plaies guérissent ?

— Le diable l'emporte ! fis-je.

Abdullah cachait son visage derrière sa manche, et j'entendais glousser quelques-uns des plus jeunes hommes.

— Est-ce pour cela que vous avez… Oh, peu importe.

— J'ai décidé très vite de la mettre de mon côté, reprit Emerson d'une voix sérieuse, non en faisant appel à ses bons sentiments, mais en lui montrant où était son intérêt. Elle est extrêmement intelligente, et n'a pas plus de sens moral qu'un chat. Vincey n'était pas son premier… associé. Il n'entre pas d'affection dans ce genre de relation, elle changeait son fusil d'épaule chaque fois que les circonstances le demandaient. J'ai tendance à penser qu'elle cherchait un homme aussi dénué de scrupules qu'elle-même. Malheureusement, être une femme est un handicap, dans le domaine criminel comme dans tous les autres. La société les empêche de mettre à profit leurs talents naturels sans l'aide d'un partenaire masculin. Je crains,

Peabody, que votre caractère honorable et droit vous desserve quand vous rencontrez de telles personnes. Vous essayez toujours de faire ressortir les vertus cachées des gens. Bertha n'en avait aucune.

Je le laissai savourer son triomphe, mais il se trompait. Je revoyais l'expression de son visage quand elle disait : « Comme vous devez l'aimer ! » Ce n'était pas de la moquerie ou de l'amusement. Elle était émue, je le savais. Et j'avais la certitude que les magnifiques attributs d'Emerson – je parle de son caractère, naturellement – avaient agi sur elle, comme sur tant d'autres femmes.

— C'est donc elle qui a porté votre message à Vincey, l'informant que vous seriez au rendez-vous ce soir ?

— En effet. Elle était toujours restée en contact avec lui, plusieurs des villageois étaient à son service ; il lui suffisait de glisser une lettre à Hassan ou Yaoud quand nous traversions le village. Pendant notre séjour dans l'Oued Royal, elle communiquait avec lui en laissant des messages en un endroit convenu, peu éloigné du campement. L'un des villageois les transmettait. Ces canailles connaissent chaque pouce des falaises, ils peuvent y aller et venir sans se faire remarquer.

— C'est seulement hier, en revenant à la *dahabieh,* que j'ai réussi à la convaincre qu'elle serait mieux avec nous qu'avec Vincey. Elle… Qu'est-ce qui vous amuse, Peabody ?

— Rien, mon ami. Continuez.

— Humpf. Je lui ai exposé la situation en lui promettant l'impunité si elle se joignait à nous, et la prison dans le cas contraire. Le message qu'elle a transmis ce matin ne l'incriminait pas, il signalait simplement à Vincey que j'irais aux falaises du nord ce soir.

— Mais, fit Abdullah (qui ne s'intéressait guère aux machinations machiavéliques des femmes, et encore moins à leur rédemption), pourquoi ceux qui devaient vous défendre m'ont-ils fait prisonnier ? Étaient-ils eux aussi à la solde du mauvais homme ? Car Vandergelt Effendi n'aurait sûrement pas…

— En effet, Abdullah, dis-je, Emerson, je crois que nous ferions mieux de rentrer. Vous n'avez pas mangé, et vous devez être très fatigué.

Emerson comprit. Je ne tenais guère à aborder ce sujet. Avec le souvenir du sacrifice de Cyrus encore tout frais dans ma mémoire, je ne pouvais pas, ne voulais pas, penser qu'il avait bien failli causer notre perte. Je connaissais le mobile qui l'avait poussé à commettre le seul acte vil de sa noble vie, et je me reprochais de n'avoir pas mesuré la profondeur de ses sentiments pour moi. C'était sans doute mon refus qui lui avait fait perdre la tête. Un accès de folie était l'explication la plus charitable et la plus plausible de son comportement, et il l'avait racheté de sa vie.

Bertha ne vint pas dîner. Quand nous allâmes la chercher, nous trouvâmes sa cabine vide, et ses quelques biens envolés. Notre enquête révéla qu'une femme correspondant à son signalement – qui, je le reconnais, aurait pu s'appliquer à la plupart des femmes du village – avait loué un bateau pour traverser le fleuve, quelques heures auparavant.

J'étais stupéfaite, mais Emerson, s'il fut surpris, n'en montra rien. Pour être sincère, et je m'y efforce toujours (du moins dans ces pages), j'étais soulagée d'en être débarrassée. L'étendue de notre dette envers elle était douteuse ; si nous avions pesé le bien et le mal, je ne crois pas que le résultat eût été en sa faveur. C'était une femme et elle avait subi bien des épreuves ; mais, comme je le fis observer à Emerson, il aurait été vraiment difficile de lui trouver un métier convenable.

— Hmmm, fit-il en tâtant la fossette de son menton. À mon avis, elle a trouvé toute seule un métier qui lui convient.

Il refusa d'expliciter cette énigmatique affirmation. Je n'insistai pas, par crainte de susciter des réactions pouvant faire obstacle aux activités que j'avais prévues pour le reste de la soirée.

*

* *

Le lendemain, grâce au zèle du domestique de Cyrus, nous pûmes attraper le train de l'après-midi. Quand nous le remerciâmes et lui fîmes nos adieux, il s'inclina profondément. Je lui assurai que s'il avait besoin de références, je me ferais un plaisir de lui décerner les louanges que son excellent travail méritait. J'étais triste de quitter la *Néfertiti* sans espoir de jamais la revoir, car comme je l'ai dit, ces élégants vaisseaux tombaient en désuétude.

Emerson dormit pendant presque tout le voyage. Anubis s'était roulé en boule sur le siège près de lui. Apparemment, nous avions hérité d'un second chat. Sa dévotion pour Emerson égalait celle de Bastet pour Ramsès, et je connaissais suffisamment la nature sentimentale de mon mari pour savoir qu'il n'abandonnerait pas l'animal – d'autant qu'il était très flatté d'une telle adoration. Le revirement d'Anubis ne témoignait nullement d'un égoïsme calculateur, c'était simplement le signe d'une évaluation intelligente de la supériorité d'Emerson. Je me demandais comment Bastet accueillerait le nouveau venu. Les possibilités étaient quelque peu alarmantes.

Mais ce jour-là il n'y avait point place dans mon cœur pour les sombres pressentiments. J'avais pris un livre dans la bibliothèque bien fournie de Cyrus, mais je ne lisais guère. C'était si agréable de regarder la poitrine de mon mari se soulever et s'abaisser, en cédant parfois à la tentation de suivre du doigt les plis de fatigue qui marquaient encore son visage. Quand je m'y risquais, il murmurait « Satanées mouches ! » et chassait ma main. Mon cœur se gonflait alors d'un bonheur presque insoutenable. Bientôt, nos proches en Angleterre goûteraient ce même bonheur, car nous avions, tôt dans la matinée, expédié des télégrammes pour les rassurer et leur dire notre éternelle affection.

La nuit étendait ses ailes sombres sur l'antique cité quand nous arrivâmes. Nous louâmes une voiture pour gagner directement le Château. Comme nous démarrions, je regardai en arrière et crus voir une silhouette familière se réfugier dans l'ombre. Mais non, c'était impossible. Ce ne pouvait pas être

Kevin. Il nous avait quittés quelques heures plus tôt pour prendre le train du Caire.

Les lanternes de la voiture brillaient faiblement dans l'obscurité. Le claquement lent des sabots des chevaux berçait ma songerie mélancolique. Il était difficile d'imaginer le Château, la fierté de Cyrus, sans lui. Chaque pièce, chaque couloir serait hanté par ce grand fantôme plein de gentillesse. Je m'imaginais qu'Emerson devait remuer les mêmes pensées ; respectant mes sentiments, il restait silencieux en me tenant la main.

Je supposais que René avait prévenu les domestiques de notre arrivée, et, en effet, nous fûmes accueillis par le majordome en invités bienvenus et attendus. Il s'inclina en nous faisant entrer, mais quand je compris où il nous conduisait je m'arrêtai.

— Je ne pourrai pas, Emerson, pas ce soir, pas dans la bibliothèque. Nous y avons passé tant d'heures ensemble, c'était sa pièce préférée…

Mais Anubis nous avait précédés, et le domestique ouvrit la porte. Une odeur de fumée – de cigare – me vint aux narines. D'un profond fauteuil de cuir placé près de la grande table encombrée de livres et de magazines, un homme se leva. Cigare, barbiche, costume de lin magnifiquement coupé… C'était le fantôme de Cyrus Vandergelt, exactement tel qu'il avait été de son vivant.

*

* *

Je ne m'évanouis pas. Emerson prétend que si, mais il essaye toujours de trouver chez moi ce qu'il appelle des réactions de « vraie dame ». Il est vrai – et qui pourrait m'en blâmer – que mes genoux se dérobèrent sous moi et qu'un brouillard gris tournoya devant mes yeux. Quand il s'éclaircit, je me retrouvai assise sur un canapé ! Emerson me tapotait les mains et Cyrus se penchait vers moi, barbiche frémissante d'amicale inquiétude.

— Dieu du ciel ! m'écriai-je…

Mais le Lecteur imaginera sans peine les exclamations incohérentes qui s'échappèrent de mes lèvres pendant les minutes qui suivirent. La chaleur de la main de Cyrus m'assurait qu'il s'agissait bien de lui, et non de son fantôme ; l'administration d'un léger stimulant me rendit mon calme coutumier ; très vite, nous nous trouvâmes fort occupés à satisfaire notre curiosité réciproque.

Cyrus fut abasourdi d'apprendre qu'il était supposé être mort.

— Je ne suis ici que depuis une heure. Les domestiques m'ont informé que vous étiez attendus – ce qui était une excellente nouvelle –, mais ils ne m'ont pas dit que j'étais mort. Ils auraient tout de même pu me mettre au courant. Comment est-ce arrivé ?

— Racontez-nous plutôt votre histoire, fit Emerson en me jetant un drôle de regard. Où étiez-vous ces dernières semaines ?

Je ressentis un curieux malaise en l'écoutant. Ce n'était pas la première fois que j'entendais ce genre d'histoire.

— Je descendais à peine de ce fichu train, au Caire, quand ils m'ont embarqué, dit Cyrus, j'ai senti une petite douleur dans le bras, j'ai cru avoir été piqué par un moustique. Et puis tout s'est brouillé. Je me souviens de deux types qui m'ont mis dans une voiture, puis plus rien. Ensuite, je me suis réveillé dans ce qui avait l'air d'un hôtel de luxe – chambre, salle de bain, un drôle de petit salon avec des fauteuils trop rembourrés et des étagères chargées de livres. La seule différence, c'est qu'il n'y avait pas de poignées aux portes.

Il avait été traité avec la plus grande courtoisie, nous assura-t-il. Les repas étaient préparés par un grand cuisinier et servi par des domestiques qui faisaient tout pour le satisfaire, sauf répondre à ses questions.

— Je commençais à me demander si j'allais passer là le restant de mes jours, avoua-t-il, et puis hier soir – je suppose que c'était hier soir – je me suis couché comme d'habitude et, croyez-moi si vous voulez, je me suis réveillé dans un wagon de première classe, dans l'express Le Caire-Louxor. J'ai fait tout un scandale, vous vous en doutez. Le contrôleur, en ricanant, m'a expliqué que j'étais un peu dans les vapes quand mes amis

m'avaient installé là. Ils lui avaient donné mon billet jusqu'à Louxor ; donc tout était en règle. J'étais drôlement sonné, croyez-moi, mais je me suis dit que le mieux était de venir ici, et d'essayer de comprendre ce qui se passait. J'ai l'impression que vous allez pouvoir m'éclairer.

— En effet, dit Emerson en me jetant un coup d'œil.

J'avais perdu l'usage de la parole. Visiblement content d'être le narrateur désigné, Emerson se lança dans son récit. Cyrus respirait à peine. Pas un mot, pas un son ne se fit entendre avant qu'Emerson eût terminé.

— Bon sang ! s'exclama Cyrus. Je vous le dis tout net : si un autre que vous me racontait cette histoire, je ne le croirais pas. Comment quelqu'un pouvait-il se faire passer pour moi, alors que vous me connaissez depuis des années !

J'étudiais le visage mince et ridé de mon vieil ami. Les années n'avaient pas été aussi douces pour lui que je l'avais cru. J'aurais dû voir que cette silhouette athlétique, cette haute taille et ce visage si bien conservé n'étaient pas les siens. La barbiche non plus n'était pas la sienne. Comme Sethos avait dû être aise de s'en débarrasser !

Bien entendu, je formulai mes remarques avec plus de tact.

— Nous ne nous sommes pas vus pendant plusieurs de ces années, Cyrus. Son imitation de votre façon de parler et de vos attitudes était parfaite. Il a un don pour l'imitation, et il avait disposé de plusieurs jours pour vous observer, en cachette, avant de quitter Le Caire. Mais son arme la plus efficace était psychologique. Les gens voient ce qu'ils s'attendent à voir. Et une fois que leur conviction est faite, rien ne peut les persuader qu'ils se sont trompés.

— Laissez tomber toutes ces foutaises psychologiques, Amelia, grogna Emerson, Vandergelt, je suppose que vous n'avez pas de René d'Arcy ni de Charles H. Holly dans votre équipe ?

— Équipe ? Je n'ai plus d'équipe. Hoffman m'a quitté l'année dernière pour aller travailler avec le Fond d'Exploration de l'Égypte. Je comptais me chercher un assistant au Caire. Il y a un jeune type du nom de Weigull…

— Non, non, il ne fera pas l'affaire, protesta Emerson. Il ne manque pas de qualités, mais il a tendance à…

— Emerson s'il vous plaît, ne nous égarons pas, intervins-je. Moi aussi, j'ai du mal à croire tout cela. Ces jeunes gens si charmants travaillaient tous deux pour… pour…

Emerson fit de son mieux, mais les mots ne voulaient pas sortir.

— … Le… le Maître… heu… Oui. Nous aurions dû voir qu'ils n'étaient pas archéologues. La peur du vide de Holly était suspecte, et aucun d'eux ne s'y connaissait vraiment. Mais de nos jours il y a si peu d'excavateurs dignes de ce nom. À ce train-là, bientôt… Oui Peabody, je sais ! Je m'écarte du sujet ! Ils étaient… *ses* complices, j'ai commencé à m'en douter en les voyant l'emmener si précipitamment. Les hommes d'équipage de la *dahabieh* étaient à sa solde, tout comme les gardes.

— Doux Jésus, murmurai-je, découragée, Cyrus, Emerson, j'espère que vous me pardonnerez, mais je ne suis pas en état de réfléchir. Il vaudrait peut-être mieux pour nous tous que nous reprenions la discussion après une bonne nuit de sommeil.

Cyrus était trop galant, malgré ses façons cavalières, pour résister à une telle supplique. M'assurant que ses domestiques avaient préparé nos appartements, il m'escorta jusqu'à la porte de la bibliothèque.

— La journée a certes été longue pour nous tous. Ma chère Mrs Amelia, vous savez, je l'espère, que j'aurais été tout aussi désireux de vous servir que ce satané bandit semble l'avoir été. D'ailleurs…

— C'est bien pour cela qu'il était si convaincant, il a agi comme vous l'auriez fait. Mon cher ami, cette journée aura eu au moins un heureux résultat. Je suis bien aise de constater que la nouvelle de votre mort était fort exagérée !

Comme je l'espérais, ma petite plaisanterie le détourna de son propos. Il se mit à glousser.

— Bon travail, Peabody, fit Emerson tandis que nous montions les escaliers bras dessus, bras dessous, mais vous n'avez fait que retarder l'inévitable. Entre maintenant et demain matin, nous avons intérêt à trouver une bonne explication de l'activité qu'a déployée Sethos pour et contre nous.

— Moi-même, je ne suis pas certaine de bien comprendre ses motivations, avouai-je.

— Alors, c'est que vous êtes ou stupide – ce que je ne crois pas –, ou hypocrite, ce qui est tout aussi improbable. Souhaiteriez-vous que je vous explique ?

— Emerson, si vous prétendez que vous saviez depuis le début que cet homme n'était pas Vandergelt, je vais…

Je n'achevai pas ma phrase. Emerson avait fermé la porte de notre chambre derrière nous. Il me prit dans ses bras. Ce fut un instant sacré, la réaffirmation silencieuse mais fervente des vœux que nous avions échangés le jour béni où nous ne fîmes plus qu'un.

C'est un instant suprême pour une femme que celui où elle entend de la bouche de l'homme qu'elle aime, sans avoir rien demandé, sans même avoir fait la moindre allusion, les paroles mêmes qu'elle rêvait d'entendre (c'est aussi, je crois, d'une extrême rareté).

— Je vous ai aimée tout de suite, Peabody, dit Emerson d'une voix étouffée par mes cheveux. Avant même de me souvenir de vous. Dès l'instant où vous êtes tombée du plafond en brandissant ce pistolet, j'ai su que vous étiez la seule femme pour moi – car même en pantalon, ma chère, il est impossible de se méprendre sur votre sexe. Tout ce temps, j'ai été comme un homme perdu dans le brouillard, qui recherche désespérément quelque chose…

— Sans savoir ce que c'est, complétai-je tendrement.

Emerson m'écarta de lui et me foudroya du regard.

— Pour qui me prenez-vous ? Un collégien attardé ? Je savais très bien ce que c'était. Simplement, je ne voyais aucun moyen facile et honorable de l'obtenir. Je n'étais même pas sûr de ne point avoir à la maison une femme ennuyeuse et conventionnelle, avec une douzaine d'enfants tout aussi ennuyeux et conventionnels. Et vous ne vous êtes certes pas conduite comme une femme conventionnelle. Pourquoi diable ne m'avez-vous pas dit la vérité ? Une telle discrétion n'est pas dans votre caractère.

— C'était ce docteur Schadenfreude, dis-je, il affirmait…

Quand j'eus terminé mes explications, Emerson hocha la tête.

— Oui. Je vois. Je crois que c'était la dernière pièce du puzzle. Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai compris de cette affaire ?

*

* *

— Pour répondre à la question que vous m'avez posée tout à l'heure, non, je ne savais pas qui était Vandergelt. Je ne reconnaissais personne ! Quand la mémoire m'est revenue, je ne me suis pas posé de questions, pas même en remarquant qu'il semblait avoir rajeuni depuis notre dernière rencontre. Je l'ai accepté parce que vous et les autres l'acceptiez.

« À l'époque, je n'avais aucun soupçon. Mais bien avant, au Caire, j'avais commencé à penser que nous avions un ange gardien. Cela ne vous étonnait pas de voir que nous réussissions à éviter tant de rencontres désagréables grâce à l'arrivée apparemment fortuite de secours ? La première fois, quand on vous a enlevée au bal masqué, c'est la chance qui m'a permis… Bon, si vous insistez, ma chère Peabody, une certaine agilité physique et mentale m'a permis d'arriver à temps pour vous arracher à votre ravisseur. C'était Vincey, bien sûr, je présume que vous aviez annoncé à tous nos confrères que nous assisterions à ce bal ? Il n'était guère difficile de fouiller le souk et d'y découvrir le marchand chez qui la fameuse Sitt Hakim avait acheté des vêtements masculins.

« Ensuite, nos aventures ont pris une autre tournure. L'officier de police qui emmène ses hommes dans un quartier du Caire où la police ne va jamais, juste à temps pour faire fuir les hommes de main qui nous avaient piégés, le jeune Allemand balourd qui tire un coup de feu au moment précis où un ouvrier – qui s'est ensuite volatilisé – tentait de vous éloigner de nous en affirmant avoir découvert une tombe – laquelle s'est également révélée introuvable ; le type du souk, qui s'est évanoui et a été emmené par ses « amis », vous n'aviez pas remarqué tout ça, n'est-ce pas ? Moi si, et je me suis dit que nous devions quitter Le Caire dès que possible.

« Abdullah m'a parlé du groupe de jeunes Américains ivres qui étaient arrivés miraculeusement à temps pour empêcher votre capture, la nuit où Vincey m'a enlevé. Il m'a paru évident que deux groupes distincts s'intéressaient à nous. L'un tentait de capturer l'un de nous, sans préférence apparente. L'autre s'efforçait de repousser l'agresseur, mais le minutage parfait, le soir où j'ai été pris, démontrait que cet ange gardien ne s'intéressait qu'à vous.

« Nous ne saurons jamais la vérité, mais j'ai la certitude d'avoir vu assez juste en ce qui concerne Sethos. Il a eu vent de l'affaire Forth très vite ; nous savions tous deux qu'il était le plus à même de comprendre. Il… crénom ! je déteste lui rendre hommage, mais j'y suis bien obligé : il n'a rien fait. Il vous avait promis de ne plus s'immiscer dans vos affaires, et il a tenu parole (que le diable l'emporte !) jusqu'à ce qu'il se rende compte que d'autres recherchaient le trésor de Forth, et que vous vous trouviez en danger. C'était l'excuse qu'il lui fallait pour rompre sa promesse.

« Dès qu'il a eu connaissance de la tentative d'enlèvement au bal masqué, il est venu et a organisé ses troupes. Sous un déguisement quelconque, il devait veiller sur vous nuit et jour. Remarquez bien, il ne se sentait aucune obligation envers MOI. De son point de vue, le résultat idéal de cette affaire eût été votre survie et mon décès ; mais il avait (que le diable l'emporte !) assez d'honneur pour ne rien entreprendre directement contre moi. Toutes les attaques venaient de Vincey, Sethos n'intervenait que pour vous protéger. Pour ce faire, il devait m'aider moi aussi, mais il a dû prier ses dieux, quels qu'ils soient, pour que Vincey réussisse à m'éliminer.

« Enfin, son vœu a été exaucé. J'avais disparu et bientôt, espérait-il, vous seriez veuve et éplorée. Le loyal Cyrus Vandergelt, ami de longue date, entre en scène débordant de tendre compassion, mais sans grand-chose d'autre à offrir. C'est grâce à vos efforts, ma chère Peabody, et ceux d'Abdullah, notre loyal ami, que j'ai survécu. Je plains presque Vandergelt-Sethos. Quel choc il a dû éprouver quand vous m'avez ramené dans le monde des vivants !

« Il a vite récupéré (le chacal !) et avec l'ingéniosité qui le caractérise, il a trouvé le moyen, espérait-il, de se débarrasser de moi tout en respectant la lettre, sinon l'esprit, de sa promesse. Je dois reconnaître que l'idée du professeur Schadenfreude était brillante. Je suppose que cet homme existe ? Oui, mais il aurait dû vous paraître étrange qu'il se trouve à Louxor à ce moment précis. Bon, bon, je comprends ! Moi aussi, j'aurais été perturbé si les rôles avaient été inversés.

« Le Schadenfreude qui m'a examiné était un autre des complices de Sethos, qui avait bien soigné son personnage. Les théories qu'il a exposées n'étaient qu'un ramassis d'absurdités. Le but, naturellement, était de nous séparer et nous dresser l'un contre l'autre. Vous n'êtes qu'une adorable idiote, Peabody, sans quoi vous auriez eu le bon sens de… heu… vous jeter à ma tête, c'est sans doute ainsi que vous exprimeriez la chose… Mais je crois comprendre le mélange de pudeur et de romantisme à la Don Quichotte qui vous en a empêchée. Quand même, comment avez-vous pu douter…

(Un bref interlude interrompit le cours de son récit.)

« Et nous voilà à Amarna. Vincey est toujours à nos trousses et Vandergelt-Sethos vous fait la cour, déployant des trésors de luxe et de dévouement. Beau contraste avec mon propre comportement, je le reconnais ! N'importe quelle femme sensée, ma chère, m'aurait laissé tomber pour accepter les attentions ferventes de ce millionnaire américain encore jeune et fou d'amour. Il espérait bien arriver à vous séduire, et plus encore que Vincey réussirait à me trucider. Mais vous avez tenu bon. Non seulement vous avez repoussé ses avances… Du moins je l'espère, Peabody, parce que si je pensais que vous avez, ne serait-ce qu'un instant, envisagé de céder… J'accepte vos serments, ma chère. Non seulement vous l'avez repoussé, mais vous m'avez suivi comme un chien fidèle, vous avez risqué votre vie, encore et encore, pour m'éviter de subir les conséquences fâcheuses de ma témérité. Sethos devait s'arracher les cheveux.

« Finalement, il n'y tint plus. Vous devez vous douter que je ne soupçonnais pas Vandergelt le moins du monde, sans quoi je n'aurais pas comploté avec lui pour tendre un piège à Vincey. Même alors (que le diable l'emporte !) il ne m'a pas attaqué

directement. Mais il a fait tout son possible pour que je meure, sans porter lui-même le coup mortel. Les deux hommes qu'il a envoyés avec moi avaient reçu l'ordre de ne pas gêner Vincey. Ils ont également empêché Abdullah de venir à mon secours. Et je ne pouvais pas non plus me défendre moi-même ; comme vous l'avez constaté, la carabine qu'il m'avait prêtée ne contenait qu'une balle. La signification de ce détail m'échappe encore. J'étais peut-être censé l'utiliser contre moi-même pour ne pas être pris vivant ? Ou peut-être s'attendait-il à ce que j'essaye la carabine ? Si j'avais découvert qu'elle n'était pas chargée, j'aurais pu abandonner à temps un combat clairement perdu d'avance.

« Je pense plutôt qu'une fois que Vincey m'aurait eu tué, les deux gardes l'auraient abattu. Du point de vue de Sethos, c'était le dénouement idéal. Votre ennemi et votre encombrant mari étant morts, vous finiriez par chercher consolation dans les bras de votre ami dévoué. Tôt ou tard – si je cerne bien son caractère – il aurait avoué sa véritable identité et rendu sa place à Vandergelt. Cette mascarade ne pouvait durer indéfiniment, et de toute façon cela ne l'aurait pas satisfait. Il aurait juré de renoncer à ses activités criminelles – en vous disant, comme il l'a déjà fait, que vous seule pouviez le remettre dans le droit chemin… Quel culot, quand même !

« Grâce à vos bonnes vieilles habitudes de vous mêler de tout, très chère Peabody, les choses ne se sont pas passées comme Sethos l'espérait. J'ai entrevu la vérité quand nous nous sommes retrouvés face à face, avec une preuve indiscutable de sa trahison envers moi, et l'évidence de sa loyauté envers vous. Ce n'est pas en tant que Vandergelt qu'il parlait à ce moment-là. J'espère que vous ne vous êtes pas imaginé que si je vous ai confiée à lui, c'était par grandeur d'âme. J'avais la ferme intention de sortir intact de ce guêpier et de revenir massacrer Vandergelt. Enfin, cet homme.

« À la vérité… je ne puis juger son caractère avec impartialité. Mais pourtant, il s'est jeté, sans arme, sur un adversaire muni d'une carabine, et il a reçu la balle qui nous était destinée… *vous* était destinée. Il n'y a rien eu dans sa vie d'aussi honorable que sa mort.

« En fait, il n'a jamais rien fait d'honorable de toute sa vie. J'espère seulement que vous n'êtes pas sur le point de succomber à ce sentimentalisme sirupeux que j'observe parfois chez vous, ma chère Peabody. Si je découvre que vous avez dressé un petit autel avec des fleurs et des cierges, je le réduirai en miettes.

— Comme si j'étais capable d'une chose aussi stupide ! Pourtant, Emerson, il avait un sens de l'honneur. Et son dernier geste, dans une certaine mesure, rachète…

Emerson mit fin à la discussion d'une façon particulièrement efficace.

Un peu plus tard, allongée, je savourais l'instant en contemplant le lent déplacement des rayons de lune sur le parquet. Je savais que, en parlant, je risquais de briser l'enchantement, et pourtant il me semblait que je devais encore dire une chose :

— Reconnaissez que Sethos était capable d'inspirer à ses collaborateurs un grand dévouement. Ils ont respecté à la lettre ses dernières volontés, ils ont libéré Cyrus et nous l'ont envoyé, comme Sethos l'aurait fait lui-même, pour chasser notre peine aussi vite que possible. Je me demande où ils ont…

Les épaules d'Emerson étaient devenues aussi rigides qu'un roc.

— Vous devriez lui dresser un cénotaphe, dit-il d'un ton sarcastique. Avec un serpent lové, ce serait l'ornement idéal.

— C'est drôle que vous parliez de cela. Vous vous souvenez de ce petit conte que je traduisais, « Le Conte du prince maudit » ?

— Oui, et alors ?

Son ton était légèrement plus aimable, mais j'avais eu le temps de réfléchir. Il se moquerait de moi pour le restant de mes jours si j'avouais mes rêveries superstitieuses à propos de cette petite histoire anodine.

— Je crois savoir comment il finit.

— Ah bon ?

Emerson remit autour de moi le bras qu'il avait retiré quand j'avais commencé de parler.

— La princesse le sauve, bien sûr. Elle vaincra le crocodile et le chien comme elle a déjà vaincu le serpent.

— Ce n'est pas très égyptien, comme fin, remarqua-t-il en m'attirant contre lui. Il y a des ressemblances intéressantes entre les deux cas, vous ne trouvez pas ? Le prince était tout aussi téméraire et obtus qu'un certain individu de ma connaissance, et je suis sûr que la brave princesse a sauvé son bon-à-rien avec persévérance et intelligence, comme vous l'avez fait pour moi, ma chérie. Même le chien… Mais nous n'avons rencontré ni crocodile ni serpent. Sauf si l'on considère Sethos comme…

— Mon cher (bien que chaque nerf de mon corps frémît de bonheur devant son hommage généreux et éloquent, je me sentais obligée de le sermonner), nous avons assez parlé de Sethos. « *De mortuis nil nisi bonum* », vous savez bien.

— Tout de même, j'aimerais savoir…

— Je ne comprends pas, Emerson.

— Parfait.

Avant que je puisse le questionner davantage, il se lança dans certaines activités qui occupèrent toute mon attention et mirent fin à la discussion. Les capacités d'Emerson dans ce domaine ont toujours été extraordinaires et, comme il eut l'occasion de le rappeler au cours des opérations, nous avions du temps à rattraper.

*

* *

DERNIÈRE HEURE. De notre envoyé spécial à Louxor. Miraculeuse résurrection d'un archéologue et millionnaire américain. Mrs Amelia P. Emerson déclare : « La divine Providence a exaucé mes prières. » Selon le professeur Emerson : « Les brillantes compétences médicales de Mrs Emerson ont accompli un miracle. »

La dépêche reçue précédemment de notre correspondant, annonçant la mort tragique de l'archéologue et millionnaire américain Cyrus Vandergelt, s'est révélée légèrement erronée. Mr Vandergelt, blessé au cours des événements passionnants décrits hier dans le *Daily Yell,* n'était pas aussi gravement

atteint qu'on le croyait. Dans le monde de l'archéologie, la nouvelle a été accueillie avec…

Chers Maman et Papa, C'est avec un bonheur sans mélange que j'imagine la joie qui sera la vôtre en apprenant que quelques jours après avoir reçu cette lettre, vous pourrez m'embrasser. Vous pourrez aussi embrasser Gargery, mais je crois que de telles démonstrations le gêneraient beaucoup. Vous lui devez quarante et une livres et six shillings.

FIN